



ŒUVRES
DE M. POPE,
TRADUITES EN FRANÇOIS.

Liste des Ouvrages contenus dans ce Volume.

Les principes de la Morale & du Goût, ou Essai sur l'Homme, & Essai sur la Critique, *traduits en Vers François par M. l'Abbé du Resnel, Abbé de Sept-Fontaines.*

La Boucle de Cheveux enlevée, *Poëme Héroï-Comique, traduit en Vers François.*

Examen de l'Essai de M. POPE sur l'homme, *par M. de Crousaz, Membre des Académies des Sciences de PARIS & de BOURDEAUX.*

LES PRINCIPES DE LA MORALE ET DU GOUT.

TRADUITS DE L'ANGLOIS

DE M. POPE,

Par M. DU RESNEL, *Abbé de Sept-Fontaines, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE

DE LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVE'E, Poëme Héroï-Comique.





A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. L.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.
Manilius.



A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE

DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Il est des esprits assez solides pour aimer la vérité, sous quelque forme qu'elle leur soit présentée ; il en est qui ne se rebutent, ni de la difficulté, ni de la longueur du chemin qui les y conduits ; mais combien d'esprits foibles, légers & frivoles : Le travail décou-

rage les uns; les autres ne se fixent qu'avec peine; & presque tous n'écoutent que ce qui flâte leurs oreilles.

C'est, MONSEIGNEUR, *principalement en faveur de ces derniers, & par conséquent pour le plus grand nombre des Hommes, que la Poësie a été inventée. Elle attache l'esprit, sans trop l'occuper; elle le délasse sans le distraire; elle adoucit la sécheresse des Préceptes, sans leur faire rien perdre de leur solidité; le tour vif & concis qui lui est naturel, les imprime sans effort dans la mémoire: on ne croit que s'amuser, insensiblement on s'instruit.*

Delà vient que plusieurs Ecrivains célebres, dont quelques-uns sont regardés comme les plus grandes lumiéres de l'Eglise, se sont fait non-seulement un amusement, mais même une occupation de la Poësie. J'ai cru, MONSEIGNEUR, *qu'avec les mêmes intentions, je pouvois suivre leur exemple;*

qu'il me seroit permis de dérober quelques momens à des travaux plus sérieux & plus convenables à mon état, pour faire passer dans notre Langue de Poëmes remplis de vérités aussi utiles qu'elles sont pour la plûpart ignorées du commun des Hommes.

Dans le premier, l'Auteur se propose de leur apprendre à se connoître eux-mêmes, ce qui lui donne occasion de développer les principes les plus importans de la Métaphysique & de la Morale. Dans le second, il donne un précis des Maximes, que les meilleurs Critiques nous ont laissées sur le Goût. Il y soutient que dans nos jugemens la droiture du cœur doit toûjours accompagner la justesse de l'esprit, & que pour être bon Critique, il faut nécessairement être honnête homme. Ainsi chacun de ces Poëmes dans son genre a pour but de regler l'esprit & le cœur.

De pareils Ouvrages semblent en quelque façon avoir droit à la protec-

tion d'un Prince qui aime la Vérité & la Vertu, & qui n'aime rien que par rapport à elles. Si j'avois été assez heureux pour rendre une partie des beautés qu'on admire dans l'Original, je pourrois peut être me flâter, que cette Traduction seroit de quelque utilité au jeune Prince, qu'il a plû au Ciel de vous donner, & qui fait l'espérance & les délices de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais, MONSEIGNEUR, *avec les précieux dons qu'il a reçû de la Nature, lui faut-il d'autre sécours que vos exemples & vos leçons ? C'est assez pour moi, que vous vouliez bien recevoir ces Essais, comme une nouvelle marque de la vive reconnoissance, & du profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur, DU RESNEL.

DISCOURS



DISCOURS
PRELIMINAIRE
DU TRADUCTEUR.



IL ſemble que le goût pour les Romans, les Hiſtorietes, les Contes & ſemblables Ouvrages, ſoit preſque devenu le goût général de notre ſiécle. Le mérite d'être amuſant eſt non-ſeulement aujourdhui le grand mérite des Hommes, mais encore celui des Ouvrages qui ont cours parmi ce qu'on appelle le Monde poli. Nos Auteurs n'oſeroient preſque avoüer qu'ils ſe propoſent d'être utiles, & ſe croyent obligés de faire ſérieuſement des excuſes au Public, lorſqu'ils travaillent à l'inſtruire. C'eſt donc une réſolution courageuſe que de lui préſenter tout à la fois deux Ouvrages, dont l'un, rempli de vérités profondes & ſévéres, combat directement cette Morale frivole & voluptueuſe, que quelques Ecrivains modernes s'efforcent d'accréditer; & dont l'autre

contient des régles & des maximes sur le goût, presque toutes opposées à celui qui s'empare insensiblement de la plûpart de nos Auteurs, & de ceux qui les lisent.

Je fis imprimer en 1730. la Traduction en Vers de l'*Essai sur la Critique* de M. Pope: de tous ses Ouvrages, c'étoit celui qui jusqu'alors lui avoit fait le plus d'honneur, & le seul, si on excepte l'*Essai sur l'Homme*, que les Critiques de sa Nation ayent épargné. J'ai entre les mains une vingtaine de Brochures faites contre les Ecrits de cet illustre Poëte: dans ces Piéces, où il est attaqué sans aucun ménagement, & avec toute la fureur que l'envie inspire aux ames foibles contre les talens supérieurs, on ne parle de l'Essai sur la Critique qu'avec éloge, & que comme nous parlons en France de l'Art Poëtique de M. Despréaux. Le seul endroit par lequel ce Poëme mérite le nom d'Essai, c'est que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit susceptible; plus excusable en cela qu'Aristote & qu'Horace dans leurs Poëtiques, parce que son titre ne promet rien d'achevé. Je crus qu'un morceau de cette nature méritoit de passer dans notre Langue, & le favorable accueil que le Public a fait à ma Traduction, m'a donné lieu de croire qu'il y avoit trouvé une partie de ce que je m'étois promis de lui donner.

Mais comme les qualités de l'esprit ne sont pour ainsi dire, que la moitié de l'Homme, qu'elles ne servent même souvent qu'à le dégrader, si elles ne sont jointes aux qualités du cœur, on m'a persuadé de joindre à l'*Essai*

ſur la Critique, l'*Eſſai ſur l'Homme*, autre Poëme de M. Pope, & qui eſt regardé par les Anglois comme un des plus beaux morceaux de Poëſie qu'ils ayent en leur Langue. Des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit, que reſpectables par leur vertu, m'ont engagé à ſurmonter les dégoûts d'un ſemblable travail, & m'ont fait eſpérer que ces deux Ouvrages ainſi réünis, ne ſeroient pas inutiles pour former l'eſprit & le cœur, le goût & les mœurs d'une infinité de gens, qui n'ont ni le loiſir, ni les connoiſſances néceſſaires pour étudier à fond la Morale & les Belles-Lettres.

On apprendra dans l'*Eſſai ſur la Critique*, à connoître la portée de ſon génie; à ſaiſir les différences preſqu'infinies qui ſe trouvent entre les eſprits; les cauſes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les ſources où il faut puiſer pour ſe former le goût; en quoi conſiſte la véritable beauté des Ouvrages d'eſprit; avec quelles précautions il faut les lire pour y diſcerner le bon du mauvais; & en général, quelles ſont les qualités qui font non-ſeulement les bons Critiques, mais même les bons Auteurs. On trouvera dans l'*Eſſai ſur l'Homme*, un court expoſé de ce que la Métaphyſique a de plus certain pour nous conduire à la connoiſſance de nous-mêmes, & la Morale de plus néceſſaire, pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport aux Hommes.

» On regarde (*a*) aſſez communément la

(*a*) Mémoires de Trévoux. Extrait de la Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme, par M. D. S. mois de Juin 1736.

» Poësie & la Métaphysique comme deux
» genres incompâtibles, & ce jugement est
» fondé sur l'expérience. L'enthousiasme de
» la premiere, & ses écarts, ne peuvent que
» très-difficilement s'allier avec le flegme &
» la précision de la seconde. Peu de génies
» ont été assez hardis pour essayer cet accord,
» & moins encore ont eu la gloire d'y réüssir.
» Il étoit réservé dans ces derniers tems à M.
» Pope, plus qu'à tout autre, de s'ouvrir
» cette carriere, & de la parcourir avec l'ap-
» plaudissement des vrais Connoisseurs.

Il se sert d'abord des seules lumieres de la raison pour examiner la nature de l'Homme, selon M. Pope. (Epitre premiere.) La raison nous apprend que l'Homme est créé pour habiter ce Monde; & de ce principe, joint à l'idée que nous avons de la sagesse & de la bonté de l'Etre suprême, notre Poëte conclut que chaque Homme a toutes les perfections qui conviennent à son état de créature, & au rapport qu'il a non-seulement avec ses semblables, mais encore avec toutes les parties qui composent cet Univers. Comme nous ne connoissons point ce rapport dans toute son étenduë, nous ne pouvons point aussi connoître parfaitement, jusqu'où va la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme; mais il nous suffit de sçavoir que l'Homme est un Etre fini & limité, pour n'être plus surpris de le voir si imparfait dans l'ame & dans le corps. (Epitre deuxiéme.) La sagesse & la bonté de Dieu éclatent jusques dans les miséres & dans les foiblesses, qui sont le partage de l'Homme; elles tournent même quelquefois à son

avantage. Les paſſions ſont bonnes en elles-mêmes ; de leur bon ou de leur mauvais uſage dépend le bonheur de chaque Homme en particulier, & de la ſocieté en général. La ſource des erreurs de l'Homme, & de l'injuſtice de ſes plaintes contre la Providence, vient de ce qu'il croit que tout eſt fait pour lui ; au lieu qu'il eſt certain que l'Homme eſt fait pour l'avantage du *tout*. (Epitre troiſiéme.) En vain donc l'Homme eſſayeroit-il de ſe faire un bonheur indépendant des autres : il ne peut, & il ne doit être heureux, qu'autant qu'il contribuë au bonheur réciproque de tout le Genre humain, & même de tout l'Univers ; bonheur qui eſt le principal & le grand objet du Créateur. Or, la vertu ſeule peut mettre les Hommes dans cette heureuſe diſpoſition, & à meſure qu'elle ſe forme dans leur cœur, ils avancent dans l'unique voye qui conduit au bonheur.

L'Auteur ne ſe contente pas d'inſpirer à ſes Lecteurs cet eſprit d'équité, de bonté & de droite raiſon qui conſtituë l'honnête Homme. Par les vertus morales & naturelles, il les conduit de dégrés en dégrés juſqu'à la connoiſſance des vertus ſurnaturelles. Quoique le Chrétien ſuppoſe néceſſairement l'honnête Homme, il y a encore loin de l'un à l'autre. C'eſt à la Foi à perfectionner ce que toute la raiſon humaine ne pourra jamais qu'ébaucher. Ainſi (Epitre quatriéme,) tout Homme qui veut dans cette vie ſe rendre auſſi heureux que ſon état le comporte, & dans l'autre s'aſſurer un bonheur éternel, doit abſolument remonter à des principes plus élevés

que ceux que la raison lui fournit; il doit recourir aux lumiéres de la Religion. En un mot, *il doit établir son bonheur sur le fondément d'une foi vive, d'une espérance ferme, & d'une charité ardente.*

Tel est en peu de mots le dessein général de ce Poëme, qui ne tend qu'à inspirer une grande idée de Dieu, une soumission parfaite à sa volonté, l'amour de ce sage & bienfaisant Créateur, & l'amour de tous les Hommes. Je ne puis donc assez m'étonner que quelques Lecteurs sur une Traduction, qui de leur propre aveu leur a paru inintelligible en plusieurs endroits, ayent prétendu y découvrir un venin caché, & toutes les absurdités du Spinosisme. Je ne m'arrêterai point à réfuter une accusation si peu fondée, & qui n'a fait impression que sur un petit nombre de personnes peu instruites, ou assez à plaindre pour souhaiter d'y trouver leurs propres sentimens. Je me contenterai de renvoyer là-dessus au (*a*) Journal des sçavans, aux Mémoires de Trévoux, aux Observations sur les Ecrits Modernes, &c. La seule réputation de M. Pope auroit dû mettre ce Poëme à l'abri d'un soupçon si odieux. Né & élevé dans le sein de la Religion Catholique, il en a toûjours fait profession ouverte, & dans un Païs où ce qu'il en coûte à ceux qui se déclarent contre la Religion dominante, est un sûr garant de l'intime persuasion de leur cœur. Les ennemis que le seul

(*a*) Voyez le Journal des Sçavans, mois d'Avril 1736. Mémoires de Trevoux, mois de Juin même année. Observations sur les Ecrits Modernes. Tome IV. Lettre 47.

éclat de ſon mérite lui a faits parmi ſes Compatriotes, doutent ſi peu de ſa Catholicité, qu'ils lui en font dans leurs Libelles une eſpêce de crime, & qu'ils prétendent ridiculement que ſon *Papiſme* gâte ſes Ouvrages, & lui ôte cette hardieſſe & cette liberté d'eſprit, qu'ils regardent comme l'ame de la Poëſie.

Il eſt cependant de l'équité, en liſant ce Poëme, d'en avoir toûjours le titre devant les yeux, & de n'oublier jamais que ce n'eſt point un Traité complet, mais un ſimple *Eſſai*. On le doit conſidérer, pour me ſervir des termes même de l'Auteur, comme *une Carte générale, qui ne marque que les endroits les plus conſidérables, leur étenduë, leurs limites, & leur connexion. Il donnera*, ajoûte-t'il, *dans la ſuite des Cartes particulieres, qui entreront dans un plus grand détail.* Son deſſein n'a pas été de raſſembler ici tout ce qui peut ſe dire ſur une matiere ſi vaſte, mais ſimplement de poſer les principes généraux ſur leſquels la Morale eſt fondée. Il faut toûjours ſe ſouvenir que M. Pope écrit en Philoſophe, & non en Théologien; mais en Philoſophe Chrétien, qui par les lumieres de la raiſon diſpoſe les eſprits à recevoir favorablement les lumiéres de la foi, & qui finit préciſement où le Théologien doit commencer.

Je me ſuis donc flâté de rendre quelque ſervice au Public, en lui donnant un Ouvrage unique en ce genre; trop court pour effrayer la pareſſe des Lecteurs, aſſez étendu cependant pour les inſtruire; trop judicieux

& trop vrai pour frapper par la nouveauté, ou par la ſingularité des penſées, mais néanmoins écrit & penſé de maniere à donner un air de nouveauté aux vérités & aux maximes les plus communes; trop orné pour jamais paroître ſec ou ennuyeux, mais en même tems aſſez ſolide pour attacher encore plus par le fond des choſes & par la ſuite du raiſonnement, que par les graces de l'expreſſion ou par la varieté des images. *Il en eſt*, diſoit M. de (*a*) Fenelon, *de la Poëſie comme de l'Architecture; il faut que tous les morceaux néceſſaires ſe changent en ornemens naturels; mais tout ornement qui n'eſt qu'ornement eſt de trop.* Il ſemble que M. Pope ait toûjours eu ce principe devant les yeux. La ſeule eſpérance de mettre plus de préciſion dans ſes idées, l'a déterminé à préferer les Vers à la Proſe. On ſçait d'ailleurs que les maximes & les préceptes mis en Vers, en acquierent une nouvelle force; & que frappant d'abord plus vivement l'eſprit, ils s'impriment enſuite plus profondément dans la mémoire.

Le Comte de Roſcomon (*b*) dans ſon Poëme ſur la maniere de traduire en Vers, prétend que pour y réüſſir, * il eſt à propos de choiſir ſon Auteur comme on choiſit un Ami,

(*a*) Lettre à l'Academie Françoiſe.

(*b*) Je ſuis obligé d'avertir que la premiere Edition de ma Traduction de l'Eſſai ſur la Critique qui parut en 1730. j'ai fait uſage de cette penſée, & des deux Paſſages de M. de Roſcomon qu'on trouve ici cités.

* And chuſe an Author as you chuſe à friend,
United by this ſympathetix bond,
You grow familiar, intimate, and fond,
Your Toughts, your words, your ſtiles, your ſouls agree,
No longer his interpreter, but he.

par la ſympathie & par le rapport du goût & des inclinations. Ce ſera le moyen, dit-il, qu'il vous devienne familier : vous vous unirez avec lui de penſées, d'expreſſions, de ſtyle & d'eſprit : bien-tôt vous ceſſerez d'être Traducteur, & vous deviendrez un autre lui-même. Je voudrois pouvoir me flâter de ne devoir cet Ouvrage qu'à l'heureuſe conformité de ma façon de penſer avec celle de mon Auteur : mais qui oſeroit le traduire, ſi pour y réüſſir il falloit lui reſſembler ?

A l'exception de Mme. Dacier, peut-être trop intéreſſée ſur cette matiere pour qu'on doive s'arrêter à ſon témoignage, il me paroît que les Sçavans conviennent aſſez qu'on ne peut traduire les Poëtes qu'en Vers : la ſeule expérience ſuffit pour nous en convaincre. Je m'étendrai d'autant moins là-deſſus, qu'un Homme célébre, qui nous rappelle ces ſçavans Magiſtrats qui parurent à la renaiſſance des Lettres, vient dans un (*a*) Ouvrage nouveau de prouver par de ſolides raiſons, & même par ſon propre exemple, que les Vers ſeuls peuvent nous rendre une partie du génie & du caractère de ceux qui ont écrit en Vers : mais ce qui me ſemble vrai des Poëtes en général, je le crois principalement vrai des Poëtes Anglois. A peine notre Poëſie pourroit-elle en certaines occaſions trouver des couleurs aſſez fortes, pour rendre la hardieſſe des penſées & des expreſſions qu'ils hazardent dans leur Proſe : com-

(*a*) Voyez la Préface & la Traduction en Vers du Poëme de Pétrone ſur la Guerre Civile, par M. le Préſident Bouhier.

ment donc, si nous ne nous servions de tout l'avantage que nous donne la liberté & l'élévation du tour Poëtique, comment seroit-il possible de donner quelque idée de leur Versification, qui rencherit encore de beaucoup sur leur Prose?

De l'aveu de tous ceux qui l'entendent, il n'y a rien de si concis que la Langue Angloise. C'est en cela que les Ecrivains de ce Païs font principalement consister sa beauté, & ce qui les détermine à lui donner la préference sur la nôtre. L'illustre Auteur que j'ai déja cité, & qui est regardé comme un des grands Critiques de sa Nation, avouë * que la Langue Françoise est abondante, fleurie, agréable à l'oreille: il ajoûte qu'elle a peut-être même plus de douceur que l'Angloise: mais en récompense, il défie qu'on lui montre jamais dans aucun de nos Ouvrages cette force & cette énergie Angloise, qui en peu de mots comprend tant de choses. Un trait, dit-il, une pensée que nous renfermons dans une ligne, suffiroit à un François pour briller dans des pages entieres.

On diroit que M. Pope ait affecté de soutenir la gloire de sa Nation sur ce point. Je ne dissimulerai pas même qu'il est accusé d'avoir voulu la porter un peu trop loin. Je ne connois point d'Auteurs parmi les Anciens ou les Modernes, qu'on puisse lui comparer pour

* Tis Copious florid, pleasing to your ear,
VVith softeness more perhaps than ours can bear.
But VVho did euer in French authors see
The comprehensive Inglish energy!
The VVeighty bullion of one sterling line
Drawn to Franchwire, woud through whole page shine. *Roscom.* ibid.

la briéveté du ſtyle, ni qui renferme tant de choſes en ſi peu de mots. Auſſi faut-il avoüer qu'il fait quelquefois un peu trop d'honneur à la pénétration de ſes Lecteurs. Il en eſt par cette raiſon de pluſieurs morceaux de l'*Eſſai ſur l'Homme*, comme de ces deſſeins des grands Maîtres, qui ne ſont qu'au premier trait. Ils ont un caractère de force & de hardieſſe qui charme les connoiſſeurs, mais qui échappe au commun des Hommes. Des traits que les premiers trouvent admirables, ne paroiſſent que durs & que groſſiers aux ſeconds; ils ne peuvent s'empêcher de croire que les Curieux ne voyent dans ces eſquiſſes beaucoup au-delà de ce qui y eſt réellement. S'il y a de tems en tems dans les deux Poëmes que je traduits, quelques phraſes qu'on en pourroit retrancher comme ſuperfluës, ou même comme répetées, il eſt impoſſible de trouver un ſeul mot d'inutile dans ces phraſes. Car, pour le dire en paſſant, il faut bien diſtinguer la préciſion des penſées d'avec la préciſion des mots. Nos Critiques ne diſputeront pas la ſeconde aux Anglois, mais je doute qu'ils leur accordent la premiere.

Quoiqu'il en ſoit, la Poëſie dont le tour eſt plus preſſé, plus indépendant des liaiſons, & moins aſſervi aux contraintes de la conſtruction, m'a paru ſeule capable de répondre en quelque ſorte à cette briéveté. J'aurois déſiré qu'il m'eût été permis de ne prendre dans ces Traductions, que les libertés que l'Auteur eût été obligé de prendre, s'il avoit voulu lui-même ſe traduire en François; mais l'avis unanime de ceux que j'ai conſultés, &

même de plusieurs Anglois qui sçavent parfaitement leur Langue & la nôtre, m'a forcé d'en user autrement. Quelque belles que soient les choses, nous y voulons absolument de l'ordre; c'est même ce qui distingue nos Ouvrages de ceux de tous nos voisins, & presque le seul talent qu'ils ne nous disputent pas. J'ai déja averti que M. Pope n'avoit pas crû devoir s'y astreindre dans l'*Essai sur la Critique* : je me suis donc trouvé dans la nécessité de diviser ce Poëme en quatre Chants; de rapprocher des idées trop éloignées, & de recoudre certains morceaux qui paroissoient détachés de leur tout.

Dans l'*Essai sur l'Homme*, il y a au fond plus d'ordre, quoiqu'il ne paroisse pas d'abord extrêmement sensible à ceux qui sont accoûtumés à la régularité méthodique de nos Traités en Prose; mais on sçait que la Poësie n'admet point un arrangement trop compassé de divisions, de preuves, d'objections & de réponses. Cet assujétissement la feroit languir, lui ôteroit sa vivacité, & sur-tout cet air de liberté qui caractèrise les Poëtes. Mais s'il leur est permis de passer d'une idée à l'autre sans recourir aux transitions; s'il n'est pas nécessaire que leurs pensées soient toûjours liées entr'elles par la force de l'expression, il faut du moins qu'elles le soient par la force du sens, & par l'enchaînement des matieres. Ainsi dans les occasions où il m'a paru que M. Pope s'écartoit un peu trop de ce principe, sans examiner si les Etrangers ont tort de nous reprocher *que nous sommes des Enfans qu'il*

faut mener par la main, je me ſuis crû obligé de m'accommoder ſur ce point, ouà notre foibleſſe, ou à notre exactitude. Mais pour mettre dans ces deux Poëmes toute la méthode que nous y ſouhaiterions, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & les refondre entierement : cependant c'eſt encore moins la maniere dont les Anglois expriment & arrangent leurs idées, qui m'a obligé d'y faire pluſieurs changemens aſſez conſidérables, que la diverſité qui ſe trouve entre leur façon de concevoir les choſes, & la nôtre.

Ce qui vient des Etrangers, dit Ariſtote dans ſa Rhétorique, paroît admirable ; & tout ce qui paroît admirable, plaît & rejoüit. Cette penſée, ſi elle eſt vraye, ne peut trouver ſon application parmi nous. Soit amour de Nation, ou, comme il nous plaît de l'appeller, amour du bon goût, on nous accuſe de vouloir tout ramener au nôtre ; & il faut avoüer que l'air étranger, loin de nous plaire, eſt ſouvent un fâcheux préjugé contre tout ce qui en porte le caractère. Comme en cela nous nous laiſſons plûtôt conduire par ſentiment que par raiſon, il n'y a guéres que le tems & l'habitude qui puiſſe effacer ces impreſſions. Mais l'un & l'autre agiſſent lentement, & preſque toujours ſans que nous nous en appercevions.

Depuis la derniere Paix, nous commençons, il eſt vrai à nous familiariſer avec les Anglois. La plûpart de ceux qui ſe piquent de bel eſprit ou de ſcience, ſe croyent à préſent obligés d'apprendre leur Langue.

Leurs illuſtres Ecrivains ne nous ſont plus inconnus ; & ſi quelques-uns de nos Auteurs pouvoient être ſoupçonnés de les entendre, on ſeroit tenté de croire que ce ſeroit d'eux qu'ils auroient appris à faire un uſage commun des mots les plus extraordinaires ; à rafiner ſur les ſentimens du cœur ; à mettre dans tous ſes mouvemens des différences imperceptibles, & à former de tout cela un jargon preſqu'auſſi métaphyſique & auſſi inintelligible que celui de l'Ecole. Mais cette eſpêce de liaiſon eſt encore trop récente, pour me perſuader que nous ſoyons bien diſpoſés à ſympathiſer enſemble ; & il eſt étonnant qu'étant ſi voiſins, nous ſoyons ſi éloigné de goût & de ſentimens. Nous nous accommoderions encore mieux du caractère des Italiens. Les uns & les autres ont à la vérité, par rapport à nous, quelque choſe de très-ſingulier dans leur façon de penſer ; mais avec de grandes différences qu'il n'eſt pas inutile de remarquer, pour mettre le Lecteur plus au fait des Ecrivains Anglois.

L'Italien emporté par le feu & par la vivacité de ſon imagination, s'évapore, pour ainſi dire, & nous donne comme la fleur de ſon eſprit : l'Anglois rentre en lui-même, & tire tout de la profondeur de ſon génie. Les penſées du premier ne paroiſſent qu'ingénieuſes ; celles du ſecond ne paroiſſent que ſolides. Les unes perdent à l'examen ; les autres y gagnent communément. Les penſées des uns ſurprennent par leur nouveauté ; mais il ſemble en même-tems qu'on auroit pû les

imaginer aiſément. Celles des Anglois ont je ne ſçai quoi de ſi extraordinaire & de ſi abſtrait, qu'on a peine à comprendre comment elles ont pû ſe préſenter à leur eſprit. Tous deux tombent ſouvent dans le bas & dans le puerile ; mais vous diriez que l'Italien s'y laiſſe aller par légereté, & que l'Anglois s'y précipite par réflexion. L'Italien ne peut s'empêcher de mêler quelque choſe de comique & de burleſque dans ſon ſérieux : l'Anglois au contraire conſerve toûjours un certain air rêveur & ſérieux juſques dans ſon comique. Le premier vous éblouït d'abord ; mais lorſqu'on le regarde de près, on n'y trouve ſouvent que du faux, ou, comme on l'a dit, du clinquant. Le ſecond vous donne réellement de l'or ; mais de l'or tel qu'il ſort de la Mine, ſans couleur, ſans éclat, & mêlé de beaucoup de matieres étrangeres. Enfin, l'Italien réjoüit & amuſe agréablement l'imagination ; mais il eſt rare qu'il inſtruiſe. L'Anglois veut toûjours inſtruire : il y réüſſit même aſſez ſouvent ; mais il occupe & fatigue ſi fort l'eſprit, qu'on ſort de la lecture, comme de la compagnie de ces Sçavans réſervés & ſentencieux, qui gênent & qui laſſent dans le tems même qu'on les admire.

Tels ſont, ſuivant nos idées, les rapports & les différences qui ſe trouvent en matiere d'eſprit dans ces deux Nations. Il ſuffit que la peinture que je viens d'en faire, convienne au plus grand nombre de leurs Auteurs, pour que les particuliers qui ſe ſont élevés au-deſſus du génie qui régne parmi eux,

n'ayent pas lieu de s'en plaindre. Comme tous ceux d'une Nation ne peuvent pas se flâter d'avoir les avantages qu'on lui attribuë, de même il seroit injuste de prétendre que tous en eussent les défauts. De semblables portraits sont toûjours sujets à de grandes exceptions. C'est avec la même précaution que je souhaite qu'on lise ce que la nécessité où je me suis trouvé de toucher à plusieurs endroits de mon Auteur, m'oblige de dire encore sur le goût des Anglois en opposition avec le nôtre.

Ils aiment à donner à penser jusques dans leurs moindres Ecrits, & croyent faire plaisir au Lecteur de lui laisser toûjours quelque chose à deviner. Nous voulons qu'on nous épargne la peine de la recherche, & trouver tout sans qu'il en coûte rien à notre empressement. Ils imitent très-heureusement la Nature; mais, semblables aux Peintres Flamands, peu délicats sur le choix de la belle Nature, tout ce qui la répréfente dans le vrai leur plaît: nous y souhaitons du choix; & malgré la finesse & la correction du pinceau, nous blâmons l'Ouvrier, si son sujet n'est pas noble & grand. Plus attentifs au fond des choses qu'à la maniere de les exprimer, pourvû que leurs pensées soient renduës avec force & avec netteté, ils prétendent qu'on doit être satisfait. Pour nous, accoûtumés à confondre la beauté du style avec la beauté du sens, nous donnons souvent plus d'attention au tour de la pensée, qu'à la pensée même. Ce qu'ils appellent simple, naïf & familier, est presque toûjours regardé parmi nous comme

me bas, groſſier & trivial. (*a*) Ils conviennent que nous parlons & que nous écrivons bien ; mais en même tems ils ſoutiennent que nous ne ſçavons pas penſer. De notre côté nous leur reprochons que leurs penſées ſont ſi alambiquées, tirées de ſi loin, & ſi ſubtiles, qu'elles ne font qu'embarraſſer l'eſprit ſans l'éclairer. Ils aſſurent que nous n'avous aucune des parties qui forment le Poëte, & diſent (*b*) nettement que nous ne pouvons prétendre à la gloire de l'être. Nous convenons qu'ils ont du feu, mais un feu ſombre, qui répand plus de fumée que de lumiére ; qu'ils ont de l'imagination, mais de cette imagination qui tient plus des noires revêries d'un Mélancolique, que des vives ſaillies d'un génie heureux & fécond ; que leur ſtyle eſt fort élevé juſqu'à l'enthouſiaſme ; mais auſſi nous leur appliquons ce mot de Petrone : Vous parlez plus en Poëte qu'en Homme, *plus poeticè quàm humanè locutus es* ; & nous diſons d'eux en particulier ce que le Duc de Boukingham dit de tous les Poëtes en général :

(c) *Pour un ſeul inſpiré, dix ſeront poſſedés.*

Le Chevalier Temple, dans ſes Eſſais, em-

(*a*) C'éſt le ſentiment du célebre VValler, dont j'aurai occaſion de parler ailleurs. Il n'en exceptoit que Corneille, comme on le peut voir dans une Lettre de S. Evremont au même Corneille. Et en général, ſi les Anglois liſent & pillent même ſouvent Racine, Moliere, la Fontaine, Regnier, Deſpréaux, &c. il eſt certain qu'ils les regardent plûtôt comme de grands Ecrivains, que comme de grands Poëtes.

(*b*) Nos Compatriotes, dit le C. de Bolimbroke écrivant au Sieur Prior, ſont auſſi mauvais Politiques, que les François ſont mauvais Poëtes. *Report of the committee appointed for, &c.* page 339.

(*a*) For ten Inſpir'd, ten thouſand are poſſeſt, *Eſſay upon Poetry.*

pruntant le langage de la Médecine, appelle l'Angleterre *la Région de la Rate.* Et M. Addisson avouë que ses Compatriotes sont naturellement imaginatifs. Ce tempérament sombre & atrabilaire, dit-il, (*a*) qui est si commun dans notre Nation, nous jette dans une infinité de visions & d'idées bizarres, ausquelles les autres Nations ne sont pas si sujettes : de-là vient, selon ce grand génie, le goût qu'ils ont pour les Allégories ; & rien ne nous empéche aussi d'y rapporter cette multitude de comparaisons, justes à la vérité, mais trop recherchées, qu'ils entassent dans leurs Ouvrages, de quelque nature qu'ils soient : mais le François né vif & impétueux, s'impatiente de tout ce qui l'arrête dans sa course ; il tend toûjours à son objet, & traite d'importun & de frivole tout ce qui paroît l'en éloigner. L'Anglois, qui joint à un génie vaste & profond une facilité surprenante pour l'invention, ne peut se captiver dans les bornes d'une juste exactitude ; il hazarde souvent des choses qui n'ont ni régle ni mesure, & tient pour maxime qu'un Poëte ne doit reconnoître d'autre Maître qu'Apollon, c'est-à-dire en bon François, son imagination. Pour nous, qui pensons qu'il est moins honteux à l'Homme de se laisser conduire que de s'égarer, nous prenons volontiers les Anciens pour guides ; & comme nous nous croyons obligés de nous soumettre aux régles,

(*a*) English are naturally fancifuls, and very dispofed by that gloominess and melancholy of temper, wich is so frequent in our Nation to many wild notions, and visions to wich others are not soliable. *Spec.* 419.

il n'eſt pas facile de nous perſuader, qu'il y ait dans le monde aucune Nation aſſez privilégiée pour être en droit de s'en diſpenſer.

Il ne m'appartient point de décider ſur ce qu'il y a de juſte ou d'outré dans ces accuſations; encore moins de vouloir balancer les avantages que nous prétendons avoir ſur nos voiſins, non plus que ceux par leſquels ils ſe glorifient de l'emporter ſur nous. Je ne ſçai même s'il y a perſonne qui puiſſe ſe flâter d'être aſſez affranchi des impreſſions de l'habitude & des préjugés de l'éducation, pour oſer le faire. Mais qu'on prouve ſi l'on veut, que ſouvent la ſageſſe & la circonſpection de nos Auteurs dégénere en timidité; que ce qui nous paroît témeraire, n'eſt qu'hardi; que nous appellons licence, ce qui mérite le nom de généreuſe liberté, & que cette extrême retenuë que nous nous impoſons ſur les idées & les expreſſions communes & ordinaires, vient d'une fauſſe délicateſſe qui énerve nos Ecrits, loin de les embellir: quand tout cela ſeroit évidemment prouvé, nos Ecrivains n'en conclurront jamais qu'il leur ſoit permis de bleſſer ouvertement les Loix qu'ils trouvent établies. C'eſt à eux de s'y conformer juſqu'à un certain point, & de conſerver ce qu'elles peuvent avoir de bon, ſans chercher à plaire par ce qu'elles ont de défectueux. S'il eſt permis de flâter les Hommes ſur leurs foibles, ce ne peut être qu'en vûë de les en guérir, & de les ramener au bon ſens. Notre Langue ne manque point de force, c'eſt nous ſeuls qui en manquons, &

qui ne sçavons pas la faire valoir. L'air mâle & nerveux, les heureuses hardiesses, les tours vifs & énergiques, & cette vigueur de pensées que les Etrangers admirent avec nous dans Montagne, la Bruyere, & sur-tout dans feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, le prouvent invinciblement. Cependant, quoique ce soit par pure foiblesse qu'un Malade ait certains dégoûts & certaines répugnances, sur lesquels il semble qu'il ne puisse se vaincre aussi long-tems que dure l'indisposition qui les produit, il y a de la folie & de la dureté à n'y point avoir égard ; mais il y en auroit encore davantage à les entretenir par une condescendance excessive.

C'est M. Pope lui-même qui m'a fourni ce principe ; il sera donc assez généreux pour me pardonner de m'en être servi quelquefois contre lui. Au reste, s'il m'est arrivé de diminuer la grandeur de ses pensées, c'étoit uniquement pour les mettre à la portée de nos esprits. Si je n'ai pas craint d'exprimer naturellement ce qu'il relevoit par une métaphore, ni de retrancher plusieurs de ses images & de ses comparaisons, je déclare que c'est beaucoup moins parce qu'elles m'ont paru répréhensibles, que par l'impossibilité où je me suis trouvé de les faire goûter au commun de nos Lecteurs.

Et pour en donner un exemple, qui mérite peut-être quelque attention, à cause des conséquences qu'on en peut tirer, dans le dessein de jetter plus de ridicule sur certains Critiques, qui déchirent impitoyablement les Poëtes, après avoir travaillé sans succès à le

devenir, l'Auteur, dans l'*Essai sur la Critique*, employe cette comparaison: *Ainsi*, dit-il, * *de notre tems les Apoticaires, à force de voir les ordonnances des Médecins, apprennent l'Art d'en joüer le rôle, & mettent hardiment en pratique des maximes qu'ils prennent mal: ils ordonnent, ils décident, & traitent ensuite leurs Maitres d'ignorans.* Cette image plaît aux Anglois: tous les François que j'ai consultés la trouvent choquante. Il est bon de remarquer cependant que le mot Anglois *Apothicary*, est tiré du Grec, comme notre mot François Apothicaire, & qu'à l'exception de la terminaison, il sonne précisement de la même maniere. Cela supposé, il n'y a pas moyen de dire qu'il soit moins noble, ou plus propre dans l'une ou dans l'autre Langue, à reveiller certaines idées dégoûtantes, que le vulgaire attache à cette Profession. Reste donc que la différence vienne de la diversité du caractère des deux Nations, dont l'une regarde comme noble, ou du moins comme indifférent tout ce qui entre dans le commerce de la vie, dès qu'il a quelque utilité, & qu'il n'a rien de contraire aux premieres impressions de la Nature: au lieu que l'autre s'est accoûtumée à considérer comme basse toute expression destinée à signifier des actions ou des emplois, qui ne conviennent point en public à des personnes d'un rang distingué.

* So Modern'Pothicaries taught the art
By Doctors bills to play the Doctors'part
Bold in the practice of mistaken rules,
Prescribe, apply, and call their masters fools.

Et c'est-là, s'il m'est permis de le dire, la seule & véritable raison pour laquelle Homere a pû, sans rien perdre de sa dignité, descendre dans des détails, qui rendroient aujourdhui nos Poëtes ridicules. Puisque de son tems, comme dans celui des Patriarches, les Rois & les Princes tuoient les animaux qu'ils devoient manger, & préparoient eux-mêmes leurs repas; qu'ils attelloient leurs chevaux à leur char; que leurs Fils gardoient les Troupeaux, & que de leurs propres mains les Princes lavoient leurs linges, & alloient puiser de l'eau aux fontaines publiques: les termes dont on usoit pour peindre ces actions, & le nom des divers instrumens qu'on y employoit, n'avoient alors rien de bas, parce qu'ils participoient en quelque façon à la noblesse des personnes qui s'en servoient. Mais au contraire, la bassesse de la plûpart de ceux qui exercent aujourdhui parmi nous les Arts Méchaniques, fait que nous attachons insensiblement des idées basses aux mots François qui les expriment. Il n'est donc pas étonnant que les Sçavans ne joignent pas les mêmes idées à des expressions Grecques & Latines, que non-seulement ils n'entendent jamais prononcer dans les ruës & dans les boutiques par des personnes de la lie du peuple, mais qu'ils ne rencontrent encore que dans des Livres anciens & respectés. On peut dire cependant que chez les Anciens ces mots ont quelque chose de plus sonore & de plus harmonieux, que dans la plûpart des Langues vivantes; mais cet avantage ne peut servir qu'à rendre le style

plus doux ou plus nombreux. Un Vers dont la cadence frappe agréablement l'oreille, peut d'abord féduire l'efprit; mais cette illufion fe diffipe bien-tôt; & quelque belle qu'on fuppofe une Langue, il eft impoffible, comme certains Critiques ont voulu nous le perfuader, qu'elle donne jamais par elle-même de l'agrément & de la nobleffe aux plus petites chofes.

Cette réflexion prouve évidemment que ce n'eft point la faute de notre Langue, mais plûtôt la nôtre: ou, fi les Etrangers veulent nous en croire fur notre parole, l'élevation & la délicateffe de notre génie, qui bannit de tous les Ouvrages polis une infinité de chofes, qui fourniffoient aux Grecs & aux Latins des defcriptions fi variées & fi touchantes, & que nous lifons encore avec plaifir chez la plûpart de tous nos voifins.

Chaque Nation fe croit en poffeffion de la meilleure maniere d'écrire, & s'eftime fouvent par les mêmes raifons, qui font que les autres la méprifent. Tous ont du moins, lorfqu'on les attaque vivement, une réponfe qui fembleroit devoir arrêter le Cenfeur le plus déterminé, c'eft de dire qu'on ne les entend point. L'Abbé Fontanini, (a) moins eftimable encore par fa vafte érudition, que par la jufteffe de fon goût, bien loin de foufcrire à la Cenfure que le P. Bouhours, dans fa maniere de bien penfer, a faite des Auteurs Italiens, foutient qu'il ne les condamne que parce qu'il les connoît mal, & il ne

(a) Depuis nommé Archevêque Titulaire d'Ancyre, mort à Rome en 1736.

craint point d'aſſurer que tout (*a*) Etranger eſt incapable de juger des autres Etrangers, parce qu'il eſt élevé dans une haute opinion des choſes de ſon Païs, & qu'il n'a qu'une connoiſſance très-imparfaite de celles des autres.

On ne peut ſe diſſimuler que ce principe ne ſoit vrai juſqu'à un certain point. Mais ſi l'équité nous défend quelquefois de juger des Etrangers, parce qu'étant éloignés d'eux, nous ne les connoiſſons pas aſſez, ne pourroit-on pas dire qu'il ne nous eſt pas plus permis de prononcer ſur nos propres Auteurs, par la ſeule raiſon que nous vivons au milieu d'eux? Quand on eſt trop loin d'un objet, on ne le voit que confuſement, & rarement tout entier: quand on en eſt trop près, on ne voit que lui; il offuſque la vûë, & dès lors on ne peut le comparer avec les autres. Qu'on m'aſſigne donc un juſte milieu, où l'on n'ait à craindre aucun de ces deux inconvéniens, lorſqu'il ſera queſtion de juger entre les Etrangers & nous.

D'un autre côté, le même orguëil qui aveugle chaque homme en particulier, faſcine en général les yeux de toute la Nation. Chacun ſe croit obligé d'en ſoutenir la gloire, un intérêt ſecret ſe met de la partie, & nous perſuade aiſément que le Païs où nous ſommes nés l'emporte ſur tous les autres. On le croit de bonne foi; & le préjugé de-

(*a*) Ogni foraſtiere non é atto a giudicar degli altri ſtranieri, perche egli é nudrito dell' altera opinione delle coſe proprie, e del conto leggieriſſimo delle altrui. *Lettera ſulla eloquenza Italiana.*

vient si fort, qu'on ne peut plus le distinguer de la raison. C'est en vain que ceux d'un avis contraire, après s'être épuisés en raisonnemens en appellent au sentiment; l'opinion vient à bout avec le tems de prendre chez nous la place de la Nature. Ce que les autres ne peuvent lire sans peine dans nos Ouvrages, nous donne un véritable plaisir; parce que nous sommes assez heureux pour en trouver à tout ce que nous voulons. Ainsi quand on aime une chose, il est toûjours vrai de dire qu'on sent qu'elle est aimable: mais d'en conclurre qu'elle le soit réellement ce seroit renoncer à toutes les lumiéres du bon sens & de l'expérience.

Où trouver donc un Arbitre assez éclairé & assez impartial, pour prononcer entre la raison & l'amour propre? Personne ne peut être Juge dans sa propre cause; encore moins en matiere de bel esprit, où il est plus aisé de se faire illusion que dans toute autre. Rien d'ailleurs de plus équivoque, que ce qu'on appelle goût: la distinction du nécessaire & de l'arbitraire sur ce point, échappe aux génies les plus pénétrans. Ne sçait-on pas que dans tous les tems les plus grands Critiques ont porté des jugemens entierement opposés. Cicéron, quelqu'excellent Connoisseur qu'il fût d'ailleurs, regarde Plaute (*a*) comme le modéle de la fine plaisanterie, & lui trouve une délicatesse particuliere pour les rencontres ingénieuses. D'un autre côté, (*b*) Ho-

(*a*) Duplex est jocandi genus....alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum, quo genere Plautus noster refertus est. *Cic. Off. L.* I.

(*b*) At nostri proavi Plauti-

race, qui ſemble avoir recueilli tout le bon goût du ſiécle d'Auguſte, avance ſans crainte d'en être déſavoüé, que ſes Ancêtres avoient été aſſez bons, ou plûtôt aſſez ſots pour applaudir aux pointes de ce Comique. Un Ancien avoit dit qu'il n'étoit pas étonnant que le fameux Temple d'Epheſe eût été brûlé la même nuit qu'Alexandre vint au monde, parce que Diane étoit pour lors occupée à veiller ſur la mere de ce Prince. Le même Cicéron, qui rapporte ce mot, (*a*) ajoûte qu'il le trouve très-juſte & très-agréable, *concinne ut multa Timœus*, &c. Si l'on en croit Plutarque * de tous les Hiſtoriens le plus judicieux, cette penſée eſt ſi froide, qu'elle eût été capable d'éteindre l'incendie.

Il eſt vrai que tous les Hommes eſtiment Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, Tacite, &c. Les Italiens, admirateurs du Taſſe, & les Anglois, partiſans de Milton, ſe réüniſſent à aimer l'Iliade & l'Eneïde. Mais d'un autre côté, il eſt conſtant que cette approbation, toute générale qu'elle paroît d'abord, tombe beaucoup moins ſur les divers morceaux qui compoſent ces excellens Ouvrages, que ſur le tout qui en réſulte. C'eſt en ce point ſeul que convien-

nos & numeros, &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè mirati, ſi modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.
Horat. Art. Poët.

(*c*) Qui cun in hiſtoria dixiſſet quâ nocte natus eſſet Alexander Dianæ Epheſiæ Templum deflagraviſſe, adjunxit id minimè eſſe mirandum, quòd Diana cum in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *Cic. L. 2. de Nat. Deor.*

* *Ὡς ἡγησίας ὁ μάγνης ἐπεφώνηκεν ἐπιφώνημα κατασβέσαι τὴν πυρκαϊὰν ἐκεῖνο ὑπὸ ψυχρίας δυνάμενον.* Vita Alex.

nent tous les Hommes ; mais rien de contradictoire que les jugemens qu'ils portent en particulier les uns ſur le ſtyle, & les autres ſur les penſées de ces célébres Auteurs. Ajoûtez à cela, que pour la plûpart ils n'ont pas été tout d'un coup en poſſeſſion de cette haute réputation dont ils joüiſſent à préſent. Il leur a fallu des ſiécles entiers pour vaincre le mauvais goût ou l'envie de leurs Compatriotes. Le tems ſeul a pû mettre le ſceau à la bonté de leurs Ecrits. Sans parler des Anciens, les aſſauts que le Taſſe eut à ſoutenir de la part des Critiques, dans ſon propre Païs, & l'obſcurité où le Poëme de Milton, aujourdhui ſi fameux, a été longtems enſéveli parmi les Anglois même, ne ſont que des preuves trop convaincantes de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes jugemens.

En faut-il davantage, après les exemples qu'on vient de voir, pour apprendre aux Hommes à ſuſpendre leur ſentiment, nonſeulement ſur les Auteurs que la nature ſemble avoir mis hors des bornes de leur juriſdiction, mais même ſur leurs propres Compatriotes, qui paroiſſent plus de leur compétence ? En attendant qu'il s'éleve quelque génie extraordinaire, dont l'autorité ſoit ſi bien établie parmi toutes les Nations, que ſes avis ſoient des Loix dont il ne ſoit plus permis d'appeller ; le parti le plus ſage & le plus équitable ne feroit-il point d'en uſer avec les Etrangers, comme Quintilien (*a*)

(*a*) Modeſte tamen & circumſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne, quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt.

veut que les Modernes en usent avec les Anciens ? Si nous n'avons point de titre incontestable qui nous assure le premier rang dans la République des Lettres, ils sont aussi dans l'impuissance d'en alléguer aucun qui nous force à le leur céder. Ils ont sans doute leurs perfections & leurs défauts, comme nous avons les nôtres, & peut-être dans un mélange égal. Rien ne nous empêche d'en dire notre sentiment ; mais on ne sçauroit le faire avec trop de réserve, ni trop de retenuë, de peur qu'il n'arrive quelquefois de les condamner, ou même de les approuver parce qu'on ne les entend pas. Le bon sens ne voudroit-il pas encore que dans ces occasions, on s'attachât plûtôt au dessein & à la composition de tout l'Ouvrage, qui doivent être les mêmes en tout tems & en tout païs, qu'aux ornemens de chaque partie, qui ne sont point fondés sur des principes invariables, & qu'on pourroit comparer à des modes indifférentes en elles-mêmes, qui n'obligent que ceux parmi lesquels elles sont reçûës ?

A l'égard de nos propres Auteurs, si le torrent de la coûtume ne doit jamais les contraindre à forcer leur style & leur esprit, pour surprendre le Lecteur par des épithétes rares & imprévûës, ou pour semer leurs Ecrits d'Antithéses, dont toute la beauté consisteroit dans le choix & dans l'arrangement des mots ; quoiqu'ils doivent encore moins s'assujétir à quitter le solide pour le brillant, l'utile pour l'agréable, & le vrai pour le spécieux, on ne peut disconvenir cependant qu'ils ne soient

dans l'obligation de se conformer en quelque façon au goût de la Nation qui doit les lire, & par conséquent les juger. La seule précaution qu'ils ayent à prendre, est de s'en approcher assez, pour qu'on ne puisse pas les accuser de s'en trop éloigner.

Et comme malgré toute la raison, l'Homme se trouve souvent dans la malheureuse nécessité de se conduire par préjugé, & que toute sa sagesse ne va communément qu'à choisir entre les bons & les mauvais, il paroît qu'il n'en est point de plus raisonnable, ni de moins honteux que le préjugé de tous les âges & de toutes les Nations, qui nous porte à regarder les grands Auteurs de l'Antiquité, comme les seuls modéles qu'on doive se proposer. Ce respect ne doit point aller jusqu'à nous persuader que tout soit de la même force & de la même beauté dans leurs Ecrits. Mais si par un principe de reconnoissance, on ne se croit pas permis de les accuser du moindre défaut, il est, selon M. de la Motte, (a) un moyen de conserver leur réputation sans faire tort à la sienne : c'est de suivre l'exemple de leurs plus grands Défenseurs, qui se gardent bien de les imiter en certaines choses, quoiqu'ils trouvent toûjours des raisons ingénieuses pour les justifier de tout ce qu'on leur reproche.

Si quelqu'un, meilleur François sans doute que Critique, s'imaginoit que dans ce que je viens de dire, je n'ai pas assez soûtenu la gloire de la Nation, je lui répondrois avec

(a) Discours sur la Poësie.

M. de Voltaire, (*a*) *que le véritable amour de la Patrie consiste à se montrer fidéles Sujets, & bons Citoyens; mais que disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voisins, ce seroit plûtôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre Païs.*

On sent qu'il reste encore beaucoup de choses à dire sur des matiéres si importantes, & sur lesquelles il est si difficile de fixer les esprits. Peut-être que je pourrai un jour les développer avec plus d'étenduë; mais je crois en avoir assez dit pour mettre le Lecteur en état de profiter de l'Ouvrage que je lui présente, & sur-tout pour me justifier de ne m'être point renfermé dans les bornes d'une Traduction réguliere.

Je conviens qu'il seroit ordinairement à souhaiter que les Traducteurs se regardassent *comme ayant les mains liées*; que sans égard à leur goût & à leurs préjugés particuliers, ils s'attachassent à nous faire connoître un Ouvrage tel qu'il est, en un mot, qu'ils cherchassent moins à plaire, qu'à nous faire connoître ce qui plaît à la Nation pour laquelle leur Auteur a travaillé. Ces sortes de Traductions (*b*) auroient leur utilité, en ce qu'elles ne déguiseroient point le goût ni le caractère des Ecrivains étrangers, & qu'elles conserveroient à chaque Auteur son air propre & naturel, & jusqu'à ses défauts mêmes.

(*a*) Traduction de son Essai sur le Poëme Epique.

(*b*) Voyez le Journal des Sçavans, sur la Traduction de l'Essai sur l'Homme, par M. D. S. mois d'Avril. 1736.

Rien ne feroit plus utile, ou du moins plus curieux, je l'avouë, mais s'il faut le dire, rien ne me paroît moins poſſible, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'un Poëte, tel que celui dont il eſt queſtion. L'expreſſion n'eſt-elle pas l'ame de la Poëſie ? Et faites-vous connoître le Poëte, ſi vous ne faites connoître ſon expreſſion ? Vous ne pouvez même ſouvent rendre ſes penſées ; ne tiennent-elles pas preſque toûjours à l'expreſſion ? Changez-la dans les penſées de nos meilleurs Poëtes François, vous leur ôtez ce qu'elles ont de ſublime & de frappant ; je n'y vois plus que des vérités triviales, que j'approuve, il eſt vrai, mais que je ne puis admirer. Vous me préſentez le Squelette du Poëte ; mais vous ne me donnez pas le Poëte même.

La Proſe, dit un célébre Critique, peut rendre exactement le fonds de la penſée ; mais elle ne peut exprimer, ni l'énergie, ni les agrémens qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la meſure, de la cadence, de l'harmonie ; & il ſoutient qu'il eſt auſſi impoſſible à un Traducteur François de nous mettre en état d'apprécier le mérite d'Homere & de Virgile en qualité de Poëtes, qu'à un Graveur de nous donner dans une Eſtampe une juſte idée du talent que le Titien ou le Carrache avoient pour la Peinture.

Ce que l'Auteur des Obſervations ſur les Ecrits modernes dit * des Poëtes Grecs & Latins, il l'eût dit à plus forte raiſon des Poëtes Anglois, puiſqu'il y a plus loin de

* Tome III. Lettre 40.

leur façon de penser, & de s'exprimer à la nôtre, qu'il n'y a loin de la nôtre à celle des Grecs ou des Latins. Aussi quelqu'estimables que soient les Traductions que Mr. D. S. nous a données de l'*Essai sur l'Homme* & de l'*Essai sur la Critique*, ceux qui entendent également l'Anglois & le François, disent ouvertement, qu'il est impossible d'y reconnoître M. Pope. S'ils y retrouvent le Philosophe, ils n'y retrouvent presque jamais le Poëte.

Mais sera-t'on plus en droit de décider sur ma Traduction du goût & du caractère particulier qui régne dans la Poësie de M. Pope? C'est ce que je suis bien éloigné de penser. Je suis persuadé au contraire, qu'une partie de ce que j'ai avancé contre les Traductions en Prose, peut retomber sur les Traductions en Vers. Je veux que celles-ci puissent jusqu'à un certain point nous rendre l'esprit, le feu, la hardiesse, la force & l'imagination qui feront admirer l'Original; mais quels sont les traits particuliers qui caractèrisent cet esprit, ce feu, cette hardiesse, cette force, cette imagination? C'est ce que la seule connoissance de la Langue, dans laquelle il est écrit, peut apprendre, & ce qu'on ne peut raisonnablement exiger d'aucun Traducteur.

Il a paru en 1717. un Poëme en cinq Chants, imprimé à Londres & à Asterdam, sous le titre d'*Essai sur la Critique*, *imité de M. Pope*; mais le Sieur Robeton, Conseiller & Secretaire Privé du feu Roi d'Angleterre, qui en est l'Auteur, s'est si fort approprié les pensées de son modéle, & les a tellement habillées

habillées à la Françoiſe, ou plûtôt à ſa maniere, qu'elles n'y ſont preſque plus reconnoiſſables. Il eſt même étonnant qu'avec de ſi excellens matériaux, ce qui eſt la moindre loüange qu'on puiſſe donner à l'Eſſai de M. Pope, il n'ait rien fait de plus juſte ni de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rarement les beautés. *On ne peut juger*, diſent les Journaliſtes de Trévoux, * *ſi ce Poëme eſt fait pour apprendre l'Art de compoſer une Piéce d'eſprit ſans défauts, ou l'Art de critiquer les défauts d'une Piéce d'eſprit. Il jette au hazard*, continuënt-ils, *quelques réflexions ſur les Auteurs & ſur les Critiques de toutes les Nations, mais ſur-tout de la ſienne. Il le fait cependant quelquefois avec eſprit, mais jamais avec ordre & avec jugement.* Si un Eſſai en Vers ne demande pas autant de méthode qu'un Traité en Proſe, rien ne diſpenſe au moins de mettre de la liaiſon & de la juſteſſe dans ſes penſées ; & c'eſt par-là qu'on trouvera peut-être ma Traduction auſſi différente de l'Ouvrage du Sieur Robeton que ſon Poëme l'eſt de celui de M. Pope.

Au reſte, je crois qu'il eſt inutile d'avertir qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans mes Vers la pompe & l'élevation propres au Poëme Epique, & aux autres ſujets qui tiennent du merveilleux. La ſimplicité, la préciſion & la clarté, font le caractère du genre Didactique ; il y eſt queſtion de raiſonner, non de peindre. Le Poëte, ſi des

* Mémoires pour le mois d'Août 1717.

Ouvrages de cette nature suffisent pour mériter ce nom, le Poëte, dis-je, y doit parler beaucoup plus au jugement qu'à l'imagination, & par conséquent il ne lui est pas possible d'y donner l'essor à son génie. Cette vérité a toûjours paru si constante, que les Critiques * ont prétendu qu'Horace, dans ses Epitres, & sur-tout dans son Art Poëtique, avoit exprès rabaissé son style; pour donner plus de poids à ses Préceptes, & pour faire voir que ce n'étoit pas sur des grands mots, ni sur des expressions superbes, mais uniquement sur le vrai, qu'il vouloit établir la solidité de ses maximes.

Après tout, le genre Didactique ne laisse pas d'avoir ses ornemens & ses beautés; mais il semble que sa nature soit d'être beaucoup plus instructif, qu'agréable; & quoique M. Pope soit le plus poli & le plus insinuant de tous les Maîtres, c'est toûjours un Maître, & cette qualité entraîne avec soi quelque chose de rebutant: il remonte jusqu'aux premiers principes: loin de chercher à dissiper l'esprit, son but est de l'appliquer: pour mieux inculquer ses Maximes, il est quelquefois contraint de les répeter & de revenir sur ses pas. Il est vrai qu'il a sçû y faire entrer quelques digressions, comme pour servir de repos au Lecteur; mais bien des gens n'aiment point à se fatiguer, dans l'espérance de se reposer. La Satyre est encore d'une grande ressource dans ces sortes d'Ouvrages; mais si l'on y en trouve quelques traits, ils ne flâtent pas

* Voyez les Jugemens des Sçavans, par M. Baillet, à l'Article d'Horace.

beaucoup la malignité du cœur, parce qu'ils ſont pour la plûpart jettés en général, ou qu'ils tombent ſur des particuliers qui nous ſont inconnus. Il faudra donc ſe réſoudre à l'écouter par raiſon ; mais tout ce qu'on fait de la ſorte, coûte toûjours un peu, même aux ſages.

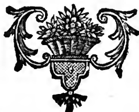
Ces deux Poëmes ne conviennent donc pas aux perſonnes qui liſent beaucoup moins pour s'inſtruire, que pour s'entretenir dans une douce oiſiveté ; mais à l'égard de celles qui d'un eſprit plus ſolide & plus étendu, ne craignent point la peine de la réflexion, & qui ne trouvent un Livre bon, que lorſqu'il demande à être lû plus d'une fois, j'oſe aſſurer que la lecture ne leur en ſera point déſagréable.

Qui eſſayeroit de lire les Maximes de M. de la Rochefoucault auſſi rapidement qu'on lit une Comédie, ou des Mémoires Hiſtoriques, s'y ennuyeroit immanquablement. Il en eſt à peu près de même de ces Eſſais ; ce n'eſt qu'un enchaînement de penſées qui chargeroient l'eſprit ſans le nourrir, ſi on ne ſe donnoit le tems de les digérer, & d'en chercher en ſoi-même l'application.

Pour rendre la Traduction de l'*Eſſai ſur la Critique* plus complette & plus utile, ſurtout aux jeunes gens qui veulent ſe former le goût, & ſe remplir des principes ſolides & féconds, qui les mettent en état de juger non ſeulement de la Poëſie, mais encore de tous les beaux Arts, j'ai tâché dans des Remarques particulieres inſerées au bas de la page, d'en déveloper davantage certaines penſées, ſoit par mes propres réflexions, ſoit

par celles des meilleurs Auteurs, anciens ou modernes. Je me suis encore trouvé dans l'obligation d'y joindre quelques Notes absolument nécessaires pour le commun des Lecteurs. J'ai crû aussi qu'on y verroit avec plaisir les endroits que M. Pope a imité des autres : loin de vouloir par-là rien diminuër de sa gloire, je me suis flâté au contraire d'y contribuër : je me souviens d'avoir oüi dire à un Homme d'esprit du premier ordre, * qui se faisoit honneur de le compter parmi ses amis, qu'il n'y avoit point de célébre Ecrivain qui n'eût trouvé le secret de faire passer dans ses Ouvrages les beautés de ceux qui l'avoient précedé, & que jamais on n'imiteroit un Auteur qui feroit profession de n'imiter personne.

* Le Docteur Atterbury, Evêque de Rochester.



LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.



SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme en général, & par rapport à l'Univers. La raison ne peut juger de l'Homme, qu'en le considérant comme destiné à habiter ce Monde visible. L'ignorance où nous sommes du rapport de ce Monde, avec les autres Parties qui composent l'Univers, est la source de nos plaintes contre la Providence. Folie & injustice de ces plaintes. Pour sentir la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme, il faudroit comprendre toute l'économie des desseins de Dieu. Impossibilité où l'esprit humain est de pénétrer cette économie. Il en connoît cependant assez pour voir que l'Homme a toute la perfection qui convient au rang & à la place qu'il occupe parmi les Etres créés. C'est en partie sur l'ignorance des événemens futurs, & en partie sur l'espérance du bonheur à venir, qu'est fondé son bonheur présent. Ses erreurs & sa misére viennent d'un orguëil démesuré, qui aspire à des connoissances & à des perfections dont l'Humanité n'est pas capable. Il se regarde comme l'objet final de la Création, & veut dans le Monde Moral une perfection qui n'est point dans le Monde Physique, & qui ne peut être dans les choses créées. Il ambition-

ne tout à la fois les perfections des Anges, & les qualités corporelles des Bêtes. Plus de finesse, plus de sensibilité dans les organes de ses sens, le rendroit misérable. Dans l'Univers visible il y a un ordre, une gradation de perfections entre les Créatures, d'où résulte une subordination des unes aux autres, & de toutes les Créatures à l'Homme. Gradation de sentiment, distinct, de pensée, de réflexion & de raison. La raison donne à l'Homme la supériorité sur tous les autres Animaux, & le dédommage bien des qualités qu'ils ont au-dessus de lui. L'union, le bonheur & la conservation de toutes les Créatures, & même de l'Univers, dépend de l'ordre, de la gradation & de la subordination qui régne entr'elles & entre toutes les Parties qui forment l'Univers. Le moindre dérangement dans une seule de ses Parties entraîneroit la destruction du tout. Il en faut donc conclure que tout ce qui est, est bien; que l'Homme est aussi parfait, aussi heureux qu'il peut l'être, & que tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, il doit se résigner entierement aux ordres de la Providence.





LES PRINCIPES DE LA MORALE, OU ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE PREMIERE.



ORS de l'enchantement, Mylord * laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire,
Fui le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs ;
Ils ne méritent point de fixer tes déſirs.
Eſt-ce à toi de groſſir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenſer la fortune ?
Viens, un plus grand objet, des ſoins plus importans
Doivent de notre vie occuper les inſtans.
Ce grand objet, c'eſt l'Homme, étonnant labirinthe,

* Henri Saint-Jean, Comte de Bolingbroke, ci-devant Secretaire & Miniſtre d'Etat de la Reine Anne. On peut voir l'éloge de ce Seigneur à la fin de la quatriéme Epitre.

Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte,
Champ fécond, mais sauvage, où par de sages Loix
La rose & le chardon fleurissent à la fois.
Voyons à quel dessein le Ciel nous a fait naître ;
Que l'Homme dans mes Vers apprenne à se connoître;
De son cœur ténébreux sondons la profondeur,
Jusques dans sa bassesse admirons sa grandeur.
L'un fier de ses talens, enflé de sa science,
Né croit rien d'impossible à son intelligence;
Pour ces dons précieux l'autre plein de mépris,
De sa propre raison semble ignorer le prix ;
Rappellons-les tous deux à sa lumiére pure,
Et cherchons les sentiers où marche la Nature.
Que par nous éclairé sur les vrais intérêts,
L'Homme rougisse enfin de ses vœux indiscrets :
Qu'il reconnoisse ici ses vertus & ses vices ;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains discours de l'aveugle Mortel,
Essayons de venger les Loix de l'Eternel.
Si tu veux éviter les écuëils ordinaires,
Où se brise l'orguëil des esprits téméraires,
Sur des mondes sans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux.
Cherche Dieu dans ce monde, où sa vive lumiere
S'offre de toutes parts à ta foible paupiere.
Tu ne peux d'un regard voir les ressorts divers,
Dont le parfait concert entretient l'Univers :
Pénétrer par quel art la Puissance suprême,
Des tourbillons errans a reglé le systême ;
Parcourir les Soleils, les globes radieux,
Et les Etres divers qui remplissent les Cieux ;
Et tu veux des décrets qui formerent le monde
Comprendre clairement la Sagesse profonde.
Dans les liens du corps ton esprit arrêté,
Au céleste Conseil a-t'il donc assisté ?

Est-ce une main divine, ou toi, foiblesse humaine,
Qui formas, qui soutiens cette invincible chaîne.
Dont l'effort insensible attire tous les corps,
Et qui les attirant, dirige leurs ressorts ?
  Présomptueux Mortel, ta raison inquiéte
Voudroit approfondir quelle cause secrete
T'a formé si petit, si foible & si borné.
Mais d'abord apprens-moi, pourquoi tu n'es pas né
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vûës ;
Fais-moi sentir pourquoi jusques au sein des nuës,
Les chênes élevant leurs superbes rameaux,
Laissent ramper sous eux les foibles arbrisseaux !
Tu vois de Jupiter les brillans Satellites ;
Dis, par quelle raison fixés dans leurs limites,
De l'Astre qui les guide ils n'ont pas la grandeur !
  Si des décrets divins la sage profondeur
Au plan le plus parfait donnant la préference,
Doit enfanter un Monde où brille sa puissance ;
Où quoique séparé, rien ne soit désuni ;
Où croissant par dégré jusques à l'infini,
Les Etres différens, sans laisser d'intervale,
Gardent dans leurs progrés une justesse égale ;
Si pour remplir ce tout que Dieu forme à son gré,
Parmi les animaux l'Homme occupe un dégré,
Le seul point est de voir, si le Ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui soit convenable.
  Dans l'Homme, tel qu'il est, ce qui paroît mal,
Est la source d'un bien dans l'ordre général.
L'œil qui ne voit d'un tout qu'une seule partie,
Pourra-t'il la juger bien ou mal assortie ?
  Lorsque le fier Coursier sçaura pour quel dessein
L'Homme l'assujétit à recevoir un frein,
Précipite sa course au travers de la plaine,
Le modere à son gré quand la foudre l'entraîne ;
Lorsque le Bœuf tardif pressé par l'aiguillon,

Sçaura par quel usage il ouvre un dur sillon,
Par quel noble destin couronné de guirlandes,
Du Peuple de Memphis il reçoit les offrandes,
Nos esprits affranchis de folles visions,
Ne verront plus en nous de contradictions,
L'orgueïl humain alors aura droit de connoître,
Pourquoi de ses penchans & l'esclave & le maître,
Avec tant de foiblesse il joint tant de grandeur;
Pourquoi toûjours en guerre avec son propre cœur,
Tantôt il se rabaisse au-dessous de lui-même,
Et s'éleve tantôt jusqu'à l'Etre suprême.

Ne soutenez donc plus que l'Homme est imparfait,
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet;
Tout annonce dans lui la sagesse profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point;
Son tems n'est qu'un moment, son espace qu'un point.

Au milieu des transports que ton orgueil t'inspire,
Dans le sombre avenir tu voudrois pouvoir lire.
De nuages épais pour toi toûjours couvert,
Le Livre du Destin pour Dieu seul est ouvert.
Ce qu'il cache à la brute, à l'Homme il le révéle;
Et ce qu'il cache à l'Homme, à l'Ange il le décele.
Quel Etre ici pourroit sans cette obscurité
Couler ses tristes jours avec tranquillité!
Cet innocent Agneau que ta faim meurtriere
Condamnera ce soir à perdre la lumiére,
S'il avoit ta raison, s'il prévoyoit son sort,
Dans une paix tranquille attendroit-il la mort?
Jusqu'à l'instant fatal qui termine sa vie,
Il paît en bondissant l'herbe tendre & fleurie;
Sans crainte, sans soupçon, au milieu du danger,
Il caresse la main qui le doit égorger.
Heureux aveuglement! heureuse incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude!

Myſtère que le Ciel renferme dans ſon ſein,
Pour conduire tout Etre à remplir ſon deſtin !
Ainſi tout obéït à ce pouvoir immenſe,
Qui peſe l'Univers à ſa juſte balance ;
Qui voit d'un œil égal, dans un parfait repos,
Un Paſſereau tomber, ou périr un Héros ;
Des nuages légers en vapeurs ſe réſoudre,
Ou des Cieux ébranlés à grand bruit ſe diſſoudre ;
De fragiles roſeaux plier au gré du vent,
Ou des Mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'eſpoir une humble défiance ;
Et craignons les écarts où jette la ſcience ;
Attendons que la mort, ce maître univerſel,
Découvre à nos eſprits les Loix de l'Eternel.
Regarde l'Indien, dont l'eſprit ſans culture,
N'a point l'art d'altérer les dons de la Nature ;
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents ;
Son ſçavoir ne va point au-delà de ſes ſens ;
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences.
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil & des corps radieux,
Que ſon œil apperçoit dans la voute des Cieux :
Cependant ſecouru par la ſimple Nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure
Un ſéjour plus heureux conforme à ſes déſirs,
Où, ſans aucun mêlange, il attend des plaiſirs.
Au-delà de ces Monts qui termine ſa vûë,
Il s'imagine un Monde, une Terre inconnuë,
Que de vaſtes Forêts mettront en ſureté
Contre les attentats d'un Vainqueur redouté.
Il ſe peint dans les Mers une Iſle fortunée,
Où maître de lui-même & de ſa deſtinée,
Quelque Dieu bienfaiſant enfin rompra ſes fers,
Et le conſolera des maux qu'il a ſoufferts.
Les eſprits infernaux, dans l'horreur des ténébres

Ne l'y troubleront plus ſous des formes funèbres ;
Dans ces paiſibles lieux les armes des Chrétiens
N'iront plus lui ravir ſon repos ni ſes biens :
Il ne déſire point cette céleſte flamme
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame ;
Mais content d'exiſter, il attend l'heureux jour,
Où porté tout à coup dans un autre ſéjour,
Il ira, joüiſſant d'une plus douce vie,
Habiter des Humains la commune Patrie.
Va, plus ſage que lui, dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection ;
Prends follement en main ton injuſte balance ;
Parle, éleve ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ſes dons inégal,
Là, te paroît avare, ici trop liberal ;
Renverſe pour toi ſeul les Loix de la Nature,
Fais divers changemens en chaque créature ;
Arbitre ſouverain des biens & des plaiſirs,
Réforme l'Univers au gré de tes déſirs,
Oſe accuſer du Ciel l'éternelle Sageſſe,
S'il n'épuiſe pour toi ſes ſoins & ſa tendreſſe ;
S'il ne joint aux faveurs que te fait ſa bonté,
L'irrévocable ſceau de l'immortalité.
Sois le Dieu de ton Dieu, ne ſuis que ton caprice ;
Place-toi ſur ſon Trône, & juge ſa Juſtice.
Aveugle en ſes déſirs, l'orguëil ambitieux
Veut ſortir de ſa Sphére & s'élever aux Cieux :
L'orguëil de toute erreur fut la cauſe premiere ;
Les Anges éblouïs par ſa fauſſe lumiére,
Au Dieu qui les créa voulurent s'égaler ;
Aux Anges à ſon tour l'Homme veut reſſembler ;
Changer l'ordre établi par la cauſe ſuprême,
C'eſt prétendre, comme eux, s'égaler à Dieu même.
Pourquoi ſe préſentant à nos yeux tour à tour,
Les Aſtres dans les Cieux brillent-ils nuit & jour ?

Pourquoi ſur ſes pivots la Terre inébranlable,
Offre-t'elle par-tout l'utile & l'agréable :
„ Je ſuis, répond l'Orgueil, l'objet de tous ſes dons,
„ La Narure pour moi dans ſes efforts féconds,
„ Sans jamais s'épuiſer, veille, conçoit, enfante ;
„ C'eſt pour mes ſeuls beſoins que ſa main bienfaiſante
„ Fertiliſe les Champs, embellit les Jardins,
„ Fait éclore la roſe & mûrir les raiſins ;
„ Les Mines, les Métaux, les Tréſors de la Terre
„ Sont des biens que pour moi dans ſon ſein elle enſerre
„ Les Vents impétueux qui ſoulevent les Mers
„ Sont faits pour me porter en des climats divers ;
„ Ce Soleil qui fournit ſa brillante carriere,
„ Ne répand que pour moi ſes feux & ſa lumiére,
„ Et ce vaſte Univers, mon ſuperbe Palais,
„ M'offre un trône éclatant, dont les Cieux ſont le dais.
Mais lorſqu'un vent porté ſur ſes aîles rapides
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides ;
Lorſque la Terre ouvrant ſes gouffres redoutés,
Avec leurs Habitans engloutit les Cités ;
Lorſque pour ſubmerger des Nations entieres,
La Mer s'enfle, mûgit, & force ſes barrieres ;
Lorſque tout eſt en bute à de ſi rudes coups,
Répondez, la Nature agit-elle pour vous ?
„ Oüi, ſans doute ; & toûjours la cauſe univerſelle
„ A ſes premieres Loix attentive & fidelle,
„ De l'ordre général maintenant le lien,
„ Permet un mal léger pour produire un grand bien.
„ Si des exceptions rares & paſſageres
„ Dérangent de ſon cours les régles ordinaires,
„ Ce déſordre apparent l'entretient en effet :
„ Eſt-il rien ici bas qui puiſſe être parfait ?
Pour tout Etre créé cette régle eſt égale ;
L'Homme doit-il ſortir de la Loi générale ?
Si tout dans l'Univers ſujet au changement,

Se combat, ſe détruit, & change inceſſamment ;
Si de l'Etre Eternel la Sageſſe infinie
Du monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exempt de paſſions,
L'Homme ſoit inſenſible à leurs impreſſions ?
Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes ;
Qu'un Neron, qu'un Cromvvel puiſſent le renverſer ?
C'eſt un ſecret orgueil qui vous le fait penſer.
Mais Dieu ne peut-il pas aſſujétir le vice
A ſervir aux deſſeins formés par ſa juſtice !
La raiſon doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & ſur l'ordre moral :
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable ;
Pourquoi dans le ſecond ſeroit-il condamnable ?
Sur ces points au-deſſus de notre entendement,
L'eſprit ne peut former qu'un vain raiſonnement.
  A ſuivre nos projets, tout ſeroit en ce monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'Homme ami de la vertu,
De déſirs vicieux ne fût point combattu ;
Que l'air ne fût jamais obſcurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages ;
Et que le cœur conduit par la loi du devoir,
Jamais des paſſions ne ſentît le pouvoir :
Mais des fiers Elemens l'éternelle diſcorde
Fait que le Monde entier ſe conſerve & s'accorde ;
Et ſans les paſſions qui viennent l'agiter,
L'Homme inſenſible à tout pourroit-il ſubſiſter ?
  Mais quel eſt ſon objet ? que ſes vœux ſont étranges !
Quelquefois affligé d'être au-deſſous des Anges,
Il aſpire à leur ſort ; que dis-je ? ſes ſouhaits
S'il n'eſt encor plus grand, ne ſont point ſatisfaits :
Quelquefois peu content des dons de la Nature,
Il ſe plaint que de l'Ours il n'a point la fourrure,

La

La vîtesse du Cerf, la force du Taureau.
Homme trop aveuglé ! toi, qui dès le berceau,
Crois que les animaux sont faits pour ton usage;
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage,
Par les dons que le Ciel a répandu sur eux,
Serois-tu plus parfait ? serois-tu plus heureux ?
De leurs corps différens l'admirable structure
Annonce la bonté de la sage Nature.
Liberale pour tous, mais sans profusion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention,
Dans l'un l'agilité compense la foiblesse;
L'autre a reçû la force au défaut de l'adresse;
Et mesurant en eux les secours aux besoins,
Le Créateur fait voir sa sagesse & ses soins.
Il forma leurs ressorts, il régla leur figure,
Sur les diverses fins qu'ils ont de la Nature:
L'insecte le plus vil, le plus lourd animal,
Ont pour y parvenir un avantage égal;
Chacun d'eux est heureux, & joüit de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire son envie.
Pour oser accuser le Ciel de dureté,
De la commune loi l'Homme est-il excepté ?
Quoi ? l'homme qui se dit & sage & raisonnable,
Mécontent de son sort vivra seul misérable ?
S'il ne possede tout, il croira n'avoir rien.
Homme pour être heureux, tu n'as qu'un seul moyen;
C'est de vivre content des dons de la Nature,
Et de te conformer à leur juste mesure.
Si l'œil du microscope imitant les effets,
Dans le même dégré grossissoit les objets,

REMARQUES.

Vers 265. [*Dans l'un l'agilité compense la foiblesse.*] C'est un axiôme reconnu par tous les Anatomistes, dit l'Auteur, que l'agilité des animaux diminuë à proportion de leur force comme leur force au contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

Dequoi nous serviroit une semblable vûë ?
Sur de petits objets bornant son étenduë,
L'œil verroit d'un ciron les ressorts curieux,
Et ne joüiroit plus du spectacle des Cieux.
Donnez à tous les sens plus de délicatesse,
Du toucher par dégrés augmentez la finesse ;
Sensible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'Homme craindroit toûjours la douleur ou la mort ;
Que des corps odorans les flêches invisibles
Fissent sur le cerveau des effets plus sensibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'un sentiment plus vif si l'oreille munie
Des Sphères dans leurs cours entendoit l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaisirs,
Au murmure des eaux, au souffle des zéphirs ?
Reconnoissez enfin la Sagesse éternelle
Dans les dons qu'en naissant chaque Etre reçoit d'elle ;
Dans ceux qu'elle refuse, adorez sa bonté.
  Parmi les animaux, quelle diversité !
Quelle gradation trouvons-nous établie
Depuis les vermisseaux, dont la terre est remplie,
Jusqu'à l'Homme, ce Chef, ce Roi de l'Univers ;
Entre leurs facultés, que de dégrés divers ?
Sous les voiles obscurs qui couvrent sa paupière,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumiere :
Mais rien n'échappe au Linx ; à ses yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent transparens.
Dans l'ombre de la nuit, par le seul bruit guidée,
La Lionne poursuit la Biche intimidée.

REMARQUES.

Vers 314. (*La Lionne poursuit la Biche intimidée.*) Lorsque les Lions des déserts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit chercher leur proïe dans les Forêts, ils poussent d'abord de grands rugissemens, qui effrayent les autres bêtes, & leur font prendre la fuite. Les Lions attentifs au bruit qu'elles font en fuyant, les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'oüie.

L'odorat dans le Chien, par un prompt jugement,
Sur d'invisibles pas le conduit surement.
Des Oiseaux aux poissons, pour la voix, pour l'ouïe,
Rapprochez, s'il se peut, la distance infinie.
Contemplez l'Araignée en son reduit obscur;
Que son toucher est vif, qu'il est prompt, qu'il est sûr!
Sur ses piéges tendus sans cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'Abeille dans nos champs
Va-t'elle s'enrichir des trésors du Printems?
Par quel discernement sçait-elle nous extraire
Des sucs les plus mortels un présent salutaire?
Dans ce qu'on nomme instinct, que de variété!
Eléphant, si connu par ta docilité,
Toi, qui de la raison paroît avoir l'usage,
Combien sur le Pourceau n'as-tu pas d'avantage?
Comment par l'Homme-même un instinct admiré,
Si près de la raison en est-il séparé?
O! qu'entre l'un & l'autre on voit peu de distance?
Pouvez-vous concevoir la secrete alliance
Qui joint le souvenir à la réflexion?
Où commence, où finit la séparation,
Qu'entre les sens grossiers & la pure pensée
La main du Créateur a pour jamais placée?
Donnez un même instinct à tous les animaux;
Si par les facultés vous les rendez égaux,
Vous rompez les liens de cette dépendance,
Qui fait régner entr'eux l'ordre & l'intelligence;
Ils ne pourront alors s'accorder & s'unir,
Et vous verrez sur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adresse?
Le Ciel de la raison arme votre foiblesse;
Il met dans ce présent, qu'il réserve pour vous,
L'infaillible moyen de les subjuguer tous.
Dans le vague des airs, sur la terre, dans l'onde,

Voyez en mouvement la Nature féconde,
Travailler sans relâche à peupler l'Univers :
Parcourez, ressemblez tous les Etres divers ;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie ;
Quel spectacle étonnant ! quelle chaîne infinie !
Esprits purs dans les Cieux, Hommes, Poissons, Oiseaux,
Habitans de la Terre, & des Airs, & des Eaux,
Insectes différens que l'œil découvre à peine.
Brisez un des anneaux qui forment cette chaîne,
De l'assemblage entier l'équilibre est perdu,
Et tout dans le cahos se trouve confondu.
Si chaque tourbillon où nagent les Planettes
Se meut différemment, selon les Loix secretes ;
Si conservant toûjours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'assemblage des Cieux :
Qu'une seule Planette en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout-à-coup désunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Qui par leur union forment cet Univers ;
De son centre ébranlé la Terre dérangée,
Sera dans le cahos au même instant plongée ;
Les Astres, les Soleils, l'un sur l'autre entassés,
Par les globes voisins ne sont plus balancés ;
Dans le trouble & l'horreur la Nature expirante,
Jusqu'au Trône de Dieu porteroit l'épouvante.
Pour répondre aux désirs de l'Homme ambitieux,
Faudra-t'il renverser & la Terre & les Cieux ?

Si dans le corps humain chaque membre rebelle
A ce qui lui prescrit une loi naturelle,
A d'autres fonctions se vouloit attacher ;
Si le pied vouloit voir, si l'œil vouloit marcher ;
Si la main au travail uniquement bornée
Prétendoit de la tête avoir la destinée,
Enfin, si chacun d'eux se faisoit un tourment
D'obéir à l'esprit, dont ils sont l'instrument ;

Quelle confuſion ! N'en eſt-il pas de même
Quand l'Homme révolté contre l'Etre ſuprême,
De tout Etre créé le mobile & l'eſprit,
Veut ſortir de la régle & de l'ordre preſcrit ?
De ce vaſte Univers les diverſes parties
Sont pour former un tout ſagement aſſorties :
De ce tout étonnant la Nature eſt le corps,
L'Eternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts ;
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence :
En fabriquant la Terre, en conſtruiſant les Cieux,
Il eſt également puiſſant & glorieux :
En tous lieux il s'étend, ſans avoir d'étenduë,
Sans être diviſé, par-tout il s'inſinuë,
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui.
Et tout Etre vivant, reſpire, agit en lui.
Il donne & ne perd rien ; il produit, il opére,
Sans que jamais ſa force, ou ſe laſſe, ou s'altére :
Il ſe montre à nos yeux auſſi ſage, auſſi grand
Dans le moindre Ciron que dans un Eléphant ;
Dans un Homme ignoré ſous une humble chaumiere,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiére.
Le foible & le puiſſant, le grand & le petit,
Tout, devant ſes regards, tombe, s'anéantit.
Sa ſubſtance pénétre & le Ciel & la Terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint & les reſſerre.
Rougis donc, ô Mortel, de ta préſomption,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vûë,
Eſt de notre bonheur une ſource inconnuë.
Rentre enfin dans toi-même, & d'un eſprit ſoumis,
Contente-toi du rang où l'Eternel t'a mis.
Sois sûr que dans ce monde, ou dans quelqu'autre ſphère
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un Pere ;
Et qu'en lui ſoumettant ton eſprit & ton cœur,

Chaque pas que tu fais, te conduit au bonheur.
Dans le moment fatal qui finit ta carriere,
Ainſi que dans l'inſtant où tu vois la lumiére,
Toûjours cher à ſes yeux, ne crains rien pour ton ſort;
S'il préſide à ta vie, il préſide à ta mort:
La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance,
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance;
Ce qui paroît hazard eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe & ſa fin.
Ce qui dans l'Univers te révolte & te bleſſe,
Forme un parfait accord qui paſſe ta ſageſſe:
Tout déſordre apparent eſt un ordre réel;
Tout mal particulier un bien univerſel;
Et bravant de tes ſens l'orguëilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la Nature.

Fin de la premiere Epitre.





SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu. Il n'est pas fait pour étudier la nature de Dieu; mais pour s'étudier lui-même. L'Homme est un mélange de grandeur & de bassesse, de lumiére & d'obscurité, de perfections & d'imperfections, de force & de foiblesse. Combien il est borné dans ses connoissances. Deux principes de nos actions, l'amour propre & la raison. Tous deux sont également nécessaires: quoique très-différens, ils tendent au même but. L'Homme ne peut être heureux qu'autant qu'il sçait les accorder entr'eux, & les renfermer dans leurs justes bornes. Les passions sont des modifications de l'amour propre. Elles sont d'une grande utilité à l'Homme en particulier, & à la société en général. Il ne s'agit pas de détruire les passions, mais de les gouverner, & de les tempérer les unes par les autres. De la passion dominante. Elle est nécessaire pour faire entrer les Hommes dans les différentes vûës que la Providence a sur eux, & pour donner plus de force à leurs vertus & à leurs bonnes qualités. Mêlange de vices & de vertus dans notre nature. Ils se touchent de près.

La distinction de leurs limites est néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison. Combien le vice est odieux par lui-même, & combien facilement les Hommes s'y laissent aller. La Providence se sert néanmoins des vices, des passions, & des imperfections de l'Homme pour l'accomplissement de ses desseins, & pour le bien général de la societé. C'est la Sagesse divine qui distribuë aux différens ordres du Genre Humain d'heureuses foiblesses, d'où résultent leur dépendance, leur union, leur force. C'est par cette raison qu'il est des passions propres à chaque âge, à chaque état, à chaque caractère. Ainsi la sagesse de Dieu brille jusques dans les imperfections de l'Homme.





ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE DEUXIEME.



Ne ſonde point de Dieu l'immenſe profondeur ;
Travaille ſur toi-même, & rentre dans ton cœur,
L'étude la plus propre à l'Homme, eſt l'Homme même.
Quel mélange étonnant ! quel étrange problême !
En lui que de lumiére, & que d'obſcurité !
En lui quelle baſſeſſe, & quelle majeſté !
Il eſt trop éclairé pour douter en ſceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu ſtoïque,
Seroit-il en naiſſant au travail condamné ?
Aux douceurs du repos ſeroit-il deſtiné ?
Tantôt de ſon eſprit admirant l'excellence,
Il penſe qu'il eſt Dieu, qu'il en a la puiſſance ;
Et tantôt gémiſſant des beſoins de ſon corps,
Il croit que de la brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'eſt que pour mourir qu'il eſt né, qu'il reſpire ;

Et toute ſa raiſon n'eſt preſque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obſcur ;
S'il la conſulte trop, rien ne lui paroît ſûr.
Cahos de paſſions, & de vaines penſées,
Admiſes tour à tour, tour à tour repouſſées,
Dans ſes vagues déſirs, incertain, inconſtant,
Tantôt fou, tantôt ſage, il change à chaque inſtant ;
Egalement rempli de force & de foibleſſe,
Il tombe, il ſe releve, & retombe ſans ceſſe.
Seul il peut découvrir l'obſcure vérité,
Et d'erreur en erreur il eſt précipité ;
Créé maître de tout, de tout il eſt la proye ;
Sans ſujet il s'afflige, ou ſe livre à la joye ;
Et toûjours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la Nature & la honte & l'honneur.
Va, ſublime Mortel, fier de ton excellence,
Ne crois rien d'impoſſible à ton intelligence ;
Le compas à la main, meſure l'Univers,
Regle à ton gré le flux & le reflux des mers ;
Fixe le poids de l'air, & commande aux Planettes ;
Détermine le cours de leurs marches ſecretes ;
Soumets à ton calcul l'obſcurité des tems,
Et de l'Aſtre du jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon juſques à l'Empirée ;
Cherche la Vérité dans ſa ſource ſacrée,
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le ſein de la Divinité ;
Dans ton aveugle orgueïl inſtruis l'Etre ſuprême,
Apprends à gouverner à la Sageſſe même ;
Et déchû de l'eſpoir qui ſéduiſoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.
Des céleſtes eſprits la vive intelligence
Regarde avec pitié notre foible ſcience.
Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux ce qu'un Singe eſt pour nous.

Toi, qui jusques aux Cieux ose porter ta vûë,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étenduë;
Toi, qui veus dans leurs cours leur prescrire la loi,
Sçais-tu regler ton cœur, sçais-tu régner sur toi?
Ton esprit, qui sur-tout vainement se fatigue,
Avide de sçavoir, ne connoît point de digue;
De quoi par ses travaux s'est-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta fin?
Deux puissances dans l'Homme exercent leur empire;
L'une est pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'amour propre dans l'ame enfante le désir,
Lui fait fuïr la douleur & chercher le plaisir;
La raison le retient, le guide, le modére;
Calme des passions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord, nous donnent le moyen,
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Bannissez l'amour propre, écartez ce mobile,
L'Homme est enséveli dans un repos stérile.
Otez-lui la raison, tout son effort est vain;
Il se conduit sans régle, il agit sans dessein;
Il est tel qu'à la terre une plante attachée,
Qui végéte, produit, & périt dessechée,
Ou tel qu'un Météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au hazard, par lui-même est détruit.
L'amour propre en secret nous remuë & nous presse,
Et toûjours agité, nous agite sans cesse;
La balance à la main, la raison pese tout;
Compare, réfléchit, délibere, & résout.
Par l'objet éloigné, la raison peu frappée,
Est d'un bien à venir foiblement occupée,
Par le plaisir présent l'amour propre excité,
Le désire & s'y porte avec vivacité,
Tandis que la raison conjecture, examine,
L'amour propre plus prompt, veut, & se détermine.
Du penchant naturel les secrets mouvemens

Sont plus fréquens, plus forts que des raiſonnemens.
La raiſon dans ſa marche eſt prudente & timide ;
Le vol de l'amour propre eſt ardent & rapide.
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La raiſon le combat par la réflexion ;
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience
Répriment l'amour propre, & réglent ſa puiſſance.
Qu'un Scholaſtique vain, cherchant à diſcourir,
Cache la vérité, loin de la découvrir ;
Que par un long tiſſu d'argumens inutiles,
Par des tours ambigus, par des raiſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'infini,
Il ſépare avec art ce qui doit être uni ;
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matiere ;
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumiére.
La raiſon, l'amour propre, avec le même effort,
Tendant au même but, doivent marcher d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine,
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne ;
Mais l'amour propre ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidement l'objet de ſon déſir ;
La raiſon le ménage, & d'une main habile
Prend ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtile.
L'Homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent, le plaiſir dangereux.
Que ſont les paſſions ? l'amour propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime.
D'un bien faux ou réel la prompte impreſſion,
Les frappant vivement, les met en action.
Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La raiſon les adopte, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leur ſecours dans nos juſtes beſoins :
Mais lorſque d'un Mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,

La raiſon applaudit à leurs nobles tranſports :
Et du nom de vertu couronne leurs efforts.
Que le Stoïcien ſe croyant inſenſible ,
Travaille follement à ſe rendre impaſſible ;
Que ſa fauſſe vertu , ſans force & ſans chaleur ,
Reſte ſans action concentrée en ſon cœur.
Plus notre eſprit eſt fort , plus il faut qu'il agiſſe ,
il meurt dans le repos , il vit dans l'exercice ;
C'eſt par les paſſions que l'Homme eſt excité ;
L'ame en tire ſa force & ſon activité ;
Loin qu'un trouble naiſſant l'épouvante & l'arrête ,
Elle met à profit une utile tempête :
La vie eſt une mer , où ſans ceſſe agités ,
Par de rapides flots nous ſommes emportés ;
La raiſon que du Ciel nous eûmes en partage ,
Devient notre Bouſſole au milieu de l'orage ;
Et ſon flambeau divin prompt à nous éclairer.
A travers les écueïls , peut ſeul nous raſſûrer :
Mais de nos paſſions les mouvemens contraires ,
Sur ce vaſte Océan ſont des vents néceſſaires ,
Dieu lui-même , Dieu ſort de ſon profond repos ,
Il monte ſur les vents , il marche ſur les flots.
Le déſir & l'amour , la joïe & l'eſpérance ,
Cortége du plaiſir qui leur donne naiſſance ,
La crainte , le ſoupçon , la haine & le chagrin ,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein ,
Toutes ces paſſions entr'elles combinées ,
Au bonheur des Humains ont été deſtinées ,
De leurs combats divers réſultent des accords ,
Qui forment l'union & de l'ame , & du corps.
Réglez vos paſſions , ſongez à les réduire ;
Ce qui forme le cœur pourroit-il le détruire ?
Tenir leurs mouvemens dans un ſage milieu ,
C'eſt ſuivre la Nature & les deſſeins de Dieu.
De l'amour des plaiſirs notre ame poſſedée ,

En joüit en effet, ou les goûte en idée ;
Elle agit sans relache, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au moins dans l'avenir.
Mais de ces passions la séduisante amorce
A sur le cœur de l'Homme ou plus ou moins de force,
Selon que les esprits répandus dans le corps,
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts;
De-là se forme en nous la passion regnante,
Qui toûjours combattuë, & toûjours triomphante,
Semblable à ce Serpent du grand Législateur,
Qui brava d'un Tyran le prestige enchanteur,
Des autres passions soumet l'orguëil rébelle,
Les dompte, les dévore, & les transforme en elle,
L'Homme en venant au jour, porte dans son berceau
Le principe de mort qui le mene au tombeau ;
Ce germe destructeur dans le cours de sa vie,
Se mêle avec son sang, y croît, s'y fortifie.
Ainsi la passion qui doit nous gouverner ?
Acquiert sur notre esprit le droit de dominer.
Elle y verse en secret sa maligne influënce
Elle y transforme tout en sa propre substance ;
L'imagination seconde ses efforts,
Et la rend souveraine & de l'ame & du corps.
Chaque jour l'habitude & nourrit, & fait croître
Ce penchant qu'avec nous la Nature fit naître.
Lorsque sa force agit, loin de lui résister,
L'esprit & les talens ne font que l'irriter ;
Que dis-je, la raison dans le secret de l'ame,
Flatte cet ennemi, le soûtient & l'enflamme ;
Tel que le Soleil, qui souvent par ses feux,
Rends des sucs corrompus encore plus dangéreux,
Quelle que soit enfin la passion régnante,
Contre elle la raison est souvent impuissante
Orguëilleuse raison, tu soûtiens mal tes droits !
Foible Reine ! crois-tu nous prescrire des Loix ?

A quelque favori toûjours abandonnée,
Tu lui laisse le soin de notre destinée.
A quoi donc se réduit ton pouvoir si vanté ?
De tes dures leçons quelle est l'utilité ?
Tu veux que du plaisir nous redoutions les charmes ;
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes ?
Ta voix sur nos défauts nous force à réflêchir ;
Mais que peut ton secours pour nous en affranchir ?
De reproches amers en vain tu nous accables ;
Sans nous rendre meilleurs tu nous rends misérables,
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir ;
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu sçais justifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais dans notre cœur par les soins que tu prends,
A de foibles défauts succeder de plus grands.
C'est ainsi qu'aux humeurs faisant changer de route,
L'art à des maux légers fait succéder la goûte ;
Et que le Médecin fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux Loix de la Nature,
La route qu'elle trace est toûjours la plus sûre.
Le but de la raison n'est pas de nous guider ;
Son principal emploi se borne à nous garder.
C'est un Maître prudent, chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire,
Et de la passion qui régne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi que le modérateur.
Par cette passion le Ciel nous détermine
Aux desseins qu'a formés sa Sagesse divine ;
Elle veut, pour remplir ses augustes projets,
Que chaque Homme s'attache à différens objets.
De cette passion la force impérieuse
De tout autre penchant se rend victorieuse.
A l'objet qu'elle suit, elle arrive toûjours ;

Et qui veut l'arrêter précipite ſon cours.
Qu'un déſir effréné de gloire, de puiſſance,
Que la ſoif des tréſors, le goût de la ſcience,
Que l'amour du répos quelquefois plus touchant,
S'établiſſent en un cœur, en forme le panchant,
Chacun ſuit ſon attrait, chacun lui ſacrifie
Ses biens & ſon honneur, ſouvent méme ſa vie.
Qu'au fonds de ſa retraite, un Moine enſeveli;
Coule ſes jours en paix dans un modeſte oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité,
Ils trouveront toûjours la raiſon complaiſante
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.
L'Eternel Artiſan qui tira tout de rien,
Et qui du ſein du mal fait éclore le bien,
De ce penchant ſecret employant la puiſſance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus dont l'effet peut moins ſe démentir?
Comme d'un ſauvageon par une greffe utile,
En fruits délicieux ſort un arbre fertile,
Combien de fois l'orguëil, & la haine, & l'amour,
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?
La colere ſupplée au zéle, à la vaillance;
L'avarice eſt ſouvent mere de la prudence.
Arrêtant dans leurs cours nos bouillantes ardeurs,
La pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs.
L'envie adouciſſant ſon impuiſſante rage,
Sert d'émulation & ſoûtient le courage.
Eſt-il quelque vertu qui ſe faſſe admirer,
Que la honte ou l'orguëil ne nous puiſſe inſpirer?
Du vice à la vertu qu'il eſt peu de diſtance!
Entre eux l'Homme ſans ceſſe & chancele & balance.

Dans

Dans un penchant égal lui servant de soûtien,
Le poids de la raison change le mal en bien.
n l'écoutant, Néron vertueux & sans vices,
Comme Titus, du monde eût été les délices.
Cette fougue d'esprit : cette fierté de cœur,
Que dans Catilina je vois avec horreur,
Me charme en Décius, me ravit & m'étonne,
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.
La même ambition sauve & perd les Etats ;
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas ;
Change un foible Soldat en Guerrier intrépide :
Et le plus grand Héros en Citoyen perfide.
Qui peut donc, si ce n'est le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix sépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce cahos de raison, de caprices,
Ce cahos qui confond les vertus & les vices.
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux,
Des ombres & des jours l'accord industrieux,
Unissant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le passage insensible
De même en nous cachant leurs véritables traits,

REMARQUES.

Vers 266. (*Que dans Catilina je vois avec horreur.*) Homme qui porta les vertus & les vices jusqu'aux derniers excès. Il avoit formé une conspiration qui auroit causé la ruïne de sa Patrie, si la prudence & la fermeté de Ciceron n'avoient arrêté ses pernicieux desseins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure cause.

Vers 267. [*Me charme en Décius me ravit & m'étonne.*] On compte trois Consuls de ce nom, qui en se jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes Batailles, après s'être avec certaines cérémonies dévoüés aux Dieux infernaux pour le salut de leurs Concitoyens.

Vers 268. (*Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.*) Chevalier Romain qui eut assez d'amour pour sa Patrie, & assez bonne opinion de lui-même pour se précipiter dans un gouffre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'oracle consulté sur ce prodige qui effrayoit le Peuple, avoit répondu que ce gouffre ne se refermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

Le vice & la vertu se touchent de si près,
Qu'en vain on chercheroit le point de la distance,
Où la vertu finit, où le vice commence.
Mais quoiqu'entr'eux leurs traits paroissent confondus
Prétendrez-vous qu'il n'est ni vices, ni vertus ?
Que le blanc, que le noir avec art s'assortissent,
Qu'entr'elles ces couleurs se mêlent & s'unissent ;
Sur les simples dehors vous laissant décevoir,
Direz-vous qu'il n'est point ni de blanc ni de noir ?
L'esprit veut-il prouver une telle chimere,
Le cœur le contredit & le force à se taire.

Le vice est regardé comme un monstre odieux,
Dans le premier instant qu'il paroît à nos yeux.
Mais l'horreur qui le suit par degrés diminuë,
Nous nous accoûtumons à soûtenir sa vûë ;
Bien-tôt le cœur pour lui se laisse intéresser,
Et notre aveuglement va jusqu'à l'embrasser.
L'Homme fixe à son gré l'extrêmité du vice,
Blâme par passion, approuve par caprice ;
Aveugle sur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux qu'il condamne en autrui :
Ainsi sous cette Zone, où le cruel Borée
Aux fougueux Aquilons donne une libre entrée,
Le Lapon s'endurcit, & n'est point malheureux ;
Il imagine ailleurs un Ciel plus rigoureux.
Il est peu de vertus dans un degré suprême ;
Peu de vices aussi sont portés à l'extrême.
Mais toûjours notre cœur au-dedans divisé,
De vices, de vertus se trouve composé.
Les Fous, les Scélerats dans leur profonde yvresse,
N'ont-ils pas des lueurs d'honneur & de sagesse ?
Le Sage dont le cœur par l'amour est surpris,
N'est-il pas pour lui-même un objet de mépris ?
Les Hommes ne sont bons ou méchans qu'en partie.
Aux loix des passions notre ame assujettie,

Change à chaque moment, & passe tour à tour
Du vice à la vertu, de la haine à l'amour.
Tous sans distinction, le Fou, comme le Sage
Ne connoissent de but que leur propre avantage.
Chacun cherche son bien ; mais tous d'un pas égal,
Marchent, sans y penser, vers le bien général.
C'est à ce grand dessein que le Maitre suprême
Fait servir les efforts de la malice même,
Les complots les plus noirs, le caprice, l'erreur,
Les défauts de l'esprit, les foiblesses du cœur.
C'est pour ce grand dessein que Dieu dans sa sagesse,
En chaque Homme a placé quelque heureuse foiblesse,
La honte de céder aux traits du Suborneur,
Dans le cœur d'une Fille est l'appui de l'honneur.
Dans l'esprit de la Femme une fierté sévére
L'empêche de brûler d'une flâme adultére.
Qui conduit les Guerriers ? c'est la témérité.
Qui fait fleurir les Arts ? souvent la vanité,
Et cette vanité secréte & délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flâte,
En charmant notre esprit par ses illusions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainsi du Créateur la sagesse profonde
Se sert de nos défauts pour le bonheur du monde.
Pour conserver leurs biens, pour défendre leurs jours
Tous les Hommes entr'eux se doivent des secours :
Pour s'aider tour à tour le Ciel les a fait naître.
Le pere, les enfans, les esclaves, le maître.
Foibles separément, ils font de vains efforts ;
Ils sont en s'unissant plus heureux & plus forts.
Ainsi soit passion, soit besoin, soit foiblesse,
Pour la société tout Homme s'intéresse,
Et chacun s'empressant à procurer son bien,
De l'intérêt commun resserre le lien.
De-là le tendre amour, l'amitié véritable,

Et ce charme ſecret qui rend la vie aimable.
De-là vient que touchant à la fin de ſes jours,
On renonce ſans peine aux plaiſirs, aux amours ;
Que ne leur trouvant plus leur attrait ordinaire,
On ſe fait un honneur d'une loi néceſſaire ;
Qu'on s'attend ſans murmure à recevoir la mort ;
Qu'après un long orage on la voit comme un port ;
Qu'on trouve par raiſon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
Mais juſqu'à ce moment l'erreur dans tous nos maux
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.
Tant que nous reſpirons l'opinion flâteuſe,
A charmer nos ennuis toûjours ingénieuſe,
Dore par ſes rayons les nuages charmans,
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œil de complaiſance.
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Sçavant eſt heureux ;
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible.
Regardant l'avenir avec tranquilité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité ;
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content malgré ſon indigence.
Voi l'Aveugle danſer ; ſe plaint-il que ſes yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux ?
Voi le Boiteux qui chante : en eſt-il moins tranquille,
Quoiqu'à former des pas ſon pied ſoit moins agile ?
Dans les vapeurs du vin le Mandiant eſt Roi,
Et le Sot en tout tems vit ſatisfait de ſoi.
Le Chimiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge ;
Et même déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa muſe un Poëte eſt heureux.

Par tout où du bonheur on regrette l'abſence,
Ne voit-on pas voler la facile eſpérance,
Du ſécourable orguëil les ſoins compâtiſſans
Manquent-ils de remplir le vuide du bon ſens :
La ſubite lueur de la raiſon ſévére
Vient-elle diſſiper une aimable chimére ;
Vient-elle nous priver d'un plaiſir impoſteur,
Un autre au même inſtant renaît dans notre cœur.
Eſt-il deſtin ſi triſte, état ſi miſérable,
Que le ſécours du tems ne rende ſupportable ?
Regardez des Humains le grand Conſolateur,
L'orguëil, leur préſenter ſon ſecours enchanteur.
Voyez la paſſion convenable à chaque âge,
Pour régner ſur nos cœurs nous attendre au paſſage,
L'eſpérance eſt conſtante à marcher ſur nos pas,
Sans même nous quitter à l'heure du trépas.
N'offre-t'elle à nos yeux qu'une confuſe image.
Du bonheur que le Ciel nous deſtine en partage ?
Cet objet conſolant nous occupe toûjours,
Et répand de douceurs ſur nos plus triſtes jours.
Notre ame en ſes déſirs inquiéte, égarée,
Par les liens du Corps triſtement reſſerrée,
Dans un doux avenir ſe repoſe, s'étend,
Et joüit en effet du bonheur qu'elle attend,
Dans les biens & les maux que le Ciel nous diſpenſe,
Reconnois ſa bonté, ſa juſte Providence.
Nos vices, nos défauts, l'orguëil, la vanité,
Tournent ſouvent au bien de la ſocieté.
Cet amour naturel qu'on reſſent pour ſoi-même,
N'eſt-il pas un préſent de la bonté ſuprême ?
Par les divers béſoins que l'Homme éprouve en lui,
Il méſure, prévoit, ſoulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, ſupporte ta foibleſſe,
Et juſqu'en ta folie admire ſa ſageſſe.

Fin de la ſeconde Epitre.

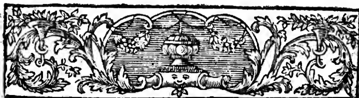


SOMMAIRE.

D*E la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la société. La cause universelle n'agit que pour une fin, mais par différentes Loix. L'Univers entier est un systême de societé. Rien n'est fait, ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres. C'est une folie insupportable à l'homme que de rapporter tout à lui-même. La Nature a travaillé pour le bonheur des animaux les plus grossiers, aussi bien que pour le bonheur de l'Homme. Chaque être animé a ce qu'il lui faut de connoissance pour arriver à la fin qui lui est propre. De l'instinct & de la raison. L'un ou l'autre produisent le bonheur de chaque individu. L'instinct parmi les brutes, les porte à s'unir, & forme parmi elles les sociétés. Il les commence parmi les Hommes; mais la raison perfectionne leurs sociétés, & en resserre plus étroitement les liens. Description du premier état du Monde. La raison instruite par l'instinct, invente les Arts. Origine des sociétés politiques. Le premier gouvernement fut celui des Patriarches. L'amour est le principe de la vraie Religion & du bon gouvernement. La crainte est le principe de la superstition & de la tyrannie. Origine & ca-*

ractère de l'Idolatrie. L'amour propre éclaire les Hommes sur leurs véritables intérêts. La Religion réprend ses premiers droits sur l'esprit des Peuples. Les différentes formes de Gouvernement qui s'établissent, ont pour but le bien public. L'amour propre, tout contraire qu'il paroit d'abord au bien de la société, en devient le lien & l'appui.





ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE TROISIÉME.



REVIENS, il en est tems, de ton erreur profonde,
Apprens, Homme borné, que le Maître du Monde,
Sans jamais s'écarter de son premier dessein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des transports de l'ardente jeunesse,
Dans l'orguëil fastueux qu'inspire la richesse,
Dans le sein du bonheur, ou de l'adversité.
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
Considére le Monde, il est aux yeux du Sage
De la société la plus parfaite image :
Voi ces chaînes d'amour, ces liens préparés.
Pour rëünir entr'eux des Etres séparés.
Au premier mouvement que reçoit la matiere,
Voi du sein du cahos éclater la lumiere ;
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embrasser,
S'attirer tour à tour, s'unir, s'entrelasser.
L'Univers est formé ; la puissance infinie

Répand dans la Nature un principe de vie ?
Les Etres animés par ce souffle divin,
Se portent de concert vers une même fin.
Sans jamais s'écarter de la loi qui les presse,
Pour le bien général chacun d'eux s'intéresse.
Tu vois les végétaux devenir l'aliment
Des Etres que le Ciel doüa de sentiment ;
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de nature
Ils vont aux végétaux servir de nourriture.
Il n'est rien de durable, & tout Etre à son tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'est indépendant ; mais toutes les parties
Se rapportant au tout, au tout sont assorties.
L'ame de l'Univers, leur force & leur soûtien,
Entr'elles les unit par un même lien.
L'Homme prête à la Brute un secours salutaire,
Et la Brute à son tour à l'Homme est nécessaire ;
Tout donne, tout reçoit ici bas du secours ;
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne se suit ; répons, où finit-elle ?
Qui peut t'en informer ? La Puissance immortelle.
Homme présomptueux, quelle erreur te séduit ?
Crois-tu que pour toi seul l'Univers soit produit ?
Dieu n'a-t'il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amusement, ton bien ou ta parure ?
Pour soulager ta faim, la main qui dans les champs
Engraisse des Agneaux les troupeaux bondissans,
Leur donne, comme à toi, les besoins de la vie ;
Et de gason pour eux embellit la prairie.
Crois-tu que pour toi seul formant de doux concerts,
Le tendre Rossignol fait retentir les airs ;
Il céde aux doux transports de l'ardeur qui le presse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce superbe Coursier qui docile à ta voix,
Marche pompeusement sous un riche harnois,

Eſt ſenſible aux beautés qu'il tient de la Nature,
Et partage avec toi l'orguëil de ſa parure.
Crois-tu que pour toi ſeul tant de grains différens
Couvrent de leurs tréſors la ſurface des champs ?
Les Oiſeaux avant toi revendiquent leur proye,
Et joüiſſent des dons que le Ciel leur envoye.
Eſt-ce encor pour toi ſeul qu'en la riche ſaiſon
Les rayons du Soleil font jaunir la moiſſon ?
Pour prix de ſes travaux ta main reconnoiſſante
En diſtribuë au Bœuf une part abondante.
Mais combien d'animaux rébelles à tes loix,
Qui dédaignant le joug, habitent dans les bois,
Arbitres de leur ſort, ſans travail & ſans peine,
Ils vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
  La Nature attentive à leurs juſtes beſoins,
Entre tous ſes enfans a partagé ſes ſoins.
Un Roi dans les Hivers s'arme de la fourure,
Qu'à l'Ours contre le froid a donné la Nature.
Tandis que pour lui ſeul l'Homme croit tout formé
Et que du Créateur il ſe croit ſeul aimé,
„ Voyez à me ſervir combien l'Homme s'empreſſe,
„ Dit un vil animal, qu'avec ſoin l'on engraiſſe ;
„ L'Homme eſt fait pour moi ſeul;il ne peut pénétrer
Que l'Homme ne le ſert que pour le dévorer.
Que penſez-vous de l'Homme, eſt-il plus raiſonnable ?
Et ne tombe-t'il pas dans une erreur ſemblable,
Lorſqu'à ſes ſeuls beſoins croyant tout deſtiné,
Il ne voit pas qu'à tout il eſt ſubordonné ?
Aux Etres ſans raiſon, le Ciel par indulgence
De leur derniere fin cache la connoiſſance.
L'Homme ſçait, il eſt vrai, qu'il eſt né pour mourir ;
Mais lorſqu'à ſon eſprit cet arrêt vient s'offrir,
D'un avenir heureux ſon ame poſſedée,
Joint un eſpoir flâteur à cette affreuſe idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour,

Où sa mort doit venir l'enlever sans retour,
Cet objet ménaçant est d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ses yeux il est presque invisible.
De concert avec nous, habile à se cacher,
Il approche toûjours, sans paroître approcher.
Miracle qui du Ciel signale la puissance !
Sans cette illusion le seul Etre qui pense,
Sçachant que tous ses pas le menent à la mort.
Pourroit-il sans horreur envisager son sort ?
Le Dieu dont le pouvoir sur les Etres préside,
Soit que le seul instinct, ou la raison les guide,
A pris un tendre soin de partager entr'eux
Ce qui pouvoit les rendre aussi parfaits qu'heureux.
Il leur donne un attrait, une régle certaine,
Dont l'insensible effort au bonheur les entraîne,
Et les porte toûjours à remplir leur destin,
Soit par réflexion, soit même sans dessein.
Si par l'heureux secours d'une main invisible,
La Brute dans l'instinct trouve un guide infaillible
Qu'a-t'elle à désirer ? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devint son Conducteur ?
La raison est pour l'Homme un serviteur habile ;
Mais un serviteur froid, paresseux, indocile ;
Il le faut appeller dans les pressans besoins,
Pour forcer sa lenteur à nous donner ses soins.
L'instinct sans cesse agit, presse, avertit, excite,
Et pour se présenter n'attend pas qu'on l'invite ;
Il ne manque jamais, il est pour tous les tems ;
La raison ne nous sert que dans quelques instans.
L'instinct sans hésiter, prompt, docile & fidéle,
Va droit au but marqué par la cause éternelle ;
De ce but la raison libre de s'écarter,
Sort de l'ordre prescrit, ose lui résister.
Envain de la raison tu vantes l'excellence,
Doit-elle sur l'instinct avoir la préference ?

Entre ces facultés quelle comparaiſon !
Dieu dirige l'inſtinct, & l'Homme la raiſon.
Sans jamais les tromper, quelle lumiére ſûre
Apprend aux animaux à trouver leur pâture,
A choiſir le remède, à laiſſer le poiſon ;
A changer de demeure en changeant de ſaiſon ;
A prédire le vent, les frimats & l'orage ;
A réſiſter aux flots qui battent le rivage ;
A former en commun de ſolides travaux,
Pour établir en paix leur ſéjour dans les eaux ?
Sans régle & ſans compas, qui montre à l'Araignée
A tracer avec art une toile allignée ?
MOIVRE par le ſécours de divers inſtrumens,
Met-il plus de juſteſſe & d'ordre dans ſes plans ?
Qui montre tous les ans à la prudente Gruë
A chercher dans l'Hyver une terre inconnuë ?
Qui préſide au conſeil, où l'on fixe le jour
Et l'inſtant du départ & celui du rétour ?
Le moyen d'être heureux ſans ſortir de ſoi-même,
Chaque Etre l'a reçu de la Bonté ſuprême.
Mais le bonheur du tout étant le grand objet
Que Dieu s'eſt propoſé dans tout ce qu'il a fait,
Du beſoin mutuel le concours néceſſaire
D'un bonheur réciproque eſt la ſource ordinaire.
Cet ordre unit entr'eux tous les Etres divers
Deſtinés à peupler cet immenſe Univers.
La nature y produit par ſa flâme féconde
L'eſprit vivifiant qui conſerve le monde,
L'attrait eſt général ; l'Homme, les Animaux
Qui vivent dans les bois, dans les airs, dans les eaux,

REMARQUES.

Vers 135. (*Moivre par le ſecours de divers inſtrumens*) M. de Moivre eſt François d'origine, & très-connu en Angleterre, & même en France, par la profonde connoiſſance qu'il a de l'Algébre & des Mathématiques. Il étoit fort eſtimé du célébre Newton.

Commencent par s'aimer d'une ardeur naturelle,
Mais bien-tôt cette ardeur devenant mutuelle,
Chaque séxe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui les réünissant, des deux n'en forme qu'un.
De ce second amour un autre prend la place;
Ils transmettent leur sang, ils s'aiment dans leur race.
Les Bêtes, les Oiseaux par cet amour poussés,
A servir leurs petits se montrent empressés.
La mere les nourrit, & plein de vigilance
Le pere prend sur lui le soin de leur défense.
Sont-ils devenus grands, ces nourrissons si chers,
Ils courent habiter les bois, les champs, les airs.
L'instinct s'arrête alors, le pere ni la mere
Ne réconnoissent plus cette troupe étrangere,
Sitôt qu'à leurs petits leurs soins sont superflus,
Les nœuds qui les lioient pour toûjours sont rompus.
Mais des tristes Humains les maux & la foiblesse,
Une enfance sans force, une infirme vieillesse,
Leurs rapports mutuels, leurs différens besoins
Demandent plus d'égards, exigent plus de soins.
Ces soins multipliés augmentent la tendresse,
L'un & l'autre à l'envi se lie & s'intéresse;
La raison & le tems nous montrent chaque jour
A resserrer encor les nœuds de cet amour.
Si le panchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la raison au bien nous détermine;
L'intérêt sécondé par les réfléxions
Fait naître les vertus au sein des passions;
Des besoins satisfaits naît la réconnoissance:
A l'amour naturel se joint la bienveillance;
Ces tendres sentimens gravés au fond du cœur,
Des peres aux enfans transmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déja leurs parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander foibles & languissans,

Les soins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes ans.
Nous rappellons alors le tems de notre enfance,
L'esprit dans l'avenir porte sa prévoyance,
Et le fils à son pere accorde des sécours
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ses jours.
Les services reçûs, joint à ceux qu'on espére,
Sont ainsi des humains le lien ordinaire;
Et de tous ces motifs le mélange divers
Les porte à concourir au bien de l'univers.
Croyez-vous que sorti des mains de la Nature
L'Homme marchant sans frein, erroit à l'avanture,
Dieu même en cet état étoit son Conducteur,
Eclairoit son esprit & dirigeoit son cœur.
L'amour propre regnoit; mais soumis & tranquille;
Du bonheur mutuel il étoit le mobile.
Sans le sécours des Arts par l'orguëil inventés,
La Nature étaloit ses naïves beautés.
Avec les Animaux l'Homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts vivoit en assûrance.
On ne le voyoit point ensanglanter sa main
Pour défendre son corps du froid ou de la faim;
La terre sans travaux, sans soins & sans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture;
L'Homme & les animaux réünissant leurs voix,
Pour loüer leur Auteur s'assembloient dans les bois;
Ces bois étoient leur Temple, un culte sanguinaire
N'en déshonoroit point l'auguste Sanctuaire;
L'or au sein de la terre ignoré des Mortels,
N'éclatoit point alors jusques sur les Autels;
Sans faste, sans éclat, le Prêtre irréprochable,
Par ses seules vertus s'y montroit respectable,
Le Ciel gouvernoit tout en Maître universel,
Et par tout signaloit son amour paternel.
L'Homme sur la Nature exerçoit son empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.

O ! combien différens, & de goûts & de mœurs,
L'Homme dégénéra de ses premiers Auteurs !
Il remplit de terreur l'air, les mers & la terre ;
Aux foibles Animaux il déclara la guerre.
Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau,
Il se couvrit les yeux d'un coupable bandeau ;
Aux cris de la Nature il devint insensible ;
Le sang n'effraya plus son courage infléxible ;
Cruel aux Animaux, injustes pour les siens,
Avec son innocence il perdit tous ses biens.
De ce luxe effréné l'affreuse tyrannie,
Par un juste rétour fut aussi-tôt punie.
La fiévre, la douleur, une foule de maux
Sortirent à l'envi du sang des Animaux.
De ce sang étranger la fougue impétueuse
Mit dans les passions une ardeur furieuse ;
Et malgré ses rémords dans le crime affermi,
L'Homme trouva dans l'Homme un farouche ennemi.
La Nature indignée alors se fit entendre ;
» Va, malheureux mortel, va, lui dit-elle, apprendre
» Des plus vils Animaux, l'industrie & les soins
» Qu'exigent ta foiblesse & tes divers besoins,
» Va parcourir les bois ; que les oiseaux t'instruisent
» Et te montrent les fruits que les buissons produisent.
» Observe dans les champs les pas des Animaux,
» Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
» Voudrois-tu des saisons braver l'intempérie,
» De l'Abeille en sa ruche imite l'industrie ;
» Que la Taupe t'apprenne à labourer les champs ;
» Que l'exemple des Vers forme des Tisserans.
» Vois-tu le Nautilus sans rame, sans boussole ;

REMARQUES.

Vers 253. [*Vois-tu le Nautilus sans rame, sans boussole.*) C'est un petit Poisson, dit l'Auteur, qu'Oppien, Liv. I. décrit en cette maniere : Il renverse sa coquille, qui ressemble au

» Sur le vaste Océan conduire sa gondole,
» Qu'il te montre à voguer sur l'humide élément,
» A maîtriser les flots, à profiter du vent.
» Ici les Animaux par des régles certaines,
» Construisent avec art des cités souterraines;
» Là bâtissant en l'air sur des arbres flotans,
» Ils sçavent se parer de l'injure du tems.
» De leurs sociétés les différentes formes,
» Toûjours à leurs besoins te paroîtront conformes,
» T'apprendront, mais trop tard, quelles heureuses loix
» Font la félicité des Peuples & des Rois.
» Tu vois de la Fourmi la sage République;
» L'Abeille offre à tes yeux un Etat monarchique:
» Compare leur génie & leur gouvernement;
» L'une pour le Public toûjours en mouvement,
» Enrichissant les siens, elle-même enrichie,
» Posséde l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
» L'autre quoique soumise aux volontés d'un Roi,
» N'en est pas moins heureuse & moins libre chez soi;
» Contente dans le fond de sa chere cellule,
» Elle joüit en paix des biens qu'elle accumule.

corps d'un Navire, & nage sur la surface de la mer; il éleve en l'air deux de ses pattes qui lui tiennent lieu de mâts; entre ces deux pattes est une membrane qu'il étend en forme de voile; & il se sert de ses deux autres pattes, comme de deux rames. On voit communément ce Poisson dans la Mediterranée.

Vers 266. (» *L'Abeille offre à tes yeux un Etat monarchique.*) On a voulu nous faire regarder les sociétés des Abeilles comme l'exemple du parfait gouvernement monarchique, comme si toûjours conduites par un Chef, par un Roi, elles ne travailloient aux différens ouvrages ausquels elles s'occupent, que pour exécuter ses ordres. On a vanté leur admirable subordination. Tout ce que nous sçavons pourtant, c'est qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'industrie à différens ouvrages. Leur Roi est devenu une Reine, & ensuite plusieurs Reines ou femelles, que nous sçavons être prodigieusement fécondes; mais assûrement, nous ignorons si elles donnent des ordres à tant d'ouvriers, & rien ne conduit à le penser, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Reaumur, premier Mémoire pour servir à l'Histoire des Insectes, Vol. I.*

» Grave

» Grave dans ton esprit les immuables Loix ,
» Qui mettent à couvert leur état & leurs droits ;
» Loix ; qui de la nature ont les sceaux respectables ;
» Loix , que l'arrêt du Ciel rendit irrévocables.
» Ta frivole raison pour régler les Humains ,
» En vain multipliera ses décrets incertains ,
» En vain contre la fraude armera la Justice ;
» Tu verras sous son nom triompher la malice ,
» Et victime des Loix & de son Défenseur ,
» Le Pauvre succomber sous le riche oppresseur.
» Va cependant, Mortel, sans Loix, sans régles sûres,
» Va soumettre à ton joug toutes les Créatures ;
» Et que le plus habile attirant tout à lui ,
» Commande à ses égaux & leur serve d'appui ;
» Que sçachant adoucir leurs mœurs encor sauvages ,
» En leur portant des arts les divers avantages ,
» Il soit par les bienfaits que répand sa bonté ,
» Obéi comme un Roi , comme un Dieu respecté.
Par ces mots , la Nature excita l'industrie ,
Et de l'Homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des cités,
Et les Mortels s'unir par des sociétés.
D'un Etat commençant la police nouvelle
Aux peuples ses voisins sert bien-tôt de modéle ;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour ,
Ils s'unissent entr'eux par crainte ou par amour.
L'un offre-t'il aux yeux l'agréable & l'utile ,
Le Soleil y rend-il la terre plus fertile ,
L'autre est-il arrosé de paisibles ruisseaux ,
Voit-on dans ces vallons abonder les troupeaux ;
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce ,
Contre l'Etat voisin veut employer la force.
Le jour de la raison leur défille les yeux ,
Et bannit de leurs cœurs ces transports odieux ;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes ,

Ils l'obtiennent bien-tôt ſans combats, ſans allarmes.
D'un commerce réglé les rétours aſſûrés,
Leur apportent chez eux ces biens ſi déſirés.
L'intérêt ſatisfait, la paix eſt rétablie;
Chacun à ſon voiſin de plus en plus ſe lie.
Dans ces jours où regnoient les mœurs, la bonne foi,
Où la pure Nature étoit l'unique Loi,
Où le cœur s'exprimant ſans art & ſans contrainte,
Découvroit ſon amour, & ſans honte, & ſans feinte;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix
Avoient pour les humains d'invincibles attraits.
Les Villes, les Etats prirent ainſi naiſſance.
Arbitre de ſon ſort, & dans l'indépendance,
L'Homme ignoroit encor ce pouvoir rédouté,
Qui dans les mains d'un ſeul place l'autorité.
Mais bien-tôt ce pouvoir dévenant néceſſaire,
On chercha dans un Roi moins un maître qu'un pere.
Un Mortel généreux par ſes ſoins, ſa valeur,
Du Public qu'il aimoit faiſoit-il le bonheur,
Admiroit-on en lui les qualités aimables
Qui rendent aux enfans les peres reſpectables;
Il commandoit ſur tous, il leur donnoit la Loi,
Et le pere du Peuple en dévenoit le Roi.
  Juſqu'à ce tems fatal, ſeul réconnu pour Maître.
Tout Patriarche étoit le Monarque, le Prêtre,
Le Pere de l'Etat qui ſe formoit ſous lui;
Ses Peuples après Dieu n'avoient point d'autre appui;
Ses yeux étoient leurs Loix, ſa bouche leur Oracle;
Jamais ſes volontés ne trouverent d'obſtacle;
De leur bonheur commun il devint l'inſtrument;
Du ſillon étonné ſortit leur aliment.
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire
Le Feu, l'Air, & les Eaux aux Loix de leur Empire
Fit tomber à leurs pieds les Habitans des Airs,
Et tira les Poiſſons de l'abîme des Mers;

Lorsqu'enfin abattu sous le poids des années,
Il s'éteint ; & finit ses longues destinées ;
Cet Homme comme un Dieu si long-tems honoré,
Comme un foible Mortel par les siens est pleuré.
Jaloux d'en conserver les traits & la figure,
Leur zéle industrieux inventa la Peinture.
Leurs Neveux attentifs à ces Hommes fameux,
Qui par le droit du sang avoient regné sur eux,
Trouvent-ils dans leur suite un Grand, un premier Pere ?
Leur aveugle respect l'adore & le révére.
Cependant, la raison venant leur rétracer
Que la terre & les Cieux avoient dû commencer,
Ce principe certain conservé d'âge en âge,
Apprit à distinguer l'Ouvrier de l'ouvrage ;
Mais un seul Ouvrier sans égal, sans adjoint :
En admettre plus d'un, c'est n'en admettre point.
Avant que l'esprit faux, rébelle à la lumiére,
De ce dogme constant eut franchi la barriére,
L'Homme usoit des présens dont le Ciel est l'Auteur,
Sans jamais y trouver un piége séducteur.
Loin de régarder Dieu comme un Maître sévére.
Il le voyoit toûjours sous l'image d'un Pere,
L'amour de ses devoirs étoit sa seule Loi,
Et par ce seul amour il lui marquoit sa foi.
Le droit divin étoit le droit de la nature ;
Il présentoit à tout une lumiére pure.
De l'Etre souverain ils n'appréhendoient rien ;
Ils ne voyoient en lui que le souverain bien.
Ces deux puissans ressorts, la Foi, la Politique,
Rouloient également sur un principe unique ;
Elles avoient pour but d'unir dans notre cœur
A l'amour des humains l'amour du Créateur.
Quel barbare Mortel à des Ames esclaves,
A des Peuples captifs dans de dures entraves,
Enseigna le premier, malgré l'ordre commun,

Que tous en général n'étoient faits que pour un ?
Enorme opinion, exception cruelle
Aux points les plus précis de la Loi naturelle !
Tu renverses le Monde, anéantis les Loix,
Enfantes les Tyrans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injustice unie,
Dans le trouble & l'horreur nâquit la tyrannie.
Bien-tôt pour affermir sa domination,
Avec elle parut la superstition ;
La cruelle employant son zéle fanatique,
S'étendit à l'abri du pouvoir despotique,
Erigea lâchement les Conquérans en Dieux,
Et courba leurs Sujets sous un joug odieux.
Elle les asservit aux plus folles chiméres,
Fabriqua de ses mains des Dieux imaginaires,
Dieux foibles, Dieux changeans, injustes, emportés,
Joüets des passions, amis des voluptés ;
Formés par les Tyrans, ils en eurent les vices ;
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.

L'amour propre, effréné, voulut tout envahir,
Du juste & de l'injuste habile à se servir,
Il soumit ses égaux à des Loix arbitraires,
Fit valoir pour lui seul des droits imaginaires,
S'empara des honneurs, des biens & des plaisirs,
Et se crut tout permis pour flâter ses désirs.
Mais ce même amour propre est la premiére cause
Des digues qu'à son cours la politique oppose.
Si l'objet que je cherche avec empressement,
Les autres comme moi l'aiment uniquement,
D'un bien dont cent Rivaux veulent la joüissance,
Je voudrois vainement flâter mon espérance ;
Des priéres, des pleurs, un impuissant couroux
Pourront-ils me sauver de leurs efforts jaloux ?
Au défaut de la force une coupable addresse,
Pour enlever mes biens employera la finesse ;

Ainsi la raison veut que pour ma sûreté,
Je souffre que la Loi gêne ma liberté.
L'intérêt est égal, alors chacun conspire
A garder de concert ce que chacun désire;
Pour leur propre avantage à la vertu forcés,
Les Rois mêmes, les Rois furent intéressés,
A regner par douceur, & non par violence,
A régler les désirs de l'avide puissance,
Et l'amour propre fit un habile trafic
Du bien particulier contre le bien public.

Alors le Ciel forma des Hommes magnanimes,
Poëtes, Orateurs, Philosophes sublimes,
Les uns pleins de respect pour la Divinité,
Les autres par amour de la société,
Trouverent cette Foi, cette morale pure,
Que leurs premiers Auteurs tenoient de la Nature.
Ils marcherent au feu de son ancien flambeau;
Trop sages pour vouloir en chercher un nouveau;
Cherchant du Créateur à rétablir l'ouvrage,
Ils en tracérent l'ombre au défaut de l'image.
On dut à leurs avis ces salutaires Loix,
Qui réglent le devoir des Sujets & des Rois;
Ils leur apprirent l'art d'user de leur puissance,
Et sans trop de rigueur, & sans trop d'indolence;
Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,
Ils liérent entr'eux les Petits & les Grands.
Un seul est opprimé? des rapports infaillibles
Rendent à son malheur tous les autres sensibles.
D'un désordre apparent vint un ordre réel;
De divers intérêts le choc continuel
Produisit de soi-même un concert agréable;
Et l'Etat prit enfin une forme durable.
Tel est de l'Univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre constant les différentes causes

Aux desseins du Très-Haut raménent toutes choses.
Sans pouvoir se soustraire à ses pressantes Loix.
Homme, Anges, Animaux, Maîtres, Esclaves, Rois.
Courent au même but d'une vîtesse égale,
Et servent de concert à la fin générale.
Que les spéculatifs recherchent follement,
Quel plan est le meilleur pour le gouvernement.
Tel qu'il soit, le meilleur, c'est le plus équitable,
Et dont le bien public est l'objet immuable.
Laissons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglément de la Réligion.
Tout ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu se proposa pour sa Loi générale,
Porte visiblement l'empreinte de l'erreur;
Mais la Réligion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'Homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur, est seule respectable.
L'Homme ainsi que la vigne a besoin de support,
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.
Comme ces Feux du Ciel; ces planettes brillantes,
Qui roulant sur leur axe en leurs marches constantes,
Du même mouvement, qui subsiste toûjours,
Vont autour du Soleil continuer leurs cours;
Ainsi par des rapports réels, mais insensibles,
Quoiqu'opposés entr'eux, cependant compâtibles,
L'homme éprouve en son cœur deux mouvemens divers
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'Univers.
Par l'ordre merveilleux qui regne en ses parties,
Qui pour la même fin les tient assujéties,
L'amour propre & l'amour de la société,
Tous deux de même espéce, ont même utilité.

Fin de la troisiéme Epitre.



SOMMAIRE.

DE *la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur. Qu'eſt-ce que le bonheur ? Il a été mal défini par les Philoſophes. Tous les Hommes tendent tous également au bonheur, & tous peuvent également y atteindre. Dieu gouverne par des Loix générales, & non par des Loix particulières : il veut que le bonheur ſoit égal. Pour être tel, il doit ſe trouver dans la ſociété, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général. L'ordre, la paix, & le bien de la ſociété demandent que les biens extérieurs ſoient partagés inégalement entre tous les hommes. Le bonheur ne conſiſte donc point dans ces ſortes de biens. Malgré cette inégalité, la Providence, par le moyen de la crainte ou de l'eſpérance, ſçait rendre tous les Hommes également heureux. En quoi conſiſte le bonheur de l'Homme comme individu. Juſqu'à quel point ſon bonheur eſt-il compâtible avec l'ordre général de l'Univers. Il eſt injuſte d'imputer à la vertu les calamités qui ne ſont qu'une ſuite des loix générales de la Nature. Combien il eſt déraiſonnable d'attendre que Dieu change l'ordre des Loix générales en faveur de quelques Particuliers !*

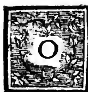
Nous ne pouvons connoitre ici précisément quels sont les Gens de bien ; mais tels qu'ils soient, ils doivent être, à tout prendre, certainement les plus heureux. Les biens extérieurs ne sont pas une vraye récompense. Ils sont souvent incompâtibles avec la vertu ; & souvent ils la détruisent. Ils ne peuvent rendre heureux un Homme sans vertu. Preuves de détail, richesses, dignités, naissance, grandeur, rénommée, talens supérieurs. Les Hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens. La vertu seule constituë un bonheur, dont l'objet est universel & éternel. La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans l'amour des Hommes. Récapitulation des principes renfermés dans les quatre Epitres.





ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE QUATRIEME.



O Bonheur, le mobile & la fin de tout Etre !
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître ?
Tranquillité, douceur, plaisir, contentement,
Charmant je ne sçai quoi, qu'un secret sentiment,
Qu'un soupir éternel incessamment appelle !
Toi dont l'espoir flâteur dans leur course mortelle,
Endurcit les Humains contre les coups du sort ;
Qui leur fais sans pâlir envisager la mort.
Objet fixe & changeant, dont les fous & les sages
Se forment tour à tour de confuses images ;
Qui toûjours près de nous, trompes notre désir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir ?
Plante qui dans les Cieux as pris ton origine,
Si portée ici bas par une main divine,
Tu juges des Mortels dignes de t'élever,

Dis-nous en quel climat ils peuvent te trouver ?
Eſt-ce aux rayons trompeurs d'une Cour opulente
Qu'on voit s'épanoüir ta beauté raviſſante ?
Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les tréſors précieux ?
Peut-on dans les tranſports d'une ſçavante yvreſſe
Te trouver ſur les bords qu'arroſe le Permeſſe ?
Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers,
Que la gloire promet aux travaux des Guerriers ?
Quels ſont les champs heureux où tu te plais à naitre ?
Quels ſont les triſtes lieux où tu crains de paroître ?
Quand pour te voir fleurir nous travaillons en vain,
Accuſons la culture & non pas le terrain.
Le plus affreux ſéjour, le lieu le plus tranquille,
Au bonheur tour à tour peuvent ſervir d'aſile.
Où l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Où par-tout ſur nos pas il doit ſe préſenter.
L'or, ce grand ſéducteur ſur lui n'a point d'empire,
Le mérite lui plaît & la vertu l'attire ;
S'il dédaigne des Rois la faſtueuſe Cour,
Il a chez toi, Myiord, établi ſon ſéjour.
Au ſolide bonheur quel chemin peut conduire ?
Philoſophes fameux, daignez nous en inſtruire !
Mais vous ne débitez que ſonges incertains ;
L'un veut que je me livre à ſervir les Humains ;
L'autre veut qu'en ſecret une vie inutile
Me rende ſans emplois ſatisfait & tranquille.
Celui-ci moins cenſé me répond vaguement,
Qu'il place le bonheur dans le contentement ;
Celui-là du plaiſir eſclave volontaire,
Le croit pour le honheur un ſécours néceſſaire ;
Un autre condamnant juſqu'au moindre déſir,
Croit qu'en vivant ſans peine on vit avec plaiſir.
Honteux égarement ! trop aveugle ignorance !
Jamais du vrai bonheur ils n'ont connu l'eſſence.

D'autres doutent de tout, & par un fier dédain
Refuſent de chercher un bonheur incertain.
De ces guides trompeurs fuyez la route obſcure,
Et ſuivez conſtamment les pas de la Nature.
Oüi, ſur tous les eſprits & ſur tous les états,
Le bonheur fait briller ſes ſolides appas.
Au gré de nos déſirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toûjours ce qui tend à l'extrême;
Qui poſſede un ſens droit, qui poſſede un bon cœur,
A dans ſon propre fonds la ſource du bonheur.
Chacun ſe plaint au Ciel, & follement l'accuſe
De prodiguer à l'un ce qu'à l'autre il refuſe;
La raiſon eſt pour tous, & ce riche préſent
Eſt pour les rendre heureux un moyen ſuffiſant.
Mortel, je le répéte, une Loi générale
Détermine toûjours la cauſe principale:
Vous voulez que ſes ſoins ne s'attachent qu'à vous,
Elle veut le bonheur, non d'un ſeul, mais de tous.
Dans les dons différens que le Ciel diſtribuë,
Sa profonde ſageſſe a ce principe en vûë.
„ Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des Mortels
„ Etant l'unique objet des décrets éternels,
„ Pourquoi dans tous les biens un inégal partage?
„ Pourquoi ne pas donner à tous même avantage?
L'ordre, cet inflexible & grand Légiſlateur,
Qui des décrets du Ciel eſt le premier Auteur,
L'ordre veut que les uns brillent par la ſageſſe,
Les autres par le rang, ceux-ci par la richeſſe,
Ceux-là par leurs talens; tandis qu'abandonnés,
Sans aucuns de ſes dons la plûpart ſemblent nés.
Quiconque du bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des ſens l'agréable impoſture,
Ne penſera jamais qu'il ne puiſſe être heureux,
Sans le fragile appui de ces biens dangereux.
De l'Etre ſouverain l'éternelle ſageſſe,

Pour tous également agit & s'intéresse,
Et de ses dons divers le partage inégal,
Devient le fondement du bonheur général.
C'est par ce seul motif qu'elle le fait dépendre
Des secours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun attaché par ce secret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au sien.
Ce mélange étonnant qui régne en la Nature,
Des Monts & des Vallons l'inégale structure,
Et du chaud & du froid les contrastes divers,
Ne concourent-ils pas au bien de l'Univers?
Des différens états la trompeuse apparence,
Ne met dans le bonheur aucune différence.
Il ne change jamais, il est le même en soi,
Dans le plus vil sujet, & dans le plus grand Roi.
Lorsque de l'Eternel la sagesse infinie
Souffla sur les Mortels un principe de vie,
Il mit en même tems dans le fond de leur cœur
Un principe secret d'où coule le bonheur.
Mais que distribuant les biens de la fortune,
Il en forme pour tous une masse commune,
De cette égalité naîtroit mille débats;
L'Homme seroit en proye à d'éternels combats.
S'il est vrai qu'au bonheur tout Mortel peut prétendre,
Et que d'un juste choix le Ciel l'ait fait dépendre,
L'aura-t'il donc placé dans des biens superflus,
Plûtôt dûs au hazard qu'à nos propres vertus?
A ses adorateurs la Fortune propice,
Dispense ses présens au gré de son caprice:
Selon qu'elle est facile, ou rebelle à leurs vœux.
Le Vulgaire les nomme heureux ou malheureux.
Laissons-le s'éblouïr d'une fausse apparence,
Le Ciel les rend égaux dans sa juste balance.
Vous verrez les premiers par la crainte agités,
Tandis que les seconds par l'espoir sont flâtés.

Les biens, les maux préſens que le Ciel leur envoye,
Ne font point des Mortels la triſteſſe ou la joye ;
Mais la crainte ou l'eſpoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toûjours en ſecret leur peine ou leur plaiſir.
O ! quelle eſt votre erreur, vils enfans de la terre;
Oſez juſques au Ciel porter encor la guerre ;
Allez, & par des monts ſur les monts entaſſés,
Retracez des Géans les projets inſenſés.
Mais d'un bras immortel la foudre vengereſſe,
De vos honteux efforts confondra la foibleſſe ;
Votre rebellion, vos projets, votre orguëil,
Sous ces rochers brûlans vous ouvrent un cercuëil.
Sçachez que tous les biens dont la nature ſage,
En nous donnant le jour nous procure l'uſage,
Le charme ſéducteur dont s'enyvrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſans,
Ces biens qui du bonheur portent le caractère,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.
Lorſque ſur la nature on régle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t'on de travaux & de ſoins ?
Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe,
Pour vous, ô paix du cœur, digne fille des Cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
La fortune en ſuivant un aveugle caprice,
Aux bons comme aux méchans peut ſe montrer propice;
Mais en vain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs,
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.
Comparez deux Rivaux dans leur pourſuite ardente,
Des biens & des honneurs ils ont la même attente ;
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits ; qui des deux riſque plus ?
Contemplez par le ſort la vertu pourſuivie,
Aux plus funeſtes coups ſans relâche aſſervie ;
Voyez régner le vice au gré de ſes déſirs,

Triomphant dans le ſein des biens & des plaiſirs ;
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable ?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable ?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flâtent baſſement l'orguëil du vice heureux ;
Où la vertu les fuit redoutant leur ſurpriſe,
Où ſa noble fierté les hait & les mépriſe ;
Ce mépris, cette haine empoiſonne les biens,
Dont joüit un méchant par d'indignes moyens ;
Il manque à ſon bonheur de ne pouvoir prétendre
Aux reſpects que les bons refuſent de lui rendre.
Funeſte égarement ! trop aveugles Mortels,
Que vous connoiſſez mal les décrets éternels !
La vertu, ſelon vous, n'eſt qu'un triſte avantage ;
Selon vous, le malheur en eſt tout l'apanage ;
Tandis qu'en ſes projets le vice fortuné,
A joüir du bonheur vous paroît deſtiné.
Qui ſçait ſe renfermer dans de juſtes limites,
Toûjours ſoumis aux Loix que le Ciel a preſcrites,
Atteutif à régler ſon eſprit & ſon cœur,
Eſt dans le vrai chemin qui conduit au bonheur.
Voi TURENNE arrêté dans ſa noble carriere,
Par un coup foudroyant couché ſur la pouſſiere ;
Voi ſon digne Rival, ce cœur plein d'équité,
Dans l'horreur du tombeau BARWIK précipité ;
Voi SIDNEY, voi FALKLAND, ſi fiers dans les allarmes,

REMARQUES.

Vers 180. [*Dans l'horreur du tombeau* BARWIK *précipité.*] J'ai crû qu'il me ſeroit permis d'ajoûter M. le Maréchal de Barwik aux grands Hommes dont parle ici M. Pope. Je n'ai pû m'empêcher de rendre cet hommage à la mémoire d'un Héros qui a fait tant d'honneur aux Armes & à la Religion, & dont les vertus me ſont d'autant préſentes, que j'avois été chargé de prononcer ſon Oraiſon funèbre.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

Vers 181. (*Voi* SIDNEY, *voi* FALKLAND *ſi fiers ; &c.*) Philippe Sidney eſt compté parmi

Tout couvert de leur sang nous demander des larmes.
Parle est-ce la vertu qui termine leur sort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort ?
Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta Patrie,
Est-ce donc la vertu qui t'arrache à la vie ?
Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t'elle moissonné ?
Si la vertu du fils hâta ses destinées,
Pourquoi comblé d'honneur & surchargé d'années,
Le Pere joüit-t'il d'un destin glorieux ?

REMARQUES.

les plus grands Hommes de Lettre, de Guerre & d'Etat qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans sa jeunesse un Roman, intitulé l'*Arcadie*: Ouvrage qui est regardé par les Anglois, comme le meilleur qu'ils ayent en ce genre. Il traduisit une partie du Traité de la *Religion Chrétienne*, par Philippe de Mornay, & plusieurs autres Piéces. La grande reputation qu'il s'étoit acquise dans son Ambassade auprés de l'Empereur, & dans les Païs-Bas, où il commandoit une partie des Troupes que la Reine Elizabeth avoit envoyées au sécours des Hollandois, engagerent les Polonois à jetter les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de se prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Flessingue & de Ramekens. Il mourut avec de grands sentimens de piété, d'une blessure qu'il reçût dans le combat de Zutphen contre les Espagnols.

Vers 181. [-- *Voi* FALKLAND *si fiers dans les allarmes.*] Le Vicomte de Falkland étoit Secretaire d'Etat du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans, lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury contre les Rebelles. Il conserva toûjours à la Cour, & au milieu des plus grands emplois une probité & une droiture digne des premiers tems. Il ne put jamais gagner sur lui d'employer, ni de recompenser des Espions, ni d'ouvrir les Lettres qui venoient des personnes suspectes d'entretenir des corespondances dangereuses à l'Etat, ni en géneral de se prêter à aucun de ces artifices, que la foiblesse ou la méchanceté des Hommes rendent nécessaires à ceux qui gouvernent. Il étoit versé dans la connoissance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant Sacrés que profanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conserve dans la premiere jeunesse, & avec toutes les connoissances & les vertus qui ne sont ordinairement que le fruit d'une longue veillesse. *Clarendon*, 2. *part. hoste histori ofthe rebellion V.* 3.

Vers 185. [*Cher Digby, digne objet des pleurs de ta patrie.*] Il étoit fils du Milord de ce nom, qui vit encore, & qui est dans une très-grande considération, quoiqu'il ne possede aucunes Charges ni aucuns Emplois à la Cour.

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides aîles ,
Pourquoi toûjours en butte à ses flêches mortelles ,
Un Prélat s'exposant pour sauver son Troupeau ,
Marche-t'il sur les morts sans descendre au tombeau ?
Pourquoi le juste Ciel dans cette courte vie ,
Qui par tant d'accidens nous est souvent ravie ,
Aux pauvres comme à moi, préparant des secours ,
D'une mere que j'aime épargne-t'il les jours ?
Qu'est-ce qu'un mal phisique ? un changement contraire
Aux Loix de la Nature en son cours ordinaire.
Qu'est-ce qu'un mal moral ! un triste égarement
De notre volonté , qui change à tout moment.
Dieu , seul Auteur du bien , en formant toute chose ,
Du désordre & du mal ne peut être la cause ;
Sa Sagesse immuable en formant l'Univers ,
Laisse un mouvement libre à ses Etres divers.
L'Homme voit dans le mal une flâteuse amorce ,
L'admettant dans son sein , il en accroît la force.
Lorsqu'un fils en naissant apporte un mal caché ,
Fruit honteux des plaisirs d'un pere débauché ;
Vous en blâmez le Ciel : blâmez donc sa Justice ,

REMARQUES.

Vers 195. [*Un Prélat s'exposant pour sauver son troupeau.*] Henri-Xavier de Belsunce, encore aujourdhui Evêque de Marseille, & nommé en 1709.

Vers 200. [*D'une mere que j'aime épargne t'il les jours.*] La mere de M. Pope vivoit encore lorsque ces Epîtres parurent : elle est morte en 1733. âgée de 93. ans. Elle étoit distingué par sa piété & par son amour pour les Pauvres. Il en parle plus au long dans une Epître en Vers , addressée au célebre Docteur Arbuthnot ; Piéce d'autant plus curieuse, qu'elle contient une Apologie des Ecrits & de la personne de l'Auteur. Il y donne aussi de grandes marques de respect pour la mémoire de son pere , qui étoit d'une famille Noble, originaire de la Comté d'Oxford. Il mourut en 1715. àl'âge de 75. ans. Au reste, quoiqu'il y ait long-tems que M. Pope soit regardé comme le premier parmi les Poëtes de sa Nation, il n'a pas encore 50. ans, étant né en 1688. ainsi il y a lieu d'espérer qu'il conservera encore long-tems un rang si glorieux.

Lorsqu'il

Lorſqu'il permet qu'Abel, le juſte Abel périſſe.
Ne penſez pas que Dieu, comme un timide Roi,
Changeant à votre gré ſa primitive Loi,
Pour quelques Favoris qu'il adopte & qu'il aime,
De ce vaſte Univers dérange le ſyſtême.
Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné,
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant ſon tonnerre,
Le renfermera-t'il dans le ſein de la terre?
BETHEL! lorſque l'hyver tu te ſens oppreſſé,
Cédant à tes vertus, le Ciel ſera forcé
De fixer des ſaiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire:
Suſpendra-t'il dans l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peus être accablé?
Ira-t'il révoquer la Loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline!
Faudra-t'il d'un vieux Temple affaiſſé par les ans,
Raffermir tout-à-coup les pilliers chancellans;
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable,

REMARQUES.

Vers 219. [*Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné.*] L'Auteur fait ſans doute alluſion à la triſte fin de Pline l'Ancien. Ce célebre Naturaliſte ayant voulu examiner de trop près le fameux embraſement du Mont-Veſuve, qui arriva l'an 79. de J.C. fut tout à coup enveloppé d'un tourbillon de cendre & de vapeur ſulphureuſes qui le ſuffoquérent.

Vers 223. [*Béthel! lorſque l'hyver tu te ſens oppreſſé.*] C'eſt un Gentilhomme particulier, qui vit à Londres dans une grande réputation de vertus & de probité; il eſt d'une conſtitution trés-foible. M. Pope, dans une de ſes Epîtres Morales en Vers, le louë *de ce qu'il dit toûjours ce qu'il penſe, & de ce qu'il ne penſe jamais que ce qu'il doit penſer.*

Vers 233. [*Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable.*] François Charters a peut-être été le ſeul homme qui ait trouvé le ſecret de tromper, ſans jamais employer le maſque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hypocriſie, il s'étoit rendu infâme par toutes ſortes de vices; ſon extrême avarice l'avoit garanti du premier, & ſon impudence ſans égale ne lui permetoit pas de recourir au ſecond. Etant Enſeigne en Flandres, il fut chaſſé de ſon Régiment, & banni enſuite de

Et qu'en ce même instant une voûte l'accable ?
Que si vous condamnez dans vos injustes vœux,
L'arrangement d'un monde où le crime est heureux ;
Suivons pour un moment votre aveugle manie ;
Mettons dans l'Univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous, des Hommes vertueux
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De Justes seulement composons un Empire ;
Mais dans le fond des cœurs Dieu seul a droit de lire ;
Hé ! quel autre qu'un Dieu pourra nous réveler
Ces Justes que vos soins prétendent rassembler ?
L'un croit voir dans Calvin une organe céleste ;
Comme un monstre infernal un autre le déteste.
Ce qui pour une Secte est une vérité,
Comme un dogme trompeur par l'autre est rejetté ;
De divers préjugés nos ames possedées,
Sur les mêmes sujets ont diverses idées.
Ce qui fait mon plaisir deviendroit ton tourment ;
Le prix de ma vertu seroit ton châtiment.
Les plus sages toûjours ne pensent pas de même ;
Seroient-ils donc heureux par un même systême ?
Que chacun des Mortels en ait un différent,
On verroit bien-tôt naître un désordre plus grand.
Tout est bien comme il est ; l'arrangement du Monde

REMARQUES.

Brûxelles & de Gand pour différents vols. Après avoir par ses friponneries gagné considérablement au jeu, il se mit à prêter à grosse usure, qu'il exigeoit avec une rigueur excessive,& fit de sa demeure une de ces maisons dont le nom seul est infâme. Enfin par une attention continuelle à profiter des vices,des besoins,& des folies des Hommes, il amassa des biens immenses pour un Particulier. Il fut deux fois mis en Justice pour crime de Viol; mais ses richesses le mirent à l'abri de la sévérité des Loix, & il en fut quitte pour quelques mois de prison. Il est mort en Ecosse en 1731. âgé de 62. ans. La corruption de ses mœurs l'avoit rendu si odieux, qu'à son Enterrement la Populace se mutina, brisa son Cercuëil, & voulut jetter son Corps à la Voirie. *Voyez M. Pope, Third Ethik Epistle.*

Preuve de l'Eternel la sagesse profonde :
A César criminel ce Monde abandonné,
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné ?
Quel fut le plus heureux, l'un dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la liberté Romaine ;
Ou l'autre dont les vœux n'étoient point satisfaits ;
S'il ne marquoit ses jours par autant de bienfaits ?
La vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triste indigence est quelquefois livrée ;
Et le vice orgueilleux joüit du superflu.
Quoi ! l'abondance est-elle un prix de la vertu ?
C'est le prix du travail ; les soins, la vigilance,
Doivent même aux méchans procurer l'abondance ;
C'est bien la mériter que d'affronter les Mers.
Où pour l'avidité tant d'écueils sont couverts.
Le Sage est quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence ;
Le seul contentement est l'objet de ses vœux.
Mais donnons-lui du bien, le croirez-vous heureux ?
„ Non sans doute, il lui faut la santé, la puissance ;
„ C'est-là de ses vertus la juste récompense.
Ajoûtons, j'y consens, & puissance & santé ;
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
„ Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites ?
„ Aux dons qu'il doit prétendre en est-il de prescrites ?
„ Voulez-vous que d'un autre il reçoive la loi ?
„ Pour prix de ses vertus, je prétends qu'il soit Roi.
Mais pourquoi de ses droits restraindre l'étenduë
Aux biens extérieurs qui brillent à la vûë ;
Demandez qu'il soit Dieu, demandez qu'à ses yeux
La Terre offre l'éclat & les plaisirs des Cieux.
De désirs en désirs votre aveugle manie
Epuiseroit de Dieu la puissance infinie.
Pourroit-elle jamais rassasier un cœur,
Qui dans ce qu'il n'a pas veut chercher le bonheur ?

Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame ;
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun désir n'enflâme,
Bonheur que l'Univers ne sçauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne sçauroit altérer;
Bonheur, qui dans nous seul doit prendre sa naissance,
Voilà de la vertu la digne récompense.
Voulez-vous qu'en un char fait pour la vanité,
Des superbes Coursiers traînent l'humilité?
Qu'à conserver nos droits la Justice occupée,
Porte du Conquerant la criminelle épée ?
Et que la vérité simple dans sa candeur,
Se pare de la pourpre & marche avec splendeur ;
Que l'amour généreux qui défend la Patrie,
Prenant le sceptre en main, se change en tyrannie ?
De ces dons la vertu connoissant le danger,
Ou les fuit, ou du moins gémit de s'en charger :
Tel qui dans son Printems étoit plein de sagesse,
Gâté par la fortune a terni sa vieillesse.

Commençons par l'attrait, qui sur le cœur humain,
A pris plus que tout autre un pouvoir souverain ;
La Richesse jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre estime.
Des Parlemens entiers, à la honte des Loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix ;
Mais l'estime & l'amour, libres dans leurs suffrages,
A la seule vertu présentent des hommages.
Ce Mortel vertueux, dont le cœur & l'esprit
Le font chérir des siens autant qu'il les chérit ;
Qui porte en un corps sain une ame encor plus saine ;
Le croirez-vous l'objet de la céleste haine,
Parce qu'au nécessaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'est point destiné ?
Et la honte & l'honneur sont dans les mains des hommes ;
Ils ne dépendent point de la place où nous sommes.
Le Ciel en divers rangs voulut nous établir,

Le véritable honneur eſt de les bien remplir.
La fortune, à juger par la ſeule apparence,
Entre tous les Mortels met quelque différence.
L'un dans un riche habit nous montre ſa fierté ;
L'autre ſous des lambeaux cache ſa vanité.
Couvert d'un tablier l'Artiſan ſe pavane ;
Le Prêtre s'applaudit dans ſa longue ſoutane.
Un Moine de ſon froc ſe couvre gravement ;
La courone eſt d'un Roi le ſuperbe ornement.
Quoi ! s'écriera quelqu'un, le froc & la couronne !
Rien de plus différent. Mon diſcours vous étonne ;
Apprenez qu'à mes yeux les vices, les vertus ;
Le ſage & l'inſenſé different encore plus.
Que d'un lâche Artiſan imitant la baſſeſſe,
Le Prêtre comme lui ſe plonge dans l'yvreſſe ;
Qu'à l'exemple d'un Moine, un Monarque indolent
N'apporte à ſes Conſeils qu'un eſprit nonchalant ;
Et le Prêtre & le Roi n'ont rien de reſpectable ;
C'eſt un vil Artiſan, un Moine mépriſable.
Par le mérite ſeul on peut être élevé,
Tout eſt bas & rampant quand on en eſt privé.
L'état le plus abjet, comme le rang ſuprême,
Sont les déhors de l'homme, & non pas l'homme même.

Les Rois, & plus ſouvent les Maîtreſſes des Rois,
Te pourront illuſtrer ſans raiſon ni ſans choix.
Du ſang de tes Ayeux tu vantes la nobleſſe,
Je veux qu'il ait coulé de Lucrece en Lucrece ;
Mais ne m'étale point leurs Titres faſtueux,
Il faut me les montrer conſtamment vertueux,
Dignes par leurs travaux de vivre dans l'Hiſtoire,
Si tu veux ſans rougir te parer de leur gloire ;

REMARQUES.

Vers 354. [*Je veux qu'il ait coulé de Lucrece en Lucrece.*] On peut voir par ce Vers, & par plusieurs autres du même Auteur, que les Poëſies de Deſpréaux lui ſont familieres.

S'ils ont vêcu sans mœurs, sans courage & sans foi,
Le nom qu'ils t'ont laissé ne parle plus pour toi.
Vainement leur noblesse, où ton orgueil se fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du monde ;
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illustrer,
Aux yeux de la raison doit te deshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les tâches ;
Rien ne peut anoblir ni des Sots ni des Lâches ;
Et fussent-ils issus du premier des Talbots,
Je ne respecte point des Lâches ni des Sots.
Contemplons la grandeur, d'où prend-t'elle naissance?
Qui la fait éclater ? la valeur, la prudence.
Politiques profonds ! rapides Conquérans !
L'Univers ébloüi vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la raison nous éclaire ;
Les Guerriers sont marqués au même caractère,
Depuis ce furieux de carnage alteré,
Du beau titre de Grand par la Gréce honoré,
Jusqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeste aux autres qu'à lui-même.
Un Héros cherche à vaincre ; & ne peut s'en lasser,
Tant qu'il lui reste encore un peuple à terrasser.
Un Héros sur ses pas ne tourne point la tête,
Il court rapidement de conquête en conquête ;
Et sans cesse de sang arrose ses lauriers,
Seul & frivole objet de ses travaux guerriers.
Voilà le Conquérant ; quel est le Politique !
Un Mortel circonspect, dont tout l'esprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ses tours captieux,
Sans que jamais le sien se dévoile à nos yeux ;

REMARQUES.

Vers 367. [*Et fussent-ils issus du premier des Talbots.*] C'est le nom d'une des plus grandes Maisons d'Angleterre, d'où sont sortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Shrewsbury.

Il cherche à nous tromper, Nommerons-nous Sageſſe
Un Art, qui n'eſt fondé que ſur notre foibleſſe ?
Mais enfin j'y conſens que des ſuccès heureux
Les conduiſent au but où tendent tous leurs vœux ;
Que l'un nous aſſerviſſe, & l'autre nous abuſe,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruſe,
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, ſelon vous, les ſources de l'Honneur ?
Non, celui qui ne prend que la vertu pour guide,
Qui s'éleve aux honneurs dont il n'eſt point avide ;
Celui qui ſans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conſerve ſa grandeur au milieu des revers,
Soit que par ſes vertus aimé de ſa Patrie,
Sage comme Antonin, il déſarme l'envie ;
Soit que perſecuté par un injuſte ſort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort,
Celui-là ſeul eſt grand, & digne qu'on l'admire.
Cette immortalité que notre orguëil déſire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'eſt qu'une illuſion qui doit peu nous flâter.
Le tems de notre vie eſt le tems de la gloire :
Celle que vous voulez retrouver dans l'Hiſtoire
N'eſt qu'un frivole amas d'éloges ſuperflus,
Un vain concert de voix que vous n'entendez plus.
Mylord, quand le deſtin bornant votre carriere,
Viendra malgré nos vœux vous ravir la lumiére,
Que vous ſervira-t'il qu'un ſuffrage incertain
Se partage entre vous & l'Orateur Romain ?
Du bruit doux & flâteur qu'on nomme Renommée,
Notre ombre chez les Morts peut-elle être charmée ?
Ce plaiſir ſe termine à voir autour de nous
Des Amis ſatisfaits, ou des Rivaux jaloux.
Le reſte des Humains confuſément admire
Céſar qui ne vit plus, Eugene qui reſpire,
Sans diſtinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,

L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon,
Tel est le triste sort du plus ferme courage.
Les talens de l'esprit ont-ils plus d'avantage ?
Les honneurs passagers d'un stérile laurier
Sont le prix du Sçavant, ainsi que du Guerrier.
Un Mortel vertueux, un Mortel vraiment sage,
De la main du Très-Haut est le plus noble ouvrage,
Et le seul dont le nom justement respecté,
Soit digne de passer à la postérité.
Cet intime plaisir qui naît de l'innocence,
Que la vertu produit qui fait sa récompense,
N'est-il pas plus touchant que ces cris redoublés,
Qu'exhale la faveur des Peuples assemblés ?
Quel seroit ton bonheur, lorsque la Renommée
D'un encens imposteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur démentant ses éloges pompeux,
T'accabloit en secret de reproches honteux ?
Marcellus est rempli d'une plus vive joye
Dans cet illustre exil, où le Tyran l'envoye,
Que César triomphant en voyant à ses piés
Le Peuple & le Sénat ramper humiliés.
Les funestes Auteurs d'une trahison noire,
D'un parricide affreux sont placés dans l'Histoire.
Quels noms sont plus connus, plus souvent répetés ?
Mais plus ils sont fameux, plus ils sont détestés.

Les sublimes talens furent votre partage ;

REMARQUES.

Vers 424. [*L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon.*] Le Rubicon, aujourdhui le Pisatello, coule dans la Romagne. Il est fameux dans l'Histoire, parce que César leva l'Etendart de la Guerre Civile, & se déclara ouvertement contre Pompée, ou plûtôt contre la République, en conduisant ses Légions au delà de ce Fleuve, qui servoit de bornes à son Gouvernement des Gaules.

Vers 441. *Marcellus est rempli d'une plus vive joye.*] Il avoit été exilé à Athenes après la défaite de Pompée ; dont il avoit pris le parti ; mais César le rapella à la priere du Senat, & ce fut à cette occasion que Ciceron prononça la fameuse Harangue *pro Marcello*.

Apprenez-nous, Mylord, quel en eſt l'avantage ?
Qu'apportent-ils à l'homme ? un triſte déſeſpoir ;
Il voit que plus il ſçait, plus il reſte à ſçavoir.
Ils éclairent nos yeux ſur les défauts des autres,
Et nous font reſſentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers Emplois,
Un eſprit tranſcendant en ſoutient tout le poids ;
Si l'amour des beaux Arts le conduit au Parnaſſe,
Quel Juge y trouve-t'il pour y régler ſa place ?
En butte aux traits malins d'un rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il bleſſe ſes yeux.
Veut-il d'un plus beau zéle animant ſon courage,
De l'Etat en danger prévenir le naufrage ?
Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts.
O funeſte bonheur ! triſte prééminence !
Que donnent aux Mortels l'eſprit & la ſcience !
Trop ſage pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible Vulgaire amuſent les déſirs ;
D'un côté la raiſon, & de l'autre l'envie,
Les privent tour à tour des douceurs de la vie.
Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où ſe portent nos vœux, où tendent nos projets.
D'abord réduiſons-les à leur juſte meſure,
Et péſons le bonheur que chacun d'eux procure.
Toûjours l'un prend ſur l'autre, & ſouvent le détruit ;
La peine les précede, & le dégoût les ſuit.
A quel prix leur douceur nous eſt-elle donnée ?
De combien d'amertume eſt-elle empoiſonnée ?
Si de leur faux éclats tes yeux ſont facinés,
Voi donc à quels Mortels ces biens ſont deſtinés :
Voudrois-tu te changer contre ces ames baſſes,
Sur qui le ſort ſe plaît à répandre ces graces ?
Si l'éclat d'un ruban, vaine marque d'honneur,
En flâtant ton orgueïl te paroît un bonheur ;

Voi si cet ornement donne un air de noblesse
Au Chevalier SANDERS, à Mylord IVERNESSE.
L'or seroit-il l'objet de tes désirs jaloux ?
Jette les yeux sur LISE & sur son triste Epoux.
De briller par l'esprit aurois-tu la manie ?
Rappelle-toi BACON, ce sublime génie,
Cet homme si profond, si grand dans ses Ecrits,
Devient par sa conduite un objet de mépris.
De l'immortalité si le désir te touche,
Si tu veux que ton nom passe de bouche en bouche,
Songes que de CROMWEL le nom & les forfaits,
Devenus immortels ne périront jamais.
De ces différens biens si le riche assemblage,
Du solide bonheur te présente l'image,
Prends de leur fausseté l'Histoire pour garant ;
Vois-y l'Homme d'Etat, & le Riche & le Grand,
Et les Guerriers fameux séduits par l'apparence,
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance.
Qu'un Courtisan sans foi, par son art imposteur,
D'un Maître qu'il trahit ait sçû gagner le cœur :
Crois-tu qu'il soit heureux, quand l'intrigue & la ruse
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuse ?
Dans sa propre grandeur il trouve son tourment,
Quand la honte & la fraude en sont le fondément.

REMARQUES.

Vers 490. [*Rappelle-toi Bacon, ce sublime génie.*] François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint - Albans, & Grand Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illustre par l'étenduë de son sçavoir, que par l'éclat des Dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Jurisprudence, & la Philosophie, ont de plus profond & de plus abstrait, avec ce que la connoissance de l'Histoire, de la Poësie, & des Belles Lettres ont de plus agréable & de plus instructif. Sa foiblesse & son extrême liberalité firent le malheur de sa vie. Il se vit réduit à une si grande pauvreté, que peu avant sa mort, il écrivit à Jaques I. pour lui demander quelque secours, de peur, lui disoit-il, qu'*après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre.*

Ainsi de vils roseaux d'une rive fangeuse,
On vit jadis sortir Venise l'orguëilleuse.
Voi parmi les Héros, voi, malgré leur splendeur,
Marcher d'un pas égal le crime & la grandeur:
En vain de ce beau nom le Vulgaire le nomme ;
Ce qui fait le Héros dégrade souvent l'Homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers,
Lauriers toûjours le fruit d'une ardeur sanguinaire ;
Et quelquefois le prix d'un trafic mercenaire.
Contemple-les enfin épuisés de travaux,
Ou perdus de molesse, & consumés de maux ;
On ne voit plus en eux que d'illustres coupables,
Dans leur propre Palais devenus méprisables ;
Ils traînent sans honneur le reste de leurs jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours ;
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font de leur trépas une douceur perfide ;
Et loin de soulager leurs mortelles langueurs,
Du sort qui les accable augmentent les rigueurs.
Hélas! par leur midi, que ta vûë éblouïe
Ne te séduise pas sur le jour de leur vie ;
De leur matin obscur, de leur soir ténébreux,
Rappelle à ton esprit les momens malheureux.
Eh que restera-t'il de tant de renommée,
Qu'un souvenir confus, qu'une vaine fumée,
Où leur gloire & leur crime également tracés,
L'un par l'autre seront tour à tour effacés ?
Apprends, foible Mortel, & qu'à cette science
Se borne, s'il se peut, toute ta connoissance ;
Apprends donc qu'il n'est point ici bas de bonheur,
Si la vertu ne régle & l'esprit & le cœur.
La vertu sçait trouver le seul point immuable,
Elle rend le bonheur aussi parfait que stable ;
Des traits de la fortune elle brave l'effort,

Et nous met au-deſſus des caprices du ſort.
Sans flâter notre eſprit d'une vaine eſpérance,
Elle donne à chacun ſa juſte récompenſe.
Soit que ſa main reçoive ou verſe des bienfaits,
Son plaiſir eſt égal, ſes vœux ſont ſatiſfaits.
En proye à la douleur, ſeule dans ſa retraite,
Elle goûte toûjours une douceur ſecrete;
Le vice en reſſent moins au milieu des plaiſirs,
Qui ſans remplir ſon cœur irritent ſes déſirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus ſauvage,
La vertu ſans effort tire quelque avantage.
Sans jamais ſe laſſer, toûjours en mouvement;
Toûjours prête ſans trouble à tout évenement.
Que ſes rivaux jaloux tombent dans la diſgrace;
Qu'un revers imprévû confonde leur audace;
Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumiſe aux Loix du Ciel, & jamais empreſſée
A former de projets une chaîne inſenſée,
Elle étouffe ou bannit tous déſirs ſuperflus;
Les ſiens ſont ſatiſfaits auſſi-tôt que conçûs.
Tel eſt le vrai bonheur, la divine Sageſſe
En a fait aux Humains une égale largeſſe;
Il eſt le ſeul ſenſible aux plus groſſiers eſprits,
Le ſeul dont tous les cœurs puiſſent ſentir le prix.
Bonheur que les méchans, pauvres dans l'opulence,
Et malgré leur ſçavoir, plongés dans l'ignorance,
Recherchent nuit & jour ſans pouvoir l'acquérir,
Tandis que de lui-même aux bons il vient s'offrir.
A l'Homme vertueux l'eſpérance fidelle,
Fait briller pour lui ſeul ſa lumiére immortelle,
Juſqu'à cet heureux jour, où l'ardeur de la Foi
La rempliſſe, l'abſorbe, & la confonde en ſoi.
Jour heureux, où de Dieu notre ame pénétrée,
Sera du vrai plaiſir pour toûjours enyvrée.

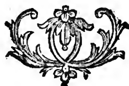
La Nature nous porte en ces terreſtres lieux,
A rechercher les biens qui s'offrent à nos yeux ;
Tandis que de la Foi les arrêts infaillibles,
Nous montrent le bonheur dans des biens inviſibles.
Les animaux guidés par l'attrait de leurs ſens,
Bornent tous leurs déſirs aux ſeuls beſoins préſens ;
Mais l'Homme que le Ciel doüa d'intelligence,
S'étend dans l'avenir, aidé par l'eſpérance.
La Nature & la Foi par l'appas du bonheur,
Tournent à la vertu les déſirs de ſon cœur,
Redreſſent doucement ſa pente tortueuſe,
Briſent des paſſions la fougue impétueuſe,
Et le portant ſans ceſſe à tendre vers le bien,
Dans le bonheur d'autrui lui font trouver le ſien.
Ainſi donc l'amour propre eſt rendu ſociable,
Aux yeux même du Ciel il devient agréable ;
Par lui l'Homme ſe rend doux, bienfaiſant, humain,
Et ne ſçauroit s'aimer qu'il n'aime ſon prochain.
Des nobles ſentimens dont ton ame eſt pourvûë,
Eſt-ce trop, ſelon toi, reſſerrer l'étenduë ?
Juſqu'à tes ennemis, par de plus grands efforts,
Porte de ton amour les généreux tranſports.
Sur celle de ton Dieu régle ta bienveillance ;
Que ton cœur s'intéreſſe à tout Etre qui penſe,
A tout Etre qui vit, à ces Mondes divers,
Qui forment avec toi cet immenſe Univers.
De l'amour propre en nous l'impétueuſe flâme,
Anime à la vertu les puiſſances de l'ame ;
Comme on voit une pierre en tombant dans les eaux,
Y former à l'inſtant des cercles inégaux,
Qui croiſſant par dégré de diſtance en diſtance,
A mille autres bien-tôt donnent encor naiſſance.
De même l'amour propre agiſſant ſur le cœur,
Fait chérir le parent, l'ami, le ſerviteur ;
Après eux la Patrie attire ſa tendreſſe ;

A tout le genre humain enfin il s'intéresse,
Et suivant de son cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens,
Plus l'Homme vertueux devient sensible & tendre,
Plus il sent son bonheur s'agrandir & s'étendre;
Et quand son feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à la félicité.

Arbitre de mes Chants, mon génie & mon maître;
Seconde les transports que toi-même as fait naître.
Tandis qu'en liberté variant mes accens,
Je m'éleve tantôt, & tantôt je descends;
Que ma Muse de l'Homme expose la noblesse,
Ou découvre au grand jour le fond de la bassesse;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne comme toi, tous les airs, tous les tons,
Que selon le sujet par un sage contraste,
Je tombe sans bassesse, & m'éleve sans faste:
Que je puisse, imitant ton stile ingénieux,
Passer du grave au doux, du vif au sérieux,
Dans les traits les plus forts éviter la rudesse;
Dans le plus grand essor conserver la justesse,
Et donner de la grace à mes raisonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems passera d'âge en âge;
Dis-moi, puis-je espérer que mon frêle vaisseau,
Accompagne de loin un triomphe si beau:
Qu'avec toi partageant le vent qui te seconde,
Mon nom avec le tien vole un jour dans le Monde.
Lorsqu'enfin les Héros, les Ministres, les Rois,
De l'implacable mort auront subi les Loix;
Que les fils rougiront, informés que leurs peres
Jaloux de ton éclat furent tes adversaires;
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces Vers apprendront-ils à nos derniers neveux,

Que m'ouvrant les trésors de la Philosophie,
Tu fus le soutien & l'honneur de ma vie ?
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants,
Non le charme des sons, mais la beauté du sens ;
Que j'osai négliger les peintures brillantes,
Pour présenter au cœur des vérités touchantes ;
Qu'éteignant de l'erreur le vulgaire flambeau,
Je fis sur les Mortels briller un jour nouveau ;
Que de l'orguëil humain confondant l'imposture,
J'appris que tout est bien dans toute la Nature ;
Que de nos passions les prompts élancemens
Prêtent à la raison d'utiles instrumens ;
Que l'amour propre au fonds, loin d'être méprisable,
Fais le bonheur de l'Homme & le rend sociable ;
Qu'il ne peut ici-bas être vraiment heureux,
Si la seule vertu n'est l'objet de ses vœux ;
Et que pour un Mortel la science suprême
Est enfin de sçavoir se connoître soi-même.

Fin de la quatriéme & derniere Epitre.



LES

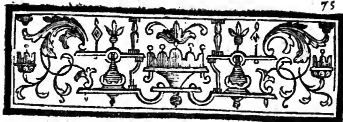
LES PRINCIPES DU GOÛT, *OU* ESSAI SUR LA CRITIQUE.

H



SOMMAIRE.

Les mauvais Critiques ne ſont pas moins communs que les mauvais Ecrivains, & ſont plus dangereux. Il faut être né avec le don de bien juger, comme avec le don de bien écrire. Le vrai goût eſt auſſi rare que le vrai génie. Tous les Hommes ſont nés avec quelque goût, mais de mauvaiſes études l'altérent inſenſiblement. Diverſes cauſes de la corruption du goût. Tout bon Critique doit connoître exactement la portée de ſon eſprit, & poſſeder à fond les matieres dont il entreprend de juger. Danger de ne ſçavoir qu'à demi. Nos jugemens ne peuvent être ſûrs, qu'autant qu'ils ſont puiſés dans la Nature. Elle eſt tout-à-la fois la ſource, la fin & la régle de l'Art. Combien il eſt difficile, & cependant néceſſaire d'accorder entr'eux l'eſprit & le jugement. L'Art n'eſt que la nature réduite en régles. Les régles ont été tirées de la pratique des Anciens. Utilité de la Critique; abus qu'on en fait. Un des meilleurs moyens d'éviter ces abus, eſt l'étude des Anciens, & principalement d'Homere & de Virgile. Eloge des Anciens.



ESSAI SUR LA CRITIQUE.

CHANT PREMIER.


L est sur l'Hélicon deux sommets différens,
Où chacun à l'envi briguent les premiers rangs.
L'un, courageux Auteur, prétend par ses Ouvrages.
Du Public dédaigneux entraîner les suffrages ;
Et l'autre du bon goût rigide Défenseur,
Reforme le Parnasse, & s'érige en Censeur.
Qui des deux risque plus, & qui pourroit me dire,
S'il est plus dangereux de juger que d'écrire ?
Mais si le froid Auteur est toûjours ennuyeux,
Un injuste Critique est-il moins odieux ?
Je pardonne sans peine à l'Ecrivain vulgaire,
Dont la Muse m'endort en cherchant à me plaire ;
Mais ce guide trompeur qui prompt à censurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le haïs d'autant plus qu'il me commande en Maître.
Tout n'est pas Despréaux & chacun prétend l'être ;

Chacun content de soi, suit sa foible raison,
Et des arts qu'il ignore, ose donner leçon.
Cet âge si fécond en Pédans didactiques,
A moins de sots Auteurs que d'ignorans Critiques.
Le jugement, le goût, grands mots mal entendus,
Sont par tout prononcés & par-tout confondus;
Mais ce goût, cet instinct, cette lumiére sûre,
Que l'art ingénieux puise dans la Nature,
Cette flâme qui brûle au sein des grands Auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les Censeurs.
Il faut également que le Ciel les inspire,
Les uns pour critiquer les autres pour écrire.
L'Homme le plus grossier n'est point sans jugement;
Il discerne le vrai, du moins par sentiment;
Dans l'esprit le moins clair l'équitable Nature
Répand avec bonté quelque lumiére obscure,
Y grave d'heureux traits, quoiqu'à demi touchés;
Tels sont de Raphaël les desseins ébauchés.
Mais irai-je altérer leurs empreintes légeres
Par un amas confus de couleurs étrangeres,
Charger mon foible sens du poids d'un faux sçavoir,
Etouffer ma raison, m'aveugler pour mieux voir?
Tel est devenu fat à force de lecture,

REMARQUES.

Vers 23. [*Mais ce goût, cet instinct, cette lumiere sûre.*] Un ouvrage où les regles essentielles sont violées, ne sçauroit plaire; mais ce n'est point en raisonnant sur ces regles, dit Quintilien, qu'on juge des ouvrages dont le but est de toucher & de plaire: on en juge par sentiment, par impression, par un mouvement intérieur qu'on ne peut expliquer; c'est pour cette raison que la plûpart des critiques de profession qui supléent par la connoissance des régles à la finesse du sentiment qui leur manque quelquefois, ne jugent pas aussi sainement des ouvrages excellens, que les esprits du premier ordre en jugent assez souvent sans rien entendre aux régles de l'art. *Voyez les Réflexions Critiques sur la Poésie & la Peinture, Tom. 2. page. 305.*

Vers 39. (*Tel est devenu fat à force de lecture.*) La science comme les Voyages perfectionne les bons esprits, & met le comble à l'impertinence des sots: la multitude des choses qu'ils ont vûës ou apprises,

Qui n'eût été que fot en fuivant la Nature.
Ceux-ci du merveilleux infenfés partifans,
Pour courir à l'efprit s'écartent du bon fens:
Mais laffés d'être en butte aux traits des Satiriques,
L'efpoir de fe venger les transforme en Critiques :
Trop foibles pour jamais égaler leurs rivaux,
Affez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux.
Quelques-uns dévorés d'une puiffante envie,
A rimer pour eux feuls paffent leur trifte vie.
Qu'en dépit d'Apollon Mævius ait écrit,
S'ils compofent fans verve, ils jugent fans efprit.
D'autres, à la faveur de quelques chanfonnettes,
Paffent pour beaux efprits, & bien-tôt pour Poëtes ;
Le beau fexe fur eux forme fes jugemens,
Et les voit comme amis, & fouvent comme amans.
Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques ;
On rit du foible orgueïl de ces faux Ariftarques.
Que ces demi-fçavans font communs parmi nous !
Tel on voit près du Nil dans un tems calme & doux,
D'infectes mal formés une engeance inutile,
Couvrir de leurs effeins, la Campagne fertile :
Oubli de la Nature, Animaux imparfaits,
Ils n'ont point de vrais noms, n'ayant point de vrais traits
Pour les défigner tous il me faudroit vingt pages,
Et j'ennuyerois peut-être autant que leurs Ouvrages.
Vous donc qui de Critique ofant porter le nom,
Voulez plein d'un beau feu que guide la raifon,

REMARQUES.

leur donne la confiance de parler de tout quoiqu'ils ne puiffent juger de rien.

Vers 56. [*On rit du foible orguëil de ces faux Ariftarques.*] L'exactitude avec laquelle le célebre Ariftarque, Gouverneur de Ptolomée Evergete, revit les poëfies d'Homere, & l'approbation que toute l'Antiquité a donnée à l'édition qu'il en publia, a fait que fon nom eft devenu un éloge, & qu'on l'a employé dans la fuite pour exprimer un Critique judicieux & éclairé : Horace s'en fert dans le même fens.

Argue ambiguè dictum mutanda notabit,
Fiet Ariftarchus.

Donner & mériter une gloire ſuprême ;
Connoiſſez vos talens, connoiſſez-vous vous-même :
En vain en croyons-nous une ſotte fierté,
Le plus vaſte génie eſt toûjours limité.
Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage ;
Mais chacun a le ſien : qui le connoît eſt ſage.
Quand la mer ſur nos bords ſe répand à grands flots,
Le rivage oppoſé voit décroître ſes eaux :
Si d'un ſçavant altier la mémoire fidéle,
Obéït à l'inſtant que ſon bonheur l'appelle,
Son eſprit ſurchargé d'un immenſe tréſor,
Eſt pauvre en ſa richeſſe, & prend en vain l'eſſor.
Si prompte à s'enflâmer, trop vive, ou trop féconde,
L'imagination en mille objets abonde,
Le jugement languit & ſe laiſſe emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.
Préſomptueux Mortels ! une ſeule ſcience
Epuiſe votre vie & votre intelligence ;
Tant l'Art eſt étendu, tant l'eſprit eſt borné.
Le ſublime Damon pour le Tragique né,
A vû ſur le Comique expirer ſon génie.

REMARQUES.

Vers 71. [*Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.*] Non omnia poſſumus omnes. *Virgile Eclog.* 8.

Vers 72. [*Mais chacun a le ſien.*] Les Hommes ſans aucun eſprit ſont auſſi rares que les monſtres, dit Quintilien : la Nature a fait un partage inégal de ſes biens entre ſes enfans ; mais elle n'a voulu deshériter perſonne : elle a choiſi les uns pour leur donner les diſpoſitions néceſſaires pour réuſſir dans certaines choſes impoſſibles aux autres ; & ces derniers ont reçû pour des choſes différentes une facilité qu'elle a refuſée aux premiers. L'Homme entiérement dépourvû de toute eſpêce de talens, eſt auſſi rare qu'un génie univerſel. *Voyez les Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture, Tome 2. page 9.*

Vers 85. [*Tant l'Art eſt étendu.*] Ce qu'on appelle un génie étendu, n'eſt qu'un génie reſſerré dans des bornes moins étroites que celui des autres. L'Art enſeigne à les cacher ces limites, mais il ne peut pas les reculer. *Optimus ille eſt qui nimis urgetur.*

Vers 87. (*A vû ſur le Commique expirer ſon génie.*) Tel Poëte demeure confondu dans la foule, qui ſeroit au rang des Poë-

N'allez pas imiter la funeste manie
De ces Rois qui jaloux d'agrandir leurs Etats ,
Perdent en un seul jour le fruit de cent combats.
Pourquoi courir après une gloire étrangere ,
Tandis que vous pouvez régner en votre sphére.
Des aveugles humains , éternel séducteur ,
L'orguëil , ce consolant , mais dangereux flâteur ,
Est des petits esprits le vice inséparable.
Inégale en ses dons , la Nature équitable ,
Pour faire à peu de fraix tous les Hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens :
De même dans les corps qui manquent de substance,
Du sang & des esprits le vent remplit l'absence.
Des sentimens d'orguëil sans cesse renaissans,
Occupent chez les sots la place du bon sens.
Mais au premier instant qu'à travers ce nuage ,
La pure vérité peut s'ouvrir un passage ,
L'orguëil jette le masque , & fuit à son aspect.
Tout auteur pour soi-même est un Juge suspect.
En vain sur vos défauts un ami vous éclaire ,

REMARQUES.

tes illustres, s'il ne se fut point laissé entraîner par une émulation aveugle ; & si content de briller dans les genres de Poësie pour lequel il étoit propre, il eût pû résister à la vanité de s'appliquer à des genres de Poësie pour lesquels la Nature ne l'avoit point formé. *Voyez les Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture , Tome 2. page 68.*

Vers 88. (*N'allez pas imiter la funeste manie.*) L'envie d'être réputé un génie universel, dégrade bien des gens d'esprit. Quand il est question d'apprétier un Auteur en géneral , on fait autant d'attention à ses ouvrages médiocres, qu'à ses bons ouvrages , il court le risque d'être défini comme l'Auteur des premiers , & par conséquent un médiocre Auteur. *Ibid.*

Vers 96. (*Inégale en ses dons la Nature équitable.*) Il semble que la Nature qui a si sagement disposé les organes de notre corps , pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orguëil , pour nous épagner la douleur de connoitre nos imperfections. *Réflexions Morales.*

Vers 107. [*En vain sur vos défauts un ami vous éclaire.*] La beauté & la bonté d'un Ouvrage consistent en tant d'excellentes parties qu'il est impossible qu'il n'y en ait toûjours quelques-unes qui ne soient défectueuses & par con-

Un ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire.
C'eſt peu d'être ſçavant, ſi vous n'êtes profond :
Renoncez aux beaux Arts, ou ſçachez-les à fond :
Qu'un déſir paſſager jamais ne vous entraîne
Sur les bords dangereux qu'arroſe l'Hypocréne :
Ses ſubtiles vapeurs enyvrent le cerveau :
Mais la raiſon revient quand on boit en pleine eau.
Dans les premiers tranſports d'une vive jeuneſſe,
Eblouï par l'éclat des Nimphes du Permeſſe,
Et flâté par l'eſpoir d'attirer leurs regards,
On ſe livre ſans crainte au plus noble des Arts:
Sa grandeur le dérobe à notre foible vûë.
L'eſprit eſt trop borné pour ſa vaſte étenduë :
Après de longs travaux on eſt ſurpris de voir
Que plus on ſçait, & plus il en reſte à ſçavoir.
Sans craindre leur hauteur, & plein de confiance
Vers les Alpes ainſi le Voyageur s'avance.
Les Cieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas :
Mais quel lointain affreux! des neiges, des frimats !
Des rochers eſcarpés ! Ses yeux confus ſe troublent,
Et les Monts entaſſés ſur les Monts ſe rédoublent.
La même en tous les tems, toûjours brillante aux yeux,
La Nature répand un éclat radieux :
C'eſt de nos jugemens la ſeule régle ſûre ;
Pour qui ſçait l'écouter, ſa voix n'eſt pas obſcure :

REMARQUES.

ſéquent tout Ecrivain a toûjours beſoin d'aides & de réformateurs. Mais il eſt quelquefois dangereux d'emprunter pour cela le ſecours de ſes amis. L'amitié eſt ſouvent auſſi ingénieuſe à les aveugler ſur nos fautes, que l'amour propre eſt habile à nous fermer les yeux ſur nos propres défauts.

Vers 108. (*Un ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire.*) C'eſt une vérité reconnuë, que la loüange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vêrtu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y en a beaucoup qui ne ſe laiſſent point emporter par l'ambition ; mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte, d'apprêter à rire à leurs ennemis. *Sentiment de l'Academie ſur le Cid.*

C'eſt la régle, la fin, le principe de l'Art :
Sans elle tout eſt faux, tout brillant n'eſt que fard :
Point de genie heureux que celui qu'elle inſpire,
Avec elle tout plaît, tout vit, & tout reſpire.
L'Art dans ce riche fond a droit de s'aſſortir :
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir ;
Il ſe cache toûjours, & toûjours il domine ;
Telle dans un beau corps, cette flâme divine,
L'ame en ſecret fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur;
Sans paroître au-déhors par ſes effets ſenſibles,
Aux ſeuls yeux de l'eſprit elle ſe rend viſible.
Loin d'ici tout Auteur qui ſur ſes vains écrits
Prétend fixer le goût, & régler les eſprits.
La plus commune route eſt toûjours la plus ſûre ;
Les préceptes de l'Art ſont ceux de la Nature :
Son pouvoir abſolu comme celui des Rois,
Ne peut être reſtraint que par ſes propres Loix.
La Gréce pour les Arts fut du Ciel inſpirée ;
Par ſes doctes leçons votre Muſe éclairée,
Sçaura quand il convient de voler juſqu'aux Cieux,
Quand il faut rallentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choiſis des plus fameux modelles,
Sa Sageſſe forma ſes régles immortelles,
Et pour guide aſſûré dans le ſacré Vallon,
Envoya la Critique aux enfans d'Apollon :

REMARQUES.

Vers 135. (*Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire.*) L'Art ne ſçauroit faire autre choſe que de perfectionner les talens & les heureuſes diſpoſitions que nous avons reçûës en naiſſant. Mais l'Art ne ſçauroit nous donner le talent que la Nature nous a refuſé. L'Art ajoûte beaucoup aux talens naturels ; mais c'eſt quand on étudie un Art pour lequel on eſt né. *Caput eſt artis decere quod facias. Ita neque ſine arte neque totum arte tradi poteſt*, dit Quintilien.

Vers 139. (*Il ſe cache toûjours & toûjours il domine.*) C'eſt la penſée du Taſſe dans la Deſcription du Palais d'Armide, Chant XVI. *L'arte é she tutto fà à nullà ſi ſcopre.*

Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
Et dans leurs jugemens fit régner la justice.
La Muse par ses soins vit croître sa beauté,
Et ne se para plus d'un éclat emprunté.
Dans les Siecles suivans des hommes sans génie,
Qu'agitoit de rimer l'incurable manie,
Piqués de voir la Muse insensible à leurs feux,
A la Critique enfin addresserent leurs vœux:
Dès lors pour assouvir leurs vengeances secretes.
Ils s'unirent entr'eux pour perdre les Poëtes,
Et de l'Abeille active indignement jaloux,
L'inutile Freslon lui fit sentir ses coups.
Qu'on ne s'étonne plus si le nom de Critique
Est aujourdhui l'objet de la haine publique;
C'est la faute de l'Homme & non celle de l'Art;
C'est que loin de le suivre, on décide au hazard.
O! combien de Censeurs, conduits par le caprice,
Paroîtroient sans esprit, s'ils étoient sans malice:
Sur le vrai; sur le faux, souvent indifférens,
Scrupuleux & chagrins, plûtôt que pénétrans,
Habiles à railler, incapables d'Instruire,
Ils n'établissent rien, leur but est de détruire.
Les uns aux anciens prêtent de tours nouveaux,

REMARQUES.

Vers 179. [*Habiles à railler, incapables d'instruire.*] Un esprit né caustique, reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent favori, & fort souvent il en censure un passage, non parce qu'il est défectueux, mais parcequ'il lui fournit un bon mot. Il est si facile de réüssir en cela, que souvent des génies médiocres, dès-qu'il paroit un nouveau Poëme, se trouvent assez d'esprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers passages, & quelquefois même assez heureusement. Quoique le Lecteur judicieux n'en soit pas la dupe, ils ne laissent pas de faire impression sur l'esprit du Public, qui ne manque jamais de croire, que tout ce qui est tourné en ridicule avec quelque esprit, est absurde. *Voyez les remarques de M. Addisson sur Milton, num. 291.*

Vers 181. [*Les uns aux anciens prêtent des tours nouveaux.*] M. Pope attaque ici ces Auteurs, qui comme les Burmans les Bentleys, & tant d'autres, font disparoître le texte sur le-

Et pour les corriger les mettent en lambeaux :
C'est en vain que le tems respecte leurs ouvrages ;
Leurs sacrilèges mains en mutilent les pages.
D'autres sans se connoître en nobles fictions,
Débitent séchement leurs froides visions,
Et du Poëme Epique enseignent la *recette*.
Ceux-ci pour étaler leur science indiscrette,
Par un vain Commentaire énervent un Auteur,
Et le font méconnoître à l'habile Lecteur.
De préjugés confus leurs ames possedées,
Ne se forment jamais que d'injustes idées :
Critiquer, selon eux, c'est ne pardonner rien ;
Grossir toûjours le mal, & déguiser le bien.
Vous, qui sur cette mer si fameuse en orage,
Redoutez sagement la honte du naufrage,
De ces premiers Auteurs qu'admire l'Univers,
Connoissez le génie & les talens divers ;
Leur fable, leur sujet, & les mœurs de leur âge ;
Leur culte, leur Païs, mais sur-tout leur langage.
Si de vos jeunes ans les travaux journaliers,
Ne vous ont point rendu ces objets familiers ;
Vous m'égayez en vain par vos traits satiriques,
Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.

REMARQUES.

quel ils travaillent pour y substituër des conjectures plus ingénieuses que solides, changent des mots, souvent des phrases entiéres, & transposent les périodes : sans apporter d'autre raison de la liberté qu'ils se donnent, si ce n'est que le sens en seroit meilleur & plus intelligible, ou le tour & l'expression plus conforme au tems, & au génie des Auteurs dont ils parlent.

Vers 204. [*Non je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.*] On ne peut mettre de ce nombre tout homme qui n'est habile que dans une seule science, parce que le goût ne se forme que par une connoissance, très-étenduë ; & qu'il y a d'ailleurs peu de Livres, dans lesquels il n'y ait qu'une seule espéce de choses à examiner. *Omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum & quasi cognatione quâdam inter se continentur.* Cicero pro Archia Poëta.

Concevez pour Homere un véritable amour ;
Méditez-le la nuit ; lisez-le tout le jour :
Lui seul peut vous conduire à ces Grottes sacrées,
Où sont loin des Mortels les Muses retirées.
Quand on sçait bien l'entendre, on sçait bien l'admirer;
Lui-même avec lui-même il faut le comparer ;
Et que le seul Virgile en soit le Commentaire.

Un jour qu'il prétendit en jeune téméraire,
Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats,
Apollon l'avertit de prendre un ton plus bas.
Sans le secours de l'Art guidé par la Nature
Il vouloit que l'esprit lui tint lieu de lecture.
Mais enfin plus instruit & moins ambitieux,
Il vit, quand la raison eût désillé ses yeux,
Qu'Homere & la Nature étoient la même chose.
Jaloux de l'imiter, d'abord il se propose
De former sur son goût ses durables Ecrits,
Bien-tôt il osera leur disputer le prix,
Suivre les anciens, c'est suivre la Nature :
Qui respecte leurs loix, ne craint point la censure.
Voyez sur leurs Autels les lauriers encore verds
Braver également l'envie & les hyvers.
Voyez tous les Sçavans leur rendre un juste hommage,
Et vanter leurs travaux en différent langage.
Que leurs vains ennemis à leur char enchaînés

REMARQUES.

Vers 205. [*Concevez pour Homére un véritable amour.*] L'émulation des Modernes seroit dangereuse, dit M. de Fenelon, si elle se tournoit à mépriser les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre & de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle Nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre tems que j'honore & que j'estime le plus.

.... *Vos exemplaria Græca*
Nocturna versate manu, versate diurna. Hor. de Art. Poët.

Lettre à l'Academie Françoise.

Vers 213. [*Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats.*] Ce trait est tiré de Virgile ;

Cum canerem Reges & prælia,
Cynthius aurem
Vellit. Eclog. 6.

Soûmettent à leurs loix leurs esprits obstinés.
Héritiers immortels d'une gloire constante,
Poëtes triomphans, souffrez que je vous chante;
Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems,
Le respect qu'on vous doit s'augmente avec les ans:
Comme on voit les Ruisseaux dans une longue course
S'étendre, & se grossir en fuyant de leur source;
Des Nations à naître, & des Mondes nouveaux
Célebreront un jour vos noms & vos travaux.
De votre feu divin qu'une seule étincelle,
M'inspire tout-à-coup une force nouvelle.
Sans redouter les traits de mille vains esprits
Je combattrois pour vous armé de vos écrits:
Et réduisant l'orgueïl à garder le silence,
Je préviendrois du goût l'entiére décadence.

REMARQUES.

Vers 233. [*Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems.*] Virgile avoit dit,

Magnamini Heroes nati melioribus annis.

Vers 244. (*Je préviendrois du goût l'entiére décadence.*) Il est à craindre, selon M. Rollin, que les jeux d'esprit, les pensées brillantes, & ces espêces de pointes qui sont aujourdhui si à la mode, ne soient comme les avant-coureurs du mauvais goût. Il est vrai qu'elles sont soûtenuës dans quelques-uns de nos Ecrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & par la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle; mais comme ces dernieres qualités sont rares, leurs imitateurs courent risque de ne prendre de leur style, que ce qu'il a de moins estimable, comme firent ceux de Séneque, qui n'ayant pris que ses défauts, se trouverent, dit Quintilien, autant au-dessous de leur modéle, que Séneque lui-même étoit au-dessous de l'esprit des Anciens. *Maniere d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, Tome* 2. p. 407.

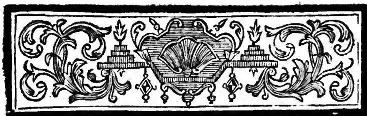
Fin du premier Chant.





SOMMAIRE.

DES licences & de l'usage qu'en ont fait les Anciens. Avec quelle retenuë les Modernes doivent en user. Un beau désordre est quelquefois un effet de l'art. La grande régle est de plaire. Trop d'attachement aux régles étouffe le génie. De grandes beautés, quoique mêlées de quelques défauts, sont préférables à une froide & séche régularité. Les génies bornés sont sujets à s'attacher à des minuties qui les empêchent de trouver, ou de sentir le beau & le grand. Ils font dépendre le tout d'une de ses parties. Apologue à ce sujet. Des graces du style, de l'expression, des traits ingénieux, des Ouvrages modernes écrits en vieux langage, du choix des mots, de la cadence, de l'harmonie. En quoi consiste la beauté particuliere à chacune de ces choses? Quels sont les principaux défauts qui les rendent vitieuses, & contraires à l'effet pour lequel elles ont été inventées? En parlant de l'harmonie, le Poëte essaye tout à la fois de donner le précepte avec l'exemple. Pouvoir de l'harmonie sur le cœur des Hommes.



ESSAI SUR LA CRITIQUE.

CHANT DEUXIÉME.



Il eſt des agrémens qu'on ne doit point à l'Art ;
On les tient du génie, & d'un heureux hazard.
Quelquefois dans les Vers, comme dans la Muſique,
Ce qui va droit au cœur, un trait brillant qui pique,
Eſt un je ne ſçai quoi qui ne peut s'expliquer,
Mais que les Maîtres ſeuls ſçavent bien remarquer.
Les régles n'ont été par les Sçavans tracées,

REMARQUES.

Vers 2. (*On les tient du génie & d'un heureux hazard.* (Si cela eſt vrai ; il faut dire d'une penſée fine & délicate, ce que M. de Tourreil diſoit de la deviſe ; que c'eſt une bonne fortune, mais qui n'arrive jamais qu'à un homme d'eſprit.

Vers 7. (*Les Régles n'ont été par les Sçavans tracées.*] C'eſt l'avis de Quintilien, *Neque tam ſancta ſunt iſta præcepta, ſed hoc, quidquid eſt, utilitas excogitavit. Non negabo autem ſic utile eſſe plurumque : verum, ſi eadem illa nobis aliud ſuadebit utilitas, hanc relictis Magiſtrorum autoritatibus, ſequamur.* L. 2. c. 13.

Que pour donner de l'ordre & du jour aux pensées ;
Si donc il arivoit qu'à les suivre obstiné,
Votre Ouvrage parût languissant ou gêné,
D'une licence heureuse usez avec prudence,
C'est une régle alors & non une licence :
Ce n'est qu'en s'éloignant des chemins fréquentés
Que l'esprit peut trouver de sublimes beautés.
Je vois les favoris des Filles de Mémoire,
Confondant le Critique étonné de leur gloire,
Loin des bornes de l'Art saisir ces heureux traits
Que de vulgaires yeux n'apperçurent jamais :
Leur censeur obstiné blâmant ce qu'il ignore,
Les perd soudain de vûë & les condamne encore ;
Tandis que sans souscrire à ce faux jugement,
Le Public entraîné les suit par sentiment.
Ce qui charme souvent dans une perspective,
C'est parmi les rochers une onde fugitive,
Une caverne informe, un précipice affreux ;
Que la Nature a fait par un caprice heureux.
J'aime dans le Poëte un aimable délire,
Pourvû que la raison le conduise & l'inspire.
Laissez les Anciens à l'exemple des Rois,
Législateurs heureux, braver leurs propres Loix.
Un Moderne éclairé que conduit la prudence,
N'attend point du Public la même complaisance :
Ne l'exigez jamais sans un juste sujet ;
En violant la Loi, respectez-en l'objet,
Et qu'un autre avant vous ait pris cette licence :

REMARQUES.

Vers 22. (*Le Public entraîné les suit par sentiment.*) L'esprit d'invention, le feu Poëtique, l'entousiasme, la fierté, & la hardiesse des Peintures nous forcent d'admirer dans le tems même que nous désaprouvons, & font sur l'esprit la même impression que la lumiere du Soleil fait sur les yeux. Nous ne sommes frappés que de sa splendeur, & le brillant éclat qui l'environne ne nous laisse point appercevoir ses tâches.

Si

Si vous n'alleguez point ces motifs de défenſe,
Aux termes de la Loi, vous êtes criminel,
Et le Cenſeur malin vous juge ſans appel.
Je ſçai qu'il eſt ſouvent de timides génies,
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.
Si vous conſidérez un Coloſſe de près,
Trop voiſin de l'objet, vous confondez ſes traits;
Mais lorſque dans ſon jour par dégrés on ſe place,
On y trouve d'accord la force avec la grace.
Un Guerrier en rangeant ſes Bataillons épars
Ne s'aſtraint pas aux Loix de l'*Ecole de Mars*: *
Mais ſelon ſon terrain il change de méthode;
A ſes projets, aux tems, aux lieux il s'accommode;
Un ſtratagême heureux qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur;
D'un déſordre apparent naîtront mille merveilles:
Homere ne dort pas, c'eſt toi ſeul qui ſommeilles:
Tout Poëme qui plaît, n'eſt jamais mal écrit;
Rarement ſur le goût le cœur trompa l'eſprit.
Sophiſte pointilleux, je ris de ta cenſure,

REMARQUES.

* C'eſt le titre d'un Livre qu'on met ordinairement entre les mains des jeunes gens qui ſe deſtinent à la Guerre, Cet Ouvrage traite de tout ce qui regarde l'Art Militaire, des Campemens, de l'Ordre des Batailles, &c.

Vers 52. [*Homére ne dort pas, c'eſt toi ſeul qui ſommeilles.*] Voudroit-on cependant par une prévention manifeſte donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour ſoutenir contre l'évidence du fait qu'Homére n'a jamais aucune inégalité.

Quandoque bonus dormitat Homerus. Art. Poëte. M. de Fenelon, Lettre à l'Academie Françoiſe.

Vers 55. (*Sophiſte pointilleux. je ris de ta cenſure.*) Pour moi diſoit Longin, je tiens qu'une grandeur au-deſſus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du médiocre: il en eſt du ſublime comme d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait négliger quelque choſe, un eſprit qui ne s'étudie qu'au grand, ne peut pas s'arrêter aux petites choſes. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'eſt qu'on ne peut être repris; mais le grand ſe fait admirer. Un ſeul de ces beaux traits & des penſées ſu-

Je ne t'écoute point, où parle la Nature.
J'aime mieux un Auteur sublime & véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toûjours noblement,
Que ces Rimeurs craintifs, gênés dans leur justesse,
Où, si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse :
Pour écouter leurs Chants je fais de vains efforts,
Et sans les critiquer, je bâille & je m'endors.
Dans les efforts de l'Art, dans ceux de la Nature
Quelques traits excellens semés à l'avanture,
N'excitent point en nous ce vif ravissement,
Que la beauté parfaite inspire en un moment.
Est-ce une jouë, un œil, une lévre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante ?
Non ; mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de Rome & de l'Architecture,

REMARQUES.

blimes qui sont dans Homere & dans les Auteurs célébres, peut payer tous leurs défauts.

Vers 60. [*Où si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse.*] Pline le jeune, parlant d'un Orateur de son tems, qui avoit beaucoup de justesse & d'exactitude, mais peu d'élévation & de feu, dit qu'il n'a qu'un défaut, c'est de n'en point avoir. L'Orateur, ajoûte-t'il, *& à plus forte raison le Poëte*, doit s'élever, prendre l'essor, quelquefois entrer en fureur, & s'abandonner, souvent même côtoyer le précipice. Il n'est ordinairement rien de haut & d'élevé qui ne soit prés d'un abîme, le chemin est plus sûr par les plaines, mais il est plus bas & plus obscur : ceux qui rampent ne risquent point de tomber, comme ceux qui courent ; mais il n'y a pour ceux-là nulle gloire à ne tomber pas, ceux-ci en acquiérent même en tombant. *L.* 9. *Ep.* 26.

Vers 64. [*Quelques traits excellens semés à l'avanture*] La beauté du stile ne consiste ni dans les mots, ni dans l'arrangement de chaque phrase prise en particulier ; mais dans un certain air du discours, où tout est naturel, où tout coule de source, où rien n'est affecté, & cependant où tout plaît, où les grandes & les petites choses sont dites avec une grace égale, quoique différentes, où régne, un certain sel & un assaisonnement qui en releve le goût. qui ne laisse rien d'insipide, qui se fait par-tout sentir au Lecteur, qui pique sa curiosité, & qui, pour ainsi dire, excite la soif, *ut non tam sit in singulis dictis, quam in toto colore dicendi.* Quintilien dans Rollin, maniére d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres.

Ce Dôme * si hardi dans sa rare structure,
Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui sçait charmer les yeux.
On n'admire d'abord ni sa vaste étenduë,
Ni ses murs si vantés, qui percent dans la nuë;
De l'édifice entier le juste assortiment
Plaît en chaque partie, & brille également.
Ne vous réglez jamais que sur les grands modéles,
Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles;
Qu'un Critique de mots débite hardiment:
Combien de faux esprits entêtés sottement
D'imaginations toûjours mal assorties,
Font dépendre le tout d'une de ses parties!
Ils parlent en Sçavans des préceptes de l'Art
Et dans leurs vains Ecrits les laissent à l'écart:
Ils font de leur raison un honteux sacrifice,
Et décident toûjours au gré de leur caprice.
Le fameux Chevalier que la Manche a produit,

REMARQUES.

* Le Dôme de S. Pierre.

Vers 81. [*Qu'un Critique de mots débite hardiment.*] Un Grammairien auroit mauvaise grace de chicaner ces beau Vers de Racine.

Je t'aimois inconstant; qu'eussai-je fait fidéle?

parce qu'en rigueur il faudroit dire *je t'aimois lors même que tu étois inconstant, qu'eussai-je fait, si tu avois été fidele.* Cela se sous-entend sans peine: & ces sortes de petites licences de construction bien loin d'être des fautes, font souvent un des plus grands charmes de la Poësie: il est donc d'un habile Critique, selon la pensée de Quintilien, d'ignorer, ou plûtôt de paroître ignorer de semblables minuties. *Inter virtutes Grammatici habebitur aliqua nescire.*

Vers 84. (*Font dépendre le tout d'une de ses parties.*) Le sort des gens sans génie, comme l'a remarqué l'Auteur des Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture, est de s'attacher principalement à quelque partie de l'Art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrès, qu'elle est la seule partie importante de l'Art. Le Poëte, dont le talent est de rimer richement, regarde comme médiocre tout Poëme dont les rimes sont négligées, quoiqu'il soit quelquefois admirable par l'invention & par la nouveauté des pensées. Tous les Hommes veulent que le genre qu'ils ont reçû du Ciel, soit le genre de mérite le plus important dans la société. *Tome 2. page 350. & 351.*

Par ſon humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poëte autrefois fit l'heureuſe rencontre,
Habile en ce métier auſſi-tôt il ſe montre ;
Parle d'un air raſſis en termes pleins de ſens
Des régles du Théâtre, & des Piéces du tems ;
Soutient que s'écarter des régles d'Ariſtote,
C'eſt parmi les écuëils naviguer ſans pilote,
D'un ſujet qu'au Théâtre il prétendoit donner,
Notre Auteur avec lui ſe mit à raiſonner ;
Trop heureux s'il pouvoit mériter le ſuffrage,
Et ſuivre les avis d'un ſi grand perſonnage :
De ſa Piéce il fit voir la ſage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action :
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance :
Une choſe déplut ; le Rimeur par prudence
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ-clos.
Supprimer un combat, s'écria le Héros !
Oüi ſans difficulté, quand on prétend écrire
Suivant les ſages Loix du Cenſeur de Stagire.
Non, dit le Chevalier, *non de part tous les Dieux* !
Ariſtote écrivoit & penſoit beaucoup mieux :
Chevaliers, Ecuyers, leurs Courſiers & leurs Armes
Embeliſſent la Scène & lui prêtent des charmes.
Quel Théâtre aſſez grand pour un tel appareil ;
Vous joüerez en plein champ à l'aſpect du Soleil.

REMARQUES.

Vers 95. (*Soutient que s'écarter des régle d'Ariſtote.*) Si dans ces derniers tems on a conteſté à Ariſtote la qualité de Prince des Philoſophes, on s'accorde aſſez à le reconnoître pour le Prince des Critiques. Le P. Rapin, dans ſes Paralleles, avoit dit avant notre Auteur, que ſa Poëtique n'eſt à proprement parler que la nature miſe en méthode, & le bon ſens reduit en principes : Il n'a cependant jamais été Poëte ; & ſi les Vers que Diogéne Laërce lui attribuë, ſont véritablement de lui, ils ne peuvent lui en mériter la réputation. M. Pope l'appelle en deux endroits de ce Poëme le Stagirite, parce qu'il étoit né à Stagire petite Ville de Macédoine, nommée aujourd'hui Lyba Nova.

C'est ainsi qu'un Censeur épris de sa chimére,
Se sert pour s'égarer du sçavoir qui l'éclaire.
Le style chez les uns tient toûjours lieu d'esprit ;
Pourvû qu'on paye en mots, du reste ils font crédit.
C'est par la diction qu'ils jugent d'un Ouvrage ;
Pour vanter un écrit ils n'ont que ce langage :
Le style est merveilleux ; mais à l'égard du sens,
Sur la foi de l'Auteur ils s'en tiennent contens.
Tout écrit qui de mots offre un vain étalage,
Est un arbre étouffé sous un épais feüillage :
Le Jardinier avide y cherche en vain du fruit.
Un frivole Ecrivain dont le brillant séduit,
Par ses fausses couleurs au Prisme assez semblable
Pour vouloir tout orner, rend tout desagréable ;
La Nature n'est plus reconnoissable aux yeux ;
Tout est également riant & gracieux.

REMARQUES.

Vers 117. [*Le stile chez les uns tient toûjours lieu d'esprit.*] Quand vous voyez, disoit Séneque, un ouvrage poli avec tant de soin & tant d'inquiétude, vous en pouvez conclure qu'il par d'un esprit médiocre & occupé de petites choses. Un Ecrivain qui a l'esprit grand & élevé, ne s'arrête point à de telles minuties, il parle & il pense avec plus de grandeur, & l'on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé & naturel qui marque un homme riche de son propre fonds, & qui ne cherche point à le paroître. N'attendez rien de grand ni de solide de ces jeunes gens si frisés & si poudrés, *totos de pixide*, qui sont toûjours devant le miroir, & à la toilette ; il en est de même de tout Auteur, qui donne trop d'attention à la beauté du stile, au choix & à l'arrangement des mots. *Ep.* 151.

Vers 128. (*Pour vouloir tout orner, rend tout désagréable.*) Quintilien a dit de Sénéque, qu'il étoit rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis* ; mais on en pourroit dire avec autant de raison qu'il est rempli de beautés désagréables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroit avoir eu de ne rien dire simplement, & de tourner tout en forme de pointes. Il est impossible, dit le P. Jouvency, qu'il n'échappe une infinité du choses froides & puériles à tout homme qui affecte de donner un tour fin & délicat, à tout ce qu'il écrit, & qu'il ne lui arrive enfin de perdre par un grand nombre de traits forcés & insipides, la réputation de bel esprit, qu'une ou deux pensées rares & ingénieuses lui avoit acquise. *Nicole, Traité de l'Education d'un Prince, 2. Part. & Jouvency, de arte discendi & docendi.*

Comme on voit du Soleil la féconde lumiére
Répandre des beautés la Nature entiere,
Et sans les altérer, dorer tous les objets;
Il faut orner aînsi jusqu'aux moindres sujets.
Mais un génie outré dans ses fougues altiéres
Admet les faux brillans pour de vives lumiéres.
De ce qui peut frapper uniquement épris,
Des traits vifs & nouveaux il seme ses Ecrits:
C'est un cahos luisant, un amas de pensées,
Et sans ordre, & sans choix, & sans goût entassées,
Vous voyez le Poëte & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent:
S'il faut avec douceur peindre les Graces nuës,
Et présenter sans fard leurs beautés ingénuës,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans,
Et cachent leur peu d'art sous de faux ornemens.
Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture

REMARQUES.

vers 134. (*Il faut orner ainsi jusqu'aux moindres sujets.*) Pour la Poësie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se changent en ornemens naturels. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop. Retranchez-le, il n'y manque rien; il n'y a que la vanité qui en souffre. Fenelon, *Lettre à l'Académie Françoise.*

Vers 139. [*C'est un cahos luisant, un amas de pensées.*] Un Ouvrage qui est par-tout ajusté & peigné sans mélange & sans variété, où tout frappe, où tout brille, un tel Ouvrage cause plûtôt une espêce d'éblouïssement qu'une véritable admiration. Il lasse, & il fatigue par trop d'ornemens, & il deplaît à la longue, à force de plaîre, il faut, dit Ciceron, dans les Ouvrages d'esprit, comme dans la Peinture des ombres, pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumiére. *de Oratore apud Rollin-Lib Laud.*

Vers 145. [*Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans.*] L'Auteur fait ici allusion à ce que les Anciens rapportent d'un jeune Peintre, qui ne pouvant exprimer les traits & les charmes d'Hélene, s'avisa de lui donner une draperie toute brillante d'or & de pierreries, ce qui fit dire à son Maître qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle.

Vers 147. [*Ce que j'appelle esprit c'est la vive peinture.*] Dans les Ouvrages d'esprit, il est deux sortes de beautés; l'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes: Lucain, Sénéque, Tacite & Pline le

Des naïves beautés qu'étale la Nature ;
Qui fait que d'un coup d'œil le Lecteur apperçoit
Un sujet tout entier, & tel qu'il le conçoit.
  L'ombre parmi les jours sagement répanduë,
Anime la Peinture, & trompe mieux la vûë :
De même un style uni dans sa simplicité,
Des traits ingénieux fait sentir la beauté.
Comme trop de sang nuit, & cause la mort même,
Trop d'esprit quelquefois dépare un bon Poëme.
O trop heureux Damis ! si ton esprit fécond
Etoit accompagné d'un jugement profond ;
Si dans tes vifs transports souvent trop d'abondance
De tes brillans Tableaux ne gâtoit l'ordonnance ?
Faut-il donc que l'esprit ne puisse s'accorder
Avec le jugement qui doit le seconder.
Pégase dans son vol n'a que trop de vîtesse ;
C'est à régler son feu que consiste l'adresse.
Ainsi d'un fier Coursier plus on retient l'ardeur,
Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.

REMARQUES.

jeune sont pleins de ces sortes de beautés. L'autre au contraire ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante & délicate qui ne fatigue point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives & agréables ; qui ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet tous les objets qui peuvent le toucher, & d'exprimer toutes les passions & tous les mouvemens qui sont une suite naturelle des choses qu'elles représentent : cette beauté est celle de Térence, de Virgile, de Ciceron, de Tite-Live ; & comme il n'y a point d'Auteurs dont ont ait moins approché que de ceux-là, il est aisé de voir qu'elle est encore plus difficile que l'autre. *Nicole, Traité de l'Education d'un Prince, 2. Part.*

Vers 153. (*De même un stile uni dans sa simplicité.*) On doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout Ouvrage & l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorsqu'il veut que la maniere de s'exprimer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il feroit fort aisé d'entrer dans le même tour ; & qu'il n'y ait que la réflexion sur ce qu'elle a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur. *S. Evremond.*

Que votre expression naturelle & sensée
Par un juste rapport s'unisse à la pensée.
Orner un trait commun de mots majestueux,
C'est parer un faquin d'ornemens somptueux.
Selon votre sujet il faut changer de style,
Prendre un autre air aux champs, un autre air à la Ville.
En formant de vieux mots un bizarre jargon,
D'autres se sont flatés d'acquérir du renom.
Anciens seulement dans leurs phrases usées,
Modernes dans le tour de leurs froides pensées.
Des riens si travaillés déshonorent l'esprit;
Le Sot en est la dupe, & le Sçavant en rit.
Je m'imagine voir un Cadet de Province
Etaler à la Cour d'un air content & mince
Des habits hors de mode achetés au hazard :
Ces froids imitateurs des défauts de Ronsard,
Paroissent anciens, comme un Singe comique
Ressemble à nos Ayeux dans un pourpoint antique.
Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots;
Ils plaisent rarement trop vieux ou trop nouveaux.
Imitez sur ce point la prudente méthode,

REMARQUES.

Vers 167. (*Que votre expression naturelle & sensée.*) Comme les mots sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils doivent naître. Les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes, & les suivent comme l'ombre suit le corps. Ciceron, *de Oratore*, *lib.* 2.

Vers 185. (*Montrez-vous circonspect dans le choix des vos mots.*) En géneral on doit être fort en garde contre les nouveaux mots. L'abondance n'est pas toûjours une marque de la perfection des Langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisement dans la multitude des mots. ce qui arrive par le peu de soin qu'on prend de choisir les termes propres & usités, & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce que l'on veut sans avoir égard à l'usage ni au genie de la Langue; ainsi à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche du tems de Domitien & de Trajan, que sous les premiers Empereurs. Bouhours, *Entretretiens d'Ariste & d'Eugene sur la Langue Françoise.*

Dont le Sage se sert à l'égard de la mode :
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter :
Qu'il est de vains Lecteurs, dont l'étrange manie
Ne décide des Vers que par leur harmonie !
Sont-ils doux & coulans ? dès-lors ils sont parfaits :
Ont-ils quelque rudesse ? ils le trouvent mauvais.
De mille attraits divers en vain brille une Muse,
Sa voix, sa seule voix leur plaît & les amuse.
Appollon n'est pour eux que le Dieu des beaux airs ;
Peu touchés des leçons qu'il mêle dans ses Vers,
Leur esprit tout entier passe dans leurs oreilles.
Esclaves de leurs sens par une erreur pareille,
Au lieu de profiter d'un Cantique touchant,
Ils ne sont occupés que des beautés du chant.
Frivoles amateurs d'une vaine cadence
L'art de coudre des mots fait toute leur science!
Leurs Vers vuides de sens, montés au même ton
Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vrai son.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits sublimes,
Mêmes expressions & toûjours mêmes rimes.

REMARQUES.

Vers 192. [*Ne décide des Vers que par leur harmonie.*] On ne peut nier que l'harmonie n'ait un pouvoir merveilleux pour plaire, mais même pour faire impression sur les esprits. Il n'est guéres possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme l'entrée. Au contaire l'homme écoûte volontiers ce qui lui plaît, & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit. *Voluptate ad fidem ducimur*, dit Quintilien.

Vers 204. (*L'Art de coudre des mots fait toute leur science.*] Les mots ne sont que pour les choses. Les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvûës de sens, ne doivent être regardées que comme un sens vuide & méprisable qui n'a rien que de ridicule & d'insensé : au contraire, ajoûte Quintilien, il faut faire cas des raisons & des pensées solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque maniere qu'elle se montre, est toûjours aimable.

Vers 208. (*Mêmes expressions & toûjours mêmes rimes.*) Tous

Par-tout où vous voyez couler *des clairs ruiſſeaux*,
Il faut vous préparer *au doux chant des oiſeaux.*
On apperçoit toûjours *une jeune Bergere*
Aſſiſe mollement *ſur la tendre fougere.*
Entendez-vous les eaux *murmurer & frémir*,
Vous n'êtes pas en vain ménacé *de dormir.*
Et pour finir des Vers dont la rime eſt uſée,
Vient un je ne ſçai quoi, qu'ils appellent penſée ;
Un rien embarraſſé dans un tiſſu de mots,
Un certain feu follet qui contente les ſots.
  Pour vous, abandonnez à leur monotonie
Ceux qui n'aiment en Vers qu'une froide harmonie ;
Diſtinguez avec ſoin une mâle douceur,
D'avec un ſtyle mou qui fait languir le cœur.
Par des ſecrets cachés aux Poëtes vulgaires
Uniſſez dans vos Vers les qualités contraires :
Auſſi doux que *VValler*, auſſi fort que *Denham*,

REMARQUES.

ce morceau eſt emprunté de M. de S. Evremond, dans ſa Lettre au Maréchal de Creqny.

Vers 216. (*Vient un je ne ſçai quoi, qu'ils appellent penſée.*) Quoique certains Auteurs, dit M. Rollin, mettent une grande diverſité dans leurs penſées, il y régne cependant un certain tour un peu trop uniforme, qui termine la penſée par un trait court & vif en forme de Sentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des Périodes, comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre. Ces ſortes de traits étoient, ſelon Sénéque même, inconnus à l'Antiquité, & ſemblent par leur affectation étudiée, placés dans la ſeule vûë de mandier l'applaudiſſement : ils ne laiſſent pas cependant de donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours pourvû qu'on les y employe avec retenuë, & avec diſcernement. *Maniere d'étudier, & d'enſeigner les Belles-Lettres. Tome 3.*

Vers 225. (*Auſſi doux que VValler.*) Ce Poëte s'eſt fait géneralement admirer par la délicateſſe & par l'élevation de ſon genie. Ses Vers ont une douceur & une harmonie qui lui eſt particuliere. Il étoit fort lié avec la Ducheſſe de Mazarin, & avec M. de St. Evremond. M. de la Fontaine, qui entretenoit auſſi commerce avec lui, l'appelle l'Anaon d'Angleterre. Voluptueux comme ce Poëte, l'amour qu'il avoit pour le plaiſir, ne lui permit jamais de faire de longs ouvrages. Il ſembloit

Soyez tout à la fois & nerveux, & touchant.
Que votre Poësie, & forte & naturelle,
Me soit de la Tamise une image fidelle.
Soyez profond, mais clair; soyez doux sans lenteur;
Plein sans vous déborder, rapide sans fureur.
La danse met en œuvre & la force & l'adresse,
Et sçait donner au corps la grace & la souplesse.
De même un style aisé ne vient point du hazard,
Un bon esprit le doit aux préceptes de l'Art.
Mais c'est peu dans un Vers que de fuïr la rudesse;
Il faut que le son même avec délicatesse
Fasse entendre au Lecteur l'action qu'on décrit;
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.

REMARQUES.

qu'il n'écrivit que pour son amusement, celui de sa maîtresse & de ses amis. Les Anglois le comptent parmi les Poëtes Liriques, & le regardent en ce genre comme un des meilleurs de leur Nation. Il fit cependant sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un Poëme sur l'Amour divin en six Chants, & quelques autres Poësies pieuses. *Extrait de l'Abregé de sa vie, qui se trouve à la tête de ses Oeuvres.*

Vers 225. (*Aussi forts que Denham.*] Denham s'est rendu célebre par un Poëme intitulé, *Cooper's hill.* C'est la description des bords de la Tamise aux environs de Londres, qu'on découvre du haut de la Montagne dont le Poëme tire son nom. Quelques Critiques en trouvent le style dur & raboteux; mais tous conviennent que les pensées en sont d'une force & d'une élevation surprenante. Ses autres Poësies ne sont pas de la même beauté.

Vers 227. [*Que votre Poësie & forte & naturelle.*] Ces quatre Vers sont de ce même Denham & sont cités par M. de Voltaire dans son Essai sur le Poëme Epique. Ils m'ont paru si beaux que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de les retrouver ici.

Vers 234. (*Un bon esprit le doit aux Préceptes de l'Art.*] C'est proprement pour l'élocution, dit Quintilien, que l'Art est nécessaire, car le reste dépend plus de la Nature. Mais quand on a étudié à fond la Langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & sérieuse des bons Auteurs, on s'est fait un fonds de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit des connoissances nécessaires à son sujet, la diction ne coûte presque rien. Quand on compose il en est alors des mots comme des domestiques dans une Maison bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toûjours prêts au besoin *L. 8. & Cic. de Oratore, L. 3.*

Vers 238. (*Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.*) *Rebus accommodanda compositio, ut asperis*

Que le ſtyle ſoit doux, lorſqu'un tendre Zéphire,
A travers les Forêts s'inſinuë & ſoupire.
Qu'il coule avec lenteur quand de petits ruiſſeaux
Roulent tranquillement leurs languiſſantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage;
Le Vers comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax ſouleve & lance un énorme Rocher,
Le Vers appéſanti tombe avec cette maſſe.
Voyez-vous des Epics éfleurant la ſurface,
Camille dans un Champ qui court, vole & fend l'air,
La Muſe ſuit Camille, & part comme un éclair.
Par les divers accens du fameux Timothée
Admirez comme l'ame émuë & transportée,
Quitte & prend tout à coup de nouveaux ſentimens:
Quand il change de ton, différens mouvemens
Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexandre:
Il s'anime, il s'irrite, il veut tout entreprendre;
Implacable Guerrier, foible Amant tour à tour,
La gloire dans ſon cœur combat avec l'Amour:

REMARQUES.

aſperes etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente aquè audientem exhorreſcere. D'où il eſt aiſé de voir, comme le remarque ailleurs Quintilien, de qui j'ai tiré ce paſſage, qu'il n'y a point de mots, quelques durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une habile main, ne puiſſent contribuër à l'harmonie du diſcours, comme dans un Bâtiment, les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. *L. 9. cap. 4.*

Vers 249. (*Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air.*) M. Pope a tiré cette idée de Virgile.

Illa vel intactè ſegetis per ſumma velaret
Gramina, nec teneras curſu laſiſſet ariſtas. Eneid. l. 7. v. 808.

Vers 251. (*Par les divers accens du fameux Timothée.*) Il étoit Miléſien, fils de Terſandre auſſi célebre Muſicien. Il ajoûta à la Harpe la dixiéme & la onziéme corde. Ce que M. Pope dit ici du pouvoir de ſa Muſique ſur le cœur d'Alexandre, eſt confirmé par les anciens Auteurs. Ils en rapportent encore pluſieurs autres exemples, qui ſemblent ſi bien prouvés, qu'il n'y a que les Muſiciens de nos jours qui ayent intérêt de les révoquer en doute.

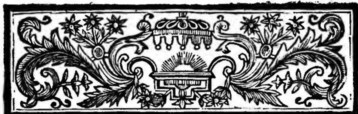
Avec transport tantôt il demande ses armes,
Et tantôt il soupire & se baigne de larmes.
Un Grec sçut triompher du Vainqueur des Persans,
Et le Maître du Monde obéït à ses Chants.
Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie,
Quand avec de beaux Vers sa force est réünie !





SOMMAIRE.

Deux excès également à éviter pour un Critique, la flâterie & la malignité. Régle qu'il doit suivre pour tenir un juste milieu entre un dégoût chagrin que rien ne contente, & une facilité outrée qui approuve tout. Détail des divers préjugés qui corrompent les jugemens des Critiques. Prévention, soit en faveur des Anciens, soit en faveur des Modernes, ou même des Ecrivains d'une certaine Nation. Il est des Critiques qui réglent leurs jugemens sur ceux des autres, sur le nom de l'Auteur, sur leurs craintes, ou sur leurs espérances, sur le goût de leur siécle, &c. De l'esprit de parti; de l'envie; combien elle est funeste, & cependant utile à ceux qui en sont l'objet. Vanité & misére de ce qu'on appelle bel esprit. La jalousie est la maladie & le fleau ordinaire des Poëtes. On ne rend ordinairement justice aux grands Hommes qu'après leur mort. Jusqu'où va l'acharnement & l'animosité des mauvais Auteurs contre les bons. On déplore cette fureur, & on exhorte les Critiques à tourner plûtôt leurs armes contre l'obscenité & contre l'irréligion. Peinture de l'excès, où ces deux vices furent portés en Angleterre sous le Régne de Charles II.



ESSAI SUR LA CRITIQUE.

CHANT TROISIEME.

N vain contre l'erreur s'arme-t-on de ſcience :
Le Sçavant doit payer tribut à l'ignorance,
Toûjours quelque défaut obſcurcit ſes Ecrits ;
Tel eſt le triſte ſort des plus rares eſprits.
Conſultez donc le but qu'un Auteur ſe propoſe.
S'il tient ce qu'il promet, que faut-il autre choſe ?
Si ſon deſſein eſt bon, s'il eſt exécuté,
Si le ſtyle eſt correct & plein de netteté,
N'effacez point ſon nom du Temple de Mémoire,
Quelques traits négligés n'ôtent rien à ſa gloire.
Evitez tout excès en parlant d'un Auteur ;
J'aborre un envieux, je mépriſe un flâteur.

REMARQUES.

Vers 12. [*J'abhorre un envieux, je mépriſe un flâteur.*) Soyez ou plus, ou moins, ou auſſi habile, écrivoit Pline le Jeune à un de ſes amis, vous avez également intérêt à loüer celui qui vous ſurpaſſe, que vous ſurpaſſez, ou qui vous

Condamner un Ecrit ſur une minutie,
C'eſt négliger le fonds pour la ſuperficie.
Voyez le tout en gros : que le plaiſir malin
De répandre avec art un dangereux venin,
Ne vous dérobe pas ce plaiſir ſi loüable,
Que donne aux bons eſprits un Ouvrage admirable.
Mais auſſi n'allez point par un autre défaut
Au moindre trait d'eſprit vous recrier trop haut.
Un ſot ſans ceſſe admire, un homme ſage approuve:
A travers un broüillard le Voyageur éprouve,
Que les objets confus en paroiſſent plus grands ;
Tout s'agrandit de même aux yeux des ignorans.
Différens préjugés entés ſur la Nature,
Du jugement humain corrompent la droiture :
Les uns pour nos Auteurs affectent du mépris,
Les autres des François rejettent les Ecrits ;

REMARQUES.

égale ; celui qui vous ſurpaſſe, puiſque vous ne pouvez mériter de loüanges s'il n'en eſt pas digne : celui que vous ſurpaſſez ou qui vous égale, puiſque la gloire qui lui revient, rehauſſe néceſſairement la vôtre. *L. 6. Ep.* 17.

Vers 13. (*Condamner un Ecrit ſur une minutie.*) Virgile en eſt-il moins admirable pour être tombé dans quelques mépriſes, comme lorſqu'il met des Cédres en Italie, des Cerfs en Afrique, & des crains ſur le cou des Serpens, auſſi bien que ſur ce qu'il dit du Sacrifice de Didon, ſuivant l'uſage des Romains, ou de l'immolation du Taureau à Jupiter? De ſemblables fautes n'échappent aux bons Auteurs, dit le P. Rapin, que parce que leur eſprit occupé des grandes idées ne peut deſcendre juſqu'aux petites.

Vers 24. (*Tout s'agrandit de même aux yeux des Ignorans.*] Les merveilles, dit un Auteur, fuyent devant les yeux ſçavans.

Vers 25. (*Différens préjugés entés ſur la nature.*] Les différentes paſſions des Hommes, leurs conditions, leurs emplois, leurs qualités, leurs inclinations, leurs liaiſons, leurs études, leur patrie & leurs engagemens mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choſes, & leur font ſouvent penſer aujourdhui de très-bonne foi le contraire de ce qu'ils penſoient hier : il eſt donc de la ſageſſe de bien connoître le caractère, la profeſſion, & ſur-tout les intérêts d'un Auteur, pour faire le diſcernement de ce qu'on peut attribuër à ces différens préjugés d'avec ce que la liberté & le dégagement d'eſprit lui eût dicté en d'autres circonſtances & dans d'autres ſituations. *Jugement des Sçavans Tome 1er.*

AUX

Aux Modernes ceux-ci donnent la préference,
Ceux-là des Anciens adorent l'excellence :
Toute Secte prétend avoir seule la Foi ;
Tout Peuple sur le goût veut seul donner la Loi,
On voudroit que le Ciel du bon sens trop avare,
En eût fait aux humains un don encore plus rare,
Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaisans,
Cet Astre moins fécond eût borné ses présens.
Les Peuples du Midi vantés par leur science,
Ne ressentent pas seuls sa benigne influënce ;
Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord,
Leur esprit moins boüillant est plus mur & plus fort.
C'est le même flambeau qui luit dans tous les âges,
Il donne à notre tems des Sçavans & des sages ;
Il en prépare encor pour les Siécles futurs.
Les jours tantôt plus clairs & tantôt plus obscurs,
Des choses d'ici bas éprouvant l'inconstance,
Ont leurs accroîssemens comme leurs décadences :
Tous les Siécles ainsi plus ou moins éclairés,

REMARQUES.

Vers 29. (*Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence.*] Les uns pleins de chagtin contre leur siécle mettent les Anciens bien haut uniquement pour rabaisser leurs Contemporains. C'est d'ailleurs un moyen assuré de faire éclater son érudition ; les loüanges qu'on donne aux célébres Auteurs de l'antiquité, supposent qu'on les entend parfaitement; les autres au contraire plus jaloux de la réputation de bel esprit, que de celle des sçavans croiroient faire tort à leur propre gloire, s'ils accordoient aux Anciens quelque supériorité sur les Modernes, & c'est ainsi que le même amour propre jette les hommes dans des partis entiérement opposés. *V. Fontenelle, digression sur les Anciens & les Modernes, & la recherche de la Vérité. I. Partie.*

Vers 47. [*Tous les siécles ainsi plus ou moins éclairés.*) Un Auteur a remarqné que dans tous les siécles les grands Hommes ont presque tous été Contemporains, & que les Arts & les Sciences y sont arrivés à leur plus grande splendeur par un progrés subit, & qu'ils ne se sont soûtenus dans cet état florissant, que pendant un petit nombre d'années : non-seulement les plus grands Peintres de toutes les Ecoles ont vêcu dans le même tems, mais ils ont été les Contemporains des grands Poëtes leurs Com-

Par de rares esprits ne sont pas illustrés :
Réglez sur le vrai seul votre juste suffrage,
Et sans chercher leur nom, leur Pays ou leur âge,
Prisez les bons Auteurs, & blamez les mauvais.
D'eux-mêmes quelques-uns ne prononcent jamais,
Actifs à ramasser ce que pense la Ville,
Chez eux le jugement est un meuble inutile.
Tout faux raisonnement est par eux adopté ;
Ils en font les honneurs sans l'avoir inventé.
Et d'autres plus légers sans chercher davantage ?
Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage ;
C'est donc telle personne & non pas tel Ecrit,
Que leur censure approuve, ou bien qu'elle proscrit.
Mais je hais encor plus l'insipide arrogance
D'un Homme né sans goût & plein de suffisance,
Qu'on souffre dans le monde à titre de Sçavant,
Critique, infâtigable à la table d'un Grand :
Il doit compte à *Mylord* des doctes bagatelles
Dont les jolis esprits amusent les ruelles.
Oh ! que ce Madrigal seroit de bas aloi,
S'il étoit d'un Auteur tel que Silvandre ou moi !
Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le pere,
Il devient un chef-d'œuvre ; on louë, on exagére,

REMARQUES.

patriotes. Les tems où les Arts ont fleuri se sont encore trouvés féconds en grands Sujets dans toutes les Sciences: dans toutes les Vertus & dans toutes les Religions. *Voyez Velleius Paterculus Lib.* I. *& l'Auteur des Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture, Tome* 2. *Sect.* 3.

Vers 58. [*Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage.*] Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par celui qu'on s'est deja acquis. *La Bruyere, caractères de ce siécle.*

Vers 69. (*Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le pere.*) L'idée qu'on a des Grands, de l'élévation de leurs sentimens, & sur-tout de leur éducation, en impose souvent sur leurs Ouvrages : mais ce préjugé ne dure que pendant leur vie ; la mort les remet dans l'égalité commune ; & les Critiques ne les épargnent pas plus que les autres, dès qu'ils n'ont plus rien à craindre ou à espérer d'eux.

Le tour en eſt charmant, & le ſtile épuré :
Tout défaut diſparoît devant ſon nom ſacré.
Le préjugé conduit le crédule vulgaire ;
Mais les Sçavans trompés par un abus contraire
Combattent la raiſon pour être ſinguliers,
Et ſe piquent d'avoir leurs goûts particuliers ;
Ils ont pour la plûparr vieilli dans l'habitude
De chercher le bon ſens loin de la multitude,
Et ſi par un hazard le Peuple penſoit bien,
Ils raiſonneroient mal pour ne le ſuivre en rien :
De même en s'éloignant du ſimple Catholique,
Par un excès d'eſprit ſe perd le Schiſmatique.
D'autres toûjours changeans, flotent dans leur ſçavoir
Et blâment le matin ce qu'ils vantent le ſoir :
Ils traitent une Muſe ainſi qu'une Maîtreſſe,
Tantôt ſon fol Amant l'adore & la careſſe ;
Et tantôt il l'outrage aux yeux de ſes rivaux.
Ils tiennent tour à tour pour le vrai, pour le faux :
A préſent vos amis, bien-tôt vos adverſaires ;
Le même jour les voit dans deux partis contraires.
Du Siécle où nous vivons aveugles Partiſans,
C'eſt le ſeul, ſelon nous, où regna le bon ſens :
Nos peres étoient bons, mais ſans goût, ſans fineſſe ;
Nos enfans héritiers de la même foibleſſe,
Prétendront à leur tour en ſçavoir plus que nous,
Et ſe croiront en droit de nous traiter de fous.
Notre Iſle de tout tems féconde en Fanatiques :
Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques :

REMARQUES.

Vers 94. (*Nos enfans héritiers de la même foibleſſe.*) Il n'y a perſonne, dit M. de Fontenelle, qui n'entre tout neuf dans le monde, & les ſottiſes des peres ſont perduës pour les enfans.

Vers 98. (*Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques.*) Les Anglois ſe glorifioient autrefois d'avoir ſeuls fourni plus de Commentaires ſur le Maître des Sentences, que tout le reſte de l'Europe. Un de leurs

La science des mots faisoit tout leur sçavoir ;
Il sembloit que la Foi soumise à leur pouvoir,
Ne fût que pour fournir aux combats de l'Ecole
De chicannes sans fin la matiére frivole :
Chacun d'eux à couvert dans sa subtilité,
Montroit trop peu de sens pour être réfuté.
Et Scotiste, & Thomiste aujourdhui sont tranquilles
La raison a mis fin à leurs guerres civiles.
Si donc selon les tems quoique la même en soi,
Sous différens dehors on a montré la foi,
Faudra-t'il s'étonner que l'esprit s'accommode,
Au bisarre pouvoir de l'inconstante mode ?
Souvent du naturel les Auteurs s'écartans,
Sont forcés d'obéïr au mauvais goût du tems.
Le bon sens les contraint de suivre la folie,
Qui malgré la raison s'est enfin établie :
Trop satisfait de voir leur ouvrage durer,
Tant qu'il plaît à des sots de lire & d'admirer.
Tout homme de parti n'estime d'ordinaire,

REMARQUES.

Ecrivains soûtient que la Scholastique étoit en usage parmi eux long-tems avant qu'elle fût connuë dans l'Université de Paris, & qu'ils l'avoient emporté sur toutes les autres Nations par la subtilité de leurs raisonnemens, & par l'artifice de leurs disputes. Heureusement nous n'avons plus aucun intérêt de leur disputer une prééminence qu'ils font aujourdhui gloire d'abandonner. *Voyez les Jugemens des Sçavans.*

Vers 100. [*Il sembloit que la Foi soûmise à leur pouvoir.*) Si la Théologie souffrit pendant plusieurs siécles les vaines subtilités de la Logique, & du défaut de méthode si justement reproché aux Sectateurs d'Aristote ; n'a-t'elle rien à craindre aujourdhui de cet esprit de systême, de Métaphysique, & même de Géométrie, que la Philosophie de Descartes a introduit parmi quelques-uns de nos Théologiens ?

Vers 117. [*Tout homme de parti n'estime d'ordinaire,*) Ces sortes de jugemens se font souvent de bonne foi. On n'y pense pas dit l'Auteur de la Recherche de la Vérité ; mais l'amour propre y pense pour nous, & sans que nous nous en appercevions ; car il en est de cet amour propre, comme de la chaleur qui est dans le cœur de l'Homme, & qui ne se sent pas, quoiqu'elle donne le mouvement à toutes les parties du corps.

Que ceux de ſon état, ou de ſon caractère,
Et s'arroge le droit d'obliger l'Univers
A ſuivre aveuglement ſes caprices divers.
On croit aimer les bons; hélas! dans d'autres hommes,
C'eſt nous que nous aimons, aveugles que nous ſommes.
Les Sçavans diviſés en partis différens,
Sont doublement aigris contre leurs concurrens.
Sur l'illuſtre *Dryden* l'orgueïl & la malice
Epuiſérent long-tems leur amére injuſtice;
Son bon ſens triompha de leurs fades bons mots,
Et *Dryden* à ſon char enchaîna ſes Rivaux.
Le vrai mérite enfin l'emporte ſur l'envie,
Si par un coup du Ciel il réprenoit la vie,
Des *Milbournes* jaloux, des *Blakmores* nouveaux

REMARQUES.

Vers 125. (*Sur l'illuſtre Dryden....*) Dryden eſt regardé comme le plus grand Poëte d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de Vers qui ſont ſortis de ſa plume. On l'accuſe d'avoir quelquefois abuſé de ſa facilité. Il eſt plein d'inégalités. Mais dans ceux de ſes Ouvrages où il s'eſt le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'eſprit de ſon Pays, mais on l'admire toûjours. Nous avons de lui quelques Tragédies, & un grand nombre de Comédies. Il a traduit en Vers pluſieurs Poëtes Latins. Sa Traduction de Virgile lui a fait un honneur infini dans ſa Nation. Il avoit eû des penſions conſidérables de la Cour: mais ſur la fin de ſa vie, les caballes de ſes ennemis, peut-être même ſa mauvaiſe conduite, les lui firent retrancher, & il eſt mort dans la miſére. Ses Ouvrages ſont trois Volumes *in-folio*, ſans compter les Fables qui ſont *in-octavo*, & qui ſont très-eſtimées.

Vers 131. (*Des Milbournes jaloux.*) L'Auteur des Remarques ſur la Dunciade de M. Pope, l'appelle le plus généreux de tous les Critiques, parce que s'étant aviſé d'écrire contre la Traduction de Virgile par Dryden, il fit la juſtice à ce grand Poëte d'en publier en même tems une autre de ſa façon; elle fut trouvée ſi pitoyable qu'elle ne ſervit qu'à faire éclater la gloire de Dryden, & la honte de ſon Critique.

Vers 131. (*Des Blakmores nouveaux.*] Le Chevalier Richard Blakmore eſt le Scuderi d'Angleterre. Il a écrit pluſieurs Romans en Vers, ſous le titre de Poëme Epique. Il enfante, dit-on, tous les ans un gros volume. On prétend cependant qu'il a fait un Poëme ſur la Création, qui mérite d'être lû. C'eſt un Ouvrage philoſophique dans le goût de Lucrece, mais dont les principes n'ont rien de conforme à ceux du Poëte Epicurien.

Armeroient pour le perdre ennemis & rivaux.
Qu'Homére rénaissant vienne chanter Achille,
Les Enfers irrités vomiront un Zoïle.
Comme l'ombre fait voir la vérité du corps,
Ainsi la pâle envie avec ses vains efforts,
Au mérite éclatant ajoûte un nouveau lustre :
Tout Auteur envié devient bien-tôt illustre,
A peine le Soleil paroît sur l'Horison,
Qu'aussi-tôt des vapeurs s'éleve un tourbillon :
Mais ses rayons puissans en forment des nuages,
Dont les vives couleurs, les bisarres images
Augmentent la splendeur de son char radieux,
Et d'un jour plus brillant embélissent les Cieux.
Montrez-vous le premier à loüer le mérite ;
Si-tôt qu'à l'applaudir le Public vous invite,
Votre éloge tardif a perdu tout son prix :
Hélas ! tel est le sort des plus fameux Ecrits,
Sont-ils victorieux des effors de l'envie ?
Leur beauté par le tems leur est bien-tôt ravie.
Un langage correct au tems de nos Ayeux
Est aujourdhui pour nous un jargon ennuyeux.

REMARQUES.

Vers 134. (*Les Enfers irrités vomiront un Zoïle.*) La mémoire de Zoïle a été si odieuse, par cette fureur avec laquelle il s'acharna sur les plus fameux Auteurs, tels que Platon & Isocrate, mais sur-tout Homère, que personne ne s'est soucié de conserver ni ses ouvrages, ni l'Histoire de sa vie. On sçait seulement que sa mort a été violente; & ce qu'il y a de plus étonnant, une punition des injustes emportemens de sa Critique.

Vers 151. [*Un langage correct au tems de nos Ayeux.*) Cela ne peut être vrai que par rapport aux Langues, qui n'ont pas encore acquis toute leur perfection. Dans le tems même où les Langues Grecques & Latines ont été les plus corrompuës, les Ecrivains qui avoient composé dans l'âge où elles étoient dans toute leur force & leur pureté, ont toûjours été admirés. Quoiqu'aujourdhui le stile des Italiens soit fort différent de celui de Machiavel & du Guichardin, les bons Auteurs du siécle de Leon X. ne sont point vieillis pour eux, & l'Abbé Fontanini nous assûre que tous les gens de bon goût de sa Nation les préfé-

Dryden, à qui le ſtile a couté tant de veilles
Bien-tôt comme *Chaucer* bleſſera nos oreilles.
Au bout de ſoixante ans à l'oubli condamné,
L'Ecrivain le plus pur paroîtra ſuranné.
Ainſi que le pinceau dans la main des grands Maîtres,
Sur la toile à leur gré forme de nouveaux êtres;
Que toûjours attentive & prompte à leurs ſouhaits
La Nature s'empreſſe à conduire leurs traits;
En vain de leur couleur la brillante harmonie
Devient avec le tems plus douce, & plus unie:
En vain chaque figure en ſa perfection,
Semble remplie aux yeux de vie & d'action;
Les fragiles couleurs par dégrés ſe terniſſent.
Et tant d'objets vivans avec elles périſſent.
Ah! que du bel eſprit le ſort eſt malheureux!
De tous les dons du Ciel c'eſt le plus dangereux.
Compenſe-t'il jamais les maux que fait l'envie!
Par ſes trompeurs attraits la jeuneſſe éblouïe
S'enyvre d'un encens dont le parfum flâteur
Se diſſipe à l'inſtant, peu durable impoſteur.
C'eſt une tendre fleur que le Printems fait naître,
Qui meurt dans le moment qu'elle vient de paroître.
Qu'eſt-ce donc que l'eſprit, dont on fait tant de cas?
Une Coquette aimable, & brillante d'appas,

REMARQUES.

rent à leurs Contemporains. On peut dire par la même raiſon, que quand la Langue Françoiſe viendroit à ſe corrompre, les illuſtres Ecrivains du ſiécle de Loüis le Grand feront toûjours l'admiration de ceux-là même qui ne pourroient les imiter. *Voyez les Réflexions critiques ſur la Poëſie & la Peinture*, Vol 2. p. 406. *& Fontanini lettera ſulla eloquenza Italiana.*

Vers 154. (*Bientôt comme Chaucer bleſſera nos oreilles.*) Chaucer vivoit dans le quatorziéme ſiécle. Son langage a tellement vieilli, que les Anglois aujourdhui ne l'entendent preſque plus. Il a compoſé un aſſez grand nombre de Contes en Vers. C'eſt l'Arioſte des Anglois, un eſprit riant & fécond, mais peu réglé. Ses Compatriotes admirent l'enjoüement & la naïveté de ſes narrations. Mais il les égaye ſouvent aux dépens des Moines, & quelquefois même aux dépens de la pudeur.

Qui prodiguant ailleurs sa joye, & sa tendresse
Ne porte à son Epoux qu'une froide tristesse.
S'il nous donne le pas sur de foibles Rivaux.
Il faut pour le garder redoubler ses travaux.
Plus on donne au public, plus le Public exige :
Nuit & jour un Auteur médite, écrit, corrige ;
Et dans l'espoir d'un nom travaille incessamment :
Il l'obtient avec peine, & le perd aisément.
Sur d'être critiqué, mais incertain de plaire,
Haï des vicieux, & suspect au vulgaire,
Abandonné des bons, attaqué par les Sots,
Il succombe souvent sous leurs lâches complots.
  Si l'esprit souffre tant de la folle ignorance,
Qu'il trouve un sûr asile auprès de la science.
Autrefois dans leur Art les hommes excellens,
Voyoient récompenser leurs soins & leurs talens.
Que dis-je ? un noble effort avoit aussi sa gloire.
Si l'honneur du triomphe après une victoire,
N'étoit qu'au Géneral par les loix décerné,
Le Soldat à son rang y marchoit couronné,
Dans ce siécle envieux les Maîtres du Parnasse,
Jaloux d'occuper seuls cette éclatante place,
Font de honteux efforts pour en précipiter

REMARQUES.

Vers 181. (*Plus on donne au Public, plus le Public exige.*) C'est ce que M. de St. Evremond exprime admirablement bien en parlant de Corneille : il est, dit il, si admirable en quelques-unes de ces Pieces, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui, me semble mauvais ‘ moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a sçû donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire legérement, il est obligé de nous toucher : s'il ne ravit nos esprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même, & pour nous avoir plû trop souvent, il s'est imposé la loi de le faire toûjours.

Vers 184. (*Il l'obtient avec peine & le perd aisément.*] On ne feroit pas tant de cas de la réputation, si on faisoit réflexion sur l'injustice des hommes à l'établir, ou à la détruire.

Les Poëtes naissans qui tentent d'y monter.
Tandis que chaque Auteur plein d'une bile amere,
Dans ses jaloux transports déchire son confrere,
Les beaux esprits aux mains sont le joüet des Sots.
Toûjours mauvais amis ; s'ils vantent leurs Rivaux,
C'est grimace affectée, & pure bienséance.
Tout Auteur peu loüé, louë avec répugnance.
Est-il lâche moyen, est-il honteux détour?
Que ne suggére pas l'insatiable amour
De ce rien séduisant qu'on nomme Renommée:
Ah ! qu'une telle soif dans votre ame allumée
Ne vous inspire pas cette horrible noirceur.
Qu'on retrouve toûjours l'Homme dans le Censeur.
Le bon sens, du bon cœur doit être inséparable ;
Un grand & noble esprit est indulgent, affable ;
Errer tient du mortel, pardonner est divin.
Mais si d'un cœur outré l'impétueux levain
Vous force d'exhaler sa brûlante furie,
Portez le zéle ardent d'une colére aigrie
Sur mille autres excès plus noirs & plus crians ;
On n'en trouve que trop en ces coupables tems.
Point de graces sur-tout à ces infâmes rimes,

REMARQUES.

Vers 206. (*Tout Auteur peu loüé louë avec répugnance.*) Nous ne loüons ordinairement de bon cœur que ceux qui nous admirent.

Vers 209. (*De ce rien séduisant qu'on nomme Renommée.*) Qu'est-ce donc en général que cette estime, & cette réputation dont on est si follement jaloux? Dans ceux qui nous l'accordent, un jugement fondé sur la vûë d'une petite partie de nous mêmes, & sur l'ignorance de tout le reste. Dans nous-mêmes ce n'est qu'un sentiment de joïe confus & injuste, qui nous fait oublier toutes nos foiblesses & nos imperfections, pour ne nous laisser voir que par le seul endroit par lequel nous avons surpris l'estime du public.

Vers 221. (*Point de grace sur-tout à ces infâmes rimes.*] J'ai été obligé de changer ici trois ou quatre Vers, dans lesquels l'Auteur, du moins au jugement de toutes les personnes que j'ai consultées, en condamnant l'oscenité, sembloit tomber dans le défaut même qu'il blâmoit. Mais aussi faut-il convenir, qu'il n'y a rien

Dont les traits libertins autorisent les crimes :
Rejettez tout Auteur qui dans l'obscénité,
Cherche un honteux remède à sa stérilité.
Mais un esprit poli qui rend le vice aimable,
S'il est moins odieux, en est-il moins coupable ?
Au milieu des douceurs de la prospérité,
D'obscénes Ecrivains, le Royaume infecté,
Vit régner dans nos Vers une affreuse licence.
Le Monarque endormi dans sa molle indolence
Se livroit tout entier aux chatmes de l'amour.
Une Maîtresse alors régloit tout à la Cour,
Vendoit à prix d'argent ou la Paix ou la Guerre,
Et du Prince à son gré gouvernoit le Tonnerre.
Le Ministre d'Etat, bravant le Spectateur,
D'une Piéce sans mœurs, se déclaroit l'Auteur.
Les Belles, sans rougir d'un spectacle lubrique,
Ecoutoient hardiment un Poëte Cynique :
D'un modeste éventail on ne se couvroit plus,
Pour goûter en secret les endroits dissolus ;
Et des Filles osoient apptouver d'un sourire
Des traits qu'avant ce tems elles n'auroient pû lire,
Sans montrer sur le front une chaste pudeur.
L'esprit régnoit alors, mais aux dépens du cœur.
Un sçavoir éclatant tenoit lieu de naissance ;

REMARQUES.

de plus chaste que la langue Françoise : cette même raison m'a obligé de retrancher encore ailleurs deux comparaisons.

Vers 230. [*Le Monarque endormi dans sa molle indolence.*) L'Auteur parle ici de Charles II. dont le caractère est assez connu, le Vicomte de Rochester disoit de lui, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais fait rien de bien.

Vers 235. (*Le Ministre d'Etat bravant le Spectateur.*] M. Pope parle apparemment ici de Villiers, Duc de Bouckingham, connu pour être l'Auteur de deux Comédies admirablement bien écrites. Le sujet de l'une est tiré des nouvelles de Cervantes ; & l'autre intitulée le *Reherſal*, est une Parodie très-ingénieuse des Pieces de Théâtre qui avoient paru de son tems.

Quoique jeune un Seigneur cachoit son ignorance.
La Cour par ses présens flâtoit les beaux esprits,
Et tous avec ardeur polissoient leurs Ecrits.
Sous le Régne suivant vint un autre licence ;
Un Monarque étranger, du lieu de sa naissance
Apporta parmi nous les dogmes de Socin :
On but avidement son dangereux venin.
A l'Eglise, à l'Etat une Etoile fatale,
Nous fit des Hollandois adopter la morale ;
Ils prirent tout notre or, nous leur Religion.
Des Prédicans sans foi parmi la Nation,
Vinrent par intérêt annoncer la réforme ;
Aux panchans de leurs cœurs leur doctrine conforme
Nous fournit des moyens de salut plus aisés :
Les humains par le Ciel leur parurent lésés,
Et dans leurs libertés, & dans leur conscience ;
Ils devoient plus user de leur indépendance,
Dans la crainte que Dieu, sans égard pour leurs droits,
D'un joug trop absolu ne fit sentir le poids.
La Chaire devenuë aux pécheurs complaisante,
Ne fit plus retentir qu'une voix nonchalante :
Le vice plus surpris d'y trouver des fauteurs,
Et rendu moins timide à l'abri des flâteurs,
De modernes Titans par d'horribles blasphêmes
Oserent sans remords attaquer les Cieux mêmes :

REMARQUES.

Vers 250. (*Un Monarque étranger.*] Guillaume III. Prince d'Orange. étoit d'un caractère tout opposé à celui de son Prédecesseur. Elevé dans le bruit des armes, son oreille, dit un Historien Anglois, n'étoit sensible à d'autre harmonie qu'à celle des tambours & des trompettes. Il ne montra jamais de goût pour les beaux Arts, ni d'estime pour ceux qui s'y distinguoient. *History of Ingland in two vol.*

Vers 253. (*A l'Eglise, à l'Etat une Etoile fatale.*) Dans la crainte que ceux qui ignorent jusqu'où va la liberté Angloise, ne soient tentés de croire que j'aurois peut-être un peu chargé ce portrait, je ne puis m'empêcher d'avertir que j'ai suivi, depuis le Vers 228. jusqu'au 280. l'Anglois mot pour mot.

La presse nous transmit leurs funestes Ecrits,
Et la contagion gagna tous les esprits.
Contre ces corrupteurs, contre ces frénétiques :
Tournez votre fureur, vifs & boüillans Critiques :
Percez-les de vos traits, qu'ils tombent sous vos coups
Je ne condamne point un si juste courroux.
Mais n'allez pas aussi vainement ridicules,
Méditer un Auteur avec trop de scrupules,
Et soupçonner par-tout quelque venin caché.
Tout semble également de pustules tâché ;
Une simple rougeur est un charbon funeste,
Au gré du Médecin qui veille sur la peste.

REMARQUES.

Vers 272. (*Et la contagion gagna tous les esprits.*) Les Anglois prétendent que le grand nombre de libertins qui se trouvent parmi eux, ne doit pas faire deshonneur à leur Nation, puisqu'il n'y a, disent ils, que ceux-là même qui feroient hipocrites ailleurs, qui soient libertins en Angleterre.

Vers 277. (*Mais n'allez pas aussi vainement ridicules.*) Un Auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son Ouvrage, & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude qu'on ait dans la maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans ou l'injustice des gens mal intentionnés est un mal inévitable ; & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire dire une sotise. *La Bruyere, Caractère de ce siécle.*]

Fin du troisiéme Chant.





SOMMAIRE.

Qualités du cœur qui sont essentielles au Critique ; amour de la vérité, politesse, modestie, &c. Il doit dire avec liberté son avis aux grands Auteurs, & avec circonspection aux médiocres. Il y en a de si sottement amoureux d'eux-mêmes, & de si incorrigibles, que c'est perdre le tems & se deshonorer soi-même, que de critiquer leurs Ouvrages. Présomption, caractère des petits génies, défiance de soi-même, caractère des génies élevés. Portrait d'un Critique parfait. Histoire de la Critique ; ses différentes révolutions ; de ceux qui se sont distingués dans cet Art parmi les Anciens ; d'Aristote, d'Horace, de Denis d'Halicarnasse, de Petrone, de Quintilien & de Longin. La destruction de l'Empire Romain, & l'inondation des Barbares firent insensiblement disparoître la Critique. Elle se remontra sous le Pontificat de Léon X. Renaissance des Arts, la Poësie, la Musique, la Sculpture, la Peinture, &c. Les Arts passent du Midi au Nord. Le François se distingue par la Critique. A l'exception de quelques esprits du premier Ordre, dont on donne le caractère, la plûpart des

Anglois refusent de se soûmettre aux Loix de la Critique. L'Eloge d'un illustre Poëte Anglois, dans lequel l'Auteur fait entrer plusieurs particularités qui le regardent lui-même, termine ce quatriéme & dernier Chant.





ESSAI SUR LA CRITIQUE.

CHANT QUATRIÉME.



U sage & vrai Critique apprenez la morale ;
Qu'à travers les détours d'un frauduleux Dédale,
Un ſçavant Magiſtrat trouve la vérité,
En jugera-t'il mieux, s'il manque d'équité ?
Ce n'eſt donc pas aſſez que plein d'intelligence,
Le Critique poſſéde une vaſte ſcience,
Que la Nature & l'Art, uniſſant leurs efforts,
Daignent verſer ſur lui leurs plus riches tréſors.
Dans ſes déciſions qu'une candeur aimable,
Aux dures vérités donne un tour agréable :
C'eſt peu par votre eſprit de vous faire eſtimer,
Je veux que le Public s'empreſſe à vous aimer.
En vain votre Critique eſt ſçavante & ſincére ;
De bruſques vérités, un langage ſévére,

Font souvent plus de mal, qu'un mensonge poli.
Pour se faire écouter un Critique accompli
Dépose adroitement l'air & le ton de Maître :
Veut-il être instructif ? il feint de ne pas l'être ;
Il sçait avec douceur entrer dans vos raisons ;
Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.
L'Austére vérité déplaît sans politesse ?
L'orguëil n'écoute point un Censeur qui le blesse ;
Je souffre avec chagrin qu'on me fasse la Loi.
Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi.
Dans le doute jamais ne rompez le silence,
Certain d'avoir raison, un air de défiance
Fera mieux recevoir vos modestes avis.

REMARQUES.

Vers 15. (*Font souvent plus de mal qu'un mensonge poli.*) L'incivilité peut quelquefois passer à la faveur de la vérité, mais jamais le mensonge à la faveur de la politesse : aussi M. Pope ne veut-il dire autre chose, sinon que lorsqu'on veut guérir l'esprit, c'est très-mal s'y prendre que de blesser le cœur ; & que la vérité souffre quelquefois autant de la chaleur de ses défenseurs, que de la malice de ses ennemis.

Vers 17. (*Dépose adroitement l'air & le ton de Maître.*) Tout Homme qui veut nous apprendre quelque chose que nous ignorons, prétend dès-lors avoir plus de lumieres que nous du moins sur le point dont il est question entre lui & nous. Ainsi il présente en même tems deux idées désagréables à l'amour propre ; l'une que nous manquons de lumieres, l'autre que lui qui nous instruit, nous surpasse en intelligence. La premiere nous humilie ; la seconde irrite & excite notre jalousie. Et cette disposition secrete nous rend tout à la fois odieux & la vérité qu'on nous enseigne, & le Maître qui voudroit nous l'enseigner. *Nicole, du moyen de conserver la paix.*

Vers 24. (*Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi.*) Il y a naturellement dans le cœur de l'Homme, je ne sçai quoi de grand, de noble & d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est pourquoi nous relevons volontiers, dit Quintilien, ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaissent eux-mêmes, parce que cela nous donne un air de supériorité ; & que cet état d'abaissement ne laissant plus lieu à la jalousie, un sentiment naturel de bonté en prend aussi-tôt la place. Au contraire, celui qui se fait trop valoir, blesse notre orguëil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse & nous méprise, & qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même, que faire descendre les autres au-dessous de lui. *Instit. lib.* II. *c.* I.

Lorsque

Lorsque dans un travers donnent certains esprits ,
Les plus fortes raisons n'ont plus sur eux d'empire.
Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire ;
Et sans vous aveugler sur votre grand sçavoir ,
Critiquez le matin les Ouvrages du soir.
En vous quand un Auteur place sa confiance ,
Gardez de le trahir par trop de complaisance ,
Que dans tous vos avis regne la vérité ;
Préferez la justice à la civilité ,
Et ne craignez jamais d'allumer la colére
D'un Homme que l'esprit distingue du vulgaire.
Tout Ecrivain vraiment digne d'être admiré ,
Ecoute avec plaisir un Censeur éclairé.
Mais comment s'expliquer avec force & courage ,
Lorsqu'un timide Auteur , en lisant son Ouvrage ,
Le ton de voix tremblant , & les yeux égarés ,
Frémit à chaque mot que vous y censurez,
Critiquer un Seigneur c'est lui faire une injure ,
Il a droit sans esprit de braver la Censure ,
Et peut quand il lui plaît , se donner pour Auteur ,
Comme il peut , sans sçavoir , être reçû Docteur.
Sincére , mais sans fiel , laissez à la Satyre

REMARQUES.

Vers 30. (*Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire.*) Après avoir manqué la premiere gloire , qui consiste à suivre toûjours la vérité , la seconde est de revenir à la vérité, lorsqu'on reconnoît qu'on s'est trompé. L'aveu de ses erreurs suppose dans celui qui le fait un mérite non commun & une élevation d'ame qui sent bien que ses pertes ne sont point capables de lui faire de tort. Au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté , n'a garde de rien hazarder , ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possede.

Vers 45. (*Critiquer un Seigneur c'est lui faire une injure.*) Si la vérité défend de flâter les Grands , la prudence permet quelquefois de respecter en silence leurs foiblesses. Car il n'est pas sûr , disoit un Sçavant , en parlant de l'Empereur Adrien , de se commettre avec un Auteur , qui a trente Légions sur pied pour se venger , ou pour se défendre.

Vers 49. (*Sincére , mais sans fiel , laissez à la Satyre.*) Comme les flâteurs se broüillent avec le Public , pour vouloir trop plaire aux particuliers :

Le dangereux plaisir de mordre & de médire ;
N'allez pas cependant loüangeur ennuyeux ,
Lâchement prodiguer l'encens fastidieux.
Qu'un Auteur importun , que la faim embarrasse ,
S'épuise en traits flâteurs dans une Dédicace ;
Ses éloges forcés ne sont pas mieux reçûs ,
Que les sermens qu'il fait de ne composer plus.
Sur de vils Ecrivains le mieux est de se taire ;
Laissez les Sots en paix dans leurs Vers se complaire,
Leur orgueïl enyvré de mensonges flâteurs
Se console aisément du mépris des Lecteurs.
Le sçavoir ne peut rien contre leur ignorance ,
L'esprit plein de projets , le cœur plein d'espérance ,
Sourds aux cris du bon sens,ils vont toûjours leur train;
Insensibles aux coups , on les déchire en vain :
C'est un sabot qui dort sous le foüet qui l'agite.

REMARQUES.

il arrive aussi que les faiseurs de Satyres se broüillent quelquefois avec les particuliers , en voulant trop plaire au Public. *Le P. Rapin.*

Vers 52. (*Lâchement prodiguer l'encens fastidieux.*] Quelqu'outrées que soient les loüanges , il est bien difficile , dit M. de Fontenelle , qu'elles manquent de vraisemblance pour ceux à qui elles s'adressent. On en rabat seulement quelque chose , pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable. Mais à la vérité on n'en rabat guéres , & on se fait à soi-même bonne composition. On croit souvent mériter des loüanges qu'on ne reçoit pas;& comment ne croiroit-on pas mériter celles qu'on reçoit? *Dialogue des Morts.*

Vers 65. (*C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'agite.*) Cette comparaison ne sera pas du goût de tout le monde ; mais on ne peut condamner ici l'Auteur , qu'on ne condamne en même tems Virgile qui s'en est servi pour nous donner une vive idée du trouble & de l'agitation d'une Princesse : c'est au septiéme Livre de l'Eneïde.

Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent. Ille actus habena
Curvatis fertur spatiis : stupet inscia turba ,
Impubesque manus , mirata volubile buxum ;
Dant animos plagæ.....

Mais je n'ai pû m'empêcher de changer les deux vers suivans. M. Pope y comparoit les misérables Poëtes usés à une *Rosse* , qui ne manque jamais de hausser le pas après après avoir bronché : le mot de *Jade* , qu'on ne peut rendre en notre Langue par que celui

Par leur mauvais succès leur courage s'irrite :
Tel on voit un Joüeur que le malheur poursuit ,
S'animer par la perte au jeu qui le séduit.
Combien en voyez-vous pleins d'une sombre yvresse,
Arriver en rimant jusqu'à la vieillesse ?
D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans ,
Leurs Vers secs & glacés n'ont ni feu ni bon sens :
Et dans les noirs accès de leur mélancolie ,
Ils n'ont d'autre Apollon qu'un reste de folie.
Mais méprisés de tous ils ne sont qu'ennuyeux.
Il est d'autres esprits bien plus pernicieux ;
Un Pédant enyvré de sa vaine science ,
Tout hérissé de grec , & bouffi d'arrogance ,
Qui d'excellens Auteurs retenus mot pour mot ,
Dans sa tête entassés souvent n'a fait qu'un Sot ,
Croit qu'on pense de lui , comme lui-même en pense,
Et que tout doit céder à sa docte impudence.
Jusqu'aux Contes d'*Urfey*, ce grand homme a tout lû,
Et toûjours ce qu'il lit , est par lui combattu ,

REMARQUES.

de Rosse ou d'Haridelle , & dont on ne se sert jamais en Anglois , que pour exprimer un cheval ruïné , ou une femme méprisable par sa malpropreté , ou par ses mœurs , fait une peinture qu'aucun François ne me sçaura mauvais gré de lui avoir épargnée. Je me flâte d'ailleurs que celle que j'y ai substituée,rend assez bien la pensée de l'Auteur.

Vers 71. (*D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans.*) J'ai suprimé encore ici une comparaison, qui a paru contraire à la modestie & à la bienséance de notre Langue.

Vers 77. (*Un pédant enyvré de sa vaine science.*] Il est une ignorance vuide de choses beaucoup moins méprisable , que cette ignorance remplie d'erreurs & d'impertinence que l'on appelle fort souvent science dans le monde. Au reste ces quatre Vers sont de Despréaux Sat. 4. M. Pope les a empruntés presque mot pour mot , & je ne pouvois mieux faire que de les rendre à leur Auteur.

Vers 83. (*Jusqu'aux Contes d'Urfey.*) Outre l'Ouvrage dont il est question , Urfey a écrit plusieurs Comédies qui lui ont fait peu d'honneur. On prétend qu'il avoit du génie pour ces espêces de Vaudevilles , que les Anglois appellent Ballades ; il a vêcu long-tems & n'a cessé de rimer qu'en cessant de vivre.

Les Auteurs, à l'entendre, achettent leurs Ouvrages,
Ou les doivent souvent à de honteux pillages :
Garth du *Dispensary* ne fut jamais l'Auteur . . .
Parle-t'on d'un Poëme ? il en est l'Inventeur. . .
Et si l'on eût suivi . . . Mais voit-on un Poëte,
Corriger les écarts de sa verve indiscrete ;
Contre ces Discoureurs aucun asile ouvert ;
L'Eglise ou le parvis, rien n'en met à couvert.
Fuyez jusqu'aux Autels, leur auguste présence
Ne vous défendra point de leur impertinence ;
Car un Sot ridicule osera pénétrer,
Où les Anges du Ciel craignent même d'entrer.
Sagement circonspect, souvent un peu timide,
Ce n'est qu'avec lenteur que le bon sens décide,
Il aime à s'expliquer toûjours en peu de mots ;

REMARQUES.

Vers 87. (*Garth du Dispensary.*] C'est un Poëme Héroï-Comique en six Chants, intitulé le *Dispensary*, du nom d'une célébre Apoticairerie fondée dans le Collége des Médecins de Londres, pour le soulagement des Pauvres. Samuël Oart Docteur en Médecine, entreprit cet Ouvrage dans le dessein de tourner en ridicule ceux de ses Confreres qui se joignirent aux Apoticaires pour faire tomber un établissement si utile au Public. Ce Poëme est rempli d'une Satyre très-vive & très-piquante contre les abus de la Médecine, & les prestiges de ses divers supports. Les mauvais Auteurs, & les prétendus beaux esprits de sa Nation n'y sont pas plus épargnés. Rien n'est plus riant ni plus neuf que ses descriptions, mais on les trouvera peut être un peu trop chargées à la maniere Angloise. Tous les morceaux m'en ont paru parfaits & finis dans leur genre : je ne sçais cependant s'ils concourent également à la beauté du tout, ou pour mieux dire, s'ils font un tout ; on pourra y trouver plus de finesse & de pensée que dans le Lutrin ; mais je doute que la composition en paroisse aussi sage & aussi réguliere que celle du Poëte François. Dans Boileau, l'Héroïque & le Comique sont, pour ainsi dire, entrelassés avec tant d'Art, qu'on n'y apperçoit jamais l'un sans l'autre ; & que deux genres si opposés semblent se prêter reciproquement des graces mutuelles, au lieu que le Poëte Anglois se jette quelquefois dans des plaisanteries si basses, ou dans des digressions si sçavantes, qu'on perd à tout moment son dessein de vûë, & que tour à tour on s'imagine lire un Poëme, ou purement Comique, ou purement sérieux.

On parle rarement, quand on parle à propos.
Mais par un fol orguëil la sotise obsédée
Se répand en discours, ne suit que son idée ;
Se parle, se répond, pousse son homme à bout,
Ne quitte point sa prise, & fait tête par-tout.
Où trouver un Censeur, dont le juste suffrage
Soit un garant certain du prix de votre Ouvrage ;
Toûjours prêt à montrer l'exacte vérité ;
Qui rempli de sçavoir, soit exempt de fierté ;
Dont l'esprit dégagé de faveur ou de haine,
Soit du faux & du vrai la mesure certaine ;
Ferme dans ses avis, mais sans entêtement ;
Sans être scrupuleux, plein de discernement ;
Quoique sçavant, poli ; quoique poli, sincére,
Hardi, mais sans hauteur ; & sans rigueur, sévere ;
Assez ami du vrai, pour blâmer son ami ;
Assez droit, pour loüer un rival ennemi :
D'un goût exact & fin, de science profonde,
Sçachant également les Livres & le Monde ;
Qui doux, officieux & civil sans fadeur,
Aux talens de l'esprit joigne les dons du cœur ;
  Tels furent autrefois ces illustres Critiques,
Dans des tems plus sçavans modéles presque uniques,
Qu'Athenes & que Rome ont vû jadis fleurir.
Aux contraintes de l'Art, qu'il sçut leur découvrir,
Aristote asservit l'audace des Poëtes :
Il offrit à leurs yeux mille beautés secrétes,
Que la Nature avare avoit jusques alors
Loin des foibles Mortels cachés dans ses trésors.
Les Enfans d'Apollon, Peuple fier & sauvage,
Nés dans la liberté, redoutant l'esclavage ;
Vaincus par la raison qui parloit par sa voix,
En sentirent la force, & reçûrent ses Loix.
  Horace dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse & douce négligence,

Sans trop affecter l'Art, nerveux, vif & pressant,
Est par tout instructif, par-tout intéressant,
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui méne à la raison par une route aimable.
Chez lui le jugement aussi grand que l'esprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
Ses Ouvrages divers renferment la pratique
Des régles que prescrit sa brillante Critique.
Il juge de sang froid, & compose avec feu :
Sur ce point nos Censeurs lui ressemblent trop peu ;
Leur esprit aussi froid qu'un barbare apophtegme,
Critique avec chaleur, & compose avec flegme.
Denis, sans se parer d'un sçavoir affecté,
D'Homere à son Lecteur fait sentir la beauté.
Habile à pénétrer dans l'esprit du Poëte,
Il trouve en chaque Vers quelque grace secrete,
Pétrone, plein de sel & d'un vif enjoüement,

REMARQUES.

Vers 157. (*Denis sans se parer d'un sçavoir affecté.*) L'Auteur veut parler ici de Denis d'Halicarnasse. Il n'est pas sûr cependant que les Fragmens de Critique qui porte son nom soient de ce célebre Historien, mais tous conviennent qu'ils sont remplis d'une Critique très-fine & très-judicieuse. Par les Ouvrages qui nous en restent, il ne paroît point qu'il eut fait un Commentaire entier sur Homére, mais il en avoit expliqué beaucoup de passages & ses explications peuvent être regardées comme une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres.

Vers 151. (*Pétrone, plein de sel & d'un vif enjoüement.*) Il est étonnant que l'Auteur, après ce qu'il nous a dit, Chant 3. Vers 221. ait pû tomber dans une contradiction aussi dangereuse que celle de loüer, sans correctif, un Auteur tel que Pétrone. Ignoroit-il que ses peintures sont si licentieuses, & ses descriptions si passionnées, que de l'aveu de M. de S. Evremond son admirateur, elles inspirent le libertinage & la débauche. On ne peut donc s'empêcher, à l'exemple du P. Jouvency *, d'avertir ici les jeunes gens, que l'affreuse impureté qui fait le fond de ses Ouvrages, est bien plus capable d'allumer les passions, & de corrompre le cœur, que la pureté d'expression qu'on y admire, & quelques traits de fine Critique qui n'y sont jettés qu'en passant, ne sont propres à polir l'esprit & à former le jugement.

* *De ratione discendi & docendi.*

Inſtruit dans ſon Ouvrage, & plaît également ;
Avec l'air enchanteur de la Cour & du Monde,
Il unit d'un ſçavant la ſcience profonde.
Par l'ordre ingénieux qui régne en ſes Ecrits,
Le grand Quintilien s'empare des eſprits ;
Ses préceptes brillans d'une lumiére pure,
Semblent être puiſés au ſein de la Nature.
C'eſt ainſi qu'avec Art dans les dépôts de Mars,
Sont rangés les drapeaux, les piques & les dars,
Non pour offrir aux yeux une parade vaine ;
Mais placés avec ordre, on les trouve ſans peine.
Pour toi, hardi Longin ! les neuf Sœurs à la fois
Paroiſſent inſpirer & ſoûtenir ta voix.
Malgré les fiers tranſports de ton feu Poëtique,
Sage dans tes excès, ta preſſante Critique
Marchant toûjours au vrai, jamais ne ſe dément,
Et malgré nous ſaiſit notre conſentement :
Des Loix que tu preſcris, obſervateur fidéle,
Toi-même du ſublime es un rare modéle.
Les Critiques long-tems conſerverent leurs droits,
Et malgré les abus firent régner les Loix.
L'Empire & la ſcience eurent même fortune ;
Egaux dans leurs progrès leur gloire fut commune.
Par-tout où le Romain planta ſes Etendarts,
Sur les pas du Vainqueur, on vit marcher les Arts ?
Aux mêmes ennemis l'un & l'autre céderent ;
Frappés des mêmes coups Rome & les Arts tomberent.
Sous le joug des Tyrans les Peuples abattus,
Avec leur liberté perdirent leurs vertus :
La Superſtition, fille de l'Ignorance,
Bannit de l'Univers le goût & la ſcience.
On eut beaucoup de foi, mais très-peu de raiſon :
Etre ſimple & groſſier, s'appelloit être bon.
Un déluge nouveau vint encore détruire
Les débris du ſçavoir avec ceux de l'Empire ;

Et les Moines marchant sur les traces des Gots,
Le monde alloit rentrer dans son premier cahos.
Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire,
Erasme de l'Eglise & la honte & la gloire,
Contre tous presque seul porta le coup fatal
Au reste de ce goût Gothique & Monachal.
Au tems du grand Léon, tout prend une autre face,
Tout d'un nouvel éclat brille sur le Parnasse :
Je revois les neuf Sœurs dans leurs premiers appas;
Une foule d'Amans s'empresse sous leurs pas.
Le Génie ancien de Rome la superbe,
Caché dans ses débris, enseveli sous l'herbe,
Leve sa tête altiere, & reprend ses honneurs :
La Peinture renaît avec toutes ses Sœurs,
On voit entre les mains de l'adroite Sculpture,
Le Marbre s'animer, & vaincre la Nature,
Déja tout retentit de sons harmonieux :
Le Poëte reprend le langage des Dieux :

REMARQUES.

Vers 187. [*Et les Moines marchant sur les traces des Gots.*] Dans ces siécles d'ignorance les Moines furent les seuls qui montrerent du goût & de l'amour pour les Belles-Lettres. Il est donc de la reconnoissance de les loüer du travail & de l'application avec lesquels ils nous ont transmis les célebres Auteurs de l'Antiquité, & de la justice de rejetter sur le malheur des tems où ils vivoient tout ce qu'il y a de barbare & de grossier dans leurs Ecrits.

Vers 189. (*Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire.*) L'Abbé Marsolier, Traducteur de quelques Ouvrages d'Erasme, a employé son éloquence pour le justifier dans une Apologie adroite & bien écrite Le P. Tournemine Jesuite la réfuta solidement par les Lettres même d'Erasme. Cette réfutation parut en France & fut réimprimée en Hollande. Un Augustin Déchaussé donna aussi au Public une ample *Critique de la l'Apologie d'Erasme*. M. Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, Aprés nous l'avoir répresenté comme suspect en matiere de Foi, abandonne néanmoins sa mémoire au jugement de Dieu. S'il n'est pas permis de le loüer comme Théologien, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir beaucoup contribué au rétablissement des Lettres.

Vers 193. (*Au tems du grand Léon.*) Le Pape Léon X. & Côme de Médicis, furent les Restaurateurs des Lettres en Italie, comme François I. le fut en France.

Les beaux Arts retrouvés, paroissent dans leur lustre,
Et donnent aux Sçavans plus d'un modéle illustre.
Raphael peint : Vida fait entendre sa voix ;
Cet immortel Vida, qui joignit à la fois
Le Lierre du Critique au Laurier du Poëte,
Des conseils éternels grand & sage interprête.
Mais bien-tôt l'Italie en feu de toutes parts
Vit passer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins esclave qu'ami du pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique ;
Sous le joug de la régle il est en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toûjours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.
Pour nous avec le lait qui suçons le mépris
De tout ce qui paroît captiver les esprits,
Nous ne connoissons point ces régles étrangeres :

REMARQUES.

Vers 207. (*Vida fait entendre sa voix.*) Jerôme Vida mort Evêque d'Albe en 1500. a fait un Art Poëtique, qui est géneralement estimé. La Versification en est noble, il y régne un bel ordre. Mais on lui réproche de parler plûtôt en Poëte qu'en Maître qui donne des préceptes & d'y avoir moins cherché à instruire qu'à plaire. L'Auteur l'appelle ici, *Des conseils éternels grand & sage Interprête*, parce qu'il a composé un Poëme sur la mort de Jesus-Christ, intitulé la *Christiade*, qui est, à dire vrai, le moins parfait de ses Ouvrages. Il y a cependant beaucoup d'invention, ou pour mieux dire, il n'y en a que trop. On y voit le Sacré & le Prophane mêlés ensemble, & les fictions des Poëtes confonduës avec les Oracles des Prophéres. Mais tel étoit alors le goût de son Pays. Vida ne laissoit pas d'être très-versé dans la science Ecclesiastique, & on a de lui plusieurs Ouvrages, qui ne font pas moins d'honneur à sa piété qu'à son érudition. *Voyez le Jugement des Sçavans.*

Vers 209. (*Le Lierre du Critique au Laurier du Poëte.*) Je ne sçais sur quelle autorité M. Pope se fonde, pour donner aux Critiques une Couronne de Lierre, je n'en trouve aucun exemple dans l'Antiquité. Servius & les autres Commentateurs que j'ai consultés sur le Vers de Virgile,

Pastores hederâ crescentem ornate Poëtam. Eclog. 7.

ne disent point que l'usage fût de couronner les Critiques de Lierre.

Sans nous civiliser, obstinés téméraires,
Ainsi qu'au tems passé nous bravons les Romains.
Quelques-uns cependant plus instruits & moins vains,
Qui de la liberté distinguoient le silence,
Charmés des Anciens; en prirent la défense,
Resserrerent l'esprit dans ses premiéres loix;
Et des régles de l'Art firent sentir le poids.
Tel étoit ce grand Maitre & de Prose & de Rime,
Qui soûtint qu'un Ecrit en son genre sublime,
Où l'esprit, la raison, formoient un noble accord,
Etoit de la Nature & la gloire & l'effort.
Tel étoit *Roscomon*, Auteur dont la naissance
Egaloit la bonté, l'esprit & la science.
Des Grecs & des Latins partisan déclaré;
Il aimoit leurs Ecrits, mais en Juge éclairé:
Injuste pour lui seul pour tout autre équitable,
Toûjours au vrai mérite on le vit favorable.
Du Parnasse envieux, ce Mortel si chéri,
Tel *Walsh*, des doctes Sœurs le juge favori,
Condamnoit sans aigreur, & loüoit sans bassesse;

REMARQUES.

Vers 229. (*Tel étoit ce grand Maitre & de Prose & de Rime.*) Mulgrave Duc de Bouckingham, dans un petit Poëme qui a pour titre, *Essay sur la Poësie.* On a encore de lui quelques Poësies & des Mémoires Historiques, dont le tour & la politesse marquent un goût exquis. Il se piquoit de devoir tout à son propre génie. On assûre néanmoins qu'il méprisoit plûtôt les Lettres, qu'il ne les ignoroit.

Vers 233. (*Tel étoit Roscomon.*) Le Comte de Roscomon étoit Pair d'Irlande. La différence qu'il y avoit entre lui & le Duc de Boukingham, c'est que le dernier faisoit vanité de n'être point sçavant, & que le premier l'étoit réellement sans en tirer vanité. Il nous reste de lui une Traduction en vers de l'Art poëtique d'Horace, un Poëme intitulé: *Essai sur la maniere traduire en Vers*, & quelques autres Poësies qui sont toutes marquées au bon coin.

Vers 240. (*Tel VValsh, des doctes Sœurs le juge favori.*) Jonhson Imprimeur à Londres, a donné six Volumes d'Œuvres mêlées. C'est-là seulement qu'on trouve les restes inestimables du Sr. VValsh. Quoique ses compositions soient très-exactes, elles ont un air libre & négligé, qui leur donne une grace & une douceur singuliere. C'est dom-

Cœur rempli de droiture, eſprit plein de juſteſſe,
Doux & compâtiſſant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la vertu le plus ſolide appui.
Chere ombre recevez, pour prix de mon eſtime,
D'un cœur reconnoiſſant le tribut légitime :
Jeune, conduit par vous dans le ſacré Vallon,
Votre eſprit lumineux me tint lieu d'Apollon,
Mais ſéparé de vous, ſans ardeur, ſans reſſources,
Je ne hazarde plus que de légeres courſes,
Content, ſi dans ces Vers négligés, & ſans fard,
Aux Poëtes naiſſans je développe l'Art,
Si des plus grands Auteurs réglant la confiance,
Par d'utiles conſeils j'affermis la ſcience.
La Satyre me trouve inſenſible à ſes traits ;
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits ;
Je louë avec plaiſir, reprens avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'Ouvrage.
Eloigné de médire autant que de flâter,
Entre ces deux excès je me ſçais arrêter ;
Et loin de m'aveugler ſur mes propres caprices,
J'oſe juſque ſur moi faire la guerre aux vices.

REMARQUES.

mage que le reſpect qu'il avoit pour le Public, l'ait engagé à ſupprimer pluſieurs de ſes Piéces dans leſquelles tout autre que lui n'auroit peut-être trouvé aucun défaut.

Vers 256. [*La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.*) Les grands génies reçoivent la réputation lorſqu'elle vient à eux ; mais ils ne courent point au-devant d'elle. Les belles choſes leur ſont ſi naturelles, qu'ils ne s'en apperçoivent preſque point. Comme elles leur coûtent peu, il les font peu valoir ; au lieu qu'un eſprit borné qui ſe défie de ſes forces, à qui le beau échappe comme par hazard, & qui ne le trouve, pour ainſi dire, que hors de lui-même, ſaiſit avidement tout ce qui le reléve, dans la crainte de n'en plus retrouver l'occaſion, & ſe perſuade toûjours que le Public lui doit des applaudiſſemens proportionnés à la peine & au travail que ſes Ouvrages lui ont coûté.

FIN.

LA BOUCLE
DE
CHEVEUX
ENLEVÉE.



AU LECTEUR.

LE Poëme de la Boucle de Cheveux enlevée, eſt ſi généralement goûté, & j'oſe dire qu'il m'a ſi agréablement intéreſſé, que je me ſuis ſenti enflâmé du déſir de le rendre en Vers François, comme il eſt en Vers rimés Anglois.

Quoiqu'il y en ait une fidéle Traduction en Proſe, je me ſuis imaginé que la rime pourroit encore préſenter cet Ouvrage aux Lecteurs avec quelques nouveaux agrémens.

J'ai employé pour cela le genre de Poëſie que j'ai crû le plus convenable à un Poëme Héroï-Comique.

Heureux ſi j'ai pû imiter & rendre dans ma langue les beautés & la vivacité des penſées de ſon célebre Auteur.

Si j'ai pris la liberté d'y en ajoûter quelques-unes, ce n'a été qu'en ſuivant & continuant les ſiennes, en ne changeant rien à l'Original; au reſte je le ſoumets au jugement des Maîtres.

La traduction de la Lettre de Monſieur

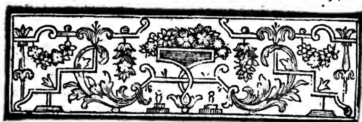
Pope à Madame Femor, à qui cette avanture eſt arrivée, & dont M. Pope fait ſon Héroïne ſous le nom de Belinde, inſtruira aſſez de tout ce qui conſtituë ce Poëme.

Sans me donner la peine de la traduire de nouveau, j'ai crû la pouvoir rapporter ici telle que le Traducteur de la Proſe l'a donnée, ſans craindre qu'il le trouvât mauvais.

Les Vers qui ſe trouveront en caractère Italique, marquent les penſées que j'ai pris la liberté d'ajoûter.



A



A MADAME FEMOR,

MADAME,

Comme j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, je ne dissimulerai point que j'en fais quelque cas.

Vous n'ignorez pas qu'il n'a été composé que pour servir d'amusement à de jeunes Da-

M

mes d'un bon esprit, toûjours disposées à rire des petites folies de leur sexe, même des leurs; j'en ai d'abord donné en secret quelques copies, qui se sont multipliées; mais sçachant qu'un Libraire en alloit imprimer un exemplaire défectueux, vous me permîtes que je lui donnasse l'original même, ce qui m'engagea pour le rendre public, à le retoucher, ou plûtôt à l'achever, étant alors encore sans machine; le terme vous étonne peut-être? La machine, MADAME, est un terme des Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons, & c'est cela qui forme le merveilleux du Poëme. Les Poëtes ressemblent un peu aux Dames qui ont le talent de grossir les plus petites choses.

La machine que j'ai employée vous paroîtra un peu étrange; je l'ai empruntée du systême des Cabalistes; si vous ne sçavez pas ce que c'est que Cabalistes, il faut, MADAME, faire connoissance avec eux.

Celui qui vous les fera le mieux connoître, sera un Auteur François, par son Livre intitulé LE COMTE DE GABALIS.

Ce Livre ressemble tellement à une Historiette, que plusieurs Dames, sans y entendre finesse, l'ont lû comme un Roman ordinaire.

Ce Comte de Gabalis vous apprendra que les quatre Elemens sont peuplés d'esprits ap-

pellés Sylphes, Gnomes, Nymphes & Salamandres,

Les Sylphes ſont répandus dans l'air, & ſont les plus jolies & les plus aimables Créatures du monde, on aſſure qu'on peut aiſément lier commerce avec eux à une certaine condition, qui, à la vérité, ne convient pas à tout le monde, c'eſt d'être exceſſivement chaſte.

Les Gnomes ſont les Démons qui logent dans la terre, & qui ſont, dit-on, des Eſprits malfaiſans.

L'Eau eſt le ſéjour des Nymphes; & le Feu eſt celui des Salamandres.

Ce ſyſtême des Eſprits eſt expoſé dans mon premier Chant; tout ce qui eſt contenu dans les quatre autres eſt également fabuleux, à l'exception de votre Boucle de Cheveux, qui, comme vous le ſçavez, eſt une avanture plus réelle que leur Métamorphoſe.

Tous les Héros du Poëme ne ſont pas moins des Etres imaginaires que les eſprits Aëriens qui y agiſſent; Belinde même ne vous reſſemble que par la beauté & les agrémens.

Si je pouvois me flâter que mes Vers euſſent une partie de vos graces, je réünirois comme vous tous les ſuffrages, & je ſerois goûté au moins d'une moitié du monde.

Quel que soit mon sort, je me sçaurai toûjours gré d'avoir trouvé cette occasion de vous témoigner publiquement l'estime & le respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

ALEXANDRE POPE.



LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

POËME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.



USE, je chante une cruelle offenſe,
Qu'en badinant vient de cauſer l'Amour,
Aveugle enfant, c'eſt de ton imprudence,
Que naît ſouvent un funeſte retour.
J'offre à Tircis les accords de ma lire,
Plaire à Belinde, eſt mon premier objet;
Bien que je chante un ſi léger ſujet,
J'oſe eſpérer qu'elle voudra me lire:
On me loüera ſi Belinde m'inſpire,
Et ſi Tircis ſe trouve ſatisfait
Par quel motif un Seigneur qui veut plaire,
Hazarda-t'il un coup ſi téméraire?

Quelle raison eut-il de maltraiter
Une beauté qu'il devoit respecter ?
Pensera-t'on comment il peut se faire
Qu'à cet Amant elle ait sçû résister ?
Découvre-moi, Déesse, ce mystère,
Dans un cœur tendre est-il tant de rigueur ?
Un petit-maître a-t'il tant de valeur ?
Déja Phœbus sur tout notre hémisphere
Lançoit les traits de ses rayons brûlans ;
Mais il n'osoit percer deux rideaux blancs,
Que d'une foible & timide lumiére,
Tant il craignoit d'éveiller deux beaux yeux,
Qui l'eussent fait disparoître des Cieux.
Petits grédins, * chéris de leurs Maîtresses,
Avoient déja perdu bien des caresses,
Et gémissoient d'un trop tardif réveil.
Amans, toûjours se plaignant du sommeil,
Pour se livrer à nouvelles proüesses,
Sur l'oreiller assembloient leur conseil :
Trois fois déja pantoufles remuées
Avoient frappé le tranquille parquet ;
Trois fois aussi sonnettes secouées
Avoient tiré soubrettes du chevet ;
Trois fois enfin de la montre sonnante
Ressort pressé par main impatiente
Avoit déja suffisamment instruit
Que l'Antipode avoit compté minuit ;
Belinde encor dans les bras de Morphée,
Sur le duvet réposoit ses appas,
Un Sylphe alors, que l'on eût nommé Fée
Au bon vieux tems de Cassandre & d'Astrée,
Veilloit près d'elle, & ne la quittoit pas.
Pour prolonger le repos de la Belle,

* On nomme ainsi en France les Epagneuls, qu'on dit être de la race de ceux de Charles I. Roi d'Angleterre.

Il s'étoit joint au songe du matin ;
Incognitò, tous deux dans sa ruelle,
De leur emploi s'acquittoient avec zéle ;
L'un voltigeoit pour rafraîchir son tein
Qui s'animoit par un rêve divin,
Et l'admirant, la couvroit de son aîle ;
L'autre attentif d'une façon nouvelle,
Préparoit tout pour son réveil prochain.
Elle croit voir la brillante figure
D'un Petit-Maître, avec tout le clinquant
De la plus rare & plus riche parure
Qu'eût exigé quelque exploit éclatant.
A cet aspect, quoiqu'en songe, allarmée,
Elle rougit & paroît animée ;
Notre Galant de tout s'apperçut bien ;
Car il étoit sçavant Aërien ;
Sylphe d'ailleurs qui sçavoit à merveille
S'insinuër, il parloit à propos ;
En s'approchant tout près de son oreille,
Pour la séduire il lui parle en ces mots :
O la plus belle & plus digne Mortelle
Qu'on vit jamais paroître sous les Cieux !
Des Sylphes toi Souveraine éternelle !
Toi digne enfin d'un destin glorieux !
Si ton esprit fut émû dès l'enfance,
Par ces sçavans & profonds entretiens
Sur la Caballe & les Aëriens,
Prête à ma voix un attentif silence ;
Connois d'abord quelle est ton excellence ;
C'est pour cela qu'auprès de toi je viens,
A des objets de céleste substance
Porte tes vœux ; donne la préférence :
Tous les objets d'ici-bas sont des riens,
Et pour Belinde il faut de plus grands biens.
Il est chez nous des vérités secrettes

Qu'ont ignoré nos orgueilleux Sçavans :
Pour eux nos voix furent toûjours muettes,
Nous n'en parlons qu'aux vierges, qu'aux enfans;
L'obſcure erreur d'un aveugle ſcrupule,
L'entêtement d'un eſprit incrédule,
N'en croiroient rien, ou n'auroient point de foi
A ce que va t'apprendre notre Loi.
Il n'appartient qu'à la pure innocence,
Qu'à la beauté d'avoir tant de ſcience;
Je t'apprends donc que mille légions
De purs eſprits t'environnent ſans ceſſe;
Les yeux mortels n'ont point aſſez d'adreſſe
Pour pénétrer juſques aux régions
Où le deſtin veut que nous réſidions.
Cette Milice à tes yeux inviſible,
Habite l'air; à tes charmes ſenſible,
Elle te ſuit, & te ſuivra toûjours
Aux jeux, aux bals, aux feſtins, aux ſpectacles;
Et franchiſſant pour toi tous les obſtacles,
Elle ſera ſans ceſſe à ton ſecours.
Réfléchis bien ſur tous ces avantages,
Et tu pourras renoncer aux honneurs
Que t'offriroient de terreſtres Seigneurs,
Mylords ou Ducs, même ſuivis de Pages;
Bien mieux qu'eux tous, nous enchantons le cœur.
L'antiquité de notre Hyerarchie
Eſt au-delà de toute Monarchie.
Le Tout-Puiſſant de la création
Fit de nous tous la deſtination.
Aux premiers tems, les plus beaux corps de femmes
Nous renfermoient; enſuite nous paſſames
Des corps mortels aux corps Aëriens,
D'où nous ſerons à jamais vos ſoutiens.
Ne penſe pas, lorſque les femmes meurent,
Que tous leurs goûts périſſent; Ils demeurent

Tout auſſi vifs qu'ils furent autrefois,
Nous ne pouvons leur enlever ces droits.
Une Joüeuſe emporte pour la carte
Même fureur, & ſon cœur éperdu,
Mépriſera tous les Guerriers de Sparte,
Dès qu'à ſes yeux Spadille aura paru;
Ne pouvant plus briller dans ſes caleches,
D'où par ſes yeux l'Amour lançoit ſes flêches;
L'autre, à l'aſpect de quelques chars brillans,
Treſſaille encor de tranſports violens.
Leur ame enfin reſte toûjours la même,
Nous les voyons d'une vîteſſe extrême,
Courir après leurs premiers élemens.
La femme fiere, ardente Salamandre,
Eſt élevée aux régions des feux;
La complaiſante & douce, en Nymphe tendre,
Va ſous les flots, elle y coule comme eux,
Pour elle eſt fait le thé-élémentaire;
Précipitée au centre de la terre,
Séjour preſcrit aux eſprits de travers,
La prude eſt Gnome, & s'occupe à mal faire;
Coquette ou vaine, en Sylphe dans les airs,
Va folâtrant parcourir l'Univers.
Sçache à préſent quels ſont nos privilèges;
Bien dégagés de tous liens mortels,
Nous avons l'art de garantir des piéges
Qu'Amour groſſier vous tend ſous ſes autels.
A notre gré, nous choiſiſſons un ſexe,
Et le changeons de même à notre gré;
De notre état c'eſt le plus doux annexe;
Aux Sylphes ſeuls ce droit eſt conſacré.
Par ce moyen nous careſſons les Belles,
Chaſtes ſur-tout, qui défendent leurs jours
De feux groſſiers, de terreſtres amours.
Nous les gardons de ruſes criminelles

Que trop ſouvent on fait agir contre elles,
En mille endroits deſtinés à ces tours.
Nous les ſauvons de l'ardeur dévorante
D'un emporté, d'un téméraire Amant;
En vain le jour on lorgne, on ſe tourmente,
En vain la nuit on cherche le moment
De leur conter ſon douloureux tourment;
Nous avons l'art de rendre indifférente
Celle qui touche au ſéducteur inſtant.
Lorſque les Bals, la Muſique, la Danſe,
Ont travaillé pour amolir leur cœur;
Lors nous pouvons faire tourner la chance,
Et les armer d'une utile rigueur.
Ce qu'ici-bas vous appellez ſageſſe,
A dire vrai, n'eſt qu'une fiction;
Du Sylphe ardent, à vous ſervir ſans ceſſe,
Vous recevez cette inſpiration.
De leur beauté, quelques-unes remplies,
Pour les punir de leurs vaines folies,
Des Gnomes ſeuls ont les embraſſemens;
Ce ſont du Ciel leurs juſtes châtimens.
Soumiſe donc une fois à ces Gnomes,
Eſprits jaloux, elles n'ont pour les hommes,
Que du mépris, que de fiers ſentimens.
Leurs cœurs ſont froids, altiers, même ſauvages,
Qui mépriſant les plus tendres hommages,
Font aſſez voir d'où viennent leurs dédains,
C'eſt-là l'emploi de ces jaloux Lutins.
Lorſqu'un Seigneur fera briller l'hermine,
Qu'on lui verra Jarretiere & Cordon,
Qu'avec grand train, bon air, & noble mine
On entendra ſonner le flâteur nom
De Mylord Duc, craignant avec raiſon,
Le Gnome alors accablera ſa Belle,
De ſoin preſſant, de careſſe nouvelle,

Et fera tant que le brillant Seigneur
Ne touchera ni ses yeux, ni son cœur.
Quelques-uns d'eux aux regards des coquettes
Vont présider, d'autres près des fillettes,
Vont exercer leur art pernicieux,
Pour leur apprendre à conduire leurs yeux,
A se couvrir d'une rougeur pudique,
Lorsqu'en secret, un vif désir les pique,
Pour un Galant qui paroît dans ces lieux.
Les Sylphes ont un plus noble partage,
Vous bien conduire, est leur plus cher ouvrage :
Vous soupçonnez cette jeune Beauté
De s'égarer, elle est en sureté
Vous ignorez que son Sylphe la guide,
Il la connoît foible, tendre, timide;
Pour assurer le bonheur de ses jours,
Il la conduit au milieu des amours;
Et là souvent sa premiere folie,
Cede aux efforts d'un autre qui la lie,
Dont les réels & solides attraits,
La fixeront; ne jugez donc jamais;
Florio parle, il semble qu'on l'écoute;
Damon se glisse, il vous serre la main,
Sans dire mot, il sçait trouver la route
De votre cœur, Florio parle en vain.
Ainsi nos soins attentifs, favorables,
Conduisent tout avec habileté;
Nous employons pour les femmes aimables,
Tout ce qui met l'honneur en sureté.
Aux beaux cheveux, comme à la haute taille,
Nous opposons des graces & des airs,
Qui sans combat gagneront la bataille;
Le beau plumet, le beau char, quoiqu'il vaille,
Par de plus beaux auront un sûr revers.
Tous les attraits capables de séduire,

Sont terrassés par de plus séducteurs ;
Les yeux mortels à qui tout ne peut luire,
Jamais n'ont vû ce qui fait leurs erreurs.
Légereté, vaine coquetterie,
Mal à propos vous sont-ils adoptés,
Au sage Sylphe on doit sans flâterie,
Tous les effets de ces subtilités.
Tu sçauras donc que je suis de ce nombre,
Même leur chef, mon nom est Ariel ;
Je te protége, & je serai ton ombre,
Je ne fais rien que par ordre du Ciel ;
Mais faut-il donc, hélas ! que je t'apprenne,
Qu'en parcourant des airs la vaste plaine,
Ces jours passés, ton Astre dominant,
Me découvrit qu'un funeste accident
Va t'arriver, juge quelle est ma peine ?
Puisque je n'ai qu'une puissance vaine
Pour te sauver de ce fatal instant.
Veille sur toi ; fui l'homme, fille sage ;
Garde-toi bien de son trompeur hommage,
Plus loin ne peut s'étendre mon pouvoir ;
Comment cela ? Je ne le puis sçavoir.
Il dit.... alors, Mirinne * impatiente,
Contre Morphée exhala son dépit ;
D'abord grondant d'une voix suppliante,
Elle se plaint, gémit, & se tourmente ;
Haussant le ton, enfin elle glapit,
Et dans l'instant s'élance sur le lit.
En employant cent petits tours d'adresse,
Elle reveille à la fin sa Maîtresse.
Alors on dit qu'à ses premiers regards,
Se vint offrir une tendre missive,
Et dès l'instant que son ame craintive,
Eut vû les maux, les dangereux hazards,

* Mirinne est la petite Chienne de Belinde.

Et les ardeurs dont elle étoit remplie,
Elle se trouble, & le songe s'oublie,
A demi nuë, elle se leve enfin,
Quelles beautes pour le Sylphe voisin !
Ses premiers pas l'approchent d'une table,
Où se trouvoient dans un ordre admirable
Cent vases d'or & d'argent ciselés
Du dernier goût & des mieux travaillés.
Là s'arrêtant, toute de blanc vêtuë,
Ses seuls cheveux paroient sa tête nuë ;
Son tendre cœur avec dévotion,
Offre ses vœux aux Puissances du Monde ;
Mais quel objet fait son attention ?
Une Venus sortant du sein de l'Onde,
Dans son miroir se présente à ses yeux,
Unique objet de ses regards pieux,
Sur elle il grave une empreinte profonde,
Rien de plus beau ne parut sous les Cieux,
Une Prêtresse * inférieure arrive
Près de l'Autel, humblement attentive
A ce qui peut animer la beauté ;
Sur cet Autel régne la vanité.
Pour commencer alors les sacrés rites,
Cette Prêtresse avec les trois Carites,
Va découvrir les trésors précieux
Dont la beauté doit ébloüir nos yeux.
En abondance, & perle, & pierrerie,
Comblent au moins quatre riches coffrets,
Baumes exquis & parfums d'Arabie,
Mille bijoux très-rares & parfaits,
Etalent là d'éblouïssans attraits,
A l'Eléphant dispute la tortuë,
Sur les cheveux chacun d'eux s'évertuë ;
Là des monceaux d'épingles & de fleurs,

* Il nomme Prêtresse inférieure, la Femme de Chambre.

Et des rubans de toutes les couleurs ;
Ici l'on voit s'aſſembler à la hâte
Mouches, pommades, eſſence, poudre, pâte,
Bible, Romans, Gazette, Billets doux ;
Dans le combat ils ſont confondus tous.
Déja l'on voit couverte de ſes armes,
Briller par-tout l'orguëilleuſe beauté ;
A chaque inſtant ce ſont de nouveaux charmes,
Dont tout Mortel va reſter enchanté.
En elle on voit ſe réünir les graces,
Les doux ſouris accourent ſur leurs traces,
Ses yeux par-tout lancent des traits plus vifs ;
Sylphes enfin autour d'elle attentifs,
Mettent la main à toute ſa parure,
Ornant ſa tête, & de ſa chevelure,
Font les liens de mille cœurs captifs.
L'un pour les plis de ſa juppe s'empreſſe,
L'autre à ſa manche ajoûte d'adroits riens ;
Sylvie alors, comme habile Prêtreſſe,
S'en applaudit & donne à ſon addreſſe
Tous les honneurs dûs aux Aëriens.



CHANT SECOND.

L'Astre du jour succédant à l'Aurore,
Charme les yeux par l'éclat de ses traits;
Belinde étoit plus éclatante encore,
Lorsqu'on la vit sortir de son Palais.
Tout Londres court aux bords de la Tamise;
Elle s'embarque, ô Dieux! quelle surprise!
On voit près d'elle un essein de Beautés;
Que l'on eût pris pour des Divinités.
Trois Chevaliers d'une noble figure,
Eblouïssant par leur riche parure,
Servoient d'escorte à ce grouppe charmant;
De toutes parts on s'écrie, on admire,
Des curieux Belinde seule attire
Tous les regards & tout l'étonnement.
Sa belle gorge est richement parée
Du vif éclat d'une brillante croix,
Qui d'un Juif même eût été révérée;
Il en sortoit mille feux à la fois.
Par ses beaux yeux son esprit se déclare;
S'ils se font voir dans l'agitation,
Rien ne les fixe, & rien ne les égare;
Elle a pour tout la même attention.
Avec prudence elle sçait se conduire,
Sans irriter ni flâter un Amant;
Elle ménage un gracieux sourire
Avec tant d'art, que chacun est content.
En imitant l'Astre qui nous éclaire,
Elle répand une égale lumiére;
Elle n'a rien qui paroisse affecté,
Et son air noble est par-tout respecté.
Petits défauts, s'il s'en trouvoit en elle,

Adroitement ſont cachés ; une Belle
Peut-elle avoir quelque choſe à cacher ?
Tout ce qu'elle a ſemble à ſon avantage,
Défaut qu'ailleurs on pourroit reprocher,
Le Sexe ſeul peut l'avoir en partage,
Et bien ſouvent tel défaut nous engage ;
Mais on la voit, tout s'oublie, & les cœurs
Sont embraſés des plus vives ardeurs.
Elle portoit pour parure ordinaire,
Négligemment deux boucles de cheveux,
Fatals liens de plus de malheureux
Que n'en eût fait la Reine de Cithere.
Sur cette gorge, *où la roſe & les lys*
Formoient un trône à l'Enfant de Cypris,
On voit tomber ces deux boucles en onde,
Servant de luſtre au plus beau col du monde.
Si les poiſſons ſe prennent aux filets,
Les beaux cheveux aux cœurs tendent des rets.
D'un fier Baron l'audace ſans ſeconde,
Va vous convaincre ici de leurs effets.
L'amour l'aveugle, il roule dans ſa tête
Tous les moyens de faire la conquête
De ces cheveux dont ſon cœur eſt épris ;
Par ruſe ou force, il n'importe à quel prix.
Dans ce deſſein, au lever de l'Aurore,
Avec ardeur il invoque, il adore
Les Deïtés de la Terre & des Cieux.
L'Amour ſur-tout eſt le Dieu qu'il implore,
Par préference à tous les autres Dieux.
Sur un Autel qu'il lui dreſſe, il entaſſe
Douze Romans François *in-folio*,
Un grand chéri prend la premiere place
Au milieu d'eux, comme un rare joyau :
Force produit de ſes amours premieres,
Mouchoirs, rubans, tablettes, jarretieres,

Brochant

Brochant sur-tout y sont sacrifiés,
Et se font voir bien-tôt incendiés.
Par trois soupirs qu'évapore son ame,
Cent Billets doux y vont porter la flâme ;
Il se prosterne, & ses yeux pleins d'ardeur,
En s'unissant aux désirs de son cœur,
Il prie encor, & presse avec instance,
Qu'il puisse avoir bien-tôt en sa puissance,
Et pour toûjours ces boucles de cheveux,
Unique objet de ses plus tendres feux.
L'Amour l'entend ; mais il n'obtient qu'à peine
Une moitié de ses ardens désirs,
L'autre moitié s'envole avec l'haleine
Des inconstans & folâtres Zéphirs.
Déja bien loin la galante chaloupe
Qui conduisoit cette divine troupe,
Voguoit au gré des favorables vents :
Un doux concert de voix & d'instrumens
Frappe les airs & se répand sur l'onde
Qui paroissoit dans une paix profonde ;
Belinde rit, tous les cœurs sont contens ;
Mais Ariel de soins bien différens
Est agité, triste & rêveur pour elle ;
Il veut combattre & forcer son destin.
Pour accomplir son généreux dessein,
A son secours promptement il appelle
Tous ces esprits dont il connoît le zéle,
Et les exhorte à lui prêter la main.
Il les instruit ; aussi-tôt chacun jure,
Même péril de sa substance pure,
D'exécuter les ordres de leur chef ;
Tous à l'instant investissent la nef.
Les uns s'en vont percher sur les cordages,
Ainsi qu'oiseaux échappés de leurs cages ;
Quelques-uns d'eux grimpent au perroquet,

N

Pour mieux donner carriere à leur caquet,
Il s'en répand sur la prouë & la poupe ;
Malheur à qui tombera sous leur coupe ;
Ils l'ont juré, fût-il monstre ou géant,
Il se verra bien-tôt mis au néant.
Leur arrivée invisible & subite,
En fendant l'air, le comprime & l'agite,
Comme on le voit sur nos flottans sillons,
Former souvent d'inconnus tourbillons ;
On attribuë à l'haleine legere
Des doux Zéphirs cette petite guerre,
Sans se douter des Sylphes ; car nos yeux
Trop éblouïs par le flambeau des Cieux,
Ne peuvent voir ces formes Diaphanes,
Fluides corps, ils n'ont que des organes
Que l'air compose & la clarté détruit,
Comme elle fait les ombres de la nuit.
Un gros essaim s'éloignant davantage,
Corps destiné pour l'observation,
Conduit de l'œil la navigation,
L'un s'entortille en un doré nuage,
L'autre pour rendre au Soleil son hommage,
Etend son aîle avec dévotion ;
D'autres plus vifs, sans cesse vont & viennent,
Tantôt en l'air, & tantôt à fleur d'eau ;
En tel état cependant ils se tiennent,
Qu'ils sont toûjours attentifs au vaisseau ;
Avec ceux-là, Zéphirs d'humeur badine,
Vont folâtrer, & dans leur robe fine
En se cachant, soufflent dans tous les plis
Pour les enfler ; quand ils les ont remplis,
Ils courent voir la couleur singuliere
Dont les ont teints les reflets de lumiére,
Car leurs habits se teignent dans le Ciel,
Et sont tissus d'une fine rosée,

Avec tant d'art nuée & liſérée ,
Qu'elle ſurpaſſe en couleurs l'Arc-en-ciel.
Près d'Ariel préſidant ſur ſon trône ,
Qu'il établit ſur le grand mât doré ,
D'un vêtement de pourpre décoré ,
Toute la troupe accourt & l'environne.
Au-tour de lui ſes chefs étant poſtés ,
Son ſceptre en main de couleur azurés ,
Ayant porté ſes yeux de tous côtés ,
Il parle ainſi d'une voix aſſurée :
Mes chers Sujets , ſilence , & m'écoutez ;
Vous Sylphes , vous Sylphides bienfaiſantes,
Vous connoiſſez, ſans revoir vos Patentes ,
Les fonctions de vos divers emplois ,
Et vous ſçavez encor quels ſont vos droits ;
Vous les devez à la main ſouveraine ,
Je le redis pour qu'il vous en ſouvienne ,
Les uns dans l'air, le plus pur, le plus ſain,
Vont folâtrer , & là ſe réjoüiſſent
Par mille jeux , du ſoir juſqu'au matin.
En plein ſoleil les autres s'embelliſſent ,
Loin d'y hâler , jamais ils n'y vieilliſſent ;
Car ſes rayons rafraîchiſſent leur tein.
Ceux-ci s'en vont conduire les planettes ,
Ces autres-là prennent ſoin des comettes ,
Pour corriger leur naturel malin ;
D'autres encor vont habiter la Lune ;
Afin qu'étant plus près du Firmament ,
Sur chaque Etoile ils veillent aiſément ,
Et prennent ſoin, s'il en tombe quelqu'une,
De la remettre en place promptement.
Ils vont de là former avec adreſſe
Tous les broüillards de l'air le plus groſſier ;
D'autres encore ſont occupés ſans ceſſe
A peindre Iris d'un goût particulier.

N 2

Les uns ont ſoin de pétrir les tèmpêtes,
De déchaîner, de diſperſer les vents,
Pour nettoyer dans certains jours de Fêtes
Ce qui ſalit tous nos tableaux mouvans.
C'eſt par leur art que de douces roſées
Vont humecter les vignes, les ſillons,
Qu'on apperçoit ces brillantes nuées
Formant en l'air des montagnes dorées,
Où jour & nuit entre nous nous brillons;
Chargés du ſoin de la nature humaine,
D'autres s'en vont ſurveiller les Mortels;
Par eux les bons ſont délivrés de peine,
Et les méchans traités en criminels.
Pour vous, mes chefs, à qui l'obéïſſance
De mes Sujets eſt dûë en mon abſence;
De plus grands ſoins vous êtes occupés,
Vous gouvernez des Nations entieres,
Vous abbatez les têtes les plus fieres,
Et vous rendez les Trônes uſurpés.
Par le ſecours de Légions puiſſantes,
Vous ſoûtenez les Couronnes tremblantes,
Et vous fondez les Etats les plus forts;
Enfin tout cede à vos nobles efforts;
Pendant que nous, nous veillons chaque Belle,
Emploi galant qu'on croit peu glorieux,
Dont cependant une gloire immortelle
Juſtement dûë aux ſoins de notre zéle,
Rendra nos noms célebres dans les Cieux.
Sylphes, témoins de mon inquiétude,
Vous le ſçavez ce qui fait notre étude;
Pour les mortels nous nous ſacrifions,
Quels ſoins pour eux! quelles attentions
A garantir de l'inſolent Borée
L'arrangement d'une tête poudrée!
De ce brutal réprimant les fureurs,

Nous conſervons les ſuaves odeurs
Qu'auroient perdu la pommade & l'eſſence ;
Nous employons les plus vives couleurs
Qu'on peut trouver dans les nouvelles fleurs ,
Pour mettre un teint dans ſa magnificence.
Nous diſtilons les eaux de l'Arc-en-ciel ,
Remède sûr , ſecret eſſentiel ,
Pour rajeunir une peau ſurannée ,
Et rafraîchir cette autre bourgeonnée.
Nous étendons avec dextérité ,
Sur une jouë , une lévre livide ,
Ce rouge fin , dont chaque Belle avide ,
Sçait à nos yeux maſquer la vérité.
Nous diſputons aux Baigneurs la friſure ;
Nous cantonnons les mouches à propos.
Au Sexe enfin nous donnons la figure ,
En réparant une ingrate Nature ,
Telle qu'il faut pour ſéduire un Héros.
C'eſt de nos mains que s'échappent les graces
Pour corriger quelques laides grimaces ;
D'un fin coup d'œil , d'un regard ſéduiſant ,
Nous arrêtons le plus volage Amant.
Nous faiſons plus ; car juſques dans leurs ſonges ,
Nous leur offrons d'agréables menſonges ;
Elles ont vû des modes les flâter ,
A leur réveil il faudra les porter ;
Mais c'eſt aſſez , je laiſſe tout le reſte ;
O Ciel ! dit-il , quel augure funeſte
Vient me frapper & m'allarmer ici !
En ce moment j'en ai le cœur tranſi.
Sylphes , amis , je vois qu'une Mortelle
La plus brillante , oüi , dis-je , la plus belle ,
Dont mes Sujets auront jamais pris ſoin ,
Eſt ménacée , elle n'eſt pas bien loin ,
Nous la voyons ; quel ſera ſon déſaſtre ?

Je n'en ſçais rien ; je n'ai pû dans ſon aſtre
Approfondir plus avant ſon malheur.
A cet endroit, tant ſon ame eſt émûë,
Il eſt muët ; enſuite il continuë,
Toûjours percé de la même douleur.
Non, mes amis, je ne ſçaurois vous dire,
Et je n'ai pû dans ſon étoile lire
Si la beauté doit enfreindre les loix
Qu'a fait Diane, & ſi dans ſon carquois
Le fol amour prépare quelque flêche
Qui dans ſon cœur oſera faire brêche ;
Si ſon honneur, ou bien ſi ſon habit
Sont attaqués par ſon deſtin maudit ;
S'ils recevront quelque perfide tâche,
Que perdra-t'elle enfin ? ſon éventail ?
Son petit chien qui fait ſa tendre attache ?
Quelque portrait ? quelque boëte d'émail ?
Je n'en ſçais rien. Vous, Eſprits tutelaires,
Veillez-y donc, & ſoyez attentifs ;
N'épargnez pas vos ſoins & vos lumiéres ;
Ecoutez-moi ; ſoyez toûjours actifs ;
Je vous commets : vous, belle Zéphirette,
Pour bien garder l'éventail d'accident :
A toi ſur-tout, je t'ordonne Brillant,
De ſurveiller, ainſi qu'un chat qui guette,
Sa belle croix, avec ſon beau coulant.
Vous, veillez bien, Momentille, à ſa montre ;
Criſpine, vous, approchez-vous tout contre,
Et gardez bien ces boucles de cheveux :
Moi, votre chef, l'emploi ſeul que je veux,
C'eſt de garder ſa petite Mirine ;
Je ſuis charmé de ſa gentille mine ;
Mais ſur le tout, de Sylphes bien choiſis,
J'en veux cinquante, ils ſeront tous commis
A bien garder ſon juppon d'avanture ;

Car les juppons ne semblent pas clôture
A résister aux assauts violens ;
Quoique couverts de juppes respectables,
Dont tous les plis, les falbalas galans
Semblent former des remparts redoutables,
Soutiennent-ils l'effort des assaillans ?
Fiers gabions * servant de pallissades,
Pareront-ils les vives escalades ?
On vient à bout de renverser des murs ;
Vous serez donc des défenseurs plus sûrs :
Mais, leur dit-il, malheur à qui mes ordres
N'auront pas sçû donner l'activité
Qu'il faut avoir contre de tels désordres ;
Car il sera, je jure en vérité,
Le triste objet de ma séverité.
Pour le punir de son délit énorme,
Je lui prépare un tourment sans égal ;
Il n'aura plus désormais d'autre forme
Que du bouchon d'un flàcon de crystal ;
Jetté dans l'eau sale, croupie, immonde ;
Il se verra honni de tout le monde ;
Vil pelloton d'épingles bien glouté,
Il se verra sans cesse balotté ;
Il restera cent ans, peut-être mille,
En sentinelle au pertuis d'une aiguille ;
Gomme ou pommade à jamais collera
Toute sa plume, & plus ne volera ;
On le verra fleur fannée & flétrie,
Tournant toûjours comme un autre Ixion,
De nos Lutins épuisant la furie,
Il souffrira même punition ;
Il séchera sans cesse à la fumée
D'un chocolat ou d'un caffé brûlant ;
Et cette mer écumante, enflâmée,

* Gabions sont les Paniers des Dames.

L'engloutira vif ſous ſon flux boüillant.
Il finit là.... Tous les Sylphes dociles
Près de Belinde accourent ſe poſter,
Tous vigilans bien inſtruits, fort habiles,
Mais trop craintifs pour ne point palpiter
Des cruautés du ſort qui les regarde,
Bon pied, bonne aîle, & ſur-tout l'œil très-fin,
Chacun veillant à l'objet de ſa garde,
Attend l'effet des ordres du deſtin.

Fin du Chant ſecond.

CHANT TROISIÉME.

DAns le milieu d'une plaine charmante,
Que la Tamiſe arroſe, & dont le cours
Semble être fait pour le miroir des tours
D'une Cité ſuperbe & floriſſante;
On apperçoit un Palais, (a) dont le nom
Eſt dérivé du Village d'Ampton.
C'eſt en ce lieu Royal & magnifique,
Que très-ſouvent le Conſeil Britannique
Vient s'aſſembler poür regler les deſtins
Des Potentats éloignés & voiſins.
C'eſt auſſi là, Sage & Puiſſante Reine [b]
De trois Etats Maîtreſſe souveraine,
Que l'on te voit prendre avec majeſté
De ton Conſeil, des avis & du Thé.
Ce fut auſſi dans ce Palais des Graces
Que deſcendit Belinde avec ſa Cour,
Dans le deſſein d'y paſſer un beau jour
Utilement tous y prennent leurs places.

(a) Amptoncourt Maiſon Royale.
(b) La Reine Anne.

Les uns d'abord mettent sur le tapis
Ce qu'ils ont vû dans une compagnie,
N'épargnant rien des faits, gestes, & dits
Ceux-là font part de la galanterie
D'un Bal charmant, où leur fine ironie
S'épanoüit dans leurs malins recits.
La Reine enfin des Isles Britannniques,
Sert d'entretien aux Galants politiques ;
Son bon esprit & son autorité
Sont bien vantés, ou d'un écran des Indes ;
Ils font briller le goût & la beauté.
Quelqu'un soûtient qu'il n'est pas deux Belindes
Et le soûtient avec vivacité.
D'autres Docteurs, Astronomes en mines,
Interprêtant les gestes, les regards,
Sous des couleurs aussi noires que fines,
Débitent là leurs vénimeux brocards.
A chaque mot, nouvelle flétrissure
Vient assaillir la réputation ;
Et si l'on tombe en défaut d'avanture,
Pour tenir lieu de conversation,
De l'évantail ou de la tabatiére,
Le jeu succede au babil abbattu.
On lorgne, on rit, on chante, de maniere
Qu'il ne se trouve aucun instant perdu.
Déja Phœbus avançant dans sa course,
Obliquement nous lançoit ses rayons ;
Déja le Juge aussi bien que sa bourse,
Ne respiroit que les conclusions ;
On se hâtoit de signer les sentences ;
Et pour laisser à leurs Minos le tems
D'aller dîner & taxer les dépens ;
Les criminels couroient à leurs potences ;
Tous les Marchands sortoient de leur Comptoir
Tranquillement, remettant pour le soir

A calculer avec leurs consciences,
Sur l'extrinsec des fruits de leur sçavoir.
Les longs travaux enfin de la Toilette
De l'Adonis de la prude Coquette
Avoient cessé ; l'odeur des mets divers
Se répandoit au plus loin dans les airs. [a]
Belinde ici conduite par la gloire,
Veut signaler son courage en ce jour ?
Son air vainqueur annonce sa victoire ;
Un Jeu guerrier, (b] l'emporte sur l'Amour.
Deux Cavaliers galans & redoutables,
Sont appellés par elle à ce combat ;
Pour se poster, on arrange des tables,
On en garnit une d'armes d'éclat,
On les visite, on s'en munit, on s'arme,
Trois Escadrons de trois fois trois chacun,
Sont arrangés, déja sonne l'allarme ;
Si contre deux Belinde n'en a qu'un,
Rien ne sçauroit ébranler son courage ;
Contre elle encor en fût-il davantage,
Elle en verroit son triomphe plus beau.
A cet aspect sa Garde Aërienne
Fend l'air ; descend, & d'un zéle nouveau,
Reçoit encor les ordres, qu'on se tienne
Toûjours allerte, & chacun à l'instant
Va se poster sur chaque combattant.
Comme le Chef ; Sire Ariel s'arrange
Sur le premier de tous les Matadors ;
Son œil petille & la main lui démange
De faire voir quels seront ses efforts.
Il faut sçavoir que de leur origine,
Les Sylphes tous, se ressouvenant bien,

(a) L'heure de dîner à Londres n'est qu'à la sortie des Audiences sur les quatre heures aprés-midi.
(b] Le Jeu d'Ombre.

Sont délicats ſur la place ; il n'eſt rien
Qu'on puiſſe ôter à race féminine ,
Sans trop riſquer ; elle crie & fulmine ,
Contre elle enfin on perdroit tout ſon bien ,
Si l'on oſoit lui diſputer le ſien ;
Mais revenons ; c'eſt aſſez faire entendre
Qu'Ariel , femme autrefois , maintenant
Des Sylphes Chef , eſt en droit de prétendre
De ſe placer à l'endroit dominant.
L'on voit entrer ſur le champ de bataillle
Quatre grands Rois , fiers & majeſtueux ;
Barbe à mouſtache & l'air préſomptueux ,
Même à l'abri d'une épaiſſe muraille ,
Euſſent troublé l'Amadis le plus preux ;
Viennent après quatre charmantes Reines ,
Qui pour marquer la douceur de leur chaînes ,
Portent chacune une fleur à la main ;
L'échantillon du reſte de leur train
Eſt à chacune une Eſclave pour Garde ,
Tocque ſur tête , en main la hallebarde ,
Bien eſcortés , ſuivis & ſoutenus
D'un gros de gens biſarement vêtus ,
En rouge en noir , & d'une bigarure
Qui marque bien leur fantaſque nature.
En ce moment Belinde dit , je veux
Que Pique ſoit Triomphe ; à ſa parole
Pique eſt Triomphe ; à s'arranger on vole ,
Et pour & contre , on aſſemble ſes Jeux.
Tout étant prêt , notre fiére Héroïne
Fait avancer ſes trois noirs Matadors ,
Par leur démarche , à leur groteſque mine ,
Il reſſembloient à d'Africains recors.
Du premier coup l'invincible Spadile
Met à ſes pieds deux renegats ſujets.
Et ſur leurs corps il jette ſa mantille ,

Par la pitié que lui font ces objets.
Manille ensuite avance avec audace,
Sûre de vaincre, elle attaque & terrasse
Deux ennemis plus dignes de couroux;
Baste guerroie avec moins d'avantage,
Un seul Triomphe éprouve son courage,
Un Plébeïen [a] vient tomber sous ses coups.
Le Roi de Pique approche, il entre en lice,
Sabre à la main, retroussant son manteau;
Il a tout l'air d'un Chef de Canton Suisse,
Ses moindres coups conduisent au tombeau;
Un Renegat, (b) son esclave, a l'audace
De mesurer son courage avec lui,
Un compagnon de Treffle est son appui;
Mais tous les deux ils restent sur la place.
O sort cruel, toi vaillant Quinola, [c]
Dans d'autres cas de tant de Rois, de Reines
Le fier vainqueur, toi qui chargeas de chaînes
Mille Guerriers, que viens-tu faire là!
Sans nul honneur tu commets ta puissance;
De ce combat quelle est ton espérance;
Ailleurs pour toi le triomphe étoit hoc,
Et maintenant tu tombes dans ce choc.
Nos deux Guerriers jusqu'ici de la Belle
avoient subi le sort victorieux,
Mais la fortune inconstante contre elle,
Va du Baron faire un audacieux.
A son sécours la vaillante Amazone,
Du Roi de Pique honorable moitié,
Dans ce combat se présente, elle étonne
Le Roi de Treffle, & pourtant par pitié,
Quoique Tyran, il lui trouve des charmes,

(a) Une Carte blanche.
(b) Un Renegat, c'est le Valet de pique.
(c) Quinola, est le Valet de Cœur, premier atout au Jeu du Reversis.

Une Pallas [a] peut briller sous les armes ;
Que va-t'il voir ? Ah ! bien-tôt ses efforts
Vont l'envoyer tyranniser les morts.
Adroitement d'un coup sûr de sa lance,
De part en part lui traversant la panse,
Son ame noire au Tenare descend,
En arrosant la terre de son sang.
A quoi lui sert cette pompeuse robe
Qui faisoit honte à tous les Potentats ?
Et de quel droit porter en main ce globe, [b]
Tout l'univers est-il dans ses Etats ?
Encouragé par cette réüssite,
Au même instant l'impatient Baron
Fait avancer le leger escadron
De ses Carreaux, dont le Roi [c] les excite
Par sa presence à courir les hazards
Que va tenter un Cadet des Césars.
Aux forces qu'a sa brillante compagne,
Ce Roi joignant les siennes à la fois ;
Ils vont bien-tôt tout soûmettre à leurs loix,
Et balancer le sort de la campagne.
Chargeant ensemble, ils portent la terreur
Par-tout où peut pénetrer leur valeur.
On voit alors tomber comme la grêle,
De tous côtés Cœurs, Treffles & Carreaux,
Tels qu'on verroit culbuter pesle-mêle
Des légions d'Africains & de Gots.
Dans ce désordre un intrépide esclave
De ces Carreaux, à la honte du sort,
Contre une Reine ose faire le brave ;
Reine (d) des Cœurs, il n'importe, elle a tort.

(a) La Reine de Pique se nomme Pallas.
[b] Dans les Jeux de Cartes Anglois, le Roi de Treffle porte le Globe.
[c] Le Roi de Carreau s'appelle César.
[d] La Reine de Cœur.

Sujet fidéle au parti de son maître,
Ce n'est que lui qu'il prétend reconnoître ;
La Reine a beau protester d'attentat,
Elle se voit prisonniere d'Etat.
Belinde alors est émuë, & sourcille,
Elle prévoit un ménaçant Codille.
Dans certains cas, extrêmes, bien souvent
D'un foible rien notre salut dépend.
Un As de Cœur contre Belinde avance,
Lui donne échec ; mais sans que l'on y pense,
Son Roi caché, qui gardoit dans son cœur
L'ardent désir de bien venger sa femme,
N'agueres prise, & traitée en infâme,
Part de sa main, s'élance avec fureur
Dessus cet As, le dompte, le terrasse,
Et sur les morts au même instant l'entasse,
Le regardant avec indignité
D'avoir paru devant Sa Majesté.
Ce profitable & brillant avantage
Remet Belinde, elle frappe des mains,
Elle reprend ses esprits, son cœur nage
Dans une joye ordinaire aux Humains.
Tous les vallons, les échos, les montagnes,
Les prez, les bois, les fleuves, les campagnes
Des environs s'en trouvent étourdis,
Et vont porter au loin ses joyeux cris.
Foibles mortels ! aveugles que vous êtes,
Toûjours enflés dans vos prospérités,
D'abord vaincus dans vos adversités,
Connoissez-vous hélas ce que vous faites !
Vous l'allez voir, Belinde, dans ce jour ;
O gloire ! ô joye ! ô plaisirs ! quel retour !
Mais j'apperçois un autel qui se dresse,
J'y vois ranger des vases précieux,
Là le Jappon étale son addresse,

La Chine ici fait paroître à mes yeux
Tout ce qu'elle a de beau, de curieux.
Je vois briller une céleste flâme,
Je suis flâté de l'odeur d'un encens
Qui se répand jusqu'au fond de mon ame,
Qui réjoüit & reveille mes sens.
Quel sacrifice en ces lieux va-t'on faire ?
Approchons-nous, pénetrons ce mystère ;
Ah, je t'entends broyer, charmant Caffé,
Et je te sens, c'est pour toi cette fête,
Divin Caffé, beaume fait pour la tête,
Dont le sang froid se trouve réchaufé ;
Belinde vient, coulez à pleine tasse :
Elle s'assit, chaque Sylphe à sa place,
Tout aussi-tôt se trouve cantonné,
Comme Ariel leur avoit ordonné.
Pour rafraîchir cette liqueur brûlante
Chacun s'empresse, & l'on est étonné,
Dès qu'une Mouche approche, on se tourmente,
On la saisit, l'insecte est condamné.
Pour épargner la moindre éclaboussure
Que le Caffé feroit à sa parure,
Sous sa soucouppe ils allongent la main,
Tendent leur aîle, ou leur robe de lin.
Ce cher Caffé qui ranime & réveille
D'un politique, & l'esprit & les yeux,
Et qui lui donne une subtile oreille
Pour pénetrer jusqu'aux secrets des Dieux,
Donne au Baron une audace intrépide
Pour enlever ces cheveux convoités.
Arrête ici, tremble, mortel perfide !
Avec respect vois les Divinités !
Crains de Sylla * la triste destinée !

* Sylla fut changée en Oiseau pour avoir fait couper & enlever à son pere Nisus le cheveu fatal qui le rendoit invincible.

Elle paya bien cher l'infortunée !
L'enlevement de ce cheveu fatal,
Avec lequel se croyant invincible,
Le fier Nisus, eût trouvé tout possible,
Jusqu'à braver le pouvoir infernal.
Pour accomplir leur perverse malice,
De quels ressorts se servent les humains !
Tout leur est bon, la maligne Clarice
Montre au Baron des cyseaux de ses mains
Il les ravit dextrement, & son ame
Toute livrée au désir qui l'enflâme,
Brûle déja de s'en pouvoir servir,
Pour accomplir son malheureux désir.
Ainsi jadis le vaillant Don Quichotte,
Et comme lui tous les preux Chevaliers,
Pour leurs exploits adoptoient la marotte
De ne porter que lances, bouclièrs,
Sabres, épieux, dagues, fines épées,
Dont les armoient leurs belles Dulcinées.
Notre Baron ainsi donc bien armé,
Pour attaquer ces boucles respectables,
S'en va porter ces cyseaux redoutables
Sous les cheveux dont son cœur est charmé,
Et plus d'un Sylphe alors est allarmé.
Ce beau Filou, comme par politesse,
Affecte l'air d'un galant Damoiseau,
Et dans le tems que Belinde se baisse
Pour réjoüir de Caffé son cerveau,
Il veut joüer de son fatal cyseau.
Gardes aîlés volent à sa défense,
Se méfians qu'il en veut aux brillans,
A son collier, sa croix, ses diamans,
A quelque chose enfin de riche essence ;
Ils font trois fois remuër les pendans,
Trois fois Belinde est émuë & regarde,

Trois fois en vain l'ennemi se hazarde.
De son projet Ariel incertain,
Eût bien voulu pénetrer son dessein;
Mais il ne peut découvrir autre chose,
Qu'un mouvement de la terrestre ardeur,
Que le Baron renfermoit dans son cœur,
Sans en pouvoir approfondir la cause;
Il céde enfin & soupire confus,
De voir ainsi ses désirs superflus.
Le moment vient, le Baron le découvre,
Il le saisit, prend ses cyseaux, les r'ouvre,
Renferme entre eux avec habileté,
La belle Boucle; & fort précipité,
En resserrant les deux pointes fatales,
Se rend enfin vainqueur de la Toison.
Quel accident!... quelles douleurs égales!
Un Sylphe en deux: quelle est sa guérison?
Le pauvre Sylphe emporté par son zéle,
S'étoit jetté brusquement à travers,
Pour empêcher de resserrer ces fers.
La Boucle saute, on le coupe avec elle;
Cœur tendre hélas! ne vous affligez point?
Au même instant le Sylphe se rejoint.
Etant formé de subtiles parties
Du plus pur air, elles sont réünies
Dans le moment, on n'en sauroit douter.
Braves Guerriers qui pourriez vous flâter,
Dans les combats d'avoir cet avantage,
Que ne pourroit tenter votre courage?
On se battroit sans être retranché,
Et la valeur seroit à bon marché.
Ces beaux cheveux ont donc quitté leur tête?
Ils en seront séparés pour jamais.
Dieux quels éclairs? quelle horrible tempête,
Sortent des yeux de Belinde! quels traits!

O

Quels cris affreux de tous côtés répondent !
Le Ciel, la Terre & les Mers se confondent ;
Tout va périr ! jamais de tels éclats
N'ont agité, ni troublé la nature,
Hors que ce soit dans la triste fracture
D'un pot Chinois tombant de haut en bas ;
D'un petit Chien, d'un Epoux au trépas.
Approchez-vous ; venez qu'on me couronne,
A pleine voix dit le Baron vainqueur ;
Je tiens la Boucle, & plus rien ne m'étonne,
Elle fera ma gloire & mon bonheur.
Tant que Phœbus éclairera la Terre,
Que les Poissons se plairont dans les Mers ;
Que les Oiseaux chanteront dans les Airs ;
Que l'on verra les Femmes d'Angleterre,
Dans leurs beaux chars éblouïr l'Univers,
Aussi long-tems qu'Attlantis * sera lûë ;
Que l'on verra dans les jours solemnels
Chaque visite exactement renduë,
Aux Cabinets, comme sur les Autels,
Force bougie avec art répanduë ;
Aussi long-tems enfin que rendez-vous
Se donneront aux Amans par leurs Belles,
Et qu'on verra Bals & Fêtes pour elles,
Même au-delà, malgré les envieux,
Ma gloire ira s'annoncer jusqu'aux Cieux.
Le fer abat ce que le tems conserve,
Il fait tomber Hommes & Monumens,
Il a détruit le temple de Minerve ;
Troye a subi ses bouleversemens ;
Il a sous l'herbe enséveli Carthage ;
Plus d'une fois Rome a vû son ravage,
O belle Nimphe est-il donc étonnant,
Qu'il ait soûmis ta Boucle à sa puissance ?

* Atlantis, Ouvrage du Chancelier Bacon.

C'eſt à lui ſeul que tu dois cette offenſe,
Sans lui qu'eût fait ce téméraire Amant ?

Fin du troiſiéme Chant.

CHANT QUATRIÉME.

NON de Belinde interdite, agitée,
Rien n'égaloit la profonde douleur:
Tantôt tremblante, & tantôt tranſportée,
Elle eût touché le moins ſenſible cœur;
Un jeune Roi pris dans une mêlée;
A ſa rivale une belle immolée;
Un tendre Amant qui ſe connoît trompé;
Un fin Joüeur qui ſe trouve duppé;
Un fier Tyran prêt à paſſer la barque;
Enfin Cloris, dont l'œil perçant remarque
Qu'un pli va mal, ou manque à ſon habit,
N'eurent jamais un plus mortel dépit,
Tant de fureur, de colére, & de rage,
Qu'en eût Belinde en ce fatal inſtant;
Pour ſe venger du moins de cet oûtrage,
Son cœur médite un ſupplice éclatant.
Triſte Ariel, vous mettez bas les armes !
Belinde eſt-elle au bout de ſes revers ?
Oüi ç'en eſt fait, il fuit fondant en larmes,
Toute ſa troupe avec lui fend les airs.
Lors Ombriel, le plus méchant des Gnomes,
Le plus ardent à tourmenter les hommes,
Impatient d'abandonner le jour,
Se précipite au centre de la terre,
Pour allumer une nouvelle guerre,
Contre Belinde en cet affreux ſéjour.
C'eſt dans ces lieux qu'une obſcure caverne,

Sur les confins de l'effroyable Averne,
De l'hypocondre a fixé le manoir,
Idole au tein livide, jaune & noir.
Au bruit du vol de ses aîles pésantes,
Maître Ombriel, éveille ses Lutins,
Rodant par tout pour trouver les chemins,
Qui sont converts de cent routes tournantes.
A la caverne enfin tombe Ombriel,
C'est-là qu'il va puiser un nouveau fiel.
On ne connoît dans ce séjour funeste,
Ni les Zéphirs, ni la saison des fleurs;
L'on n'entend-là que soûpirs & que pleurs,
Vents d'Orient n'y soufflent que la peste;
Jamais rayon de l'Astre qui nous luit,
Ne pénétra son éternelle nuit.
La Déïté de ces lieux de ténébres,
A la lueur d'un brandon de Cyprés,
Reçoit sa Cour dans un lieu fait exprès,
Pour l'entretien de ses soucis funèbres;
En luminaire on fait-là peu de fraix.
Reveuse, triste, & la migraine en tête,
Songes cornus assiégent ses côtés,
Et là les jours de mystère & de fête,
Tous ses sujets se trouvent invités.
Près de son trône on voit deux chœurs de filles,
Egaux tous deux en dignités & rang,
A la clarté, bien loin d'être gentilles,
L'histoire dit que c'est un vilain sang.
Sous le portrait d'une antique vestale,
On voit les traits de la malignité;
Sa peau ridée, âpre, livide & sale,
Couvre des mains pleines d'iniquité;
Pour oraisons mainte & mainte satyre,
De celle-ci font le chéri Pseautier.
Cette autre là qui sans cesse soupire,

Va vous montrer un plus galant métier ;
Ces airs mignons veulent qu'on la respecte,
Et les regards languissans qu'elle affecte *
Semblent quêter d'intéressans regrets ;
Son tein est neuf perdra-t'il ses attraits ?
Non, sa vapeur la saisit avec grace,
L'oblige à faire une tendre grimace,
Chacun la plaint, elle s'en applaudit,
Vite au sécours ; on la transporte au lit ;
Dans le duvet, d'un air de nonchalence,
Elle s'enfonce, & sa reconnoissance,
Par un coup d'œil se témoigne, il suffit.
Sans le sécours de ce bel art de feindre,
Maintes beautés n'auroient point tant d'appas ;
L'air de langueur n'est pas le moins à craindre,
Ce n'est qu'un jeu, ne vous y fiez pas ;
Une vapeur grossiere, infecte, épaisse,
De tous côtés entoure ce Palais,
Spectres, Lutins y voltigeant sans cesse,
Rendent encor ses broüillards plus épais,
On y rencontre un nombre de Furies,
Les yeux sanglans & les griffes munies
De noirs serpens, prêts à lancer la mort
Aux criminels qu'a plongé là leur sort ;
Tombeaux ouverts, folets de feux bleuâtres,
Fleuves dorés, Piramides d'Albâtres,
Châteaux & Tours d'Ebéne & de Cristal,
Dragons volans, Marmouzets de Métal ;
Un million d'objets tous phantastiques,
Cent mille corps plaisamment transformés
Par la Déesse ici sont animés,
L'on voit agir Machines Pneumatiques,
Vases vivans babiller & courir,
Tout aussi bien que les Trépieds d'Homere ;

* L'affectation.

L'Or pleure ici, l'Argent se désespére,
L'Argile parle, on voit l'Airain souffrir.
Le Gnome enfin pour abreger l'histoire,
Ayant en main le rameau de salut,
Est introduit, comme vous pouvez croire,
En sûreté, voici son beau début.
Je vous saluë, ô lunatique Reine !
Grande Déesse, en qui tout plein pouvoir
Sur le beau Sexe, en tous lieux se fait voir,
Vous qui sçavez le gouverner sans peine,
Vous dont il suit les fanatiques loix,
Depuis l'instant qu'il a la connoissance,
Jusqu'au moment qu'il retombe en enfance,
Sans déroger à pas un de vos droits;
O vous encor source vive & féconde,
Des sentimens bizares & quinteux,
Qui dispensez les vapeurs dans le monde,
Qui remplissez de Rats les cerveaux creux.
A votre gré qui tournez les cervelles,
De ce qu'on voit de sçavantes Femelles;
De celle-là faisant un Médecin,
De celle-ci le plus rare Ecrivain
Qui soit sorti de l'école des Fées; *
Qui fournissez à ces légers cerveaux
L'invention, les sublimes pensées
Que demandoient des systêmes nouveaux;
O vous enfin ! qui soufflez à la prude
Son amour propre & cette docte étude
Qu'elle se fait, d'accabler tous les jours
Ses auditeurs par d'ennuyeux discours.
Permettez-moi Lutine Souveraine,
Qu'avec respect, ici je vous apprenne
Qu'il est là haut une fiére Beauté,
Qui jusqu'ici s'est montrée assez vaine,

* Les contes des Fées.

Pour se mocquer de votre autorité ;
D'un seul regard, d'un seul mot, dans une ame,
Elle prétend & croit porter la flâme
D'un tendre amour au gré de ses désirs,
Elle a déja causé mille soupirs.
Si votre Gnome attentif à mal faire,
Votre Ministre & très-fidel Agent,
Par son service a déja sçû vous plaire,
Ecoutez-le dans ce besoin urgent ;
J'ai quelquefois dérobé certains charmes,
Aux plus piquants, aux plus jolis mentons,
Substituant à leur lieu des boutons,
Qui maintes fois ont causé des allarmes,
J'ai souvent peint les visages fanés,
Les teins usés de nos vieilles Coquettes,
D'un vermillon, le rebut des palettes,
Pour leur donner des rouges basanés ;
J'ai sçû placer cornes Aëriennes
Sur bien des chefs mal-à-propos jaloux ;
Souvente-fois j'annonçai des Antiennes
A des Maris que j'aurois rendus fous,
S'ils n'avoient pas reconnu l'injustice
De leurs soupçons ; & si la vérité,
N'eût pas forcé l'erreur & la malice,
A succomber sous la fidélité.
Vous le sçavez, j'ai chifonné des juppes,
J'ai découvert, j'ai culbuté des lits,
J'ai dépoudré, j'ai défrisé des huppes,
Pour tourmenter de crédules esprits.
Enfin mon art a sçû rendre malade
Un petit Chien, qu'on aimoit tendrement,
Et je puis bien me vanter sans bravade,
Que j'en ai fait pleurer amérement.
Employez donc contre qui vous attaque
En ce moment, mon zéle & mon ardeur ;

Rendez Belinde une hypocondriaque :
Tout l'univers aveugle en sa faveur,
De l'imiter voudra se faire honneur ;
Il finit-là . . . . froide comme une glace,
Notre Déesse au regard dédaigneux,
Paroît d'abord lui refuser la grace ;
Mais à la fin, elle exauce ses vœux.
Elle lui donne un Outre tout semblable
A ceux qu'Ulisse avoit rempli de vent ;
Elle y renferme assez adroitement
Ce que nature au sexe lamentable
A jamais sçû donner de plus fervent,
Pour soûtenir la douleur qui l'accable,
Et l'exciter encor plus vivement.
Ensuite au fond d'une vieille bouteille
Bien enfumée, elle fait par merveille
Un composé de noirs ingrédiens,
Elle avoit l'art de nos Pharmaciens.
Sombres ennuis & profondes tristesses,
Vives horreurs & mortelles détresses,
Le tout ensemble infusé, bien confit,
Voilà de quoi ce composé se fit ;
Le Gnome alors, aussi content que preste,
Fuyant chargé de ce présent funeste,
Court vers Belinde ; elle étoit dans les bras
De Talestris, exhalant cent hélas ;
Les yeux baissés, la chevelure éparse,
Notre Ombriel jouë à l'instant sa farce.
Tenant en main son Outre suspendu
Sur elles deux, & vîte il le déchire
A belles dents ; voilà tout répandu,
Le scélerat qu'il est, n'en fait que rire,
Et craignant bien que rien ne soit perdu,
L'Outre maudit est mille fois tordu.
Les passions de fureur & de rage ;

Dans le moment enflâment leurs esprits ;
Pour animer Belinde davantage ,
Que fait alors la fiere Talestris ?
Les mains au Ciel , la folle crie encore ,
Huit tons plus haut qu'elle n'avoit crié ;
Du pétulant dépit qui la dévore ,
Voici trois mots qu'on n'a point oublié.
O malheureuse ! ô malheureuse fille !
Tout Amptoncourt retentit de ces mots ,
Des environs les gémissans échos :
Les ont porté jusques dans sa famille ,
A ce qu'on dit ? écoutons Talestris ,
Dire à Belinde en redoublant ses cris ,
Tout est perdu ! Quoi peux-tu te résoudre
A te montrer ! hélas combien de poudre ;
Combien d'essence & de papiers perdus !
Que t'ont valu tant de soins assidus !
Ah falloit-il en faire un tel usage ,
Pour ce brutal ; pour cet audacieux ?
Tirez en donc vengeance justes Dieux ;
A l'avenir pour te montrer plus sage ,
Fuis à jamais la lumiere des Cieux ;
Est-ce pour lui ! quoi pour ce Petit-Maître ,
Qu'on a grillé si souvent tes cheveux ,
Sous la chaleur de ces fers tortueux ?
Quoi se peut-il que ce soit pour ce traître ,
Que tu souffris mille cruels tourmens ;
Pour arranger ta délicate tête ,
Pour le voleur , quelle douce conquête !
Et quel dépit pour tes autres Amans !
Ah qu'en diront les femmes vertueuses !
Non , non , l'honneur ne le permettra pas ;
Oüi cet honneur , qui seul nous rend heureuses ,
Et sans lequel nous n'avons nuls appas ,
A qui l'on doit le juste sacrifice

De son repos & de tous ses plaisirs,
De la raison même en bonne justice :
Dès qu'elle tend à flâter nos désirs.
Triste Belinde, ah te voilà perduë,
De ton malheur vois toute l'étenduë !
J'entends déja les discours imposteurs :
Que contre toi tiendront les mauvais cœurs.
Déja je vois, & c'est ce qui me tuë,
Mille souris outrageans & railleurs.
Ne prétens plus à la beauté régnante ;
Va te cacher Belinde c'en est fait,
Tu rougirois sans cesse au moindre trait,
Qui partiroit d'une bouche imprudente,
Va te cacher Belinde ; c'en est fait.
A l'avenir aurois-je le courage,
En ta faveur de hazarder un mot ?
Mais quoi je vois redoubler ton outrage ?
Ton ravisseur s'en va faire le sot ;
On lui verra cette Boucle cherie,
Parer ses doigts, sous quelque diamant ;
Sera-t'il donc de ce rapt triomphant !
Laisserons-nous son audace impunie !
Non ; que plûtôt l'Air, la Terre, & les Mers,
Que les Bichons, les Singes, & les Hommes,
Les Perroquets deviennent des Atômes,
Et que plûtôt périsse l'Univers.
Talestris dit ; & comme une furie
Le Chevalier de Plume, en ce moment,
La voit sur lui s'élancer, elle crie,
Et lui commande ainsi qu'à son Amant ;
D'une voix aigre, & d'un ton imposant,
De regagner cette Boucle fatale ;
Le Chevalier dans ce triste intervalle,
Ne s'occupoit qu'à bien faire admirer,
Tous ses bijoux qu'il venoit de tirer

Tantôt sa belle & rare tabatiére,
Tantôt sa canne à pomme singuliére,
Sa montre d'or, ses bagues, ses cachets :
Car il étoit riche en colifichets ;
Mince d'ailleurs étoit son appanage,
De son gros chef l'épanoüi visage,
Etoit la juste étiquette du sac ;
Tout à loisir à répondre il s'apprête ;
Ayant enfin trois fois pris du tabac,
Ces graves mots sortirent de sa tête.
Marbleu, Baron, que veut dire ceci ?
Mais dis-moi donc ; que diable vois-je ici ?
Je m'apperçois que Belinde est fâchée,
C'est pour sa Boucle ; allons, que coûte-t'il,
Pour l'appaiser de paroître civil ;
Maudite soit cette Boucle arrachée :
Donne-la donc ; pour moi j'en donnerois
En pareil cas, cent, si je les avois ;
Qu'en veux-tu faire ? il faudra bien lui rendre ;
Oüi trop long-tems tu veux la faire attendre :
Ton badinage est là hors de saison ;
Finis Baron ; tu n'as pas de raison ;
Et ce fût-là sa derniere parole.
Puis sur sa boëte il frappe de ses doigts.
Fort peu touché d'un discours si courtois,
Notre Baron le renvoye à l'école,
Je suis fâché qu'un si grand Orateur,
Perde avec moi, dit-il, son éloquence ;
Car je te jure en bonne conscience,
Que je n'ai pas dessein d'y faire honneur
Oüi Chevalier par la Boucle sacrée, *
Par cette Boucle enfin si révérée,
Qui désormais ayant quitté son chef ;
S'en doit compter pour jamais séparée ;

* Imitation d'Homere.

Par elle ici je jure de rechef,
Que sur mon bras, tous les jours admirée,
Ayant passé dans la fatale nef,
Je la verrai chez Pluton adorée.
Puis la montrant d'un air victorieux,
Tiens, lui dit-il, tiens, fais lui tes adieux;
Lors Ombriel pour finir sa besogne,
Casse sa fiolle, & la tristesse en sort.
Belinde ici de dépit se renfrogne,
Son cœur je crois eût préferé la mort.
O Talestris, dit-elle, chere amie,
Quel jour fatal! quel moment détesté?
Toute ma gloire aujourdhui m'est ravie.
Pourquoi sortir! he que n'ai-je resté!
Voir Amptoncourt, ô Ciel, quelle folie!
Mais suis-je hélas, seule fille trahie!
N'en est-il pas quelqu'autres à la Cour,
Qu'ait pû trahir ainsi que moi l'Amour?
Que n'ai-je été dans quelque Isle déserte,
Ou tout au moins dans ces climats glacés;
Je n'aurois pas essuyé cette perte;
Ombre & caffé n'y sont jamais passés.
J'aurois sauvé mes attraits de ce piége,
Tranquillement en ces lieux, sans cortége,
Las! j'eusse vû ma beauté se faner,
Sans que mes yeux s'en dûssent étonner.
Qui m'a portée à cette promenade
Avec ce traître? & quelle est la raison,
Qui m'a forcée à mener le Baron?
En ce moment que n'étois-je malade;
Je me souviens que trois fois ce matin,
Sur ma pommade a chancelé ma main;
J'ai vû trois fois trembler mes porcelaines,
Sans qu'on sentit une haleine de vent.
Je prenois tout pour des chimeres vaines,

Je te croirai, Sylphe, dorénavant.
Mirinne encor, ma petite Mirinne,
Seule avec moi, s'eſt montrée en fureur;
Mon Perroquet toûjours aſſez jaſeur,
N'a pas dit mot, & m'a fait griſe mine;
Oh Taleſtris tout marquoit mon malheur!
Vois, chere amie, en moi ces triſtes reſtes:
Vaine parure, ornemens trop funeſtes,
Cent fois encor, ô reſtes malheureux!
Arrachons-les ces reſtes de cheveux:
Que faire enfin de cette Boucle unique?
De ſa compagne attend-elle le ſort?
Viens, traître, viens, la gloire étoit publique
De ces cheveux; viens les ravir encor,
Comble ton crime en me donnant la mort.

Fin du quatriéme Chant.

CHANT CINQUIÉME.

BElinde ainſi de triſteſſe accablée,
Perçoit les cœurs de toute l'aſſemblée.
Le Baron ſeul étoit ſourd à ſes cris;
Les Dieux cruels comme ſa deſtinée,
Avoient reglé cette triſte journée.
Que ferez-vous? c'eſt envain Taleſtris,
Que vous tonnez, ſi Belinde elle-même,
Ne peut toucher cet inſenſible cœur,
S'il ne veut pas écouter ce qu'il aime,
En viendrez-vous mieux qu'elle à votre honneur;
Anne & Didon, en vain ont eû des charmes,
Et près d'Enée, ont bien perdu des larmes;
Tout leur amour & tout leur déſeſpoir,

Sur cet ingrat n'eurent aucun pouvoir.
Clarice alors, oüi la grave Clarice,
Parle à ſon tour, & ſon air précieux,
En pareil cas, peut-être fera mieux,
Ecoutons-la, faiſons ce ſacrifice ;
Tout l'auditoire a ſur elle les yeux.
Son évantail avec art ſe compaſſe ;
S'ouvre & ſe ferme avec précaution,
A ſon diſcours ce jeu ſert de préface,
Chacun l'écoute avec attention.
Moraliſant comme eût fait un Stoïque :
En bref voici ſon diſcours pathétique.
A la beauté que ſervent les honneurs ?
Ces doux accens, ces ſéduiſans hommages,
Dont le vulgaire auſſi-bien que les ſages,
A chaque inſtant viennent flâter nos cœurs ;
Dites-moi donc, quels ſont les avantages,
Qu'on peut tirer des terreſtres grandeurs ?
Tous les preſens de la terre & de l'onde,
En nous rendant plus vaines en ce monde,
Peuvent-ils bien nous ſauver des revers,
Auxquels le ſort a ſoûmis l'univers ?
A quoi nous ſert de paroître brillantes,
Aux Jeux, aux Bals, aux Feſtins, aux Tournois,
De captiver le cœur même des Rois ?
Que deviendront ces beautés éclatantes !
Du fier deſtin il faut ſuivre les loix.
Tourmens réels ! ô gloire trop funeſte !
De tout cela voyons ce qui nous reſte ;
Si les honneurs, les biens & les plaiſirs,
Nous conſervoient au gré de nos déſirs ;
Si les grandeurs, la parure, la danſe,
Nous préſervoient de la cruelle offenſe,
Que font les ans, à nos foibles appas,
On danſeroit, on ne finiroit pas.

Si la beauté qu'on puiſe à la Toilette,
Nous aſſûroit le repos, la ſanté ;
Plus de dévote, on la verroit coquette ;
Adieu l'air ſimple, adieu la charité.
Que la raiſon à jamais nous conſerve,
Ce que l'honneur peut nous avoir acquis ;
Que ſon uſage en tout tems nous préſerve,
De ce qui peut attirer le mépris.
Qu'on diſe donc s'il ſe peut d'une Belle,
Lorſque tout plaît de ce qu'on voit en elle,
Son bon eſprit, ſa douceur, ſes vertus,
Qui brillent moins, nous plaiſent encor plus.
Un accident, la petite vérole,
Peut emporter ces fragiles attraits ;
Que la ſageſſe à l'inſtant nous conſole ;
Rien d'ici bas n'eſt durable à jamais.
La beauté donc n'étant qu'un bien fragile,
Qu'un ornement plus frêle que l'argile,
Préferons-lui ce qui dépend de nous ;
C'eſt la raiſon, l'eſprit, & la ſageſſe ;
Dans le beſoin, chacun d'eux nous redreſſe,
Et nous ſoûtient dans les plus rudes coups.
Oüi croyez-moi, conſolez-vous, ma chere,
Lorſque les pleurs & les ſoupirs ſont vains,
Il faut ſçavoir plaiſanter la premiére,
Des mauvais tours que nous font les deſtins.
Ainſi conclut Clarice & ſa doctrine,
Quoique ſenſée ailleurs, avec raiſon,
Ne parut guére en ce cas de ſaiſon.
Belinde en fait une revêche mine ;
Mais Taleſtris ſe trouvant plus mutine,
Prend le parti de ſon amie à cœur ;
Et d'attaquer le beau Prédicateur,
Sur ſa morale & ſa façon poupine ;
Elle lui rit au nez d'un air mocqueur,

La baptiſant du nom de fauſe prude :
Ce qui parut à Cla rice un peu rude ;
Car l'épitete à ſon gré ſonnoit mal ;
D'un vif combat, ce fut là le ſignal.
Lors d'éventails le cliquetis terrible,
Les frotemens de jupes, de paniers,
En élevant une pouſſiere horrible,
La font voler juſqu'aux plus hauts greniers.
Dans ce combat, Héros comme Héroïnes,
Font déja voir à leurs boüillantes mines,
Qu'il fera chaud, grands claquemens de main,
Grands cris, grands ris, font un horrible train.
Les combattans dans de pareilles guerres ;
Ne courant pas à des armes vulgaires,
Ne riſquent point un ſi funeſte ſort ;
Jamais leurs coups ne vont juſqu'à la mort.
C'étoit ainſi que le divin Homere,
De ſes Héros peignoit l'humeur altiére ;
Il nous apprend que les céleſtes cœurs,
Tous enflammés d'une colére humaine,
Courent par-tout où ſon feu les entraîne,
Ne craignant pas la mort, ni ſes horreurs.
Il nous dépeint tout l'Olimpe en déſordre,
Dieux contre Dieux bien armés pour ſe mordre.
Pallas s'équipe & va combattre Mars,
Contre Mercure Apollon court aux dards,
Jupiter tonne, il fait trembler le monde,
Tout courroucé Neptune ſort de l'onde ;
Les ſifflemens & des vents & des flots,
Vont pénétrer juſqu'aux demeures ſombres,
Pluton lui-même, & ſes craintives ombres,
Penſent qu'ils vont rentrer dans le cahos.
Donnant carriere à ſes aîles joyeuſes,
Maître Ombriel voltige triomphant,
Il s'applaudit d'un combat ſi bruyant ;

Tous

Tous ses recors avec mines hideuses,
Gnomes j'entends, soumis à son pouvoir,
Sur chaque épingle, ainsi que sur leurs armes,
Se reposoient, de même qu'on peut voir,
Sur leurs mousquets, soldats à leur devoir,
Se postant-là pour crier aux allarmes,
Et soutenir le combat jusqu'au soir.
Mais Talestris les affronte, elle perce
Ce qu'elle voit d'escadrons ennemis,
A ses beaux yeux ils sont bien-tôt soumis;
Et d'un coup d'œil qui part avec addresse,
Exploit illustre, elle pousse & renverse
Deux combattans bien vantés à la fois,
Par leur esprit & leurs galants exploits.
L'un en tombant s'exprime en métaphore;
Cruelle Nimphe, hélas! dit-il, je meurs,
Mais d'une mort qui me ranime encore,
Et reste assis enyvré de douceurs.
L'autre moins mort, ou mourant comme un cigne,
Chante ces mots, les yeux demi fermés,
Mais bien gonflés d'une langueur insigne;
Ah tes beaux yeux, dont les miens sont charmés,
Sont faits.... sont faits.... pour arracher la vie,
Sont faits!... & là sans pouvoir achever,
Il reste court, malgré sa bonne envie,
C'étoit peut-être afin de mieux rêver.
Après ce coup, le Chevalier de Plume,
Aussi guerrier, qu'éloquent orateur,
Marche à Clarice; hardiment il présume,
Que sans effort il sera son vainqueur,
Cloé s'oppose à son boüillant courage,
Et d'un regard le met hors de combat;
Pour exprimer son brillant avantage,
Jusques au Ciel elle en pousse un éclat.
N'ayant cherché dans ce choc que la gloire.

De terrasser ce Guerrier redouté,
Vous l'allez voir signaler sa victoire ;
Par un sourrire il est ressuscité.
Alors levant sa balance dorée,
Le vieux Papa des Hommes & des Dieux,
Met d'un côté la Boucle de Cheveux,
De l'autre il met, pour faire la pesée,
Tout à la fois, tout l'esprit de ces preux ;
Cela s'entend tout l'esprit petit-maître ;
Mais de quel poids cet esprit peut-il être ?
Nous allons être éclairci de ce cas.
Assez long-tems la balance vacille,
Puis à la fin la drogue volatile
S'évaporant, la Boucle tombe en bas.
Belinde fiere, à cet aspect s'élance
Sur le Baron, & ses regards perçans
Le font trembler & perdre contenance,
Tant ils étoient animés, ménaçans ;
Quoiqu'il jura qu'il n'avoit d'autre envie,
Que de la voir maîtresse de sa vie.
Tout inégal que parût le combat,
Du bout du doigt cette belle l'abbat ;
Elle lui jette en rougissant de rage,
Abondamment du tabac au visage,
Et notre Gnome au guet en ce moment,
Lui souffle tout dans les yeux méchamment.
Le Baron pleure, il tousse, il éternuë,
Jusques au toît, la salle en retentit.
Ne doit-on pas loüer sa retenuë,
D'avoir souffert cela comme il le fit ?
Meurs à l'instant, meurs, Belinde s'écrie,
Et pour finir son malheureux destin,
De sa ceinture arrache avec furie,
Un poinçon d'or, instrument assassin.
Ce poinçon d'or, si l'on veut cette aiguille,

Car l'un ou l'autre est dit également,
Fut autrefois porté pour ornement,
Comme parure en ce tems-là gentille,
En médaillon, par feu son bisayeul;
Après cela Miladi feuë sa femme,
De qui Dieu veüille avoir pitié de l'ame,
Voulant porter le cher bijou tout seul,
L'avoir fait fondre, on lui voyoit sans cesse;
A sa ceinture en boucle, par tendresse
Pour le défunt Seigneur son cher époux.
D'hymen jadis les liens étoient doux,
On cherissoit les marques de ses chaînes:
Mais à présent ses liens sont des peines;
Et pourquoi donc? hélas le sçavons-nous!
Mais revenons, la bonne bisayeule,
De tous ses biens voulant faire des lots,
Avant sa mort la fit fondre en grélots,
Pour le hochet de sa fille & filleule,
Grande maman de Belinde, & depuis,
Ces beaux grélots ont été convertis
En une belle & fort galante aiguille,
Dont s'est parée assez long-tems sa fille,
Et dont Belinde a, dit-on, hérité.
Voilà le fait au plus juste conté.
Ne tire pas vanité de ma chûte,
Dit le Baron, dans pareille culbute,
Tu cederas peut-être ton laurier,
A la valeur de plus mince guerrier:
Apprends Belinde, ennemie insultante,
Que ce n'est point la mort qui m'épouvante;
Te perdre hélas! c'est tout ce que je crains.
Fais-moi mourir, & tour à tour revivre;
Te voir, t'aimer, par-tout te pouvoir suivre,
C'est mon trésor, il est entre tes mains.
Rends donc la Boucle, encor plus haut s'écrie

Cette Beauté, avec tant de furie,
Que le Palais retentit de ces mots,
Et les renvoye aux plus lointains échos.
Moins animé jadis parut Orelle, *
Moins furieux pour le fatal mouchoir,
Que ne parut pour sa Boucle la Belle;
Hélas un rien emporte notre espoir!
N'a-t'on pas vû les plus grands Capitaines,
De leurs travaux perdre toutes leurs peines?
On va cherchant en vain de tous côtés,
Où cette Boucle a pû s'être cachée.
Le Ciel le veut, elle est en vain cherchée;
Plus de cheveux, ils sont bien haut montés.
Il se répand un bruit dans le vulgaire,
Que de la Lune ils ont gagné la sphere;
Avec grand soin tout est là conservé
De ce qui peut se perdre sur la terre, **
Et des larrons tout est bien préservé.
On garde là dans des précieux vases,
Et fort massifs, les esprits des Héros,
Et l'on y voit d'autres petites cases:
Petits étuits, petis coffrets bien clos,
Jolis flâcons, mignones tabatieres,
Pour renfermer les façons minaudieres,
Et les esprits de nos petits Seigneurs.
L'on trouve là les soupirs & les pleurs
Des Amoureux, galants, tendres, fidéles,
Tous enchaînés de guirlandes nouvelles,
Et de rubans de toutes les couleurs.
L'on garde là la caisse & les adresses
Des charités qu'on fait *in extremis*;
Les vœux enfreins, les solides promesses
Des Courtisans, & toutes les caresses

* Orelle, Tragédie Angloise.
** Fiction de l'Arioste.

Dont nos Beautés agacent leurs amis.
On trouve là des chaînes pour les puces,
Des trebuchets à prendre des cousins,
Des Agenda de toutes les astuces
Des fins filoux, des tours, des tabarins.
Enfin c'est-là qu'on voit tous les volumes,
Qu'ont compilé les calotines plumes,
Des Papillons proprement desséchés,
En mille endroits s'y trouvent attachés.
Ma Muse est vraye, & vous la devez croire,
Elle m'a dit qu'au Temple de Mémoire,
La Boucle étoit conduite en sureté;
Et c'est avec tant de rapidité,
qu'elle a volé vers la céleste voûte,
Que l'œil poëte est le seul, dans sa route
Qui l'ait pû voir, & c'est la vérité.
Ainsi Procule assure en galant homme,
Qu'il vit tout seul le Fondateur de Rome,
Quitter la terre & s'élever aux cieux;
Sans hésiter on en crut à ses yeux.
Déja la Boucle, à la voûte azurée
Est suspenduë, & si bien assurée,
Qu'on la verra jusqu'à la fin des tems,
Lancer ici ses rayons éclatans,
Même plus vifs que ceux de Berenice,
Moins soupçonnés de tout noir malefice.
Pour la garder & pour lui faire honneur,
Elle a déja des Sylphes à sa suite;
Jeunes galants, Belles d'un tendre cœur,
Viendront souvent au Parc (a) à sa poursuite;
Comme à Venus, leurs chants harmonieux,
En son honneur s'élevant jusqu'aux cieux,
L'entretiendront du Lac de Rosemonde, (b)

[a] Parc de Saint-Jammes, Jardin Royal, à Londres.
[b] Lac de Rosemonde, piéce d'eau dans ledit Parc.

P 3

Et chaque fois qu'ils en feront la ronde,
Lui porteront leur hommage & leurs vœux.
Par le secours des yeux de Galilée (a) . . . .
Pour que les siens n'en soient point éblouïs,
Partrige (b) ira lire la destinée,
Dans son aspect de Rome & de Loüis.
Toi belle Nymphe enfin seche tes larmes!
C'est trop pleurer ta Boucle de cheveux;
Réfléchis donc que l'éclat de ces yeux; .
Doit nous payer des mortelles allarmes,
Qu'ont essuyé mille cœurs malheureux;
Qu'il s'éteindra; mais que ta Tresse Brune,
Dont je consacre aujourdhui les attraits,
Paroît déja rivale de la Lune,
Que son éclat ne s'éteindra jamais.

[a] Lunettes d'approche.
[b] Partrige, fameux Astronome Anglois, qui prédisoit tous les ans la mort du Pape, & celle de Loüis XIV.

FIN.



EXAMEN
DE
L'ESSAY
DE M. POPE
SUR L'HOMME.

Par M. DE CROUSAZ, Membre des Académies Royales des Sciences de PARIS *& de* BOURDEAUX.





A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, ruë S. Jacques à la Science.

M. DCC. L.





PREFACE.



*E ne me souviens pas d'avoir jamais autant éprouvé l'influënce de la Poësie, que dans l'*Essai de M. Pope. *Où est l'Auteur à qui une Traduction ne fasse perdre, & le Poëte que la Prose ne rende méconnoissable ? S'il en faut excepter quelques-uns ce sera* M. Pope *des premiers. On y trouve exactement vérifiée, une des plus judicieuses remarques* d'Horace. *Sat. IV. L. I.*

„ Ce n'est pas assez pour faire un Poëme „ que les Vers soient composés de certains „ mots, qui ayent leur nombre & leur mésure, si lorsque vous ôterez ces mots de leur „ place, il se trouve que vous vous exprimez dans le discours ordinaire. Mais changez la situation & l'arrangement de ces „ mots tant qu'il vous plaira, il s'y trouvera „ toûjours un certain air noble & élevé, qui „ se ressent de la fureur poëtique. „

La justice que je viens de rendre à M. Pope, *est d'après la voix publique. Cela va si loin*

que j'ai vû plus d'un de ses Lecteurs, lui rendre avec les autres, le tribut de son admiration, qui cependant ne l'entendoit point, & qui étoit très-éloigné de l'entendre. J aime à penser que peu de lignes sorties de sa plume, ayent eu le crédit d'apprivoiser le commun avec l'idée de la pluralité des mondes, à laquelle nombre de gens se refusent encore aujourdhui. Cependant c'est une idée dont notre Siécle a grand sujet de se féliciter. Elle me paroît d'un merveilleux secours pour élever notre admiration à l'infinité incompréhensible de notre Créateur.

Jamais je ne me trouve plus sensible au plaisir d'exister, que quand je m'applique à parcourir les gradations des Etres. Le peu de connoissance que j'ai de l'anatomie des plantes & de celle de leurs fruits, me les fait déja paroître un sujet digne d'épuiser mon admiration. Je me perds dans la recherche & la distribution de leurs classes, de leurs genres, de leurs espêces & de leurs individus, qui examinés de près, offrent de nouveau entr'eux des différences qui ne se terminent point. Quels mouvemens n'éprouve-je pas, quand je me rends attentif à ce que Monsieur de Reaumur *nous a découvert, & nous fait espérer de continuër à nous découvrir, sur les plus petits des Etres vivans, & sur ceux que l'ignorance & la stupide négligence des hommes leur faisoit regarder avec autant de mépris ! A mésure que le goût de la connoissance de la nature s'affermit chez moi & y fait des progrès, il me semble que notre Terre seule renferme déja*

assez de meveilles, pour occuper tout entiéres, des vies, mille & millions de fois plus longues qu la mienne.

Notre Soleil éclaire quinze autres Planettes, & peut-être un plus grand nombre, trop éloignés de nous pour les voir. Les Telescopes nous ont appris que le nombre des Soleils ne peut se compter, & au-delà de cette innonbrable multitude, dont l'éloignement passe toute imagination, il est très-vraisemblable qu'une immensité sans bornes est encore remplie de Créatures, car l'intelligence & la Puissance de Dieu sont absolument infinies.

Mais ce sistême lui-même de Créatures innombrables, tout infini qu'on le suppose, qu'est-il en comparaison de l'Infinité de Dieu? Il y a une distance infinie, entre ce qui a reçû d'ailleurs tout ce qu'il est, & entre l'Être véritable, l'Infini absolu, dont l'existence est nécessairement étenelle.

Que suis-je donc, moi petite partie, atome de l'immensité? Que suis-je en comparaison de l'Adorable infini? Néant. Je me perds de vûë dans cet abîme. Mais après m'y être perdu, je ne tarde pas à me retrouver, & & je m'y retrouve avec ravissement. Je suis une partie de cet immense Ouvrage. La main Toute-puissante de son Grand & Tout-puissant Auteur m'a aussi formé. Il a vû & il voit ses Ouvrages. Il n'y en a aucun qui n'existe par lui, il n'y en a aucun qui ne lui soit présent. Infini, absolu, il n'y a aucun objet si petit, sur lequel il me soit autant aisé d'arrêter ma vûë, qu'à lui de s'en rendre présente une infi-

nité. Je suis donc honoré de sa attention. Rien de moi, mais tout de lui.) *que cette pensée me tire glorieusement du* ion Etre. *Il me semble que je sors du néant. Dans cette supposition, je me trouve incessamment obligé de m'étudier, afin de connoître* :out *ce que j'ai reçû, & de rendre mes actions de graces à mon adorable Auteur de tou: ses présens, & de m'assûrer de l'usage que j'en dois faire. Si j'étois un effet du lazard, si je ne sçavois, ni ce que je suis, ni d'où je viens, ni à quoi je suis destiné, alors ma propre existence me seroit à charge, je ne sçaurois en faire aucun cas. Mais Ouvrage de mon Dieu. le Créateur de l'Univers, je ne puis m'empêcher de me féliciter de mon existence, je ne puis m'empêcher de m'aimer, de m'estimer, de me respecter; & craignant de me deshonorer par des négligences & par des écarts, puisque je ne suis plus à moi-même; tous mes désirs vont à découvrir ce que je dois faire de moi. Avec ce désir, des idées s'élévent. Je trouve en moi un Maître qui m'apprend à quoi je dois m'occuper pendant que je vivrai, & qui me persuade que j'ai à espérer au délà de la mort. Craignant pourtant de me flâter par de si douces espérances, ou de me tromper dans le choix de mes occupations, je viens à m'appercevoir d'une lumiére pour laquelle* Socrate *avoit tant soupiré, & dont il avoit espéré que la bonté de Dieu honoreroit les hommes. Je me convaincs de la vérité d'une Révélation, qui donne une fermeté inébranlable à tout ce dont la raison m'avoit déja instruit, & me*

présente encore le nouveaux objets & de nouvelles espérances. Loin que l'abandon à de si glorieuses attentes puisse être soupçonné d'orguëil, ce seroit ingratitude, ce seroit infamie, fierté, brutalité de ne pas tendre de toutes mes puissances au rang où je suis appellé. Une Bonté infiniment infinie a créé les hommes capables de faire librement des choix, capables de se déterminer eux-mêmes, afin d'entrer en commerce avec eux, d'en être aimé par choix, de les honorer par une bonté qui passe toute intelligence, par les retours de son affection pour des Etres capables de se donner à celui de qui ils ont tout reçû, & à qui ils appartiennent tout entiers.

Qui voudra suivre ces vérités, (& où ne conduisent-elles pas ?) qui voudra en faire l'expérience, éprouvera que c'est là le solide & l'infini bonheur, pour lequel notre Ame a été formée : & comme il y a un aliment le plus commun de tous, & duquel les autres ont besoin, pour se faire goûter plus agréablement, il y a de même un fond de réfléxions qui est la baze de nos contentemens, & qui réléve le prix de tout ce que la vie nous offre d'innocemment agréable. Tous les charmes de la vûë, toutes les douceurs de la musique, toutes les saveurs des fruits & des autres alimens, tous les agrémens de la conversation, tous les délices de l'amitié, tout cela tire un nouveau prix, & est infiniment élevé par la pensée, que ce sont des présens du Grand Maître, dont nous sommes aimés.

A ces pensées on s'anine d'une nouvelle ardeur à remplir ses devoirs. Mais nouveau sujet d'admiration! A quoi aboûtissent tous ces devoirs? à nous pefectionver nous mêmes, & à nous rendre utiles aux autres hommes, nos semblables, nos freres, Ouvrage de notre commun Maître, & par là dignes objets de nos affections, de notre estime & de notre respect.

Dès-là on ne pense plus qu'à être vrai, sincère, officieux; on repand avec plaisir ses biens extérieurs, & on fait part avec encore plus d'empresement de ses biens intérieurs, on donne toute son attention à examiner scrupuleusenent, afin de s'assûrer de la vérité & de la faire passer dans l'esprit des autres avec plus de facilité qu'on ne s'en instruit soi-même.

*Voilà une suite d'idées qui me sont venuës dans l'esprit, en réfléchissant sur quelques lignes de l'*Essai de M. Pope. *Si je les ai écrites, ce n'a pas été dans le dessein de prévenir ceux qui les liront, ni en faveur de l'*Essai, *ni en faveur de l'*Examen *que j'ai pris la liberté d'en faire. Mon unique vûë a été de présenter quelques secours à nos Lecteurs, pour se former plus aisément de justes idées sur le sujet de l'un & sur celui de l'autre.*





EXAMEN DE L'ESSAI DE M. POPE SUR L'HOMME.



Ous souhaitez, Monsieur, que je vous fasse part de ce qui m'est venu dans l'esprit en lisant l'Ouvrage de Mr. Pope; il m'est aisé de vous obéïr. Je l'ai lû avec attention, & d'ailleurs je n'ai rien à vous refuser, & je suis de loisir. Mais ne vous avisez pas de regarder ce que je vais vous écrire, sur le pié d'une Critique, vous vous tromperiez extrêmement: Dès ma jeunesse j'ai senti un grand éloignement pour cet esprit là, le nom m'en est déja odieux; mon premier penchant va à acquiescer à ce qu'on me propose. J'ai toûjours besoin d'effort pour me résoudre à une objection, & ce n'est que par la crainte de me tromper

& d'engager ensuite les autres dans l'erreur, que je me détermine à examiner. D'ailleurs, je n'ignore pas assez les charmes de la Poësie, pour me mesurer avec un Poëte qui s'est déja fait un si grand nom. A travers une Traduction en prose, je sens le pouvoir de son entousiasme; & je ne me suis entretenu sur ce sujet avec qui que ce soit, qui ne m'ait avoüé que Mr. POPE est un Auteur pour le moins ébloüissant: Il est de l'intérêt du Genre-humain, que les esprits de ce caractère se trouvent en même tems circonspects & judicieux, leurs erreurs sont contagieuses, on s'y livre avec plaisir, on ne s'y refuse qu'avec peine, sur-tout quand ils pensent d'une maniere qui va tant soit peu à favoriser des passions dominantes, & en général le penchant si universel des hommes à se conduire à leur gré, & à ne laisser troubler leur satisfaction par aucun reproche. Je n'ai eu garde de me prévenir contre Mr. POPE, en m'imaginant que son but a été de favoriser des inclinations de cette nature, & de s'attirer les applaudissemens des Lecteurs de ce caractère: Je lui ai supposé le but que je lui souhaitois, en le lisant je me suis appliqué à tourner ses expressions dans un bon sens, & j'ai constamment appréhendé de lui imputer des idées, que je n'aurois pû m'empêcher de condamner.

Le sujet sur lequel il a entrepris d'écrire, est celui à qui nous devons notre premiere attention, & sur lequel il nous importe le plus de nous instruire solidement; DIEU est un objet infiniment plus relevé, & par-là plus digne de notre attention, mais si nous ne nous

nous connoissons pas nous-mêmes, le moyen de faire servir notre connoissance à celle de Dieu notre Créateur? Que pourrions-nous faire de plus intéressant que de nous éclairer sur ces questions? *Ai-je toûjours existé? & si j'ai commencé d'être, suis-je un résultat de Causes qui ne se connoissent pas, qui agissent sans but, & qui m'ont formé sans sçavoir pourquoi ni comment elles ont agencé les parties de mon Corps, & ont fait naître avec ce Corps*, le *Moi qui pense*.

Afin de me procurer la connoissance de ce que je suis, il convient d'examiner mon Corps; cette application n'est rien moins qu'indifférente. Il est encore moins indifférent de se demander: *Moi qui pense, suis-je une partie de ce Corps? Ou si je suis une substance différente? Je me sens capable de former des idées, de les comparer, d'appercevoir leurs liaisons, ou leurs oppositions, d'acquiescer à des principes, d'en tirer des conséquences, si je néglige de faire usage de ces talens & de ces présens de l'Auteur de ma nature, ne serai-je point responsable de l'ignorance où je vivrai? & si je ne m'en sers pas bien, ne serai-je pas encore responsable des erreurs où je tomberai?*

Voilà, ce me semble, une ébauche de l'ordre dans lequel on doit s'étudier, mais on peut être Philosophe & Poëte; si l'on écrit en Philosophe on s'assujettira à cette méthode, ou à quelque méthode approchante, au lieu qu'un Poëte est le maître de sa matiere, & en cette qualité, il l'arrange comme il le trouve à propos. Le Philosophe se fait une

gloire d'éclairer, de résoudre les difficultés, de dissiper les ténébres & les doutes. Mais le Poëte, sans avoir en vûë de tromper, se propose de surprendre, d'agiter, de tenir son lecteur en haleine. En particulier il me paroît que l'Ouvrage de Mr. POPE est une imitation des Poëmes épiques, HOMERE commence le sien par la colére d'ACHILLE, & par dégré il trouve moyen de revenir à l'origine de la guerre de *Troye*; Mr. POPE commence son *Traité de l'Homme* par tomber sur son orguëil, & son entousiasme enflammant son aversion & son mépris pour ce vice, il ne peut rien souffrir qui en approche, même dans les premieres Têtes de l'Univers: Après avoir fait main-basse sur leur ambition, il n'y a rien qu'il ne se permette, & que son Lecteur-même ne lui permette, sur le commun des hommes. Il débute par promettre beaucoup: son Lecteur invité par ses promesses, s'anime à le suivre dans toutes les routes où il l'invite, pour hardies qu'elles soient: Il lui fait espérer des agrémens, mais des agrémens innocens. *Rions lorsqu'on le doit*; c'est dequoi on lui sçait bon gré. Dès là il se fait estimer en ajoûtant, *Montrons de la candeur lorsqu'on le peut*; enfin on s'abandonne respectueusement à sa conduite, quand il finit sa Période par ces termes si dignes d'un homme raisonnable: *Mais justifions aux hommes les voyes de Dieu.* Il parlera de tout le reste en passant, mais c'est ici un but qu'il ne veut jamais perdre de vûë, on s'y attend.

Après une invitation à la vivacité & à l'en-

tousiasme, à laquelle on auroit de la peine à se refuser, Mr. POPE entre en matiere & fait espérer qu'il parlera tout à la fois & de Dieu & de l'Homme. Ce plan est très-judicieux : Dequoi nous serviroit la connoissance de nous-mêmes, si nous ne sçavions rien de notre Créateur ? Je m'ignore moi-même, pendant que je ne sçais d'où je viens. C'est encore très à propos qu'il ajoûte que c'est à nous à chercher Dieu dans le monde où il nous a placé ; cette idée se rapporte tout à fait à celle des sages Théologiens, qui distinguent entre rechercher ce que Dieu est en lui-même, & s'appliquer à connoître ce qu'il est par rapport à nous ; c'est à-dire les rélations où il a bien voulu entrer avec les hommes : Les lumiéres de la Révelation sont tout-à-fait conformes à ce plan, & elles nous instruisent, sur-tout, de ce que notre Créateur trouve à propos d'être par rapport à nous.

Quand Mr. POPE ajoûte, *que connoissons-nous de l'homme ? Seulement sa demeure ici-bas.* Il avoit dit un peu auparavant, *que notre vie ne s'étend, & ne se termine guéres qu'à regarder ce qui nous environne & à mourir.* C'est bien peu, & il semble que cela ne valoit pas la peine de composer un Livre.

Mais j'espére, *Monsieur*, que vous n'aurez pas si-tôt oublié une remarque par où j'ai presque commencé, c'est que le Poëte est le maître de sa matiere. Il y a long-tems qu'on a accordé aux Ecrivains de ce genre, le droit de choisir ce qu'ils trouvent à propos de dire & de le ranger dans l'ordre qu'il leur plaît.

Mr. POPE fait d'abord connoître que ſon deſſein eſt d'humilier l'homme, & c'eſt un but qu'il ne perd point de vûë, & certainement rien n'eſt plus petit, ni plus mépriſable que l'homme ſi c'eſt là tout ſon ſort, il ne valoit pas la peine de naître, pour fournir une carriere ſi courte, ſi pénible, ſi traverſée, ſi ténébreuſe.

Pour prouver qu'il eſt en droit de regarder l'homme avec tant de mépris, il l'accable de queſtions. Après l'avoir promené par les eſpaces immenſes & les Mondes ſans nombre qui rempliſſent l'étenduë de l'Univers, après avoir imité un trait d'HOMERE & parlé de *cette grande chaîne qui en attire & qui en unit toutes les parties.* Il ne lui donne pas le tems de reſpirer, il lui demande d'une air inſultant : *Homme préſomptueux, prétends-tu découvrir la raiſon d'où vient que tu as été formé ſi foible, ſi petit, ſi aveugle ? Premierement, ſi tu le peux, trouve la raiſon d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit & encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes ſont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage : ou demande aux plaines azurées pourquoi les Satellites de Jupiter ſont moindres que Jupiter ?*

Il eſt facile d'embarraſſer un homme après l'avoir étourdi par un ſi grand nombre d'objets & de ſi grands objets, qu'on lui a fait parcourir ſi rapidement, & je ſuis perſuadé que la plus grande partie des Lecteurs de Mr. POPE ſe trouveront réduits à prendre le parti

du silence & croiroient que c'est le meilleur ; cependant il n'est rien moins que nécessaire d'interroger les plaines azurées, pour apprendre d'elles, d'où vient que les Satellites de *Jupiter* sont moindres que la grande planette, aux usages de laquelle elles sont assignées ; il ne les lui falloit pas plus grandes ; & la grandeur de notre Lune nous suffit. Les chênes sont beaucoup plus grands que les ronces qui en environnent le pié ; leurs fruits sont d'une toute autre utilité que ceux des ronces. Les animaux avoient besoin de cette abondance, & le bois des chênes nous est d'une grande utilité pour nos Bâtimens & pour nos Vaisseaux. Je le répéte, Mr. Pope n'a pas entrepris de nous donner un systême complet de la nature humaine, il ne s'est pas proposé notre ignorance pour nous en tirer, mais l'orguëil des hommes pour le mortifier ; & de peur qu'on ne s'y trompe, & qu'on ne borne trop les idées qu'il a de l'homme, il insinuë dès le commencement que l'homme renferme beaucoup plus qu'il n'en dira. *Prodigieux labyrinthe, mais qui a pourtant sa régularité ; Campagne où la fleur croît confonduë avec le chardon* ; il insinuë par là les contradictions qui se trouvent renfermées dans l'homme. Plus d'un Auteur a traité sçavamment & judicieusement de nos grandeurs & de nos petitesses, & il est incontestable que notre devoir nous impose la nécessité de nous étudier, sous l'une ou l'autre de ces faces.

Un homme qui veut bien ignorer le prix des talens que Dieu lui a donné, ne s'éleve

point à lui en rendre grace, & passe ses jours dans une volontaire & criminelle ingratitude; & d'un autre côté, un homme qui ne fait point d'attention à ses foiblesses, peut aisément présumer trop de ses forces, & n'use pas assez de circonspection dans l'étude qu'il fait de soi-même & des autres objets, mais Mr. POPE ne s'est pas fait une loi d'épuiser son sujet, il n'y étoit pas obligé, il s'est borné à un Poëme où il ne dévelope qu'une partie de l'homme.

Quand un jeune arbre panche de quelque côté, & par là annonce une désagréable figure, on ne se contente pas de le redresser, on le courbe d'abord plus qu'il ne faut du côté opposé: C'est une comparaison commune, mais qui a bien sa justesse. Mr. POPE, pour arriver plus sûrement à son but, ne se fait pas un scrupule d'employer des expressions exagerées: *Prétens-tu découvrir la raison, d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle?*

Il s'en faut beaucoup que nous ne soyons que foiblesse, car par rapport au corps l'homme a sçû imaginer des machines, par le moyen desquelles il peut s'élever & transporter des masses plus pésantes qu'aucun animal n'en pourroit soutenir, & par rapport à l'esprit, jusques où n'a-t'on pas déja poussé les découvertes, & quel chemin n'a-t'on pas ouvert à ceux qui voudront s'appliquer à les étendre?

Les termes de petit & de grand, sont des termes relatifs, cela est si vrai, que nous sommes tout à la fois & très-grands & très-petits;

cela même ne nous est pas particulier, & il n'y a point d'objets qui ne soient en même tems & infiniment grands & infiniment petits. Pour ce qui est de l'aveuglement que Mr. POPE nous impute, l'expression est forte, mais métaphorique. Nous ne naissons pas aveugles, & même nous ne tardons pas à faire usage de nos yeux. Pour ce qui est de notre entendement, il est vrai que nous naissons dans l'ignorance, mais nous naissons aussi avec le pouvoir de nous en tirer, & il est en notre puissance de faire naître en nous des lumiéres qui nous éclairent; nous naissons très-imparfaits, mais avec le riche & inestimable présent de pouvoir nous-même travailler à notre perfection.

J'ajoûterai encore, mais en passant, que la question, d'où vient que nous avons été formés si petits, si foibles, si aveugles, pourroit être interprêtée dans un mauvais sens, car c'est à nous-mêmes que nous devons imputer nos égaremens. Un Sage qui en sçavoit plus que Mr. POPE, que moi, & que bien d'autres, après y avoir bien pensé, s'en tient à cette vérité, que *Dieu a fait l'homme droit, mais qu'ils se sont égarés dans bien des discours*, c'est-à-dire, qu'ils ont raisonné de travers, ils ont cherché ces raisonnemens, & ils ont bien voulu s'en contenter.

De tout cela je conclus que le Poëme de Mr. POPE ne nous doit pas faire perdre courage. Si on lui demandoit, d'où vient que si foible, si aveugle, si petit Versificateur, il a osé ressusciter HOMERE, & le faire renaître naturalisé Anglois, digne de l'admiration du

siécle où il a vécu, & des siécles qui l'ont suivi. Tous ceux qui connoissent Mr. POPE, & moi, tout comme eux, quoique je n'aye pas cet honneur-là, serions indignés de cette demande.

Mr. POPE paroît hazarder une réponse aux questions qu'il vient de faire, & il la propose même avec une confiance qui n'indique rien moins qu'un esprit qui se croit petit, foible, & aveugle. *Il est donc évident*, dit-il *que dans les divers dégrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un Etre tel que l'homme.* Cette conséquence qu'il donne pour si manifeste, il la tire du systême de Mr. LEIBNITS, c'est que *la Sagesse infinie du Créateur a dû préferer entre tous les Sistêmes possibles le meilleur, & où tout seroit rempli.*

Peut-être, *Monsieur*, n'avez-vous ouï parler de ce systême qu'en gros & en passant. Je vai d'abord vous en tracer une idée sincere le plus briévement qu'il me sera possible. Après cela je considérerai ce systême dans la bouche de Mr. POPE, à qui je ne voudrois pas faire du tort, en lui imputant des sentimens dont il est peut-être fort éloigné.

Mr. LEIBNITS convient que Dieu a créé le monde, & qu'il est un Etre tout différent de son Ouvrage, en quoi il s'éloigne de SPINOSA qui paroît avoir confondu la cause avec son effet.

DIEU, c'est-à-dire, l'Etre éternel, est tel qu'il implique contradiction qu'il ne soit pas, infini en puissance, infini en intelligence, il renferme en soi les idées de tout ce à quoi

il eſt en pouvoir de donner l'exiſtence. Une infinité de Mondes ſe préſente à ſon Intelligence, mais entre les idées de ces Mondes innombrables, il s'en eſt trouvé une qui, tout bien compté, préſentoit un Ouvrage plus parfait que toutes les autres, & Dieu infiniment ſage & infiniment parfait a été déterminé, non par contrainte, non malgré lui, mais avec une pleine & inévitable acquieſcence, à préferer à tous les autres le ſyſtême qui exiſte aujourdhui, & duquel nous faiſons nous-mêmes une partie? La Nature de Dieu toute parfaite, ne lui permettoit pas d'en choiſir un autre. Telles ſont les idées des Défenſeurs de ce ſyſtême: Il y a quelque choſe de ſpécieux, de ſublime & de tout propre à impoſer.

Voyons ce qu'on bâtit ſur ces principes. Afin que l'Univers fût immanquablement tel que Dieu ſon Créateur l'avoit conçû, il falloit néceſſairement que tout ce qu'il renferme y fût, & que tout ce qui s'y paſſe y arrivât immanquablement & néceſſairement.

Pour cet effet le monde eſt une immenſe machine, une machine univerſelle, compoſée d'une infinité d'autres, qui tiennent toutes l'une à l'autre; leurs reſſorts ſont conſtruits avec tant d'habileté & de force, qu'aucun ne ſçauroit manquer d'exécuter ſon jeu, & tous les évenemens qui ſe ſuccedent l'un à l'autre, ſont les ſuites inévitables du premier branle qui les a mis en mouvement.

Entre ces machines qui tiennent leur exiſtence de l'Eternel créateur, nous en connoiſſons de deux genres, les unes ſimplement corpo-

relles, les autres capables de pensées, de sentimens, de désirs, &c. & à celles-ci on a donné le nom d'esprits ou de substances intellectuelles.

L'homme est un composé de ces deux substances, mais, disent ces Messieurs, cette vérité a grand besoin d'explication, & jusques ici on s'y est trompé très-grossierement.

Un Corps est incapable de produire quoique ce soit sur une Ame, il n'y peut faire naître, ni idées, ni sentimens, ni volontés; l'Ame de son côté n'a pas plus de pouvoir sur le Corps, & elle est également incapable de déterminer ou d'arrêter celui qu'il a. Qu'est-ce donc que l'homme? Le voici selon ces Messieurs.

Dès qu'une de ces machines, que l'on appelle Corps humain, est parvenuë, par l'effet & par le résultat d'une innombrable suite de combinaisons, toutes inévitables, & nécessairement liées l'une à l'autre, dès que cette machine est parvenuë à un certain dégré d'activité & de grosseur, en même tems & par l'effet d'une autre suite de combinaisons, également nécessaires & inévitables, un Etre pensant éprouve des idées, des sentimens, des volontés exactement répondantes aux différens états de ce Corps, & entre ces manieres de penser, il en est une qui domine & régne universellement, c'est l'imagination de cette ame, qui se persuade de recevoir des impressions de la part de son corps, & de le faire agir conformément à ses volontés. *Imaginations toutes pures*, disent-ils, *Illusions perpétuelles*.

Ils expliquent leur Systême par une comparaison, figurez-vous deux horloges construits avec tant d'habileté que jamais leurs aiguilles ni leurs timbres ne varient de la plus petite minute: on pourroit s'imaginer que l'un des deux a de l'influënce sur l'autre, au lieu que c'est simplement une harmonie qui résulte de l'exactitude de leur construction.

Je crois de penser dans ce moment, & de dicter à mon Copiste des expressions propres à faire naître des idées toutes conformes aux miennes, dans l'esprit de mes Lecteurs, & je m'imagine encore que mes expressions font naître des idées dans l'ame de mon Copiste, & que de là vient la régularité de ses traits, que je trouve tous tels que je les souhaitois. Il n'est rien de tout cela; nos deux machines corporelles n'ont que faire de l'influënce de nos ames, pour se donner les mouvemens, l'une de dicter, & l'autre d'écrire, comme nous faisons. Toutes les parties de l'Univers sont si bien liées & si inévitablement assujetties aux mouvemens qui se succédent, que ma machine dictante s'est trouvée par l'enchaînûre de certaines suites, à côté d'une machine qui écriroit conformément à ce que je prononce, quoiqu'elle n'y entendît rien. Il est vrai que mon ame s'imagine de dicter, & d'être cause des paroles que mon corps prononce, pendant que son ame s'imagine aussi d'entendre ces sons, d'en comprendre la signification & de diriger sa main à former des caractères propres à rappeller & ces sons & leur signification. Mais quand même aucune ame n'accompagneroit ni son corps,

ni le mien, l'effet du méchanisme auroit toûjours également lieu, je dicterois & il écriroit. Quelle foule d'absurdités ne naissent pas d'une telle supposition ? Si dans quelque Planette, il n'y avoit que des Corps semblables aux nôtres, on y imprimeroit des Livres qui n'instruiroient personne, quoiqu'ils eussent plusieurs Lecteurs, on y disputeroit de Philosophie & de Religion. Des Prédicateurs exhorteroient à la répentance & feroient pleureur des Corps qui ne sçauroient ce que c'est que répentance & péché.

Dans une autre Planette, (car l'Univers ne souffre aucun vuide, & les espêces doivent s'y trouver rangées par dégrés, sans qu'il y en manque aucune,) dans une troisiéme Planette, dis-je, il se trouveroit des machines pensantes, ou des substances qui penseroient, avec une suite aussi constante que celles des plus exactes machines, dont chacune s'imagineroit de recevoir les impressions d'un certain corps & d'y produire aussi des mouvemens, quoiqu'aucune de ces machines corporelles n'accompagnât, par la suite de ses mouvemens, la succession des idées, des sentimens & des volontés, chacune d'une certaine substance qui penseroit.

Il y a plus, sur notre terre, une substance qui pense se forme l'idée d'un vaste Palais, & se trouve réellement dans le dessein d'en construire un qui réponde à son idée. Ce projet, quoique bien clair & bien lié dans toutes ses parties, demeureroit sans effet, s'il ne se trouvoit heureusement une machine corporelle montée à prononcer des sons & à tracer

des lignes qui auroient du rapport à ce projet. Cette machine seule n'en avanceroit pourtant pas l'exécution : Il ne suffiroit pas même que ces paroles frappassent les oreilles d'un grand nombre d'autres machines, & que ces profits se présentassent à leurs yeux, dans toute leur proportion, car leurs oreilles ne sont pas capables d'entendre, non plus que leurs yeux de voir : Il seroit donc absolument nécessaire que ces machines corporelles fussent accompagnées, chacune d'une machine pensante, infailliblement déterminée à une suite d'idées toutes conformes à celles de l'Architecte, sans que cet Architecte eut contribué ni immédiatement, ni médiatément à les faire naître, alors toutes ces machines se trouveroient montées à construire une partie de l'ouvrage.

Mais si 50. de ces Massons ne prononçoient que des termes françois, & que de la bouche de 30. autres, il ne partit que des sons allemans, qu'arriveroit-il ! Il faudroit des truchemens. Cependant dans ce cas encore, & avec le secours, les sons du françois ne feroient point d'impression sur l'ame du truchement, mais l'ame de ce truchement se trouveroit disposée à penser & à vouloir, comme si cette impression avoit passé sur elle, elle s'imagineroit rendre en allemand, le sens des expressions françoises, sa bouche les prononceroit ; ces sons allemands ne produiroient aucun effet sur les ames de 30. Massons ausquels ils seroient adressés ; mais à point nommé l'enchaînûre de l'Univers feroit naître dans ces machines pensantes des

idées qui répondroient à ces sons : & dès-là, les yeux & les bras de ces Massons se mettroient si bien en mouvement que leurs ames s'imagineroient de les diriger.

Poussons le sistême plus loin, car il faut tenir compagnie M. POPE, tout ce que l'on voit arrive par une suite inévitable du premier branle qui a été imprimé à la machine universelle & à toutes les parties qui la composent. L'un dit qu'il n'y a point de Dieu, & traite d'extravagance cette imagination. SPINOSA en admet un, mais qui ne détruit pas moins toute Religion que l'Athée ; M. LEIBNITS, s'en est formé une idée à sa façon, dans laquelle la plus grande partie des hom-hommes trouvent encore un renversement de la Religion, il faudroit écrire des Volumes pour donner des idées abrégées des Divinités du Paganisme & de leur culte. Je frémis & je n'ai pas la force d'exprimer les suites de ce sistême par rapport à MOÏSE & aux Prophêtes, à JESUS-CHRIST & à ses Apôtres, à MAHOMET & à ses Sectateurs ; l'Univers auroit été un ouvrage trop imparfait & trop indigne du choix de son Auteur, s'il y avoit manqué une seule de ces imaginations. Il en est de même des crimes, puisqu'on a vû des parricides, il étoit essentiel à la perfection de l'Univers qu'il y en eut ; il y falloit des empoisonneurs, des assassins, des parjures, des traîtres, des fourbes de toutes les espêces, il y falloit des accouplemens contre nature, en un mot il n'y devoit manquer aucune de ces horreurs qui font l'opprobre de la nature humaine. Il y falloit des Inquisiteurs qui dé-

ploïassent impitoyablement toutes les plus affreuses cruautés sur de bonnes gens, dont le crime consistoit à respecter ce qu'ils croyoient vrai, au point de ne le pas abjurer : Tout ce qu'on vient de dire & une infinité d'événemens de cette nature, auroient pour premiére, invincible, & inévitable cause l'Etre Eternel principe de tout.

On n'avoit point fait de Loi à *Athenes* contre les assassins ou les empoisonneurs de leurs Peres, parce que ce cas n'étoit pas venu dans l'esprit, & qu'on le croyoit impossible; mais que l'Univers étoit encore imparfait dans ces siécles-là ; il y manquoit des Parricides, & les circonstances n'avoient pas encore donné occasion à leurs yeux.

Une femme se détermine à faire assassiner son mari. La frayeur de la mort la fait résoudre à soûtenir la négative, malgré les tourmens les plus vifs, à la fin elle succombe & perd sa vie dans la honte, & le supplice qu'elle avoit cherché à éviter par de si affreux tourmens ; elle étoit belle & bien faite, elle avoit de l'esprit, un cœur tendre & de la légereté : sa vûë tiroit des larmes de ceux-là même à qui son crime faisoit horreur, mais si l'on adopte le sistême *Leibnicien*, en quoi fera-t'on consister la faute de cette infortunée Créature ! Telle est la nature immuable de l'Etre Eternel, qu'il ne pouvoit se faire que cette femme si belle, si bien faite ne se portât à tout ce qu'on en a vû, dans le tems destiné & marqué pour cet évenement, son origine & ses suites ; tout cela a été le résultat de la construction inévitable

Rions, lorsqu'on le doit : montrons de la candeur lorsqu'on le peut ; mais justifions aux hommes les voyes de Dieu. C'est là le grand but que Mr. POPE s'attribuë en termes exprès. Oserons-nous dire, qu'après cette magnifique promesse, il prend tout d'un coup le change, & qu'au lieu de justifier les voyes de Dieu, il justifie l'homme, qui ne peut éviter quoi que ce soit de tout ce qu'il fait, de sorte que le Créateur seul demeure chargé de toutes les horreurs & de tous les renversemens, qui font l'opprobre de la Nature humaine.

Autre contradiction palpable ; TOUT CE QUI EST EST BIEN, dit-il, en finissant son premier Livre. A la vûë de CHARLES I. perdant la tête sur un Echaffaut, il auroit dû dire, CELA EST BIEN. A la vûë de ses Juges qui le condamnoient, il auroit encore fallu dire, CELA EST BIEN. A celle de quelques-uns de ces mêmes Juges pris & condamnés pour avoir fait ce qu'on avoit reconnu BIEN, il auroit fallu s'écrier REDOUBLEMENT DE BIEN. Quand le Comte de BULIMBROK son cher ami fut disgracié, le Sistème demandoit que l'on dit : CELA EST BIEN ; mais Mr. POPE fait lui-même cette prédiction : *Lorsque les Héros & les Rois reposeront dans la poussiere* ; (pag. 70.) *eux dont les fils rougiront que leurs peres ayent été tes ennemis, &c.* Eh! dequoi rougiront-ils ! sera-ce de ce qui est bien ? Ils ne pourroient rougir d'autre chose ; car *tout ce qui est est bien.*

Vous me demanderez encore, *Monsieur*,

peut-être même avec plus d'impatience, d'où vient que Mr. POPE s'est avisé de cette Episode ! Je répons qu'elle est tout à fait utile à son but, son grand dessein est d'humilier l'homme, & qu'y a-t'il de plus humiliant pour l'homme, qu'un Sistème plein d'horreur, inventé, coloré, fardé, publié, par un homme qui a sû se faire un grand nom. C'est à cette occasion qu'on peut faire cette demande, Esprit humain, *foible*, *borné*, *aveugle*, qui ne te connois pas toi-même, « comment oses-tu entreprendre de sonder les profondeurs de la Nature Divine? » Comment oses-tu compter assez hardiment » sur tes foibles lumieres, pour n'être pas » effrayé des conséquences affreuses qui dé» coulent si naturellement & si nécessaire» ment de tes hardis principes.

Est-il permis à un homme de croire qu'il s'est assez assuré des profondeurs de l'Intelligence Divine, & qu'il en a une idée assez juste, pour en conclure qu'il n'étoit pas possible à cette intelligence infinie de former divers plans d'Univers, dont chacun, tout bien compté, fut aussi parfait & aussi digne que les autres, du choix de son Auteur. Lui seul est l'infini absolument parfait, il est impossible que ce qui est tiré du néant ait une perfection égale à la sienne, & entre les Etres, dont la perfection ne s'éleve pas jusques à un dégré infini, pourquoi ne pourroit-il pas y en avoir d'égaux? Quand on seroit assez facile pour tomber d'accord de cet étrange Paradoxe, que *deux Etres finis l'un & l'autre, mais entiérement égaux ne se-*

roient qu'un seul & même Etre : Pourquoi deux choses différentes ne pourroient - elles pas avoir autant de perfection l'une que l'autre ? Nier que la Puissance Divine ne s'étende pas à une telle production, me paroît une des plus hardies témérités.

DIEU n'a besoin de quoi que ce soit, le parfait Infini se suffit à lui-même ; oseroit-on penser qu'il n'a été pleinement satisfait de lui-même qu'après avoir exercé sa puissance à produire des Créatures ; sans elles, il est L'ÉTERNEL, L'INFINI, LE PARFAIT, LE DIEU BIENHEUREUX, c'est par un choix de sa bonté toute libre, qu'il s'est déterminé lui-même à créer, plûtôt qu'à ne créer pas.

Ce n'est pas assez de dire qu'il n'y a pas été forcé, il faut ajoûter qu'il a bien ainsi voulu, par un choix parfaitement libre ; ce n'est pas assez que les Intelligences bienheureuses se félicitent de tenir leur existence d'un Principe Tout-Puissant, qui ne pouvoit manquer de les produire, & de les produire telles qu'elles sont : Leur obligation à lui rendre graces est d'une toute autre force, leur reconnoissance est d'une toute autre vivacité, & leur admiration pour sa bonté s'éléve à des mouvemens d'un tout autre dégré, quand elles viennent à penser qu'il ne tenoit qu'à lui de ne les point produire.

Mais dès que j'aurai eu la complaisance d'accorder qu'il convenoit à Dieu de préférer un monde plus parfait à celui, qui, tout bien compté, le seroit moins. Le Sistême des Machines & de la Fatalité ne se trouve

pas établi, car je me trouve fondé à dire, & ce parti me paroît évidemment vrai, qu'un Univers où il se trouveroit des Intelligences libres & véritablement actives, seroit un ouvrage tout autrement digne de Dieu, qu'un Monde où le Bien & le Mal, la Vertu & le Crime sont des suites immanquables & inévitables de la construction de chaque Etre, & du premier branle que le Créateur leur a imprimé.

Dieu se fait connoître infiniment infini en bonté, quand il veut bien entrer en liaison & en commerce d'amitié avec ses créatures intelligentes, quand il leur fait l'honneur d'en vouloir être aimé; par un libre choix; quand il remet leur sort dans leur disposition, afin que maîtresses d'elles-mêmes, au lieu de ne penser à ne vivre que pour elles, elles déterminent toutes leurs inclinations à ne vivre que pour leur Créateur; elles ont la satisfaction infinie de se donner à celui à qui elles appartiennent; elles lui demandent en grace de les accepter, & de leur faire connoître sa volonté pour en faire leur régle constante & y chercher leur felicité. Par quels mouvemens de reconnoissance, par quels transports d'actions de graces, pourra-t'on jamais assez célebrer la bonté infiniment infinie du Créateur, qui accepte ces justes dévoüemens: les agrée, les recompense de toute sa tendresse, &, par un retour qui passe toute admiration & toute intelligence, les veut couronner du don de soi-même.

Est-il possible qu'à ce Systême de Religion on trouve comparable celui d'un Créateur;

dont la puissance ne s'est déployée qu'à faire des machines de toute espêce, & qu'à leur donner un branle dont la continuation fait naître tout ce que l'on voit : L'idée d'un tel Dieu ne nous présente que celle d'un Artiste grand & inépuisable en ressorts de toute espêce.

Dans notre Sistême ces saintes & respectables paroles ont un sens : *Ta perdition est de toi, mon Peuple que t'ai-je fait ? O si tu avois toûjours cette volonté de me croire ! Jerusalem, Jerusalem, combien de fois ai-je voulu ! mais vous ne l'avez pas voulu, je suis vivant, je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion & sa vie, je vous ai attendu pour vous faire grace.*

Quand à ceux qui, par un abus volontaire de leur liberté, tournent le dos à la source des biens, ferment les yeux à ce qui devroit les occuper, préférent leurs fantaisies à la volonté de leur Maître, & se livrent aux créatures en délaissant le Créateur, quelle raison auront-ils de se plaindre d'un sort qu'ils se seront volontairement attirés,& qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, ils ont reçû de Dieu le pouvoir de mieux vivre & d'obtenir ses graces, ils n'ont pas daigné, ou ils ont trouvé trop pénible de s'en servir ; Dieu n'a pas besoin d'eux, & il ne veut rien de ceux qui s'obstinent à ne le vouloir pas ; s'ils causent des désordres, ces désordres ne font point revoquer à Dieu le present de la liberté, sa Sagesse & sa puissance repareront glorieusement ces désordres, & si les gens de bien en souffrent, leur vertu, qui déja brille

par là davantage, en sera encore magnifiquement dédommagée.

Les Libertins chassés de poste en poste par les défenseurs de la Religion, se sont enfin retranchés dans celui qui reduit la Liberté à une simple apparence, & la soûmet à une nécessité réelle, en attribuant toutes nos déterminations à des causes extérieures des enchaînûres & des combinaisons qui à chaque moment font naître les déterminations, dont nous nous croyons les Auteurs.

La question de la Liberté est une controverse capitale entr'eux & nous, si l'ame des hommes se détermine elle-même, c'est une substance différente des corps, dont chacun peut recevoir du mouvement, mais aucun ne peut s'en donner. De plus si nous ne nous déterminons pas nous-mêmes, & si tous nos actes de volonté sont réellement des effets des Causes auxquelles nous sommes assujétis, nous ne nous rendons point coupables. nous ne devons nous faire aucun réproche, & nous n'avons rien à craindre.

On a dévelopé de nos jours ce sujet avec une grande netteté, & on a établi la vérité de ce Dogme de Religion par des preuves contre lesquelles rien ne peut tenir qu'une résolution obstinée à ne tomber d'accord que de ce qui plaît. J'ai aussi traité cette Question dans ma Logique, plus au long dans la Latine, où j'examine par ordre *l'Essai de Mr. P. sur la Liberté*, & tout nouvellement dans mon Abregé de Logique, & l'importance de la matiere m'a engagé à m'y étendre au delà de ce qu'un Abregé comporte

à l'ordinaire. Auparavant j'avois traité fort au long ce même ſujet dans mon examen du *Pyrrhoniſme*, & dans un Ouvrage Latin *de mente humana* que j'ai deſſein de traduire en François & d'y ajoûter diverſes Réflexions.

Mais quoique je me diſpoſe à vous écrire une longue Lettre, je ne dois pas lui donner l'étenduë d'un volume. Ainſi je ne me répéterai pas, & je me bornerai à ajoûter une page que je viens de lire dans la *Bibliothéque Germanique*, l'Auteur de cet article donne aux *Leibniciens* plus que je ne leur accorde; mais ſur la Liberté de l'homme, vous vous ferez un plaiſir de lire ce qui ſuit.

« Dès-là que nos idées & notre intelligen-» ce ſont bornées, ce qui differencie les ob-» jets doit nous échapper infailliblement, » lorſqu'il eſt de nature à ne pouvoir être » apperçû que par une vûë extrêmement fine » & délicate. Et de-là que ſuit-il ? Il en ſuit » évidemment que dans pluſieurs occaſions » l'Ame doit ſe trouver dans un état de » doute & de ſuſpenſion, ſans ſavoir préci-» ſément à quel parti ſe déterminer. Et c'eſt » ce que juſtifie une expérience aſſez fréquen-» te. La ſuſpenſion de jugement ſi fort re-» commandée par les Philoſophes, ſuppoſe » évidemment la liberté.

» On peut dans un cas de parfait équili-» bre, je parle de l'*équilibre ſubjectif*, indi-» quer pluſieurs cauſes de détermination; » car nous terminons, pour ainſi dire, le dif-» férent entre deux objets, ou parce qu'il » nous importe d'agir, & qu'une trop lon-

» gue irrésolution nous seroit préjudiciable ;
» ou s'il n'est question que de choses indiffé-
» rentes, parce que nous voulons nous servir
» d'un pouvoir que nous sentons en nous mê-
» mes & dont rien ne sauroit nous arracher le
» sentiment.

» C'est en conséquence de ce pouvoir
» qu'entre deux choses égales, je choisis l'u-
» ne préférablement à l'autre sans que je
» puisse rendre d'autre raison de ce choix que
» ma volonté.

» C'est encore par un effet de ce même
» pouvoir que je puis, lorsque je veux faire
» montre de ma Liberté, préférer un moin-
» dre avantage à un plus grand, & ne de-
» voir ma détermination qu'à moi-même.
» Le rien ne peut être la cause de quoi que
» ce soit, on en convient. Mais est-ce alle-
» guer un rien, quand on donne la volon-
» té pour cause de nos actions en certains
» cas ; & que deviendroit, je vous prie,
» cette activité qui est le propre des Intelli-
» gences, si l'Ame ne pouvoit agir en aucu-
» ne occasion par elle-même, & sans être
» mise en action par une Puissance étrange-
» re ? Il n'y auroit alors d'autre différen-
» ce entre l'Esprit & la Matiere, qu'en ce
» que le premier appercevroit les motifs qui
» le font agir, au lieu que la Matiere est en-
» tierement destituée de ce qu'on appelle
» *Conscientia sui* : Encore y auroit-il des cas,
» où notre Ame voudroit, se détermineroit,
» sans appercevoir en aucune maniere les
» motifs de ses déterminations ; ce qui est à
» peu près équivalent à ce qu'on trouve si

» absurde, lorsque nous disons que sans le
» secours d'aucun motif, l'Ame peut se porter vers tel ou tel objet, uniquement parce qu'elle le veut. Il est contre la Raison de supposer un effet sans cause; mais il n'est point contre la raison de supposer une action sans aucun motif étranger qui s'applique à notre Ame. Les substances pensantes ont ceci de particulier, qu'elles peuvent être les objets d'elles mêmes, ensorte qu'au défaut des motifs extrinseques, elles en peuvent trouver d'intrinseques dans leur propre fonds.

Ceux du Sistême desquels je m'éloigne paroissent s'offenser, quand on leur attribuë de faire des ames humaines des machines; *Ce sont*, disent-ils, *au contraire des substances toutes simples, & qui par conséquent ne sont pas composées de ressorts.*

Mais quand on donne le nom de Machine aux ames humaines, on ne leur impute pas d'en faire des machines toutes semblables aux corporelles? Quant-à la simplicité qu'ils leur attribuënt, pour trouver une défaite dans cette ténébreuse supposition, ils nous permettront de ne nous en contenter pas, jusques à ce qu'ils nous ayent developpé l'idée qu'ils s'en forment eux-mêmes.

Mais de quelque nom qu'il leur plaise d'appeller ces Compagnes du corps humain, *Ame*, *Esprit*, *Substance qui pense*, *Pensées qui se modifient*, *Monnade*, c'est-là leur terme favori, il est grec d'origine, & on pourroit l'interprêter par *Seulette*, ou *Unité*: Je leur demande, ces Etres-là sont-ils inévita-

blement déterminés à penser, à faire naître ou à recevoir des idées, des sentimens, des volontés, conformément à ce qui se passe inévitablement dans la machine du Corps? Est-ce là une suite de leur primitive constitution, *l'harmonie préétablie* le demande ainsi, sans quoi une ame libre est capable de dispo-ser de ses volontés, & pendant que la machine de son corps poignarderoit un autre corps, elle ne pourroit rouler chez elle que tendresse & affection; pendant que la machine de son corps se plongeroit dans la débauche & prononceroit des mots propres à s'y animer, il ne tiendroit qu'à l'ame de choisir les idées du mérite, de la sobrieté & de la continence pour s'en occuper; mais si au contraire sa liberté n'est que *conditionelle*; & ne consiste que dans la capacité de s'occuper d'idées & volontés conformes à la sagesse, lorsque son corps & le rapport qu'elle est destinée à avoir avec lui, se trouveront dans de toutes autres circonstances que celles de la débauche. Un ame qui consent à assassiner & au reste des mauvaises actions que le corps exécute sans le savoir, une telle ame est bien plus à plaindre qu'à blâmer, & on lui feroit injustice si on la traitoit en coupable.

M. LOCKE dans son *Traité du Gouvernement Civil*: observe que des gens une fois entêtés d'un sistême, ne sçavent plus se rendre aux preuves qui le détruisent, & deviennent inépuisables en faux-fuyant, c'est ce qui arrive aux défenseurs de celui que j'examine présentement. Ils ne peuvent se résoudre à connoître en l'homme une vraie liberté, ils

aiment mieux la refuser à Dieu que de ne pas regarder cette idée, comme une contradiction. Cependant rien ne me paroît plus digne d'être attribué à Dieu, & de plus conforme à sa suprême élévation qu'une parfaite liberté ; il se suffit à lui-même, il ne doit rien à qui que ce soit, ses Ouvrages sont tels que nous les voyons, parce que tel a été son bon plaisir : La Nature nous offre de toutes parts des caractères d'un libre choix. La terre est ronde ou à très peu près ronde. Je veux qu'il ait été mieux que sa surface eut des inégalités, cependant suivant quelques-uns, un tems a été qu'elle n'en avoit point, mais quoiqu'il en soit de cette nouvelle supposition ; dès que Dieu a trouvé à propos qu'il y eut des montagnes, n'est-ce pas visiblement supposer ce qui est en question, que de soûtenir que les arrangemens où on les voit, & les différentes hauteurs de chacune, ont été des suites nécessaires d'une préférence que la Sagesse divine ne pouvoit manquer de faire ?

Prenons une chaîne de montagnes. La premiére de cette chaîne qui s'étend d'Occident en Orient, à certaines distances de l'Equateur ; cette premiére montagne placée dans l'endroit que nous appellons le troisiéme dégré de longitude, n'auroit-elle pas pû être placée au sixiéme sans inconvénient ? Les autres auroient suivi celle-là chacune dans les distances où elles sont l'une de l'autre ; celle qui est au vingtiéme dégré auroit été au 23. & le circuit journalier de la terre se seroit fait avec la même régularité ; ces montagnes auroient successivement présenté au Soleil les mêmes positions.

La surface de la Terre est composée de deux hémisphères, dans celui qui a été nouvellement découvert, osera-t'on dire que Dieu ne pouvoit pas, sans blesser sa Sagesse, tracer le plan de celui que nous habitons, & réciproquement tracer sur celui-ci le plan de l'Amérique; La Terre auroit par ce moyen présenté au Soleil & au reste de l'Univers une masse propre à soûtenir avec tout le reste, les mêmes rélations qu'elle soutient aujourdhui: Je pourrois pousser les preuves du libre choix, & je le ferai peut-être dans un autre Ouvrage.

N'en avons-nous pas une bien sensible en nous-mêmes: l'Ame de l'homme qui est venuë à bout de pousser si loin ses connoissances, ne se connoit-elle que très-imparfaitement. Notre Créateur a renfermé, dans les bornes qu'il lui a plû, la capacité qu'il nous a donné de connoître.

C'est donc pousser ses conjectures avec une surprenante témérité, que de refuser une pleine liberté & à la Cause suprême & à tous ses effets, de traiter d'illusoires nos sentimens les plus immédiats. Que dis-je, le Sistême va à remplir la Terre & vraisemblablement encore d'autres Planettes, d'Etres qui pensent, & qui ne pensent que pour s'imaginer qu'ils sont les Auteurs de ce en quoi ils n'ont aucune part.

M. Pope auroit donc dès les premiéres pages de son Poëme oublié son but, si après s'être d'abord déclaré si librement contre l'orguëil & les illusions des Monarques, il n'eût pas osé toucher à la téméraire présomption des Philosophes, à qui la modestie sied si bien.

Mais ce n eſt pas ſeulement dans l'Auteur du Siſtême que notre Poëte nous préſente un ſujet d'humiliation, le nombre de ſes adhérans nous en préſentent encore un qui n'eſt pas moins mortifiant.

On dit que les Peuples de Capadoce à qui les Romains avoient crû de rendre un grand ſervice, en leur faiſant préſent de la liberté & du pouvoir de ſe gouverner eux-mêmes, trouverent ce pouvoir ſi embarraſſant, que leur pareſſe aima beaucoup mieux en avoir chargé un autre. Dans la République des Lettres, il ſe trouve de même un grand nombre de particuliers, à qui un examen attentif, circonſpect, ſoutenu & dépréoccupé, paroît de beaucoup trop pénible; un examen très-léger leur ſuffit pour ſe choiſir un Maître, pour ſe ranger ſous ſes étendarts: Ils en embraſſent les idées, & ſouvent faute d'idées, ils ſe bornent à en adopter les expreſſions; ſatisfait de ſe compter ſes Diſciples & de diſputer, ſans ſe rendre jamais contre ceux qui ne tiennent pas le même langage.

Pour peu qu'on ait étudié la nature humaine, il n'eſt pas ſurprenant de voir un homme applaudi, & qui a donné des preuves d'un eſprit également ſubtil & laborieux, ſur des matieres difficiles & dont peu de gens avoient été capables juſqu'alors: Il n'eſt pas ſurprenant, dis-je, qu'un génie diſtingué ſe flâte de pouvoir également réüſſir ſur d'autres ſujets; ſon habileté, ſoit naturelle, ſoit acquiſe, le diſpoſe à établir ſes principes, peut-être un peu trop à la hâte, il en tire avec facilité une longue ſuite de conſéquences

liées l'une à l'autre ; voilà un systême qui s'empare de l'amour propre, & qui tire encore un nouvel éclat de sa nouveauté. Il est naturel d'aimer ses propres productions, & quand on ne s'est pas fait de bonne heure une habitude de consulter autrui, de demander des avis & d'en profiter ; Quand on s'est fait une habitude d'achever seul un projet, & de ne l'exposer aux yeux du public que complet, dans l'espérance tout-à-fait vraisemblable de lui attirer plus d'admiration, il n'est pas impossible qu'avec un génie distingué on se méprenne pourtant ; & on est presque pardonnable, quand on a le malheur de s'obstiner dans des erreurs, où l'on est venu par ces dégrés.

Mais excusera-t'on avec la même facilité ceux que l'amour propre n'a pas séduit, & qui, sans y regarder de près, adoptent les enfans d'autrui, lesquels tout informes qu'ils soient, ils embrassent avec toute la tendresse & le zéle des vrais peres, les présentent enfin aux autres pour les leur faire également admirer. Quand à ceux-ci que l'amour propre ne séduit point en faveur de leurs propres idées, c'est un étrange foible que de se laisser éblouïr par des systêmes qui ont éblouï leurs Auteurs. L'esprit de parti en est une des grandes causes ; il faut avoir été témoin de ses effets, & les avoir examiné de près pour les croire. On en trouve une des sources dans l'esprit de contradiction. Il est des gens à qui rien ne plaît davantage que les contestations, ils s'y livrent tout entiers, dès qu'ils se trouvent assez heureux pour en ren-

contrer les occaſions. Divers intérêts ſe mêlent à cette odieuſe humeur, intéret de famille, intérêt de communauté, intérêt de païs, rivalité de réputation, rivalité d'emploi, & à tous ces égards, l'eſprit de parti ſe trouve ſoutenu par la vanité.

Il n'eſt pas facile de ſe faire un nom en imaginant quelque ſyſtême nouveau, c'eſt l'ouvrage d'un génie diſtingué, d'un eſprit laborieux, & qui ait aſſez d'étenduë pour en aſſembler les parties, & donner à chacune quelque air de vraiſemblance : Encore pour empêcher que le ſyſtême ne s'évanoüiſſe bientôt aprés ſa naiſſance, eſt-il néceſſaire que ſon Auteur ſe trouve dans quelques circonſtances qui lui donnent du luſtre. Mais un eſprit en qui il n'y a rien au-deſſus du commun, ſe flâte d'entrer en partage de gloire avec un Auteur célébre & original, lorſqu'il eſt des premiers à ſe déclarer pour lui, il a ſçû d'abord comprendre ce qu'il a fallu du tems aux autres pour ſe perſuader, & ſi le ſyſtême vient à être ſoutenu par un nombreux parti, les premiers enrollés ſont regardés comme les premiers Officiers & les principaux ſoutiens de cette nouvelle armée litteraire, qui combat à coups de plume & répand ſon encre avec ſon fiel. M. POPE regardoit ſans doute cette vanité de l'œil dont elle mérite d'être vûë, & elle lui paroît ſi mépriſable, qu'il compte l'expoſé du ſyſtême ſuffiſant pour la mortifier.

Il eſt encore un autre endroit bien propre à couvrir de honte les défenſeurs de ce ſyſtême, & à mortifier ceux qui s'intéreſſent à

l'honneur du Genre-humain. Il s'eſt trouvé nombre de gens qui n'auroient point voulu ſe donner la peine de s'aviſer de ces imaginations, & ils n'ont garde d'en envier la gloire à leur auteurs. Ils ne ſont non plus rien moins que diſpoſés à donner tête baiſſée dans les fantaiſies d'un autre, leur eſprit n'eſt point peſant & leur goût n'eſt point ſervile; mais malheureuſement ils ont un grand penchant au libertinage, & tout ce qui va à l'appuyer a des charmes pour eux : Ils n'examinent plus ſi ce qui favoriſe leurs inclinations eſt fondé ſur des preuves ſolides, ou s'il n'eſt établi que ſur des frivoles vraiſemblances; il ſuffit qu'une prétention leur plaiſe pour l'adopter. Voilà encore des diſpoſitions bien flétriſſantes pour notre eſpêce; quel renverſement de raiſon que de chercher à ſe ſouſtraire à l'obéïſſance qu'on doit à Dieu; car qu'y a-t'il au contraire de plus digne d'un être raiſonnable, que de chercher à s'en inſtruire, pour s'y ſoumettre de tout ſon cœur. On veut vivre à ſon gré, & on ne s'informe plus de ce que le Maître ordonne. Il eſt pourtant difficile de ſe livrer à cet injuſte goût, & de fouler aux piés les plus reſpectables Maximes, ſans être, de tems en tems, agité de quelques inquiétudes.

Le ſyſtême que je fais combattre à M. Pope vient à tout propos pour les calmer ces inquiétudes. *Vous étiez d'humeur de vous enyvrer, vous vous êtes abandonné à ce penchant, & vous êtes tombé dans des indécenſes. N'en avez-vous point honte?* Eh! pourquoi en rougirois-je? répondra l'initié dans

dans le systême, est-ce ma faute ? puisque cela est arrivé, il falloit bien qu'il arrivât. Depuis un tems infini, des causes inombrables ont été en branle pour faire naître cet évenement. Loin d'en rougir, je m'en félicite ; car quel malheur, je vous prie, si j'avois moins bû, & que j'eusse oublié de faire quelques-unes de ces actions qu'il vous plaît d'appeller des sottises ? elles entroient nécessairement dans la construction de l'Univers, une de moins rendoit ce grand ouvrage imparfait, & moins digne de son Auteur.

Quelle honteuse contradiction ! on ne veut pas tomber d'accord d'être en pouvoir de se déterminer soi-même, & pourquoi refuse-t'on de tomber d'accord d'un pouvoir qui se fait si fréquemment & si clairement sentir ? C'est pour se conserver en état de se conduire plus tranquillement à son gré & de se livrer à ses fantaisies, sans jamais se les reprocher. La fantaisie que l'on a de refuser à la nature humaine le pouvoir de se déterminer & d'être maîtresse de ses choix, cette fantaisie ne détruit point ce pouvoir, au contraire elle est cause qu'on en use avec moins de contrainte & avec un plein abandon.

Enfin M. Pope, en qualité de Poëte avoit un droit particulier sur ce systême, les merveilles surprenantes, incroyables mêmes que Homere a chanté, n'ont pas peu donné de lustre à ses vers. On aime à admirer, & les imaginations & le style poëtique, porté au sublime dégré que lui a sçû donner Homere ; M. Pope après lui, paroît fait pour conter les faits les plus incroyables, & les idées les

plus destituées de vraisemblance. On reconnoît dans ce style une force plus qu'humaine, quand il éblouït jusqu'à faire adopter ce qui s'éloigne le plus des lumiéres du sens commun. Or de toutes les rêvêries que les anciens Poëtes ont choisies pour embellir leurs Ouvrages ; de tout ce qu'on lit dans les Contes des Fées, je doute que rien égale le Systême, par l'exposé duquel M. POPE veut faire sentir de quels égaremens la raison humaine est capable. Plus on examinera de près, mieux on se convaincra de ce que je dis.

Vous souhaitez le plaisir qu'on éprouve en bûvant du vin de Bourgogne. En vain vous avaleriez tout celui qu'on y recueïllit dans une année ; cette liqueur pourroit agiter les fibres de votre langue & de votre gosier, mais ces fibres & tous les esprits animaux auxquels leur mouvement peut se communiquer, ne sçauroient faire d'impression sur cette substance, qui est capable d'éprouver des sentimens, & qui est proprement, & dans un sens très-particulier ; ce que vous appellez, *vous-mêmes*. Il faut que ce sentiment désiré naisse dans cette substance, toute différente de la corporelle, & y naisse en vertu d'une suite ; d'une succession de causes & d'effets que nous ne sçaurions exprimer. Ce sentiment, resultat d'une si longue suite, doit naître précisement, & à point nommé lorsqu'il entrera dans votre bouche, & qu'il passera dans votre gosier ce qu'on appelle vin de Bourgogne. Mais afin que ce sentiment ne naisse pas, comme de lui-même & indépendamment de l'efficace de ce vin, & qu'il

vous arrive de vous imaginer que ce vin en est la cause, il faut de toute nécessité que le moment où ce sentiment naîtra soit précisément le même que celui où l'arrangement de l'Univers a déterminé votre machine à avaler ce vin. Pour cet effet il faut encore qu'à point nommé, une autre machine soit, par une enchaînûre inévitable, déterminée à le verser. Ce n'est pas assez, il faut qu'une autre machine ait été déterminée à le tirer du tonneau, & à le placer sur le buffet. Ce tonneau, il faut qu'une autre machine le soit allé chercher en Bourgogne : Combien de pas ! elle auroit en vain entrepris ce voyage, si elle ne s'étoit pas munie d'argent ou de lettre de change, sans sçavoir pourtant ce que c'est qu'argent & que lettre de change.

Cet argent bien compté, ou cette lettre de change bien lûë auroit trouvé en Bourgogne une machine, qui sans avoir apperçû cet argent, ni compris ce qu'elle lisoit, se trouveroit à son tour déterminée par une enchaînûre éternelle, ou presque éternelle, à livrer les tonneaux demandés, & au même moment une substance intelligente se seroit imaginée de donner des ordres pour cette vente, & pour cette remise, à laquelle pourtant elle n'auroit rien contribué, ni médiatement, ni immédiatement, parce que ce qui pense est incapable d'agir sur ce qui est corps, non plus que d'en recevoir aucune impression.

Que dire des autres machines qu'on appelle des Tonneliers ? déterminées à faire des tonneaux dont elles n'ont aucune idée ; des Ou-

vriers en fer & en bois qui ont formé les instrumens nécessaires à cette construction, sans sçavoir ce qu'ils faisoient ! car les substances pensantes qui accompagnoient les corps de ces Artisans pouvoient bien s'imaginer de les diriger, mais c'étoit pure imagination, elles ne les dirigeoient point. Que dirai-je des autres machines qui ont cultivé les vignes, qui en ont coupé les grapes, qui en ont exprimé le jus ? le resultat de tout ce méchanisme a été qu'une substance pensante s'imagineroit à Lausanne de se faire donner du vin de Bourgogne, & d'en recevoir les agréables impulsions.

Une machine humaine se sourit sans sçavoir ce qu'elle fait, une autre machine lui demande dequoi elle s'avise ; *est-ce pour vous moquer de moi que vous grimacez ?* il en sera ce que vous voudrez, répond la premiere machine, sans rien comprendre dans le sens de ces termes, les substances pensantes qui les accompagnent l'une & l'autre, s'imaginent d'en avoir entendu les sons, & d'en avoir compris la signification, quoique ces sons ne soient point passés jusques à elles. Les deux machines corporelles sont déterminées par les influënces d'une concateration de plusieurs siécles à faire joüer les soufflets & les coups de poingt : D'autres machines encore par une toute semblable & également nécessaire concateration, se trouvent déterminées à les séparer. Le lendemain une de ces machines qu'on a séparée se trouve déterminée à écrire un billet dans le sens duquel elle ne voit goute, quoique la substance pensante qui

l'accompagne soit déterminée à penser qu'elle dicte ce billet. Une troisiéme machine se trouve nécessairement déterminée à le porter : Les deux machines principales se trouvent déterminées à se rendre dans un certain endroit avec leurs épées, elles les tirent, elles se poussent des bottes, elles les parent, tout comme si leur esprit les dirigeoit, lequel n'y contribuë pourtant non plus que les étoiles. L'une de ces machines est blessée & tombe ; une machine est, à point nommé déterminée, par une suite de mouvemens aussi anciens que le monde, à penser la playe, & l'ame qui accompagne cette machine regarde tout cela comme l'effet de sa propre habileté. Le blessé meurt, c'est-à-dire ses ressorts cessent de joüer, d'autres machines sont à point nommé, déterminées après divers jeux d'autres machines à prononcer gravement une sentence, où elles ne comprennent rien, mais qu'une ame s'imagine d'avoir dictée. Une machine corporelle encore est déterminée par la force d'une invincible succession à trancher la tête du condamné. Je ne dirai plus qu'un mot ; une machine enfin corporelle est encore nécessitée par une suite inévitable, à prononcer des sons que son ame croit de dicter, mais dont elle est nullement la cause ; l'ame du condamné paroît entendre, s'effraye, se lamente, croit d'avoir été méchamment active, là où elle n'étoit que passive, & de s'être volontairement portée à ce qu'elle ne pouvoit éviter ; les yeux du condamné versent des pleurs dont son ame n'est point la cause, & sa machine invite par des tons la-

mentables les machines des Spectateurs à demander grace pour elle.

Je n'irai pas plus loin, & je me contenterai d'ajoûter que les partisans de ce systême me paroissent tout-à-fait comparables aux habitans des petites maisons. Sur d'autres sujets que celui de leur marotte, vous les trouverez tout-à-fait raisonnables; mais touchez à leur prévention, vous voilà avec un apôtre, avec un roi, avec un oiseau, avec une lanterne, avec une bouteille, quelquefois même avec une personne divine. L'un vous dira qu'il a perdu ses pieds, il ne sçait ce qu'ils sont devenus, une autrefois il se plaindra qu'il est sans tête, &c. Et cette comparaison, qui pourroit paroître bien forte, ne laisse pas d'être d'autant plus juste, que parmi ceux qui se sont laissés infatuer d'un systême qui renverse toute Religion, il en est pourtant qui ont conservé des sentimens de Religion, tant il est vrai que l'esprit humain est capable de renfermer les plus surprenantes contradictions. C'est donc ici un systême bien propre à humilier l'homme. M. POPE a été fondé à le choisir dans ce dessein. Ces rêveries passent tout ce que la féconde imagination d'HOMERE lui a fait chanter de tant de prodiges dont son Poëme est rempli.

Cogitat & dehinc speciosa miracula promat.
Antiphatem, Scillamque & cum Cyclope Charibdim.

Des faits miraculeux; Antiphate Scylla, les Cyclopes, Charibde &c.

Je ne dois pas omettre que ce Systême répand un ridicule tout particulier dans ceux

qui se font un mérite de l'adopter, qui comblent d'éloges leur Chef & ses premiers & plus zélés Sectateurs, & qui enfin les honorent comme les Princes de la Philosophie. Car on renonce précisement au systême & on le renverse de fond en comble, dès qu'on attribuë a Mr. LEIBNITS la gloire de s'être fait des disciples. Ce qui pensoit en lui n'a point dirigé sa main, c'est uniquement la machine de son corps qui a tracé les caractères qu'on a imité en imprimant ses ouvrages; une succession, comme infinie, de ressorts & de mouvemens corporels a fait naître ces caractères, & une succession, également reculée dans les siécles précedens, a fait éclore ses idées avec l'imagination qui les lui exprimoit à son gré par des traits de plume.

En vain des corps humains auroient jetté les yeux sur les Livres qui portent son nom; ces Livres étoient incapables de faire naître aucune idée dans les ames de ceux qui les lisoient, il a fallu qu'à point nommé un grand nombre d'ames ayent senti naître en elles ces idées, & se soient imaginées que de certaines lectures les leur fournissoient. L'ame de Mr. LEIBNITS, non plus que les ames de ses plus zélés & plus infatigables partisans, n'ont jamais eu le pouvoir d'instruire les ames de ceux qui se comptent pour leurs Disciples, ni immédiatement, car une ame n'agit point de cette maniere sur une autre, & une ame n'a non plus point d'action sur une autre par l'entremise des corps, incapables d'agir sur les substances qui pensent. C'est donc par un effet de la destinée qu'un grand nombre

d'intelligences ſont venuës à penſer comme Mr. LEIBNITS. La ſaiſon en étoit arrivée, & il en a été de la naiſſance de ces penſées comme de celle des fleurs; un arbre ne contribuë nullement à la naiſſance de celles qu'on voit éclore ſur ſon voiſin.

C'eſt inutilement que quelques-uns d'eux ſeroient aſſez viſionnaires pour conclure de la multitude de ces idées uniformes, nées ſans que l'une ait produit l'autre, la vérité du ſyſtême qui a pour ſon origine la cauſe premiere, car puiſque ſelon eux, c'eſt elle qui, à parler exactement, fait tout, & qu'il n'y a aucun effet, dont la naiſſance ne ſoit une ſuite immanquable du premier branle imprimé à l'Univers, c'eſt à ce premier branle, & par conſéquent au divin & premier Moteur, qu'il faut imputer les ſentimens de ceux qui regardent le Syſtême comme la plus grande de toutes les rêveries, dans leſquelles l'eſprit humain ſe ſoit jamais égaré par ſa faute.

Quand Mr. POPE ajoûte (*pag.* 3.) que la même choſe qu'on appelle injuſtice par rapport à l'homme, étant conſidérée comme rélative au tout, non-ſeulement peut, mais encore doit être juſte, il emprunte le langage du ſyſtême qu'il ſe propoſe ſans doute de décrier afin d'humilier l'homme, car qu'y a-t'il de plus humiliant que de ſe trouver dans l'impuiſſance de diſcerner ce qui eſt réellement juſte d'avec ce qui ne l'eſt point. Dieu fait également tout dans ce ſyſtême, & l'attention aux volontés de cet Etre ſuprême, nous doit faire regarder tout ce qui ſe fait, com-

me également estimable & respectable. *Quand un fier coursier*, dit-il, *connoîtra pourquoi son Cavalier le modère ou le pousse : Quand le bœuf stupide saura pourquoi il sillonne la terre, ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien, il est couronné de guirlandes : Alors la sotte présomption de l'homme pourra comprendre l'usage & la fin de son Etre : pourquoi dans ce moment il est esclave, dans un autre moment une Divinité.*

Que conclure de là, si ce n'est qu'on n'a jamais tort, on est ce qu'on ne peut s'empêcher d'être, si quelqu'un tombe dans l'Esclavage, ce n'est pas par sa faute, le bien de la totalité demandoit qu'il le fut, si quelqu'un prend plaisir à se voir adoré & à se croire Dieu, la totalité en profite encore. Et pourquoi donc se recrier si fort sur la présomption des hommes ? Pourquoi faire un livre pour instruire les autres & pour les corriger, si l'on ne sait ce que l'on est, ni ce que l'on doit faire ?

Quand Mr. POPE ajoute que l'Etre Suprême *voit d'un œil égal le Heros perir & un passereau tomber, une bulle d'eau ou un monde s'éclater.* Que conclure de ses expressions poëtiques & de toute l'emphase avec laquelle il s'énonce, si ce n'est que tout est indifférent à Dieu, & que par rapport à lui, tout nous doit être aussi indifférent, se connoître soi-même ou s'ignorer entiérement, s'instruire de ce que Dieu veut ou ne s'en mettre pas en peine, user ou abuser, regler sagement ses pas, ou se plonger dans les plus énormes brutalités, quoiqu'il nous arrive, c'est la Toute-Puissance de Dieu qui agit en nous & hors de nous.

Puiſque je me permets de tuer un paſſereau, pourquoi me ferois-je une peine d'aſſaſſiner ou d'empoiſonner un Héros, dès que quelque intérêt m'y ſollicitera, & que j'aurai pourvû à ma ſûreté. Aux yeux de Dieu la chute de l'un eſt comme la chute de l'autre.

Ceux qui penſent ainſi comment ſe ſont-ils aviſés de dire que Dieu a été inévitablement déterminé à donner l'exiſtence à l'univers, & à le créer dans la plus haute perfection, puiſqu'ils n'ont pas d'idée du parfait & de l'imparfait, de l'uſage & de l'abus, & qu'aucune de ces connoiſſances n'eſt à la portée de l'Eſprit humain.

Quand je me perſuade que la main m'eſt donnée pour me ſaiſir de ce qui m'eſt utile, & non pas pour traverſer le repos des autres; que j'ai été capable de manger & de boire pour ſoutenir ma ſanté & mes forces, & non pas pour les accabler, me permettrai-je de conclure que toutes ces concluſions n'ont rien de plus vrai que les ſonges, *puiſque le bœuf ne ſait pas pourquoi il ſillonne la terre.*

Dois-je regarder l'exiſtence & le don de penſer, qui ſont des préſens de mon Créateur; comme un bien ou comme un mal, ou comme une avanture indifférente? Dois-je aimer ces préſens? dois-je en rendre grace? puis-je m'y refuſer ſans ingratitude? ſi j'aime ce que j'ai reçû de Dieu, ne dois-je pas l'aimer lui-même? & ce préſent qui me doit être ſi cher venant de ſa main, ne dois-je pas en ſouhaiter la continuation? Craindrai-je de faire tort à la ſageſſe de Dieu & au reſpect que je lui dois? quand je me perſuaderai

qu'il n'agit pas sans dessein, & que par conséquent il m'a donné les pieds pour marcher & la bouche pour parler ? Rêve-je ? lorsque je suis en garde contre l'erreur & que je m'applique à penser vrai, si une intelligence qui ne se trompe pas, est dans un état préferable à celui d'une intelligence qui se trompe, douterai-je que Dieu en me faisant la grace de pouvoir travailler à ma perfection, n'ait trouvé à propos que j'y travaillasse ? Qu'est-ce que le Genre-humain, & à quel caractère y reconnoîtrons-nous l'ouvrage d'un Dieu sage, d'un Dieu bon, d'un Dieu parfait ? s'il est né incapable de découvrir les principes de la Morale, la solidité de ses fondemens, la certitude des conséquences qu'on en tire.

Le *Leibnicien* qui pose en fait que tout est l'ouvrage de Dieu, que toutes nos pensées, toutes nos actions sont les suites inévitables d'un branle dont rien au monde ne peut arrêter ni détourner les mouvemens, répondra à ceux qui lui demanderont, mais pourquoi a-t'il imprimé un tel branle, par l'efficace duquel nous sommes exposés à tant d'ignorances & à tant de mal-aises ; vous vous trompez dira le Fataliste, *Dieu vous a donné l'espérance pour être votre bonheur présent*, c'est-à-dire que, selon eux, la bonté du Créateur se reduit à nous bercer de l'espérance de quelque fortune meilleure. Le fait est que des hommes passent misérablement leur vie à rouler dans leur esprit des projets, & à se flâter qu'ils réüssiront à faire succeder à celui d'échoüer, un autre dont ils esperent encore d'avantage, sans que l'ex-

périence les détrompe jamais Mr. POPE (*pag.* 5.) paroît insinuer que c'est de la Cause première *qu'un pauvre Indien* tient l'imagination de *voir son Dieu* dans les nuées, ou *de l'entendre dans le vent*; *Une science orgueilleuse n'a point appris à son ame à s'élever plus haut.*

On pourroit faire un grand abus de ces expressions, si on entreprenoit de mettre de niveau ce que nous sommes fondés à croire avec des imaginations sans preuves. Mais on donnera à cette page un sens plus raisonnable, si on pense que Mr. POPE met en parallèle la stupidité du pauvre Indien avec l'impudence d'un Incrédule, dont la Raison bornée se livre à des objections contre la Providence.

Je vous avouë *Monsieur*, que cette page me paroît obscure, il entasse dans l'étenduë d'une petite période un si grand nombre d'idées, son feu poëtique les exprime avec tant de rapidité, qu'on a de la peine à les saisir, & il est encore plus difficile de s'appercevoir de leur liaison: Le but de Mr. POPE échape; on voudroit ne lui en attribuër qu'un bon, mais il ne permet pas de s'assurer que ce but qui paroît bon, soit celui qu'il se propose.

Sur le sujet de la Providence, il est des hommes qui pensent très-grossiérement. Tels sont les pauvres Indiens par lesquels Mr. POPE commence sa période: Il en est d'assez hardis pour prendre le parti de la *negative*, & ne se faire aucun scrupule d'entasser contre le Dogme, objection sur objection.

Il en eſt enfin qui ſe forment ſur ce grand ſujet un Siſtème rempli d'abſurdités, & tel eſt celui de Mr. LEIBNITS. Ce Siſtème eſt leur Idole, leur prévention pour lui les engage à ſe recrier ſur l'incredulité de ceux qui refuſent de l'adopter. Ce Siſtème eſt le vrai, diſent-ils, & ceux qui le critiquent s'en prennent à la Providence & critiquent les voyes de Dieu. *Quelle témerité!* ceux qui ſe trouvent dans de tout autres idées, n'ont garde de s'allarmer de cette cenſure, & à ces deux mots, *Quelle témerité* ! Ils en oppoſent auſſi deux, *Quelles preventions.*

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce Siſtème, & qui me paroît, je vous l'avouë, le comble de l'abſurdité, c'eſt que Dieu eſt également l'Auteur de ces idées ſi contraires, & de ces reproches mutuels, & lors même que ces reproches vont juſques à l'inſulte, ces inſultes reciproques & toutes les démarches qui les précédent & qui les ſuivent, ſont des effets inévitables de la conſtruction de l'univers, de celle de toutes ſes parties, & du premier branle que le Créateur leur a imprimées.

» Votre zéle ne vous eſt-il point ſuſpect, » dirai-je à un *Leibnicien*, n'appréhendez » vous point de vous faire des illuſions? Se„ lon vous, vos penſées ſur ce Siſtème, ſont „ les effets d'une longue enchaînûre, dirigée „ par la cauſe premiére. Les miennes ſont „ auſſi, ſelon le principe fondamental de vo„ tre Siſtème, les effets d'une autre enchaînû„ re, dirigée par la même ſageſſe & la même „ Puiſſance. Sur quoi fondé, voulez-vous que „ je croye que c'eſt moi plûtôt que vous qu'el„ le jette dans l'illuſion.

Mr. POPE pouvoit-il choisir une matiére plus propre à un poëme Satyrique, il sappe le Sistème par des détours, mais il le sappe réellement. Cette Satyre au reste, attaque un égarement fort ancien : Tous ceux à qui il est arrivé de mêler leurs imaginations creuses, parmi la pureté & la simplicité de la Religion, n'ont pas manqué de se récrier contre la presomption des hommes qui refusoient de les adopter, & ne se sont pas avisés de soupçonner que la presomption pourroit bien être chez eux, qui vouloient faire recevoir aux autres ce qu'ils ne pouvoient leur prouver, & dans le tems où nous vivons, des enfans mettent dans leur mémoire les censures qu'ils entendent faire de la Raison, & ils les respectent. Ils s'en applaudissent dabord, mais dans un âge un peu plus avancé, lorsque le joug de la Religion commence à leur peser, & que la raison elle même leur démontre l'importance de bien vivre, & la nécessité de s'éloigner du vice, ils rappellent au secours de leur libertinage les déclarations contre la Raison qu'ils avoient adoptées autrefois sans les entendre, & font servir à leur incrédulité ce qu'on leur avoit recommandé comme un des grands appuis de la Foi.

HOMERE n'abandonne point la colére d'*Achille*, Mr. POPE revient sans cesse à l'orguëil de l'homme, *Cher Milord & Ami*, (pag. *6.*) *notre erreur vient d'une raison orgueilleuse. L'orguëil vise toûjours aux demeures celestes. Les hommes voudroient être des Anges & les Anges des Dieux, celui qui veut*

renverser l'ordre péche contre la Cause éternelle.

Il est peu de Périodes dans cet ingénieux Ouvrage, qui ne me paroisse susceptible d'un double sens. Peut-être est-ce ma faute. Aurois-je tort à l'égard de celle que je viens de citer. Je vous en fais Juge. Par orguëil on peut aspirer à l'élévation. Par orguëil on y peut renoncer. Un homme ne se donne aucun repos qu'il ne soit parvenu au premiers Emplois d'une Cour, on le soupçonne d'orguëil, & la suite de sa conduite prouve qu'on ne se trompoit pas. Le Prince offre des dignités à un autre qui s'excuse & prie d'en être dispensé. On admire sa modestie, & on lui rend justice. Il n'a pas ouvert les yeux sur toute sa capacité ; il craint la contagion des mauvais exemples : Mais il s'en pourroit aussi trouver, chez qui l'orguëil seroit le principe d'un refus si rare. Il en est, dont l'indépendance est la plus forte des inclinations. Tout assujettissement leur est odieux, & la seule idée d'un Maître les importune déja.

Un homme est une Créature capable de connoissance & de réflexion, il réfléchit ; c'est avec joye qu'il se convainc d'être l'ouvrage de l'Etre Eternel & Parfait, il est ravi de cette découverte, & il en conclud qu'il lui est permis de s'aimer de s'estimer, de se respecter même, puisqu'il tient tout ce qu'il est d'une main adorable. Non seulement ces sentimens lui sont permis, ils sont dûs & il ne peut s'y refuser sans inquiétude. Que doit-il faire ? & que pourroit-il faire de mieux que de rendre graces, de toutes ses puissances à

ſon adorable Créateur? Cette conſéquence eſt évidente : Celle-ci ne l'eſt pas moins : Il ne doit rien négliger pour s'aſſurer de ſa volonté pour y conformer la ſienne ; ſes déſirs doivent continuellement tendre à s'éclairer de plus en plus, & à ſe rendre de jour en jour plus vertueux. Il a reçû ſes talens de l'Auteur de ſa vie ; Cet Auteur infiniment ſage, & qui n'agit jamais à l'avanture & ſans but, les lui auroit-il donné avec la permiſſion de n'en faire aucun uſage? A la vûë d'un tel parti, s'écriera-t'on. *Quel orguëil? cet homme n'eſt jamais content*. Critiquerez-vous encore la reponſe qu'il vous fera en vous diſant:

„ Ce n'eſt pas l'orguëil qui m'anime, le „ dévouëment eſt mon grand Devoir & mon „ grand Principe. Je fais conſiſter ma gran- „ deur à me ſoûmettre, & ma gloire à obéïr. „ Je ſuis toûjours parfaitement content de „ mon Créateur, mais, par un effet de ſa „ grace & de ſon ſecours, je ne le ſuis jamais „ aſſez de moi-même pour me permettre le „ repos, pour me livrer à l'indolence, & né- „ gliger d'aller plus loin. „

Oſera-t'on, au contraire, faire l'éloge d'un homme qui dit? " Pour moi, je n'aſpire point „ à tant de perfections, je ne m'embarraſſe „ point de ces belles idées, je ne m'informe „ ni de ce que je ſuis, ni de ce que je puis, „ ni de ce que je dois ; je vis du jour à la „ journée, je mange, je bois, je dors, je „ me promene ; je mange quand j'ai faim, „ je bois quand j'ai ſoif, je dors quand j'ai „ ſommeil, je me léve quand il me plaît, je „ fais bonne chere, & je me livre aux vo-

„ luptés quand j'en ai les moyens, ou que „ j'en rencontre les occasions : Je m'étourdis, „ je m'amuse, je vis sans effort, & je ne „ m'assujettis à rien, mes fantaisies sont ma „ régle autant que j'en ai le pouvoir. Qu'on „ pense de moi ce que l'on voudra, je vis „ pour moi & non pas pour les autres, je ne „ me sacrifierois pas au desir chimerique d'u- „ ne réputation : Est-ce modestie ou orguëil ? „

Mais si, après la mort, il reste quelque chose de l'homme, qu'une de ses substances continuë à penser & à vivre, & que son Souverain Maître, (conformément aux idées d'un grand nombre de personnes, d'un esprit cultivé, & qui ne sont rien moins que visionnaires,) lui demande d'où vient qu'il s'est conduit avec tant d'indolence & si peu de raison, cet homme, ou ce qui reste de lui, osera-t'il répondre, ce n'étoit pas mon affaire, je suis né, j'ai vêcu, je suis mort tel que vous m'avez fait. Et malheureux ! ne t'avois-je pas rendu capable de mieux penser & de mieux vivre, n'étois-tu pas environné de mille personnes dont l'exemple t'y invitoit ? A qui a-t'il tenu qu'à toi de les imiter ? Dans la même pag. 7. Mr. POPE continuë *Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps céleftes ? L'orgueil répond, c'est pour moi.* Il me semble que, dans cette réponse, il y auroit plus de simplicité & d'ignorance que d'orguëil.

Dans mon enfance j'ai crû, comme les autres, que la terre étoit faite pour l'habitation des hommes, les animaux & les plantes pour ses usages, le Soleil & les autres Astres pour

l'éclairer & pour féconder la terre, & je ne me souviens pas que ces idées m'ayent jamais inspiré de la vanité. Lorsque plus avancé en connoissances, j'ai pensé que les Planettes pourroient bien être habitées par des Etres semblables à nous, ou par des Etres très-différens de nous : Lorsque j'ai étendu cette conjecture à des Planettes qui peuvent environner les étoiles fixes, que je conçois tout autant d'autres Soleils, ma vanité n'en a point été mortifiée ; j'ai été ravi & je le suis encore de penser que d'autres Etres, plus parfaits que moi, glorifient notre commun Créateur & le servent plus ponctuellement. J'aime à joindre mes actions de graces, toutes foibles qu'elles soient, aux plus vifs mouvemens de leur reconnoissance.

Quand Mr. POPE ajoute (*pag.* 7.) & fait dire à l'homme, *pour moi les mines enfantent mille trésors, les mers roulent leurs ondes &c.* (L'Ouvrage de Mr. POPE est dans les mains de tout le monde, il seroit superflu de le copier au long.) *La terre est mon marchepied, & le Ciel est mon Dais.* Il est visible que sa veine s'égaye dans des éxagerations poëtiques ; Qand on dit que Dieu a rendu l'homme maître de tout, le sens de ces expressions se reduit à ceci, Dieu a rendu la nature humaine capable de tirer parti de tout, & ce qui est vrai de la Nature humaine en gros, ne s'étend pourtant pas à chaque homme en particulier.

Mais la nature ne s'écarte-t'elle point de sa bonté & de sa fin, lorsque des tremblemens de terre engloutissent des Villes, &c.

Non répondra l'orguëil ; la premiere Cause Toute-puissante n'agit que par des Loix generales , &c.

Il semble que Mr. POPE conçoit que la Raison est endormie , dès que l'orguëil ne la réveille pas. Le bon sens peut faire penser à cette réponse sans que l'orguëil la lui dicte. Ce mêlange de biens & de maux qu'on éprouve sur la terre , a fait l'étonnement des plus sages Philosophes. Les biens dont Dieu comble des hommes avec tant d'abondance & tant de régularité , leur ont fait conclure qu'une très-sage & très-bonne Providence présidoit sur le Genre humain. D'un autre côté, les calamités auxquelles nous nous voyons exposés , les ont étonnés , & pour les reconcilier avec la bonté de Dieu , leur esprit s'est tourné à un grand nombre d'heureuses conjectures : Les défauts intérieurs de la nature humaine les ont plus embarrassés. L'histoire de la chûte , si la mémoire s'en étoit conservée , auroit pû lever ces difficultés. Les Livres où cette Histoire s'est conservée , ont des caractères d'autenticité , qui les rendent respectables à tout homme qui voudra faire usage de sa Raison , & plusieurs savans Hommes en ont écrit des preuves que les incrédules ne sont pas venus à bout d'affoiblir , & cette Histoire en elle-même ne contient rien qui ne soit aisément croyable.

Des Intelligences d'une perfection de connoissances & de pouvoir , incomparablement au dessus de ce à quoi nous pouvons attendre , se sont laissées éblouïr de leur propre grandeur ; tout élevées qu'elles fussent , le

fonds de la Nature Divine est resté pour elle un abîme incompréhensible. Une Puissance qui donne l'être à ce qui n'existoit point, s'est trouvée au-dessus de leurs idées. Il se peut qu'il leur soit arrivé de penser qu'ils tenoient leur éxistence, non d'un tel pouvoir, mais d'une éternelle fatalité. La foible intelligence d'un SPINOSA a bien osé se permettre de telles conjectures. Une parfaite soumission à un Etre, à la volonté duquel ils n'étoient pas redevables de tout, leur a paru un trop grand assujettissement. Dieu n'a pas trouvé à propos de les détruire par l'anéantissement, il a mieux aimé les laisser vivre, pour confondre plus long-tems toute leur prétenduë puissance, & toute leur prétenduë habileté. Mr. POPE nous dit dans la pag. 6. que les Anges pour avoir aspirés à égaler la Divinité sont tombés.

Dieu crée l'homme & unit à un corps animal une intelligence d'un ordre très-supérieur. Il place cette Créature dans un séjour délicieux que rien ne devoit alterer, il assujettit à son empire la Terre & tout ce qu'elle soutient; mais il étoit juste d'exiger de l'homme, créature qui tenoit tout de Dieu, & que Dieu avoit mise en possession de tant de richesses, il étoit juste, dis-je, d'exiger de cette heureuse Créature un hommage qui fût un aveu de sa dépendance. La bonté de Dieu borne cet hommage à s'abstenir du fruit d'un seul arbre, afin que, par cette abstinence, l'homme lui avouât qu'il tenoit de sa liberalité, l'usage de tout le reste. Le Démon entreprend de faire violer à l'homme cette Loi,

& dans ce dessein, il s'adresse à la femme qui l'avoit apprise, non de Dieu immédiatement, mais de son mari. La femme créée depuis peu, qui même n'avoit pas été présente à la revûë que Dieu fit faire à Adam de tous les animaux, ne fût pas surprise d'en entendre un qui parloit comme elle, sa vivacité même annonçoit quelque chose de singulier. La premiere question du Serpent n'avoit rien de suspect. *Est-il vrai que Dieu vous ait défendu de manger de tous les arbres du Jardin ?* La Femme lui répond que cette défense se borne à un seul. Le Demon fait semblant de trouver incroyable cette interdiction. Dieu auroit-il créé un fruit si beau pour être mortel ? il n'est pas permis de concevoir tant d'opposition entre l'extérieur & l'intérieur de ses ouvrages, la beauté de ce fruit vous avertit, que vous n'aurez pas bien compris les paroles de votre Maître, & le nom seul qu'il a donné à cet arbre, doit suffire pour vous tirer d'erreur. Vous n'en aurez pas plûtôt mangé que vos connoissances s'étendront. De ces principes qui n'étoient pas assez examinés, la femme tire une conclusion trop précipitée, précipitation que nous imitons encore dans toutes nos erreurs. Elle mange de ce fruit & n'en reçoit aucune atteinte, cela aide à tromper son mari : Il soupçonne à son tour de n'avoir pas bien compris le sens du commandement Divin ; l'exemple d'un Etre que Dieu lui avoit donné pour rendre complette sa felicité, est sur lui d'une grande influënce.

Adam & Eve avoient été créés dans l'in-

nocence, leur esprit étoit sans prévention, & leur cœur sans mauvais penchant, mais leurs lumieres étoient bornées, ils n'avoient pas encore eu le tems de les étendre par l'éxercice. Les soupçons succederent à la faute ; ils craignirent, comme il étoit vrai, d'avoir agi dans cette affaire importante avec trop de précipitation, le trouble s'empare d'eux, & la presence de Dieu augmenta ce trouble. Dans l'impuissance de se justifier ils eurent recours à des excuses ; la source du mal est rejettée sur le Serpent, du ministère duquel ils ignoroient que le Demon se fut servi, duquel même il est vraisemblable qu'ils n'avoient encore aucune connoissance. Adam & Eve méritoient la mort sur le champ, cependant le Demon fut bien éloigné d'avoir cette satisfaction. Dieu prolongea leur vie, & continua dans le dessein de faire d'eux la source du Genre-humain.

Pour les faire souvenir de leur faute, la Terre devint un séjour moins beau, moins fertile, moins régulier dans ses productions, & moins fidele à répondre aux travaux & aux vœux de l'homme. Les hommes donc ont joui de la vie, mais cette vie a de tems en tems été exposée à des dangers, & traversée par des calamités. Tout cela sert à les avertir qu'ils sont pécheurs, qu'ils meritent châtiment, & qu'ils doivent s'empresser à se rendre meilleurs. C'est la voix naturelle des maux que Dieu verse sur la Terre, pendant que d'un autre côté, les biens que Dieu ne cesse d'y répandre abondamment, leur annoncent un maître miséricordieux, qui les

invite à la reconnoiſſance, & les appelle à obéïr, afin de les recompenſer.

Je me ſuis trouvé dans l'obligation de m'étendre un peu ſur cet Article, après quoi il ſera facile de répondre à l'objection que Mr. POPE, ou propoſe de ſon chef, ou met dans la bouche de ceux à qui il prête ſes vers. *Si la felicité humaine eſt la grande fin, & que la Nature s'en écarte, pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas auſſi ?* Il eſt facile de répondre, toute la nature ne ſe réünit pas toûjours pour procurer du bien aux hommes, parce qu'ils ſont pécheurs, & qu'il importe tout à fait qu'ils ſoient châtiés, ou parce qu'ils meritent d'être punis, ou parce que le châtiment peut corriger, & ceux qui le ſentent, & ceux qui en ſont les témoins. *Si la Nature s'écarte de ce que les hommes ſouhaitent pourquoi les hommes ne s'écarteroient-ils pas de ce que Dieu demande.* Je répons que les hommes ſont des Etres libres & actifs, qui à la verité ne ſont point en droit, mais qui cependant peuvent s'écarter des routes qui leur ſont preſcrites, ajouter des ſecondes fautes aux premieres, & combler la déſobéïſſance par la mutinerie.

La Nature (pag. 9.) *exige auſſi peu des printems éternels & des Cieux ſans nuages, que des hommes toûjours ſages, calmes & temperés.* Un printems continuel, le Ciel toûjours ſans nuages, ſeroient fatals à la terre & à ſes habitans. Mais peut-on faire envisager comme un malheur, des hommes toûjours ſages, calmes & temperés, je ne vois goute dans cette comparaiſon, & il faut que

le feu de la Poëſie ait emporté Mr. POPE fort au-delà des bornes dans leſquelles la proſe demande que la Raiſon ſoit renfermée.

Si des pertes ou des tremblemens de Terre ne renverſent pas l'ordre preſcrit par le Ciel, pourquoi l'exiſtence d'un Borgia ou d'un Caſtilena, le renverſeroit-elle? Ces paroles n'ont aucun ſens que dans le ſiſtème Leibnicien, qui confond le moral avec le phyſique, & dans lequel tout ce qu'on appelle, plaiſir, douleurs, contentement, inquiétudes, ſageſſe, vertus, vérités, erreurs, vices, crimes, abominations, ſont les ſuites inévitables d'une enchaînûre éternelle, ou auſſi ancienne que le monde, mais c'eſt cela même qui rend ce ſiſtème horrible, de ſorte qu'il ſuffit de le propoſer pour faire fremir les honnêtes gens. C'eſt un grand ſujet d'humiliation pour la nature humaine, qu'il ait été inventé par un homme, & adopté par pluſieurs autres.

Peut-être nous paroît-il mieux, que dans le monde phyſique tout fut harmonie, & que dans le monde moral tout fut vertu. Mais tout ſubſiſte par un combat élementaire, & les paſſions ſont les élemens de la vie. Ces dernieres paroles me paroiſſent encore une forte preuve, que Mr. *Pope* ſe propoſe de renverſer le Fataliſme & d'en faire ſentir toute l'impertinence. Car ſeroit-il poſſible qu'un Poëte, que ſon eſprit a rendu ſi célébre, s'abaiſſât à écrire pour les eſprits les plus groſſiers, qui n'ont que des idées confuſes, qui ne ſavent que ce que les préjugés des ſens leur ont appris, & qui ſont prêts de ſe rendre aux comparaiſons le plus diſproportionnées, pourvû qu'elles

ſoyent propoſées hardiment, & qu'elles renferment un aſſemblage de grands mots.

Dans la nature corporelle il n'y a point de petite maſſe qui ſoit parfaitement ſimple, toutes ſont compoſées de petites particules qu'on appelle élementaires; leur mêlange eſt ſuivi de bouillonnemens, tantôt foibles tantôt plus forts, qui ménuiſent encore davantage ces particules; Ainſi diviſées & ainſi agitées, elles ſervent à la nourriture & à l'accroîſſement des corps organiques, & c'eſt à ces accroîſſemens qu'on donne le nom de vie. Qu'eſt-ce que les paſſions ont de commun avec ces particules, leur mêlange & leur conflict, ſert-il de nourriture à la ſubſtance qui penſe & en fait-il la vie? J'aime la poëſie comme vous le ſavez *Monſieur*, je ſens les influences de celles de Mr. POPE, à travers la proſe de ſa traduction; mais je vous avouë que ſi ſon Ouvrage me plaît en general, il eſt auſſi des endroits qui me mortifient, & celui-ci très-particulierement. Je me livre à ce qui m'éclaire, mais je me refuſe à ce qui ne fait qu'éblouir. C'eſt l'effet des comparaiſons Sophiſtiques & des mots vuides de ſens.

Dans les dernieres lignes de la page 8. Mr. POPE introduit ſur la ſcene un fou & demande, *que veut-il cet homme? Moindre qu'un Ange il voudroit être davantâge. Il paroît chagrin de n'avoir pas la force d'un Taureau ou la fourure de l'Ours* & après avoir mis en vers les imaginations bizarres de ce fou, il conclud que *le bonheur de l'homme n'eſt pas de penſer & d'agir au delà de l'homme, d'avoir des puiſſances au delà de ce qui*

convient à son état. Il y a du vrai dans cette pensée, mais il ne faut pas l'outrer, nous devons vivre resignés à notre sort, ne nous point décourager, quoique nos lumieres soient bornées & nos vertus éloignées de la perfection ; Mais cette résignation n'est rien moins qu'une indolence, qui nous tienne en repos dans nos ténèbres & leur suites, & nous ôte la pensée de travailler à en sortir, à les dissiper peu à peu, & à nous perfectionner nous mêmes par degrés ; ce n'est point là une entreprise téméraire, notre nature en est capable ; ce n'est pas orguëil ; c'est devoir : Nous sommes dans l'obligation de nous conduire, de penser, d'agir conformement à la Nature que nous avons reçûë ; les plantes croîssent, notre ame peut aussi croître en lumiere & en vertu ; l'accroîssement des plantes est un effet des causes exterieures, mais ce qui pense en nous peut agir sur soi-même.

Tout ce que Mr. POPE ajoute dans la page 9. amène naturellement à conclure avec lui, *Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refuse!*

Dans la page 12. Mr. POPE décrit avec beaucoup d'élégance les gradations des Etres que Dieu a trouvé à propos de former, son Intelligence infinie a conçû les idées de cette innombrable diversité d'espêces & d'individus, & sa puissance sans bornes, a donné l'existence à un monde auquel on n'en peut assigner. Seulement ajouterai-je, que je ne

vois pas pourquoi on refuseroit de reconnoître un libre choix, dans cette multitude d'espêces auxquelles il a plû à Dieu de se déterminer, sa Sagesse se seroit-elle oubliée, s'il en avoit omis une, & seroit-elle allée à l'excès, s'il en avoit ajouté une de plus.

Il me paroît encore, & il n'est pas en mon pouvoir de penser autrement qu'un Univers qui renferme des Intelligences libres & actives, ne soit évidemment un Ouvrage plus digne de Dieu, qu'un composé de parties, qui, depuis la premiere minute de leur existence, continuëront sans interruption, à faire, ou plûtôt à recevoir inévitablement chacune l'état où elle trouve, & dans lequel elle paroît faire ce à quoi une impression antécedente la détermine sans qu'elle puisse l'éviter.

Lorsque dans la page 12. il continuë, *Un degré ôté, toutes les proportions sont renversées. Un chainon rompu, toute la grande chaîne est détruite.*

La moindre confusion dans un seul monde entraîneroit non seulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand Tout. La Nature frémiroit jusques au Trône de Dieu, le Poëte se laisse emporter à son feu, & il suppose une Physique qui n'a pas plus de fondement que les Imaginations de *Cyrano de Berjerac.*

On n'a plus de peine à concevoir que chaque Etoile est un Soleil, qui, comme le nôtre, tourne sur son centre & éclaire ses Planettes. En vertu des loix d'une impulsion, ou de celles d'une attraction, tous ces

assemblages se soutiennent dans un parfait équilibre. Les proportions sont si bien établies entre leurs mouvemens, que, s'il y survenoit quelque changement, un méchanisme qui se soûtient l'auroit bien-tôt reparé.

Mais mille & mille alterations peuvent survenir dans les Planettes, dans les plantes qui les couvrent, dans les eaux qui les arrosent, dans les animaux qui les habitent, sans que le Sistéme en souffre quoique ce soit ; les loix qui le font subsister ne reçoivent aucune modification de tous ces petits changemens qui se font autour de nous. C'est outrer le Sistème que de se l'imaginer ; & les Partisans du *Fatalisme* n'ont eu garde de laisser échapper une si spécieuse occasion de secouer tout joug. Ils se sont empressés à se mettre dans cette chaîne, afin de se laisser aller à l'avanture, & de n'avoir rien à se reprocher quoiqu'il leur arrive de faire.

Seroit-ce une preuve de l'habileté d'un Architecte, d'avoir construit une maison, dont on ne pût remuer aucune pierre, ni aucune piéce de bois, sans la renverser de fond en comble, & une si étroite liaison entre toutes les maisons d'une Ville, depuis un bout jusques à l'autre, montreroit-elle un chef-d'œuvre ? Une si grande conformité avec un Château de cartes annonce-t'elle le mérite ? Que diroit-on d'un Ingénieur qui, pour faire admirer son art, auroit tellement agencé les pierres d'une Courtine entiere, qu'aucune ne pût sortir de sa place, sans que tout le reste fût bouleversé ? & ne vaut-il pas infiniment mieux que l'effet d'un boulet se borne à faire son trou ?

Un jeune homme dérange ſes affaires, en perdant ſon argent au jeu avec un de ſes concitoyens. Ce dérangement s'étendra-t'il juſqu'à l'extrêmité de la Province ? s'étendra-t'il même à une demi lieuë ?

Les bandes qu'on obſerve dans *Jupiter* y annoncent de grands changemens, nous en reſſentons nous ?

Il y a des Etoiles fixes qui paroiſſent & reparoiſſent : S'apperçoit-on le moins du monde, qu'un ſi grand effet s'étende ſur leurs voiſines ?

C'eſt une preuve plus marquée de ſageſſe dans le Grand Maître, qu'un Tout; (je ne dis pas le Tout univerſel, mais les Syſtêmes particuliers,) un Tout comme celui de la Terre & de ſon petit Tourbillon ſe ſoutiennent, malgré les altérations qui ſurviennent aux parties qui le compoſent.

L'envie d'établir le Syſtême de la *Fatalité* a fait imaginer celui de ces liaiſons chimériques, & les donner hardiment, & ſans preuves, pour néceſſaires.

» Je me ſuis enyvré, il le falloit bien, car » tout eſt lié dans l'Univers : J'en ai mal à » la tête, *Vous n'y retournerez donc pas.* » Pourquoi non ? ſi ma deſtinée m'y porte, » mon parti eſt d'acquieſcer. » C'eſt à quoi il leur plaît de donner le nom reſpectable de ſoumiſſion à la Divine Providence.

» *Mais vous êtes ſujet à des Epilepſies & » vous pourriez bien y reſter.*

» Si cela arrive ce ſera mon ſort, & le bien » de l'Univers le demandera, *Meurs & adore » Dieu* (pag. 5.) c'eſt ma déviſe, je ne

» m'abstiens point du vin, & je n'en crains » point les effets. Tout bien compté, *Tout ce » qui est, est bien.* »

NERON donnoit des festins où des jeunes gens de qualité & de l'un & de l'autre sexe servoient sans être couverts d'aucun voile. HELIOGABALE faisoit traîner son Carosse par des femmes nuës. Quel bonheur qu'il y ait eu des *Nerons* & des *Héliogabales*, puisque céla est arrivé, le bien de l'Univers exigeoit qu'il arrivât. Sans des *Nerons* & des *Héliogabales* un chaînon auroit manqué, & dès-là, puisque toutes les piéces tiennent l'une à l'autre, le bouleversement seroit parvenu jusques sur le Trône de Dieu.

Qu'est-ce que pedanterie, si ce n'est entêtement de Sistême. On rit de voir sur le Théâtre une apparence de fou qui se récrie de ce qu'on dit *Forme* de chapeau, & non pas *Figure.*

Aristote ne se seroit pas ainsi exprimé. Rira-t'on moins d'un homme qui voulant poser son chapeau sur une table, le laisse tomber sur le plancher, & dit très-sérieusement : Il étoit aussi impossible que cela n'arrivât pas, comme il est impossible que le Soleil ne se couche pas aujourdhui. Dans le Sistême de l'Univers tout est lié, le plus grand comme le plus petit. Il faut des Sages dans les Conseils des Rois, & des Fous dans les petites maisons. En voilà un de trouvé.

Si j'étois *Leibnicien*, & que sur le soir je fisse la revûë de ma conduite. Quel bonheur, dirois-je, que j'aye écrasé cet escargot, puisqu'il est mort, c'est une preuve que la conti-

nuation de ſa vie auroit été un dérangement capable de bouleverſer l'Univers ; mais quel bonheur auſſi qu'une diſtraction m'ait empêché de marcher ſur un autre, car puiſque celui-ci eſt demeuré vivant, il étoit néceſſaire au bien de la *Totalité*.

Quand les Phyſiciens ont fait une ſuppoſition & ſe ſont permis une conjecture, s'ils ſont ſages, plus elle leur appartient en propre, plus ils s'en défient ; & de peur de ſe tromper, ils ſe font une loi d'examiner d'abord, ſi elle ne ſuppoſe rien que de poſſible, rien que de concevable, rien qui s'oppoſe à des idées que le ſens commun nous préſente : ſi cela eſt, ils l'abandonnent.

Or l'hypoteſe Leibnicienne renverſe les idées ſimples & naturelles, de la Moralité, du juſte, de l'injuſte, du loüable, du puniſſable ; il n'eſt pas au pouvoir des natures intelligentes d'agir autrement qu'elles ne font, elles ne veulent que ce qui leur eſt inévitable de vouloir, ſans quoi il ne tiendroit qu'à elles de bouleverſer l'Univers.

Outre cela, ce Syſtême n'a aucun égard à la proportion qui doit régner entre les cauſes & leurs effets : On convient, par exemple, qu'il n'y a qu'une liaiſon arbitraire, entre les caractères de l'écriture & les ſons de la parole, puiſque les mêmes mots, c'eſt-à-dire les mêmes ſons peuvent être exprimés par de tout différens caractères : Cependant l'impreſſion des caractères, tracés ſur un papier, fait ſur les yeux, qui n'en ont aucune connoiſſance, une impreſſion machinale, d'où reſultent les ſons ; & ſi l'œil du corps eſt frappé

de ces caractères, *mettez ce latin en françois*, ces caractères nullement apperçûs, c'est-à-dire, dont l'œil n'a point d'idée, feront par l'entremise de l'œil, une impression sur les organes de la voix & de la main, d'où naîtront, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, des sons & des caractères François.

Un Physicien se fera encore une Loi d'abandonner l'hypotese, dès qu'elle ne lui fournira par des explications applicables aux Phénomènes, à l'éclaircissement desquels elle est destinée. Or quel entêtement ne faut-il pas pour ne point voir que le systême Leibnicien de la Fatalité, ne s'accorde nullement avec les faits les plus incontestables. Une Villageoise met couver douze œufs sous sa poule, une autre en met couver quatorze : Si la premiere en avoit mis quatorze & la seconde douze, ce renversement de tems & de la place en auroit attiré un dans l'Univers, & à plus forte raison, si l'une en avoit mis treize & l'autre quinze.

Mr. de REAUMUR a enseigné le moyen de prendre ces papillons blancs d'où naissent les chenilles de choux, avant cela ces papillons multiplioient en abondance, & le systême de l'Univers le demandoit nécessairement, car tout y est lié, tout y est enchaîné. Si dans la suite ces chenilles naissent en beaucoup plus petit nombre, il sera arrivé dans l'Univers des changemens qui demandoient cette diminution ; & afin qu'elle eût lieu, des Causes inévitables ont déterminé Mr. de REAUMUR à publier ce qu'on a lû. Je suis ravi toutes les fois qu'en lisant Mr. POPE je tombe sur quelques

ques lignes, qui s'écartent du système de la Fatalité : *Si l'œil ou l'oreille* (pag. 12.) *se fachoient de n'être que de purs instrumens de l'Esprit qui les gouverne : quelle absurdité !* L'harmonie préétablie ne permet pas de penser ainsi, elle n'accorde aucun pouvoir au corps sur l'esprit, ni à l'esprit sur le corps.

Dans la même page, *Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant, dont la nature est le corps & dont Dieu est l'ame..... Il vit dans chaque vie, il s'étend dans toute étenduë &c.* on peut lire le reste. Les correctifs qu'il ajoûte à des affirmations étonnantes, forment des antithéses encore plus paradoxes. Un Spinosiste s'exprimeroit ainsi, car *Spinosa* ne vouloit reconnoître qu'une seule substance à laquelle il accordoit le nom de Dieu, afin qu'on ne l'accusât pas de n'en admettre aucun, & il prétendoit que nous mêmes, & tout ce à quoi nous donnons le nom de Créatures, ne sommes autre chose que cette substance diversement modifiée. Je sçai bon gré au Pere Tournemine d'avoir pensé à adoucir les expressions de Mr. POPE & les éloigner, aussi bien que leur Auteur, du soupçon de Spinosisme. Ce n'est pas parce que Mr. POPE est né Catholique, que je me fais un plaisir de penser que, quand il dit de Dieu, *qu'il échauffe dans le Soleil, qu'il rafraîchit dans le zéphir, qu'il brille dans les étoiles, qu'il fleurit sur les arbres.* Ses expressions se réduisent à celles-ci, c'est Dieu qui a rendu le Soleil propre à échauffer, & les arbres à pousser des fleurs. Je vous avouë

pourtant, *Monsieur*, que j'aime à voir qu'on parle de Dieu avec un grand respect & une grande retenuë, & je ne suis pas édifié quand on se permet, sur un si grand objet, des jeux d'esprit, & des antithéses qui peuvent aisément conduire à de très-fausses idées. Je me souviens d'avoir lû dans *Vanini*, des entassemens d'antithéses pompeuses, par lesquelles il paroissoit enseigner des merveilles, & cependant il n'assembloit tous ces termes, que parce qu'il les tenoit pour contradictoires & qu'il vouloit faire passer l'idée à laquelle on les appliquoit, pour un assemblage de contradictions.

Des Etoiles brillantes, des Arbres fleuris présentent des idées qui font plaisir. Mais si ces expressions sont justes & fondées, celles qu'on va lire le seront aussi. C'est la cause universelle, c'est l'ame de toute la nature. C'est Dieu en un mot, qui flâte dans les courtisans, qui se laisse tromper dans le Prince, qui ment dans l'Avocat, qui fait les parjures du faux témoin, qui vend le droit dans le Juge, qui vômit des blasphêmes dans l'incrédule, qui prononce des prieres ridicules dans le superstitieux, qui se métamorphose dans l'Idolâtre en toute sorte de figures, qui se renie dans l'Athée, qui dans *Spinosa* est tout & n'est rien, caché sous des termes vagues qui ne donnent rien de réel à saisir, qui dans un autre est la grande Monade éternellement attentive au jeu d'une infinité de machines corporelles, & à une infinité de Monades pensantes, par des suites toutes nécessaires, quoiqu'elles leur paroissent

libres, & qui s'imaginent continuellement de diriger les mouvemens des Machines sur lesquelles elles n'ont aucune influënce, & dont elles ne reçoivent aucune impression ; c'est cette grande Monade qui mange les hommes dans l'Iroquois, qui mêle le breuvage mortel dans l'Empoisonneur, qui, dans le Président, prononce la sentence redoutable contre l'infortuné convaincu, qui n'a pourtant rien fait que ce qui lui étoit impossible de ne pas faire, ou comme ils aiment à parler, inévitable. Sa machine l'a fait nécessairement & en vertu de l'*Harmonie Préétablie*, son ame l'a voulu inévitablement. C'est encore la meme Cause universelle qui exécute la sentence prononcée, & fait expirer le malheureux dans les tourmens. Il se vante dans S. PIERRE, puis il renie, ensuite il pleure & se repent, & dans *Judas* il s'étrangle.

Quand un homme s'obstine dans le Systême, qui conduit si droit à de si affreuses conséquences, faut-il s'étonner s'il se fait soupçonner d'Atheïsme. Quels sentimens de Religion peut-on concevoir dans un homme qui se permet de telles idées de Dieu, qui doivent faire frémir tous ceux dont il est adoré.

HOMERE a présenté ses Dieux prenant parti l'un contre l'autre. Le Systême dont Mr. POPE s'est proposé de faire sentir l'extravagance, présente son Dieu contraire à lui-même. Auteur du crime dans les scelerats & les abominables : Auteur de la punition dans les Juges qui les condamnent,

car, ſelon lui, chaque penſée dans une Monade humaine, eſt la ſuite naturelle & inévitable de celles qui l'ont précedé.

Arrêtons-nous encore un peu ſur la page 14., qui finit la premiere Epitre. *Le Ciel t'a donné un juſte, un heureux dégré d'aveuglement & de foibleſſe.* Je conſens à ce terme, *heureux*, & je ne le chicane point, on peut lui donner un bon ſens. Nos ténébres, en effet, & nos foibleſſes, tournent à notre bonheur, par l'application que nous donnons à nous éclairer & à nous fortifier. Dieu veut bien nous tenir compte de cette application, & en Pere tendre & équitable, la regarder comme un mérite, & la récompenſer. Mais il n'en ſera pas de même de ceux qui ne ſe mettent point en peine d'en ſortir. *Soumets-toi, sûr dans l'heure de ta mort de trouver ton ſalut entre les mains de qui diſpoſe de tout.* Si ces paroles ſignifient, laiſſe-toi aller à tes penchans & à ta deſtinée, & meurs en aſſurance, la promeſſe eſt grande, mais elle demande caution, & à faute de caution ſuffiſante, des preuves bien fortes & bien dignes d'un ſi grand intérêt.

Dans ce paragraphe, depuis ces mots, *Toute la nature eſt un art*, juſques à ceux-ci, *En dépit de l'orguëil, cette vérité eſt évidente*, QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Je vous avouë que je lis un raiſonnement qui ſe précipite à une grande concluſion, mais loin d'y trouver de l'évidence, en vérité je n'y vois goute.

Je ſuis porté par mon inclination, & je

me fais un devoir de n'attribuer à Mr. POPE que des ſentimens raiſonnables, mais ces juſtes intentions, dont je me félicite, ne me préviennent pourtant pas juſques à ne point reconnoître, dans ces expreſſions, le ſtyle du *Fataliſme* : Une choſe m'embarraſſe & me paſſe même, c'eſt de deviner quelle a été l'intention de Mr. POPE, à moins que ce ne ſoit le plaiſir de faire des vers, ſur un ſujet ſur lequel la Poëſie ne s'étoit encore jamais exercée.

On a trouvé ridicule un Ouvrage de SPINOSA, intitulé *De emendatione Intellectus*, c'eſt-à-dire, *De la correction de l'Entendement*. Spinoſa prétendoit que toutes nos penſées ſont des ſuites inévitables d'une ſubordination, ou d'une enchaînûre éternelle de cauſes ; que demande-t'il donc ? que nous nous corrigions ? Pouvons-nous nous refondre, ſelon lui, & avons-nous le moindre pouvoir ſur nous-mêmes ?

On pourroit faire la même queſtion à Mr. POPE, en le ſuppoſant Fataliſte. A quel deſſein écrivez-vous ? « A quel deſſein nous » répetez-vous en vers pompeux, ceſſe d'ê- » tre orguëilleux, ne penſe qu'à te ſoumet- » tre à la deſtinée ! Acquieſce à ton ſort » ſans vouloir le corriger. » La deſtinée aura un plein pouvoir ſur nous ſans qu'il nous le diſe, ſi ſon ſyſtême eſt vrai. Le ſoin qu'il a pris d'écrire n'y contribuëra en rien, ſon Livre n'agira que ſur nos yeux, ſes Vers que ſur nos oreilles, & les impreſſions reçuës dans nos yeux & dans nos oreilles,

ne pafferont point jufqu'à notre ame, car le corps n'a aucune action fur elle : Et fi nous venons à concevoir des fentimens, tels que M. POPE nous les fouhaite, ce fera en vertu d'une enchaînûre de Caufes, qui les feront naître à point nommé, & qui ne retireront aucune force de toutes les leçons qu'il nous aura chantées.

Qu'il cenfure notre orguëil, peine perduë, reproche injufte : Si nous en avons, nous l'avons reçû d'ailleurs, c'eft à nous à nous y foumettre, & cette foumiffion eft encore un effet de quelque caufe inconnuë & differente de nous.

Je demanderai encore à Mr POPE, êtes-vous bien affuré de la vérité de votre Syftême ? S'il nous répond, je n'en fçaurois douter ; nous lui répliquerons que le Syftême oppofé nous paroit évident, & que nous fommes forcés à nous reconnoître des Intelligences libres & actives : De quel malheur donc ne fe rendroit-il pas refponfable, fi quelques Intelligences libres & actives, mais difpofées à fe plaire dans la pareffe & dans le vice, au lieu de combattre ces difpofitions, & de les changer en de plus raifonnables, comme elles le pourroient, viennent à abufer de leur liberté, & pour vivre plus mollement & plus agréablement, fe déterminent à embraffer le parti de fe croire affujetties à une deftinée qu'il n'eft pas poffible, & qu'on ne peut pas même entreprendre de furmonter, fans fe rendre coupable d'impieté.

Ainfi l'Ouvrage de Mr. POPE ne peut

procurer aucun bien ; car s'il est vrai, une inévitable destinée fera tout, sans qu'il s'en mêle, & s'il est faux, il peut faire beaucoup de mal, & endormir dans l'inaction & la sécurité, des Intelligences capables, à la vérité, de s'éclairer par un examen attentif, mais capables aussi d'embrasser avec précipitation, des opinions favorables à des penchans qu'il leur est pénible de combattre.





REFLEXIONS SUR LA SECONDE ÉPITRE.

JE commencerai mes Réflexions ſur la ſeconde Epitre par une remarque que plus d'un Lecteur a faite comme moi ; c'eſt que quand on ne cherche dans chacune de ces Epitres, que des inſtructions qui ayent du rapport à ſon titre, on ſe trouve à tout coup hors de route. Mr. POPE avoit ſans doute médité tout ſon ſujet, avant que de commencer à écrire ſon Ouvrage. Son imagination vive & vaſte, paſſe d'une idée à une autre, & donne au-delà de ce que l'on attendoit. De-là il arrive un bien, c'eſt qu'on lit l'Ouvrage une ſeconde fois, & ceux-là même qui ſont plus curieux de s'inſtruire & de le bien comprendre, le recommencent une troiſiéme.

Ne préſume point de développer la Divinité. Ce coup tombe ſur le ſyſtême *Leibnicien.* Il n'y en eut jamais de plus hardi. On y refuſe à Dieu la puiſſance de donner l'Etre à des Intelligences libres & actives. On le conçoit dans la néceſſité de créer un monde tel que nous le voyons : On lui ôte la liberté du choix. On le fait Auteur de ce que l'eſprit

humain conçoit de plus horrible, autant que de ce qu'il reconnoît pour le plus aimable & le plus estimable.

L'étude propre de l'homme est l'homme. Il trace d'abord une idée de cet homme qu'il nous invite à étudier, mais il charge cette idée d'un si grand nombre de termes figurés; il l'envisage sous tant de faces différentes, il la présente sous tant d'oppositions & de contradictions réelles ou apparentes, que son Lecteur n'osant plus espérer de se déveloper soi-même à soi-même, est tout disposé de se livrer à celui qui entreprendra de l'instruire.

Il fait envisager Mr. NEWTON *comme un singe adroit.* Il auroit raison si l'homme n'étoit qu'une machine, dont les causes étrangeres fissent joüer les ressorts. Mr. NEWTON s'étoit étudié lui-même. Il sçavoit d'où il venoit & à quoi il étoit destiné; il s'en occupoit. Sçavant, peut-être sans égal, il étoit aussi modeste que sçavant, & plus Chrétien encore qu'Astronome; c'est le portrait fidéle qu'en donne Mr. DE FONTENELLE.

Deux puissances, (pag. 19.) *régnent dans l'homme; l'Amour-propre, qui excite & la Raison qui retient.*

J'excuse aisément Mr. POPE d'avoir ainsi personifié l'Amour-propre & la Raison, & de les avoir présenté comme deux parties & presque deux substances qui ont chacune sa fonction différente de celle de l'autre. Nombre d'Auteurs en ont ainsi usé, & ont par-là embroüillé ce qu'ils se proposoient d'éclaircir. Mr. POPE, entraîné par la foule & par son feu, s'apperçoit si peu qu'il se rend obs-

cur, & qu'il s'écarte de l'exactitude, qu'il insulte hardiment aux Scholastiques, plus attachés à diviser qu'à réünir.

Pour profiter de sa lecture je me suis appliqué à simplifier mes idées. L'homme s'aime soi-même ; parce qu'il s'aime il cherche à se rendre heureux, lorsque dans cette recherche, il suit des sentimens confus, il lui arrive de se méprendre, mais quand il régle ses marches sur des idées évidentes, il n'a pas lieu de se répentir. Eclairé par ces idées évidentes, loin de se retenir il s'anime ; ses idées lui font prévoir l'avenir ; elles lui rappellent agréablement le souvenir d'un passé qu'elles lui ont procuré ; elles le mettent en droit de s'applaudir dans le présent, dont elles lui font connoître & sentir le prix. Plus le prix d'un bien est connu, plus l'on s'empresse à se le procurer, quand on ne l'a pas encore, l'on se donne plus de soin de le conserver quand on le possede, & l'on se livre au plaisir d'en joüir avec plus d'attention & de persévérance : A mesure que nos choix, nos empressemens, nos attachemens sont vifs ; ils reçoivent le nom de passions, & ces passions sont plus ou moins véhémentes : elles sont d'un grand usage ; parce qu'elles nous font travailler avec plus d'ardeur & de persévérance à acquerir ce dont nous avons besoin, & qui peut contribuer à notre félicité, & à notre perfection. Mais pour cet effet, il est nécessaire que nos plans de conduite & leur exécution ayent pour fondement & pour direction des idées évidentes, des conclusions justes. Si des idées confuses, si

des sentimens où la lumiere ne régne pas, font naître nos désirs & dirigent nos projets, à tout coups nous nous trouverons trompés, nous abandonnerons un premier pour un second, un second pour un troisiéme, & notre vie ne sera qu'une succession d'esperances flâteuses, de répentirs, de confusions, de plaisirs imparfaits & toûjours accompagnés ou suivis d'inquiétudes & de chagrins.

Par le secours de ce petit sistème, je démêle aisément ce que Mr. POPE n'a pas assez distingué, ce qu'on est, ce qu'on doit être, & ce qu'on peut devenir, si l'on y veut travailler. Une exactitude scrupuleuse n'auroit pas convenu à un Poëme qui n'a pas moins pour but de surprendre que d'instruire, d'agiter que d'éclairer. Il faut laisser à un Lecteur le plaisir de réfléchir, s'il le trouve à propos, & d'avancer de lui-même dans le chemin qu'on s'est contenté de lui ouvrir.

Comme l'homme reçoit peut-être (pag. 22.) *en naissant les principes de la maladie qui doit enfin l'emporter, de même la maladie de l'esprit infusée, devient la passion qui le gouverne.* La Poësie donne le privilége de ne pas s'embarrasser de la justesse des comparaisons, il lui suffit qu'elles soient spécieuses, & s'il se peut encore qu'elles soient nouvelles, & par ce caractère frappent davantage l'imagination du Lecteur. Je passe donc celle-ci à un Poëte, & je les reprendrois dans un Philosophe.

Souvent une personne menacée dès son enfance des maladies de poitrine, vieillit & meurt enfin d'un mal tout différent. Il en est ainsi de divers autres maux.

Le tempérammment a moins de part aux inclinations dominantes que l'éducation, que les exemples dont on est environné, que la *fortune*, c'est-à-dire, la condition de ceux à qui l'on doit la vie.

La passion dominante (pag. 21.) *telle qu'elle soit, soumet la Raison.* Cela est vrai si on ne l'étend qu'à ce qui arrive souvent, mais si on prétend donner cette remarque comme une verité universelle, on se trompe. L'impuissance de la Raison sur l'inclination dominante est une vieille plainte qui a donné lieu à plusieurs Chansons avidement adoptées de la jeunesse. Je sens chez moi un Dieu, disoit *Medée*, il est inutile d'y vouloir résister : On ne le peut pas sans efforts, il est vrai, mais on le peut pourtant.

Un homme qui ne connoissoit pas *Socrate*, & qui se donnoit pour Phisionomiste, apperçût en lui les indices de quelques inclinations, dont *Socrate* étoit fort éloigné. On se mocqua du Phisionomiste, & il alloit perdre tout son crédit, si *Socrate* n'eut pas eu la sincerité d'avouër qu'il étoit né avec ces dispositions, mais qu'il avoit donné ses soins à s'en défaire.

Ce qu'on ne peut pas aisément, on en vient à bout avec un peu de peine, c'est pourquoi de legers efforts ne suffisent pas, on se le procure par plus d'application & de persévérance ; ce qui est très-difficile pour avoir trop attendu, l'auroit été beaucoup moins si on y avoit travaillé de bonne heure. Chacun en peut faire, s'il le veut, d'heureuses expériences, & trouver par là chez soi le renver-

fement des Siftèmes qui vont à la fatalité.

Si dans chaque homme il eft de certaines inclinations contre lefquelles la Raifon eft impuiffante, & que par là il fe trouve reduit ou à faire taire cette Raifon, ou à la trifte extrêmité de fe condamner fans ceffe, & de faire toute fa vie ce qu'il ne peut s'empêcher de condamner, fi Dieu lui-même nous a fait tel & eft l'Auteur de ces contrarietés, où font les merveilles de *cette fageffe & de cette bonté qui brille également & dans fes préfens & dans fes refus* * ?

Mr. POPE dans la page 22. & dans les fuivantes, toûjours figuré dans fon ftyle & toûjours très-vif dans fon feu, ne laiffe pas voir affez de différence entre les vertus & les vices des hommes. Il en eft qui pourroient aifément fe reconnoître à fes portraits, s'ils le vouloient, il en eft peut-être qui en prendront occafion de fe corriger, mais il eft à craindre que plufieurs n'en abufent, & ne fe difpenfent de fe rendre plus purement vertueux qu'ils ne font.

Si les hommes étoient parfaitement raifonnables, le Genre humain feroit heureux, chacun fe rendroit attentif au bien d'autrui, comme au fien propre, mais il en eft peu qui prennent conftamment la Raifon pour régle, le nombre de ceux qui l'écoutent peu, eft grand, & il ne s'en trouve que trop qui s'en écartent tout-à-fait. Cependant Dieu qui ne trouve pas à propos de refondre le Genre-humain, ni de retirer la liberté dont il a fait préfent à la nature des hommes, ne permet pas

* *L. 1. pag. 10.*

que les abus qu'ils font de cette liberté, leurs travers d'eſprit & leur corruption de cœur, bouleverſent la Societé, & il trouve dans ſa Sageſſe les moyens de tirer le bien du mal. Les hommes ſont ſenſibles à leurs beſoins, du ſecours des autres ; on ſe convainc par là de la neceſſité où l on eſt de ſe rendre de mutuels offices, on ſe plaît dans ce commerce, & ce qu'il ſeroit plus beau de commencer par une ſincere affection, après l'avoir commencé par intérêt, il en eſt qui le continuënt par des ſentimens plus louables. Ce à quoi on ne ſe détermineroit pas par générosité, on s'y porte par ambition ; & des principes qui ne ſont rien moins que purs engagent à ſe former à des déhors & des apparences de vertus, dont la Societé profite ſouvent ; mais de tems en tems ſouffre. Voilà les idées qui me ſont venuës, & auſquelles j'ai donné l'arangement qu'on vient de lire, en réfléchiſſant ſur les pages 23. & 24.

O quelle folie de vouloir de-là tirer cette conſéquence qu'il n'y a ici bas ni vices ni vertus (pag. 26.)

Cette exclamation m'a frappé, & je ne m'y attendois pas, car Mr. Pope n'a pas accoûtumé de dévélopper ſes principes aſſez ſenſiblement, pour faire appercevoir la liaiſon d'une de ſes periodes avec l'autre.

Le ſyſtéme de la Fatalité, donne lieu à cette objection, ſi tout arrive néceſſairement, ſi nos volontés elles-mêmes, & ce qui nous paroît le plus libre eſt dû à des enchaînûres de Cauſes & d'impreſſions ſecretes, dont les effets ſont inévitables, il ne ſe paſſe rien dans

les Intelligences qui merite d'être recompensé ni puni.

Quand on me dira, *Neron eut pû régner comme Titus* (pag. 25.) *s'il eut voulu*: Je replique, pouvoit-il le vouloir? L'expérience prouve que non; car ce qui est arrivé, devoit arriver nécessairement: Le bien même de l'Univers demandoit que NERON vêcût comme il a fait, car sans cela il n'auroit point ainsi vêcu, il n'appartenoit pas à *Neron* de faire la moindre brêche, à aucuns des anneaux dont sont composées les chaînes qui conservent l'harmonie de l'Univers.

Entre les partisans, ou les Apologistes du *Fatalisme*, il s'en est trouvé qui ont pris ce tour, pour rendre plus aisément recevable *l'Harmonie préétablie.*

Dieu qui a prévû quels seroient les mouvemens du Corps, que les hommes désirent de tems à autre, a tellement formé la machine du Corps humain; qu'en vertu de sa structure, & en vertu de l'operation des Etres, qui agissent exterieurement sur elle, elle fait, par elle-même, de mouvemens conformes à la volonté de l'Ame.

De-là il suit évidemment que toutes les pensées extravagantes qui naîtroient dans les Ames, tous les jugemens faux, tous les raisonnemens absurdes, tous les désirs impurs, injustes, abominables, monstrueux, cruels, blasphématoires, tous ces actes qui naîtroient dans les ames, à la suite les uns des autres, l'Etre Eternel a si habilement construit l'Univers entier, & en particulier les corps humains que chacun, en son tems & à point

nommé, auroit des mouvemens conformes à la volonté d'une certaine ame. Que dans la suite des siécles on verroit paroître des machines qui exécuteroient exactement toutes les horreurs de l'Inquisition, l'Univers étoit préparé dès le commencement de sa construction, à faire paroître sur son grand Théatre de telles machines, & Dieu a prêté son grand Art à l'éxecution de ces abominables volontés.

Il faut avoir une excessive présomption en faveur de soi-même, & regarder le reste des hommes avec le dernier mépris, pour s'imaginer qu'il s'en trouvera d'assez stupides pour ne pas voir que cette Philosophie va tout droit au renversement de toute Religion.

Dans une Monade, c'est-à-dire, dans une substance parfaitement simple, des idées de vols s'éleverent avec les volontés de les exécuter. Cette Monade s'appelloit l'ame de *Cartouche*. L'idée de cet homme-là & les volontés de l'imiter s'élevérent dans plusieurs autres. Incontinent les machines se trouverent disposées; & l'Univers se prêta à l'exécution de leur jeu. L'idée d'une carte vient de naître dans la *Monade* d'un Joueur, par l'effet d'une innombrable enchaînûre de mouvemens, sa main saisit précisement sa carte, & la jette sur table. Les volontés des autres joueurs sont déterminées d'une certaine façon & la construction de l'Univers réalise ces idées. Qui n'admireroit l'Art incompréhensible de la Toute-sagesse de l'Etre adorable qui fait tout.

Dans la Monade de DAVID s'éleve l'idée d'une

d'une belle femme sortant du bain, & la volonté d'en jouïr. A point nommé naissent les idées dans une autre Monade, d'être recherchée par un Roi, & la volonté suivit ces idées & les mouvemens des machines toutes préparées pour leur exécution. Les idées & les volontés de diverses ames dont aucune n'avoit influé sur l'autre, & qui par l'effet des suites innombrables étoient nées chacune au point qu'il falloit, suivit tout cela avec les mouvemens des machines, dont chacune a ponctuellement exécuté la volonté correspondante, jusques à celle d'*Urie* dont les ressorts furent dérangés. En verité il y a là plus qu'il n'en faut pour rendre fou quiconque se livre à toutes ces chimères, à moins qu'il ne le soit déja.

Combien de pleurs la connoissance du Sistème *Leibnicien* n'auroit-elle pas épargné à DAVID. Tout cela, auroit-il dit, devoit arriver inévitablement. La perfection de l'Univers, l'éxigeoit, il falloit qu'il fut tel, pour être de tous les Ouvrages ou Monades possibles, le plus digne de Dieu. Il n'y a que trop d'apparence que le penchant à se procurer un tel repos est la véritable source de la fureur avec laquelle bien de gens qui ne sont pas stupides, adoptent ce Sistème.

Ce raisonnement que j'oppose aux Fatalistes, est sans contredit au dessus de leurs subtilités; mais dans l'impuissance de le resoudre, il l'éludent. *O quelle folie de ne reconnoître pas de la différence entre la vertu & le vice!* J'en tombe d'accord, c'est une folie véritablement, & la plus grande des ex-

travagances ; Mais pour n'en être point coupable, il ne suffit pas de reconnoître une différence entre la vertu & le vice, du même genre qu'on en trouve entre un raisin & une châtaigne ; la vertu est estimable, aimable, digne de recompense : le vice est méprisable, odieux, digne de punition ; c'est ce qu'il faut ajoûter : & cependant cette addition ne seroit point permise, si Dieu étoit également Auteur de l'un & de l'autre, & si l'un étoit une suite de la construction de l'Univers & de son premier branle, aussi inévitable que l'autre.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr il suffit de le voir. Voilà un magnifique aveu ; cependant ce monstre si hideux, *vû trop souvent, se familiarise à nos yeux,* on se familiarise avec lui, cela n'est que trop vrai & les Fatalistes en sont une preuve. *Ce qui fera frémir* (page 26.) *un heureux naturel, un vicieux endurci prétendra que c'est un bien.* Nous autres esprits du commun quand nous apprenons qu'il s'est fait un assassinat, nous en sommes tout troublés, & souvent nous repandons de larmes, mais un Fataliste affermi dans ses sublimes spéculations, se contentera de dire quel bonheur ; si cet assassinat n'étoit pas arrivé, une chaîne auroit été interrompuë, & toutes les autres s'en seroient ressenties, l'Univers en auroit été ébranlé & peut-être bouleversé. « Mais ne » plaignez-vous pas la désolée famille à qui » un tel pere étoit si necessaire ; pleurez, ré- » pondra-t'il, avec eux si vous voulez, puisque vous versez des pleurs, j'en conclus qu'ils

ſont néceſſaires : mais chez moi le mal d'une partie céde au bien du tout, l'Univers m'eſt plus cher qu'une ſeule famille, je me félicite de ce qui vient d'y arriver.

Il y a bien de la différence entre admirer la ſageſſe, la bonté, & la puiſſance Divine, qui ne permet pas au vice de produire dans la Societé tout le mal qui naturellement en pourroit naître, & en tire même d'utiles effets, & entrepoſer comme certain que Dieu lui-même eſt l'Auteur de ces actions, que nous appellons vicieuſes & qu'il les produit pour en tirer les biens qu'on en voit naître. Je ne compterai donc point avec Mr. POPE entre les foibleſſes *la pudeur des filles*, je ne dirai point que, *pour contrecarrer chaque folie* (pag. 27.) *Il a donné la préſomption aux Princes & la crédulité aux Peuples.*

La préſomption ne doit point être regardée comme un préſent que Dieu ait fait aux Princes, ce préſent ne leur eſt point avantageux à eux-mêmes. Je comprens bien que les peuples en ſouffrent ſouvent & l'expérience le prouve; mais je ne vois pas quel fruit il leur en revient. Un Prince qui ne ſe croit pas plus habile qu'il n'eſt, prend des conſeils & délibere avec attention; un Prince qui ne ſe croit pas plus grand qu'il n'eſt, & ne ſe compte pas, devant Dieu, d'un plus grand prix que ſes ſujets, les gouvernera avec une toute autre équité.

La crédulité non plus n'eſt point un préſent du Ciel. Croire ſans preuve, c'eſt abandonner la Raiſon; mais ne s'aviſer pas de décider ſur ce qui paſſe la portée, dans la-

quelle on se connoît, c'est sagesse. Un homme du simple peuple, laisse disputer ceux qui se croyent avoir plus d'Esprit que lui, sans se mettre en peine de les accorder, & sans entreprendre de fortifier un parti, par des affirmations ou des négations téméraires.

La raison en partie, (pag. 28.) *& en partie la décadence de notre nature nous apprennent à recevoir la mort & à être calmes dans ce passage.* S'il y a dans l'homme une passion dominante, c'est celle de la vie. Mr. Pope trouve à propos de l'assujettir ici à la Raison, dont il a établi ci-devant l'impuissance, il est pourtant bien des gens que la mort épouvante furieusement, malgré ces deux secours, & il en est un grand nombre que les seules idées de la Religion peuvent rassurer. Mais Mr. Pope n'a pas trouvé à propos de célébrer ce riche présent dans ses Vers, il y célébre nos foiblesses, nos vices mêmes, déguisés sous le nom de vertus, & il ne convenoit pas que la Religion fut mise de niveau avec eux.

Quelle que soit la passion d'un homme, personne ne veut se changer contre son voisin(page 28.) &c.

Ces expressions sont équivoques; Aucun homme, s'il pense bien à ce qu'il dit, ne voudroit se changer contre un autre, c'est-à-dire ne voudroit cesser d'être, lui, afin de devenir un autre, car quel fruit tireroit-il de ce changement; cessant d'être lui, il cesseroit d'être; mais pour ce qui est des conditions, rien n'est plus ordinaire que de voir des gens peu contens de leur sort, & admirant celui des autres. Mr. Pope est un grand

Poëte, & par là même je suis persuadé qu'il fait un grand cas d'HORACE, qui a si élégamment énoncé cette vérité dans ses Vers. Ainsi Mr. POPE ne nous persuadera pas à force d'Antithese, quoique pour en augmenter le nombre il y rassemble des fous, *l'Yvrogne se croit un Heros & le Lunatique un Roi.*

Il me paroît qu'il n'y a pas là dequoi tirer cette conséquence, *Quelle merveilleuse consolation accompagne chaque état!* Ce pretendu fait est contraire à l'expérience, & dans une partie de ces consolations, il y auroit plus de folie que de merveille, & on seroit plus à plaindre qu'à féliciter. En voici une qui me paroît véritablement solide & raisonnable. Il importe au genre-humain, que ceux qui le composent se partagent entre diverses professions, il en est, dira un petit Artisan, il en est, dira un Berger, un Laboureur, de plus brillantes que la mienne, mais je n'ai pas été à portée de m'y élever, & le Grand Maître des hommes est aussi content de moi, si je m'acquitte avec diligence & fidélité de ce qui m'est échu en partage, que si je servois les hommes dans un plus haut rang, dont peut-être même je ne m'acquiterois pas si bien.

C'est ainsi encore que l'envie & l'émulation ne sont point données de Dieu. L'envie sur tout que Mr. POPE associe à l'émulation, dont elle est fort differente. La Providence cependant les dirige à de bons effets, mais ces effets pourroient naître plus purs & plus abondans d'une autre source. Un honnête homme s'apperçoit qu'un autre de la

même profession travaille avec diligence, & s'avance avec un grand succès, il estime cet habile homme, & il aime l'usage qu'il fait de ses talens, il lit avec plaisir son devoir dans cet éxemple, & s'exhorte à l'imiter; il suivra donc son modéle, & il n'aura garde de le traverser par envie.

Il n'est donc point nécessaire que *l'orguëil soit donné à tous, comme un ami commun; & comme le bonheur est suppléé par l'espérance, le manque de sens soit suppléé par l'orguëil.* Cela arrive, mais ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, les lumieres de la Raison suffisent pour nous fournir des consolations incomparablement plus solides & plus estimables. Quelle imagination! un homme se plaît à faire des Vers, & réüssit très-mal, il ne se décourage point & n'en est point mortifié. Pourquoi? parce que Dieu a la bonté de suppléer, à la petite dose de son habileté, par une forte dose de présomption; peu s'en faut qu'il ne soit le dernier dans la liste des Poëtes, heureux d'être assez fou, pour se croire, à très-peu près digne du premier rang, du moins égal à ceux que l'on compte dans le second ou le troisiéme.

Les hommes ont la foiblesse d'acquiescer à des conjectures qui leur plaisent, par là ils se repaissent de chimères & nourrissent leur vanité, c'est leur faute uniquement, on n'en doit rien imputer à Dieu qui ne rend point les hommes fous pour les empêcher d'être mal contens, qu'ils deviennent sages, cet heureux changement leur procurera des satisfactions; mais, dira le *Fataliste*, il est

de l'intérêt de l'Univers, que leur folie éxiſte.

Avoüons donc cette vérité. QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE. Cette vérité eſt inconteſtable, il eſt impoſſible que la folie des hommes porte réellement la moindre atteinte à la ſageſſe de Dieu. Mais ne doit-on pas craindre d'obſcurcir, de brouiller, de détruire même l'idée qu'on doit ſe former de cette ſageſſe infiniment reſpectable, en lui attribuant, comme un de ſes effets, la folie des hommes & l'orguëil qui les enyvre & qui les accompagne toute leur vie, en qualité d'ami commun.



des autres ? je le voudrois, car je cherche la lumiére. Je vous écoute donc. *La Cause universelle n'agit que pour une fin; c'est la grande vérité qui doit être présente jour & nuit, & au Prêtre qui prêche & au fidéle qui prie.* Voilà bien de la science & de la plus sublime. M. POPE nous donne au-delà de ce qu'il nous avoit fait espérer. *C'est à nous* (dit-il, dans la page 2.) *à chercher Dieu dans le monde où il nous a placés.* Mais ici, il s'éleve à la Cause universelle des mondes innombrables; il connoît *l'unique fin* pour laquelle elle agit; mais je ne trouve pas qu'il la développe cette fin unique, ni qu'il la prouve; seulement nous assûre-t'il d'un ton de maître que rien n'est plus nécessaire que d'y penser toûjours.

Dans le dessein d'entrer dans sa pensée, afin d'apprendre à mieux prier, je vois d'abord que si je prens le parti de regarder l'Univers comme un assemblage de ressorts, si liés, dès le commencement, & si exactement proportionnés, que leur jeu ne sçauroit jamais être détourné ni interrompu, la Cause universelle n'a plus rien à faire qu'à contempler l'exécution du jeu qu'elle a ordonné, & qui continuë de s'exécuter inévitablement. En ce cas les sermons du Prêtre & les Priéres du Fidéle sont inutiles: „ Qu'ai-je à demander ? tout ce
„ qui peut arriver dans ce present Univers,
„ arrivera inévitablement; me bornerai-je à
„ des actions de graces ? ce seroit ignorance
„ & orguëil; ce n'est pas pour moi que cette
„ grande Machine est faite, ce n'est pas plus
„ pour moi que pour les animaux & pour
„ d'autres usages qui me sont inconnus, que

„ cette Terre où je me vois, est placée dans „ la portion de l'espace infini, où elle se trouve. La Nature Divine a été, par sa propre „ perfection, inévitablement déterminée à „ faire tout ce qu'elle a fait; je ne pouvois „ manquer d'être ce que je suis, & comme il „ ne se pouvoit que je fusse quelque chose de „ plus, il ne se pouvoit aussi que je fusse quelque chose de moins. Il impliquoit contra„ diction, avec une Nature nécessaire & éter„ nelle, que je fusse oublié. Ces vérités con„ tinuellement présentes au Prêtre & au fidé„ le, aboutiront à leur dire: cesse de Prê„ cher, cesse de prier.

SPINOSA a composé un Ouvrage Latin sous ce Titre, *Theologico Politicus*, le *Théologien Politique*, on l'a traduit en François sous celui-ci: *Avis aux bonnes Ames qui souhaitent de faire leur salut*. Je me souviens que j'étois encore fort jeune lorsque le Titre me le fit acheter, & je me fatiguai à chercher ce qui n'y étoit point.

Mais je n'abandonne pas le dessein d'éloigner de M. POPE, autant que je le pourrai, les soupçons du Fatalisme, j'ai donc recours, toûjours en vûë de m'éclaircir par lui-même, à l'idée qu'il me présente de Dieu dans la pag. 13. *Tout ce qui est, fait partie d'un tout surprenant, dont l'Ame est Dieu & la nature est le corps*, Il a raison d'appeller ce Tout *un Tout surprenant*. Rien de plus paradoxe & de plus incroyable, si l'on en prend la description au pied de la lettre, *car comme Dieu rafraîchit dans le Zéphir & fleurit sur les Arbres*, il faudroit ajoûter de même, qu'il

blaſphême dans les profanes, qu'il ſéduit dans les fourbes, qu'il prononce des horreurs ſur les Tribunaux de l'Inquiſition, & qu'il les éxécute ſur les miſerables ſoupçonnés, ce ne peut être là ſa penſée. Je vois bien ce qu'il faut écarter, mais je ne vois pas de même ce qu'il faut choiſir: ſi la nature eſt le Corps dont Dieu eſt l'Ame, je ſuis donc une petite partie de ſon Corps, & qu'ai-je à faire de le ſolliciter, par mes priéres, à avoir ſoin de ce que ſa Nature éternelle l'a inévitablement déterminé à s'approprier comme ſon corps?

Etre borné comme je ſuis, je ne m'éléve pas ſi haut & je ne prends point pour principe ce que je n'entends pas & qui m'améne à des contradictions. Par rapport à des Etres intelligens tels que ſont les hommes, il me ſuffit de concevoir en Dieu la volonté conſtante de ſe faire trouver par ceux qui le cherchent, de ſe donner à eux & d'en faire la félicité, & d'abandonner ceux qui le négligent & qui lui tournent le dos, au ſort qu'ils meritent & qu'ils ſe font eux mêmes. Les effets de cette Volonté conſtante ſe diverſifient en mille manieres, ſuivant l'application plus ou moins forte avec laquelle une partie des hommes font un bon uſage de leur liberté; & l'abandon, plus ou moins grand, avec lequel les autres en abuſent.

Dans la page 32. M. POPE déploye ſon éloquence Poëtique à nous tracer une idée du Siſtème *Newtonien* par rapport à l'attraction. Il y retrouve *ſes chaînes*, dans leſquelles je ne conçois pas que les intelligences ſoient

assujetties, & les Nevvtoniens sont très-éloignés de concevoir, que l'attraction d'une paille par un bâton de cire, soit liées avec les attractions mutuelles des Planettes & du Soleil & ils sentent bien l'absurdité qu'il y auroit à penser, que ces attractions influâssent les unes sur les autres.

Dans la page 33. il tâche de ramener *l'homme insensé* à la sagesse, en lui apprenant à se mettre plus au niveau des bêtes qu'il ne fait: mais qu'on ne s'y méprenne pas, Mr. POPE veut se jouër. La Poësie est un Art enchanteur, qui métamorphose les objets comme il lui plaît, on y fera l'éloge d'une puce, on y fera, si l'on veut, celui d'un Tyran, tantôt on y dépeint la félicité des gens de la campagne, ou les douceurs de la simplicité, dans laquelle vivoient les premiers hommes; Tantôt on oppose à cette grossiére simplicité, que l'on pose telle qu'on le veut, à ses peines & ses minces plaisirs, la magnificence & les charmes des Villes, où regne le luxe & la sensualité. Dans ces Poëmes on ne se fait aucun scrupule de mettre en œuvre les jeux de mots & les éxagerations.

Tout est servi & tout sert, mais c'est dans des sens bien différens. Jamais les bêtes ne se sont avisées de prendre soin des hommes pour les faire servir à leurs usages, au lieu que c'est pour eux-mêmes & non pour elles que les hommes leur donnent leur attention. Si les oiseaux profitent de quelques grains de bled, restés sur la surface de la Terre, & qui n'y auroient été d'aucune utilité pour la moisson, le Laboureur que ces oiseaux réjoüis-

ſent par leur chants, amuſent par leurs vols, nourriſſent de leur chair, n'en eſt point fâché, puiſqu'il en tire des agrémens & du fruit.

Si les hommes ne ſavoient point, ou ne vouloient point ôter la vie aux animaux, ils ſe multiplieroient dans une ſi grande quantité qu'ils s'affameroient les uns les autres, & de plus enléveroient aux hommes leur nourriture : Les hommes ſe comptent donc en droit de hâter la mort de ce qui, ſans cela, mourroit infailliblement, & peut-être dans peu. Au reſte il ne paroît pas que, dans les animaux, la crainte de cet accident, dont ils ne font connoître aucune idée, trouble le repos de leur vie ni les plaiſirs dont elle les fait jouïr ; au lieu que les hommes ſont ſollicités, ſont néceſſités même à prendre ſoin de leur conſervation, par une affection naturelle, qui les attache à la vie, & par une répugnance également naturelle, pour ce qu'ils reconnoiſſent propre à l'abreger.

Il eſt des païs d'une médiocre étenduë, ou l'on tuë dans une année, des milliers de Cerfs & de Sangliers, & cependant les gens de la Campagne ſouffrent beaucoup du dégat qu'ils en reçoivent. Si ces animaux ſe multiplioient, ſans qu'on y touchât, dans peu d'années il faudroit abandonner la culture des Terres. Autrefois dans l'Iſle de Chio, on fut obligé d'exterminer toutes les perdrix, & quand il y en arrivoit un vol, on courroit ſus comme on auroit fait ſur des Pyrates.

Dieu donne à l'homme la connoiſſance de ſa

fin (35.) *mais dans un tel point de vûë que dans le tems même que l'homme la craint, Dieu la lui fait souhaiter.* Il n'entend pas cela. Il s'en faut beaucoup que tous les hommes raisonnent toûjours juste, toûjours conséquemment; dans mille occasions importantes ou indifférentes, ils tombent en contradiction avec eux-mêmes; c'est leur faute uniquement, & nullement une impression de Dieu. L'homme par impatience, souhaite quelquefois la mort, mais le plus souvent si elle se presentoit, on trouveroit en lui *l'homme de la fable*, qui n'avoit pas pensé assez attentivement à ce qu'il disoit.

L'heure étant cachée la crainte est éloignée, la mort qui s'approche ne paroît jamais voisine. O miracle toûjours subsistant! Cette exclamation ne me paroît rien moins que fondée. Ici le secours du Ciel n'est nullement nécessaire, l'homme est un Etre libre & actif; Quand il le veut, il arrête son attention sur un objet, quand il le veut, il l'en détourne, les occasions où il n'a plus ce pouvoir sont très-rares. L'idée de la mort l'importune, il en détourne sa pensée & la livre au présent qui le frappe & qui l'amuse. S'il étoit plus sage, il ne se formeroit pas de fausses idées, il regarderoit les choses telles qu'elles sont. La vie est un voyage, que la bonté du Créateur nous ordonne de faire agréablement, il nous y environne de ses faveurs, pour nous inviter aux actions de graces, à des sentimens de reconnoissance & à la vertu. Notre félicité y est, de tems en tems, interrompuë, afin que nous tournions nos desirs, nos vœux

& nos démarches à une meilleure, dont nous devons faire notre Patrie. Qui vit ainsi aime la vie, présent de Dieu que nous ne voyons pas, & ne craint point la mort qui nous fera passer à sa connoissance.

J'avouë que la multitude se conduit tout autrement, on se dérobe à l'idée de la mort par des distractions & des amusemens, on s'étourdit sur ce sujet, & il en est qui ont recours à la débauche, & cherchent dans le vin un secours contre les agitations que leur donne cette idée; mais je ne vois rien en tout cela qui donne lieu de s'écrier; *O miracle toûjours subsistant! que les Cieux n'aient donné ce tour d'esprit qu'aux seuls Etres qui pensent.* Ce n'est point là une merveille, car les Etres qui ne pensent pas pourroient-ils être susceptibles de ce tour d'esprit.

Je suis très-éloigné d'envier à Mr. POPE la gloire que ses Poësies lui ont procuré mais il est un ancien Poëte dont il me permettra de préférer les sentimens. Il demandoit à Dieu la grace de faire un calcul si juste de ses jours, que l'attention à ce calcul, que les autres fuyent, rendît son cœur plus sage & sa conduite plus réglée.

Dans les pages suivantes, Mr. POPE compare l'instinct des animaux brutes avec la Raison de l'homme. Je tâcherai de rendre plus simples ces idées. L'homme a été rendu capable de se conduire par la Raison, il est de son devoir de s'en bien servir, mais il n'est pas nécessité à en faire un bon usage, & c'est un mérite chez lui de choisir sagement & de perseverer dans un juste choix.

La Raiſon n'eſt pas donnée aux animaux brutes pour ſe conduire. On donne le nom d'inſtinct à ce qui y ſupplée : Cet inſtinct n'eſt pas ſujet à s'égarer comme la Raiſon, car s'il s'égaroit, par où ſe réléveroit-il, les bêtes ſont donc accoûtumées à ſuivre des loix conſtantes, leurs idées, ou les ſentimens qui tiennent chez elles la place d'idées, ne les conduiſent qu'à un petit nombre d'objets, & qu'à des actions de peu d'eſpêces, elles s'y bornent, car elles ne ſont pas capables de faire d'autres choix, elles n'ont que ce petit nombre d'idées & de ſentimens : Les cellules, la matiére qui les compoſe & la maniére de s'en ſaiſir, ſont préſentes à une abeille, & elle ne peut s'occuper d'autre choſe. Mais chez l'homme une idée en chaſſe une autre, de-là des diſtractions, de legéretés, des interruptions de travail, la Raiſon y peut ſuppléer, elle peut le fixer à ce qu'il doit; c'eſt ſa faute, s'il n'en fait pas cet uſage, & s'il le fait c'eſt ſon mérite.

L'Inſtinct n'eſt pourtant pas toûjours ſi ſûr dans les bêtes, comme Mr. POPE paroît l'inſinuër. Il eſt des alimens qui leur ſont agréables & qui les font mourir, mangés avec trop d'abondance. Il eſt un foin fort nourriſſant & fort ſain aux chevaux, mais qui les fait crever ſi on leur en donne trop. Mr. DE REAUMUR parle d'un papillon qui pour avoir ſuccé avec trop d'avidité un petit morceau de ſucre, en fit ſon dernier repas.

Au reſte dans l'hypotheſe *Leibnicienne*, rien n'eſt plus ſuperflu qu'un Inſtinct ajouté dans les bêtes à la machine corporelle, conſ-

truite d'une telle façon & tellement liée à toutes les parties de l'Univers, qu'il ne lui arrive rien qui ne soit inévitable, en vertu de sa construction & de ses liaisons immanquables avec tout le reste.

Dans la page 38. Mr. POPE nous trace une description poëtique de l'âge d'or : Il a voulu l'emporter sur les Poëtes qui avoient traité ce sujet avant lui, il a réüssi, & son Imagination est allée beaucoup plus loin. *L'homme & la bête joüissant également des forêts..... avoient une même table & un même lit, une forêt retentissante étoit le Temple general où tous les Etres à qui Dieu a donné les organes de la voix chantoient les loüanges de ce Pere commun.* Il faut que la poësie ait de grands charmes, pour faire lire avec plaisir de si hardies fictions. Il est des gens qui se font un honneur d'être incrédules quand on leur dit que l'empire de l'homme innocent se feroit étendu sur les animaux, dont l'espèce est aujourd'hui si féroce & si indomptable. Et je doute que les vers de Mr. POPE ayent la vertu de les ramener à cet égard à la foi, ils trouvent trop de plaisir dans les objections.

Dans la supposition de Mr. POPE, le premier culte avoit été sans sacrifice, cependant la plus ancienne des histoires nous apprend le contraire, de même que toutes celles qui l'ont suivi. Dieu pour conserver la mémoire de la chûte & de ce qu'elle méritoit, afin de donner lieu à une plus grande admiration de sa grace, à une plus vive reconnoissance, & à un attachement plus appliqué à obéïr, trouva à propos que les hommes lui présen-

taſſent dans des animaux égorgés, une confeſſion de ce qu'ils méritoient. Mais dès que JESUS-CHRIST, par ſon dévouëment parfait à la volonté de Dieu, a obtenu la pleine reconciliation de ceux qui s'attacheroient à lui, le culte Divin a été affranchi de ces traces de reproche & de ces caractères d'indignation.

Mr. POPE toûjours attentif à prevenir tout ce qui peut dégénerer en préſomption, & pour ramener l'homme au niveau de ce qu'il mépriſe comme brute, il tache de lui faire comprendre que ſa Raiſon a reçû ſes premieres lumieres de leur inſtinct. *Le partage de la Raiſon*, (dit-il, pag. 37.) *étoit alors de copier l'Inſtinct.* Pour nous rendre plus dociles à ce paradoxe, il prête ſes vers à la Nature ellemême, & qu'eſt-ce que la nature ſelon lui? c'eſt le Corps de l'Être Suprême, la Cauſe univerſelle. L'homme attentif à cette voix de la Nature, ſouple à ſes inſtructions, & en eſſayant de les copier comme il peut, invente tous les Arts. C'eſt pourtant bien longtems après la conſtruction des palais & de l'intérieur de leurs ornemens, qu'on eſt venu à s'aviſer de faire des Ruches de verre pour s'éclairer avec plus d'éxactitude ſur les travaux des Abeilles. Ce n'eſt que depuis peu qu'on s'eſt inſtruit ſur celui des Guêpes, & que les Européens ont connu le méchaniſme des Caſtors, & c'eſt tout récemment qu'on eſt venu à développer l'artifice des inſectes pour s'habiller, ſe nourrir, ſe métamorphoſer.

Les grottes répanduës dans les montagnes,

& les arbres des forêts par l'étenduë de leurs branches, n'ont-ils pas été plus propres à faire aisément naître des idées d'habitations, & des moyens de se mettre à couvert, que les trous des fourmis & les toiles des araignées. Un petit poisson que peu de gens connoissent, dont plusieurs même doutent, auroit appris aux hommes l'art de se faire porter sur les eaux, connu pourtant & pratiqué par toutes les Nations, & porté enfin par les sublimes calculs de la Raison, à un degré qu'on ne peut se lasser d'admirer, non plus que la perfection de l'Architecture qui fait voir l'habileté des hommes disciples, infiniment élevée par dessus celle des bêtes leurs maîtres.

Mr. Pope (*pag. 36.*) pose en fait que dans le commencement du monde, on ne *marchoit à la vertu que dans les voyes du plaisir.* Je lui passe cette supposition, elle ne contient rien que de possible, & encore aujourdhui on pourroit & on devroit en faire autant, dès que l'on purifiera le terme de *plaisir.*

Quand il ajoute, *alors toute la foi, tout le devoir consistoit dans l amour.* Je ne trouve pas qu'il s'exprime avec assez d'éxactitude, & peut-être qu'une scrupuleuse éxactitude auroit répandu du froid dans ses Vers, mais il ne trouvera pas mauvais que ma prose éclaircisse sa pensée, c'est un droit que les Commentateurs se sont permis sur les Poëtes. La *Foi* est un acquiescement à des lumieres, ainsi la connoissance des devoirs précéde l'acquiescement qui dispose à s'y

ſoumettre, les devoirs ſont très-aimables, de même que celui qui les preſcrit, leur connoiſſance fait donc naître l'amour, & l'amour l'obéïſſance.

La Nature n'admettoit dans l'homme aucun droit Divin. Je ne ſai pas ce que cela ſignifie. Avoir un droit ſur l'homme, cela repugne-t'il à la Nature de Dieu, à la Nature univerſelle du Tout-puiſſant, ou à la Nature particuliére de l'homme.

Ne pouvant (qui ? il faut que ce ſoit la Nature) *appréhender aucun mal de Dieu*, cela ſignifieroit que l'homme ne pouvoit naturellement appréhender aucun mal de la part de Dieu ; *ſe conduiſant bien*, j'en tombe d'accord ; mais *ſe conduiſant mal*, je conçois qu'il auroit tout ſujet d'appréhender.

Elle ne croyoit pas qu'un Etre Souverain, pût n'être pas ſouverainement bon, Qui eſt cette *Elle ?* Ce n'eſt pas la Nature univerſelle, la machine du monde, c'eſt donc la Nature particuliére de l'homme, & cela ſignifieroit qu'il étoit contre la Nature de l'homme de croire qu'un Etre Souverain, pût n'être pas ſouverainement bon.

Ces paroles ont beſoin d'éclairciſſement ; aucune des perfections Divines n'eſt bornée on ne doit pas ſe permettre d'attribuër quoi que ce ſoit à l'Eſſence Divine, dont le dégré ſoit fini, Puiſſance infinie, Intelligence infinie, Juſtice ou amour de l'ordre infinie, Miſéricorde infinie. L'idée de l'une de ces perfections, n'eſt pas l'idée de l'autre ; mais elles s'accordent parfaitement. Tout cela eſt en Dieu.

Il eſt infiniment bon d'avoir créé l'homme, quoique ſon exiſtence, non plus que celle d'aucune autre créature ne pût augmenter la félicité de Dieu, qui eſſentiellement n'a beſoin de quoi que ce ſoit. Il eſt infiniment bon d'avoir créé les hommes capables de l'aimer & de lui obéïr par choix : Il eſt infiniment bon de vouloir entrer en commerce avec les hommes, d'agréer d'en être aimé & obéï : Infiniment bon de vouloir magnifiquement recompenſer une obéïſſance ſi juſtement dûë, & la recompenſer d'une maniere qui, au lieu d'être ſimplement proportionnée à la nature de l'homme, l'eſt à la grandeur de ſon Maître ; infiniment bon de vouloir recompenſer le don que lui fait l'homme de ſon cœur, par le don de luimême : Infiniment bon d'avoir égard à nos foibleſſes & à nos imperfections, dans ce qu'il éxige de nous. Infiniment miſéricordieux de vouloir pardonner nos écarts, quand nous retournons à lui avec plénitude de cœur ; infiniment miſéricordieux de vouloir nous aider à accomplir ces retours. Dieu encore eſt infiniment bon de n'avoir pas créé le Genre-humain avec la permiſſion de ſe conduire tout comme ils le trouveroient à propos, d'être menteurs, fourbes, voleurs, aſſaſſins, parjures, blaſphémateurs, traitres, empoiſonneurs, meurtriers, ſans craindre d'en rendre compte au Grand Maître, & d'aucun mal qui pût leur arriver de ſa part : Les hommes qui auroient pris le parti de la vertu, ſouffriroient trop de ces déſordres, l'aſſurance de l'impunité ne laiſſeroit aucu-

nes bornes à la licence. La bonté ne s'oppose donc pas moins à cette indulgence excessive, que l'amour de l'ordre & de la bienséance, si digne de Dieu. Plus Dieu est un Maître Souverain, plus il convient que ses Loix ne soient pas violées avec une totale impunité.

A la vérité si nos corps ne sont que des machines, dont les ressorts suivent les mouvemens d'un agent extérieur, comme on en voit sur les Théatres, & si les substances pensantes qui les accompagnent, sont inévitablement déterminées à tous les sentimens & les volontés qui naissent en elles, leur punition ne seroit pas moins contraire à la justice qu'à la bonté, mais c'est là un argument qui renverse ce ridicule Sistême, où Dieu n'est depuis le commencement du monde, & ne sera dans l'éternité qu'un spectateur de machines corporelles & intelligentes, & d'illusions dans celles-ci ; à proportion qu'elles se sentiront actives.

L'Art du Grand Ouvrier Infini & infiniment respectable, aboutiroit à donner à ces illusions des apparences de vérité, de dégré en dégré plus trompeuses.

Un Maître de Musique est appellé pour apprendre à chanter à un jeune homme. La Machine du Maître fait naître des mouvemens en l'air, qui frappent les oreilles du Disciple, & ces impressions font jouër des ressorts, d'où naissent des impressions sur l'air. Les Machines du Maître & du Disciple ne s'apperçoivent en aucune façon de tous ces mouvemens, elles n'en ont aucune idée, ni aucun sentiment. La substance qui pense dans

le Disciple est distraite ; l'oreille du Maître n'est pas frappée comme il faudroit, & ces impressions, dont il n'a aucune idée, montent ses ressorts sur un ton de gronderie : Cette gronderie n'est point apperçûë par la machine corporelle du Disciple. L'idée d'être grondé qui s'éleve dans l'ame du Disciple, (sans être aucunement l'effet de cette impression) le détermine à une volonté d'attention ; cette attention n'agit point sur la machine corporelle, mais à point nommé, les ressorts de cette machine corporelle se montent à agiter l'air autrement qu'ils ne faisoient, & dans l'ame du Maître des sentimens des sons plus agréables naissent, qui ne sont nullement les effets de ces variations. La distraction est suivie de sons discordans ; le retour à l'attention est suivi des sons harmonieux. Quels caractères plus marqués, le sens commun a-t'il jamais donné de *Causes véritables & d'effets réels* ? Sur quels autres principes se fondent les Physiciens ? Ce sont comme deux Horloges toûjours en harmonie, parce qu'ils sont faits par le même Maître, mais dont les mouvemens de l'un n'ont absolument aucune influënce sur les mouvemens de l'autre. Quel entêtement dans l'Auteur ! Quelle servitude dans une partie des Disciples ! Quelle manie dans les autres, d'adopter tout ce qui va à les affranchir du joug des Régles, & de la crainte de les violer.

Mr. POPE s'étend fort peu sur la naissance de la Religion, selon lui elle consista d'abord dans un culte que les hommes rendoient à Dieu dans la Societé des animaux

comprens qu'il lui feroit facile de leur faire accepter des Loix qui missent leur Postérité dans l'obligation de vivre en freres ; mais lorsqu'il s'agit d'amener un grand nombre d'hommes indociles & féroces à se soumettre à des Loix, plus leur Legislateur auroit de sagesse & de zéle, moins il devroit leur demander, de peur d'être tout à fait refusé : il pourroit s'exprimer assez heureusement pour leur faire comprendre qu'ils ont tous intérét à s'unir & à se soûmettre à des Loix ; chacun d'eux se trouveroit sensible à ses intérêts, mais si on leur demandoit d'en faire de grands sacrifices à l'intérêt public, ils ne s'y resoudroient pas. Des hommes éclairés ont donc vû la nécessité de ceder beaucoup à l'intérêt particulier, voilà pourquoi il est de très-grands, de très-aimables, de très respectables dégrés de vertus sur lesquels les Loix se taisent. La grossiereté des peuples leur auroit fait trouver ces Loix trop onéreuses.

Quand j'accorderois à Mr. Pope que le Gouvernement le mieux administré de quelque nature qu'il soit, est toûjours le meilleur, & que de là je lui laisserois conclure qu'une autorité entiérement Despotique, entre les mains d'un Roi qui aimeroit ses peuples comme ses enfans, les rendroit plus heureux, qu'ils ne le seroient sous un Gouvernement, dans lequel la puissance Souveraine seroit plus moderée & plus partagée, si ceux qui y auroient part abusoient de leur autorité ? Voici toûjours de quoi il faudroit convenir, que le meilleur Gouvernement est celui où ceux qui conduisent les autres, peu-

vent moins long-tems abuser de leur autorité.

Laissez (pag. 46.) *les faux zélés disputer sur les différentes maniéres de croire : tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande fin, doit être faux ; & tout ce qui contribuë au bonheur du Genre-humain & à la correction des mœurs vient de Dieu.*

Il ne s'agit pas de sçavoir sous lequel des deux Gouvernemens, l'un bien & l'autre mal administré, les Peuples se trouvent mieux. C'est surquoi on n'a jamais disputé. Mais on demande de deux Gouvernemens, si l'on ne doit pas préferer celui, où ceux qui gouvernent peuvent moins abuser de leur autorité, & dans lequel il est plus facile de les ramener à ce qu'ils doivent lorsqu'ils s'en écartent.

De même en matiere de Religion on demandera si on ne se rend pas coupable, lorsqu'on refuse d'appuyer & de perfectionner les lumieres de la Raison par celles d'une Révélation, lorsqu'on en est honoré & qu'on peut s'en assurer par de bonnes preuves.

Une question encore de la derniere importance de bien décider, c'est de savoir quel de deux Sistèmes doit avoir le plus d'influënce sur la correction des mœurs, l'avantage de la Societé & par là est plus digne de la Sagesse & de la Bonté de Dieu, dans l'un on conçoit & on pose, sans équivoque, que les hommes sont véritablement doüés de liberté, capables de choix, & par-là en état d'obtenir des recompenses de l'Equité, ou dignes d'être punis lorsqu'ils choisissent mal, & surtout lorsqu'ils s'obstinent dans leur mauvais choix.

Dans l'autre on ſuppoſe que tout ce qui arrive, acte de vertu & action de vice, arrive inévitablement par l'effet de la conſtruction qu'une cauſe premiere & univerſelle a donné à toutes les parties de l'Univers, où tout eſt lié, tout enchaîné, tout eſt une ſuite du premier branle imprimé; ſans qu'aucun être ait la puiſſance, ni d'arrêter, ni de ſuſpendre, ni de modifier en aucune façon une ſeule de ces ſuites, qui s'éxecutent toutes inévitablement.

Le terme de *Diſpute* eſt odieux, chez les Latins, il étoit quelquefois ſinonyme à celui de *Conference*. On peut utilement conferer ſur des matieres de Religion, & il ſeroit trop préſomptueux de refuſer ces conferences paiſibles. Ce qu'un homme prévenu recommande pour dogme, peut-être vrai, quoique ſuperflu, & alors il faut ſe borner à repréſenter, qu'il n'appartient pas à des hommes d'impoſer aux autres hommes, comme néceſſaire au ſalut, la croyance de ce qui ne l'eſt pas.

L'obſervation des préceptes qui nous ſanctifient, & qui tendent à rétablir en nous l'image de Dieu, contribuë ſans contredit, & par-là même, au bonheur du Genre-humain, mais il y a auſſi des Dogmes qui n'y tendent pas ſi immédiatement, mais qu'on auroit grand tort de négliger, puiſqu'ils ſont vrais, très-reſpectables, & d'un grand ſecours pour nous amener à l'obéïſſance, & de ce genre ſont les preuves & les appuis que la Révelation donne à notre foi & à nos eſpérances.

J'ai encore ici une preuve que Mr. POPE

n'étoit point *Leibnicien*, car tout ce qui nous dispose à dire, à la vûë des évenemens les plus vicieux, comme à la vûë des plus vertueux, *Cela est*, *donc cela est bien*, ce qui tend à nous persuader qu'il est ridicule de nous faire des reproches, & de trouver à redire à la conduite des autres, s'oppose visiblement à la correction des mœurs; & par conséquent est faux.

Ce *Poëte* salutaire, *cet homme ami des Dieux*, qui fait habilement recevoir aux hommes les Loix qui rendront heureuse la Societé, de quelle efficace seroit-il dans le Sistême *Leibnicien*? D'aucune. Il auroit l'apparence d'un homme qui enseigne, d'un homme obéï, mais dont les discours, résultats des ressorts de sa machine, paroîtroient faire sur les ames de ses Auditeurs, des impressions, dont ils ne seroient rien moins que cause. Les Esprits qui accompagneroient les corps de ces machines en posture d'attention, se trouveroient eux-mêmes remplis de ces mêmes idées, par les impressions d'une suite innombrable de causes qui auroient agi, à point nommé, pour operer cette apparence d'instruction & d'acquiescement.





REFLEXIONS
SUR LA
QUATRIEME ÉPITRE.

LE Poëte fait d'abord soupirer l'ame de l'homme pour le bonheur, il représente ensuite en termes également pompeux & figurés, ses inquiétudes pour le trouver, inquiétudes qui sont les effets de son ignorance.

Chacun sent ce que signifient les termes de *félicité*, de *contentement*, & personne n'a besoin qu'on lui explique quels sont ses désirs, quand il souhaite le bonheur en géneral. Mais pour devenir heureux, il ne suffit pas de dire *Je veux l'être.* Le Créateur n'a pas mis le sort des hommes si immédiatement en leur puissance. Il faut qu'ils se saisissent des objets capables de les contenter, il faut qu'ils les connoissent ces objets, & qu'ils sachent par quelles routes on en approche, & on y arrive enfin.

Mais qui nous les apprendra ces routes. *Demande* (pag. 50.) *aux Sçavans le chemin pour y arriver: les Savans sont aveugles*, l'expression est forte, mais elle est poëtique, car pourquoi seroient-ils plus aveugles que

les autres, & on pourroit emprunter le langage de Mr. POPE ; & dire à un ignorant, *Homme présomptueux*, oses-tu te flâter d'en sçavoir plus que ceux qui ont passé leur vie à étudier.

Mais ces Sçavans ne sont pas d'accord : Soit : Toûjours l'équité veut qu'on les écoute avant que de les condamner, peut-être démêlera-t'on qui pense le plus juste, & ce en quoi ils s'accordent, pourra fournir des sécours. Ce que Mr. POPE dira dans la suite sur les avantages de la vertu, si pompeusement, il est très-vraisemblable qu'il l'a tiré des *Stoïciens*. Mais le plus court & le plus sûr n'est-il pas *d'abandonner la folle opinion pour suivre la voye de la Nature*

Cela n'est pas tout-à-fait si aisé que Mr. POPE l'insinuë. Sous ce nom de *Nature* il se présente divers Maîtres, le premier c'est les *Sens*, les enfans ne connoissent que cette voix, & le plus grand nombre de ceux qui sont nés dans une haute fortune, ne pensent qu'à tirer de-là leurs satisfactions. Reserverons-nous ce nom aux idées claires de l'entendement. Mais les sens ne méritent pas tout-à-fait d'être abandonnés, cela même ne se peut, & ces idées évidentes, il faut savoir s'élever au dessus d'un grand nombre de préjugés, pour les faire naître, les dêmêler des autres & les suivre.

Il ne faut (pag. 51.) *que du bon sens dans l'esprit & dans le cœur*, chacun s'en flâte, mais le nombre de ceux qui se trompent là-dessus est bien grand. *Il n'y a pas moins une égalité de tranquillité commune que de sens*

commun, cela eſt bien-tôt dit, mais la preuve en eſt difficile, s'il eſt ainſi, voilà le bonheur tout trouvé. *Chacun* (pag. 51.) *a ſa part du bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouvera que le plaiſir ne vaut pas la moitié de la peine,* Que chaque Lecteur s'arrête donc dans ce moment-là où il eſt déja parvenu, il lui eſt inutile d'aller plus avant, ce ſeroit peine perduë, il peut ſe diſpenſer de continuër.

Pour amener ſon Lecteur à cette concluſion, Mr. POPE le fait remonter à *la Cauſe univerſelle*; peu de gens le ſuivront ſi haut. Quelques lignes après, chacun, ſelon Mr. POPE, a beſoin que les autres l'aident à être heureux. *Si l'on fait abſtraction de ce que les autres ſentent, de ce qu'ils penſent, tous les plaiſirs ſeront languiſſans, la gloire s'obſcurcira.* Ce n'eſt donc pas chez nous-mêmes que nous de devons chercher notre bonheur, & nous ſommes reduits à le mandier chez les autres.

Reſſouviens-toi homme (pag. 51.) *que Dieu n'agit pas par des Loix particulieres, mais par des Loix génerales.* De-là il tire une conſéquence, qui eſt un pur ſophiſme d'équivoque. Au lieu de rappeller à cette occaſion un chapitre entier de Phyſique, deux exemples ſuffiront pour vous tracer une juſte idée de ce qu'on appelle les *Loix génerales de la Nature.*

Un terrain cultivé à propos & bien ménuiſé, eſt plus propre à faire germer & multiplier les grains que l'on ſeme. Un Laboureur eſt avare juſques à la mauvaiſe foi, il

eſt d'une humeur dure, mais d'un corps infâtigable, il ne s'épargne point, & n'épargne point ſes enfans; ſon voiſin eſt doux, officieux, très-honnête-homme, mais il eſt d'un petit temperament, & outre cela, Pere tendre, il craint de trop fatiguer ſa famille. Les Moiſſons du premier ſont toûjours très-riches & celles du ſecond ne ſont jamais que mêdiocres, c'eſt une ſuite de la Loi génerale; Dieu par des volontés particulieres, ne fait point germer & croître les grains à proportion de la probité de celui qui les a ſemés.

Une bonne Villageoiſe, mais d'un petit génie & ſujette à des diſtractions, au lieu de renfermer ſa lampe dans une lanterne, l'approche ſans attention d'un tas de paille, qui s'allume & conſume la maiſon. C'eſt une Loi génerale de la nature, que le mouvement ſe communique, & qu'un brin de feu, tombé ſur une matiere combuſtible, l'allume, & que le feu une fois allumé, s'étend rapidement. Dieu ne revoque pas cette Loi, pour prévenir les effets de chaque imprudence. Mais ſi delà on s'aviſe de tirer cette concluſion. La cauſe univerſelle agit par des Loix génerales: donc elle diſtribuë le bonheur géneralement à tous, *chacun en a ſa part, & ſi l'on veut s'en procurer davantage, le plaiſir ne vaut pas la moitié de la peine*, on tombe viſiblement dans un *ſophiſme d'équivoque*, on change les idées attachées juſques ici aux termes de *Loix génerales*, leur ſignification ne s'étend point juſques là. Agir par des Loix génerales, ce n'eſt

n'est pas produire des effets égaux. Les exemples que je viens d'alleguer prouvent le contraire. Quand nos hypothefes s'étendent trop loin, il faut que les faits les redressent, sans quoi on mérite d'être accusés d'obstination & d'entêtement.

Dans la page 6. Mr. POPE avoit proposé cette objection. *Lorsqu'un Soleil brûlant darde des rayons mortels, la Nature ne s'écarte-t'elle point de sa bonté & de sa fin.*

Non, répondra l'orguëil, la premiere Cause toute puissante n'agit point par des Loix particulieres, mais par des Loix générales. La même maxime qu'il ordonne, d'un ton de maître, de recevoir dans la page 51. est la voix de l'orguëil dans la page 6. Quand un Auteur ne développe pas lui-même assez nettement sa pensée, un Lecteur ne se croit pas obligé de se fâtiguer à la découvrir. Mr. POPE seroit-il tombé dans la faute que le célèbre *Moliere* a tourné en ridicule; & ne croiroit-il permis d'avoir de l'esprit & du bon sens, qu'aux personnes de sa coterie & aux partisans de ses hypothèses? dès qu'il fait une objection, faut-il qu'elle soit sans réponse? S'il y avoit (pag. 52.) *de l'égalité dans la possession des biens, & que ceux qui les possedent fussent d'un même dégré, n'y auroit-il pas des débats continuels?* Et pourquoi? chacun auroit le nécessaire & au-delà, pourquoi déranger son contentement pour troubler celui des autres? L'égalité des possessions ne causerent pas de troubles chez les Lacedemoniens. L'utilité des partages & des inégalités qui en ont été la suite, est établie sur d'autres principes.

Puiſque Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne peut l'avoir placé dans des biens extérieurs, Le principe prouve ſeulement que ces biens ne ſont pas l'unique bonheur, & que le degré de la félicité n'eſt pas néceſſairement proportionné à leur dégré, & qu'ainſi on peut y ſuppléer par d'autres voyes. L'éloquence de Mr. POPE enveloppe de tems en tems ſes idées, & l'on a de la peine à s'aſſurer qu'on les ait précisément ſaiſies.

La fortune peut diſpoſer diverſement de ſes dons. Qu'entend il par le mot de *Fortune*, eſt-ce la cauſe premiere univerſelle, & qu'il paroît ſouvent donner pour l'unique cauſe? Eſt-ce quelque cauſe particuliere qui détourne les impreſſions de l'univerſelle? Voilà un de ces endroits qu'il n'eſt pas facile d'acorder.

Mais l'égalité de la juſte balance des Cieux ſe manifeſte en donnant aux uns de l'eſpérance, & aux autres de la crainte. Mais il me paroît qu'il s'en faut beaucoup que ces deux moyens ne ramenent les choſes à l'égalité, & ceux qui voudront ſe rendre attentifs à ce qui ſe paſſe trouveront l'antitheſe outrée.

Déja il y a des hommes riches & fermes par leur temperament. Il en eſt pluſieurs encore, que le ſentiment de leur habileté fait vivre dans l'aſſûrance. D'un autre côté on voit des perſonnes d'un tempérament timide, qui n'oſent ſe flâter de pouvoir ſortir de leur état, au-deſſous même du médiocre, & quand ils ſeroient venus à force de ſoins &

de travail, à doubler ce qu'ils possedoient d'abord, combien ne seroient-ils pas encore éloignés de cet enfant de la fortune, qui peut perdre quatre fois autant qu'ont pû acquerir ces pauvres gens, sans daigner s'en inquiéter, tant ce qui lui reste est grand en comparaison de ce qui s'est échappé. La question de l'égalité de satisfaction ne peut point se décider par sentiment. *Vous me paroissez manger avec appetit, repliquez-moi, je vous prie, la vivacité de votre sentiment.* Il ne sçauroit me la faire connoître, comme je ne sçaurois non plus, de mon côté lui donner une idée précise de la vivacité du mien. La question ne peut donc se décider que par conjecture, & certainement les conjectures ne seront pas favorables à cette supposition d'égalité; ce qu'on voit & qu'on entend tous les jours s'y oppose trop.

Un Pere riche & avare dispose son Fils, jeune & un peu prévenu lui-même pour le bien, à épouser une riche héritiére: Elle se trouve hautaine, fantasque, contredisante, coquette, &c. En même tems un autre Pere sage fait épouser à un fils bien élevé, l'heritiere d'un bien médiocre, mais d'un esprit cultivé, d'une humeur complaisante, d'une ferme santé, d'une vertu soûtenuë. Dira-t'on que *le Ciel, qui a soufflé dans tous les membres de l'Univers une vie commune a aussi répandu sur ces deux mariages une bénédiction commune*, & que par un effet de cette bénédiction, la tranquillité régne dans l'un comme dans l'autre.

Je reconnois Mr. que la félicité devroit

être établie & partagée entre les hommes ſur ce pié-là, dans la ſuppoſition que tout ce qui leur arrive & intérieurement & extérieurement eſt un réſultat de la conſtruction de l'Univers entier, & d'un premier branle imprimé à toutes ſes parties, par la cauſe univerſelle dont tous les plans ſont d'une inévitable exécution.

En ſuite de cette ſuppoſition, il faut dire que tout eſt réellement paſſif, & que rien n'eſt actif qu'en apparence. Dès-là il ſuit évidemment qu'aucun homme n'a plus de mérite qu'un autre, comme il ne s'en trouve auſſi aucun, qui ſoit plus coupable qu'un autre. Telle étant leur égalité, il ne conviendroit pas que leur félicité fut inégale; mais le fait & la vérité qui s'oppoſent à la conſéquence doivent, par-là même faire abandonner le principe dont elle découle.

Si on admet ce principe & cette conſéquence, un homme très-riche ſe conduira conſéquemment aux ſublimes idées dont il eſt éclairé, lorſqu'il dira à un pauvre qui implore ſon ſécours, & *que demandes-tu, fils de la Terre homme inſatiable*, apprens que tu n'es pas moins heureux que moi.

Je n'ai plus Mr. qu'un petit nombre de remarques à vous communiquer ſur le reſte de l'Ouvrage que vous m'avez engagé à étudier, & puiſque nous ſommes ſur le ſujet de la félicité, je vous retracerai en peu de mots, ce dont je crois vous avoir déja quelques fois entretenu.

La premiere erreur où les hommes tombent ſur le ſujet de la félicité, conſiſte à ſe

flâter de pouvoir s'en procurer une complete dans cette vie, ou du moins d'en attendre une plus parfaite que notre ſéjour ſur la terre ne comporte. Delà leurs impatiences & leurs plaintes, lorſque, malgré leurs ſoins, ils ſe trouvent encore éloignés du but où ils aſpiroient. C'eſt ce plan de félicité qui a trompé les Philoſophes ; l'expérience ne répondant jamais à ce qu'ils nous promettoient avec plus d'aſſurance.

L'homme eſt un Etre capable de connoiſſance, d'action & de ſentiment. La juſteſſe de ſes idées contribuë ſans contredit à ſa félicité ; né pour la vérité, il éprouve que ſa connoiſſance eſt par elle-même délicieuſe, mais le bonheur qu'elle lui procure demeure imparfait, auſſi bien que ſa cauſe, il va en croîſſant, il mérite nos actions de graces, & ſes bornes ne doivent point faire perdre courage ni jetter dans l'impatience des hommes qui voyagent, & qui s'attendent à être pénétrés de lumiere quand ils ſeront arrivés dans leur patrie.

Aimer à vivre conformément à de juſtes idées, c'eſt-à-dire, ſe plaire dans ſon devoir doit nous donner, & nous donne effectivement encore plus de ſatisfaction : cette ſatisfaction croît auſſi par degrés tout comme notre vertu ; ſes accroîſſemens nous tranquiliſent ſans nous faire abandonner le travail, & chaque progrès nous anime à en faire de nouveaux.

Mais nos connoiſſances & nos vertus, pour étenduës, pour vives, & pour affermies qu'elles ſoient, n'empêchent pas que nous ne

soyons sensibles, non-seulement à des douleurs, mais à de simples mal-aises, & à divers accidens. En vain des Philosophes zélés pour la vertu & pour la vérité, ont déployé toute leur subtilité & leur éloquence pour nous persuader que tout ce qui n'est ni erreur ni vice, ne mérite pas le nom de mal; il n'est pas permis, en matiere de raisonnement, de nier les faits pour soûtenir l'hypothese qui doit au contraire servir à les expliquer. Il est de mon devoir d'aimer sincérement les hommes, de m'intéresser pour eux comme pour moi, le moyen donc de les voir souffrir, & de me contenter de leur dire cela n'est rien, le moyen de me voir enlever par la mort ceux avec qui je me suis lié d'une tendre amitié, & de me contenter de dire sur cette perte, je n'en suis pas moins bien, puisque je n'en suis pas moins honnête homme, & enfin puisque le vice est véritablement un mal, le moyen de voir les hommes vicieux d'un œil tranquille.

La vertu brille sur-tout, & se fait connoître réelle & fondée, lorsqu'elle nous procure la force de renoncer à divers agrémens & de soûtenir diverses amertumes, plûtôt que de nous écarter de notre devoir, de nous procurer ces agrémens & de nous garantir de ces amertumes par des complaisances qui nous en éloigneroient. De quel prix seroient tous ces sacrifices, si ce qu'on abandonne, & ce que l'on se resoud à soûtenir, ne méritoit le nom ni de biens ni de maux, & ne contribuoit à nous rendre ni heureux ni malheureux.

Mr. Pope ne s'éloigne pas de ces idées, lorſque (*p.* 53.) il fait *conſiſter en trois choſes les plaiſirs de la Raiſon & les joyes des ſens*. La Santé, la Paix et le Necessaire. *La ſanté*, ajoûte-t'il, *ne ſe maintient que par la temperance, & la Paix eſt l'appanage de la vertu*; quant aux biens qu'on appelle de la *Fortune*, *le plaiſir de la joüiſſance en eſt diminué à proportion de la méchanceté de ceux qui les obtiennent.*

L'expérience fait voir que la ſanté eſt pour le moins auſſi ſouvent l'effet d'un bon tempérament, que d'une attentive modération dans le boire & dans le manger, de ſorte que ce motif là ne doit pas être le ſeul qui détermine à la tempérance.

La paix intérieure, qui eſt le fruit de la vertu, eſt d'une nature toute autre que la ſécurité & l'indolence d'un homme, qui voit du même œil tous les évenemens, qui ſe met au deſſus du *qu'en dira-t'on*, qui veut toûjours être content de lui-même, & ne s'embaraſſe pas ſur quoi fondé : très-réſolu de ne ſe fâtiguer jamais par des efforts, de ſe laiſſer mollement aller à ſa deſtinée, ſans s'inquiéter par des éxamens de ſoi-même ; ni ſe troubler par des reproches, qui donne à cette ſécurité le nom de foi & à la fantaiſie d'appeller *Bien* tout ce qu'il voit & tout ce qu'il ne voit pas l'éloge pompeux de *charité univerſelle*.

Voici un nouveau moyen d'éloigner de Mr. Pope le ſoupçon du Fataliſme, il reconnoît qu'il eſt des hommes méchans, & que leur méchanceté eſt punie par des diminutions de contentement.

Quand il ajoûte (page 54.) *il n'y a que les fous qui appellent l'homme de bien malheureux, pour des biens ou des maux que le hazard donne à tous.* Ces expressions doivent se prendre au rabais, l'homme de bien ne devient pas absolument malheureux par de tristes accidens, il lui reste des ressources de félicité, il se soûtient quoique affligé.

Lorsque dans la même page on lit que si *le Divin* Turene *a été renversé dans la poussiere, & que si le sang de* Sidnei *a coulé dans le champ de Mars, est-ce leur vertu qui en est la cause ? N'est-ce point le mépris pour la vie ?* L'antithese est subtile, mais elle ne satisfait pas, car il est des cas où le devoir ordonne d'exposer sa vie pour le service de sa Patrie & de ses legitimes maîtres.

Dans la page 56. j'ai de la peine à me satisfaire sur le sens qu'on doit donner aux diverses périodes dont elle est composée. *Qu'est-ce qui fait le mal Physique, & qu'est-ce qui fait le mal Moral ? L'un, les écarts de la Nature, & l'autre les égaremens de la volonté. Mal Phisique & mal Moral.* Voilà qui paroît rentrer dans le stile ordinaire. *Les égaremens de la volonté.* Voilà encore ce qui confirme ce Sistême ; & quand Mr. POPE parle des écarts de la Nature, il paroit encore plus évidemment abandonner le Sistême de la Fatalité, car dans ce Sistême, où tout suit inévitablement le premier branle, il ne se fait aucun écart. *Dieu n'envoye point de Maux*, cela encore est directement opposé au Sistême où tous les maux de même que tous les biens naissent de la Cause universelle.

Je ne conviens pourtant pas que Dieu n'envoye aucun mal, & ne puniſſe jamais la déſobéïſſance, ne fuſſe que pour la corriger.

La Nature laiſſe tomber les maux, ils s'échapent dans les changemens, je n'entends pas cela, tombent-ils ? s'échappent-ils ſans être dirigés par aucune Providence ?

Nous pouvons auſſi peu nous plaindre aux Cieux, de ce que le juſte Abel *eſt tué par* Caïn, *que de ce qu'un fils vertueux ſouffre les incommodités d'un ſang corrompu, que lui a tranſmis un Pere débauché.* Mr. POPE me paroît ne mettre pas aſſez de différence entre des cas très-oppoſés. Les maux du fils vertueux n'ont rien de volontaire chez lui, & le deſſein de ſon Pere n'a nullement été de lui nuire ; mais ce que *Caïn* a fait, il l'a fait parce qu'il le vouloit. Cependant l'homme n'eſt rien moins qu'en droit de s'en plaindre au Ciel & de lui en demander compte. Dieu a trouvé à propos de faire les hommes des Creatures libres, & l'abus qu'ils font de leur liberté, ne lui eſt point une raiſon pour la revoquer, car s'il en privoit dès le moment qu'il prévoit qu'ils en peuvent abuſer, ce feroit comme s'il ne la leur avoit point donnée ; & les premiers pas vers l'abus feroient eux-mêmes déja un abus, comme je l'ai expliqué ailleurs ; or, l'homme n'eſt nullement en droit de ſe plaindre, de ce que Dieu a trouvé à propos ; ce feroit s'en prendre à ſa ſouveraine liberté ; il n'eſt point Auteur du mal Moral, on ne pourroit le lui imputer ſans blaſphême, mais dans le cas où ce mal arrive, ceux qui en ſouffrent ſont appellés

au devoir de la résignation. Il ne convient pas que Dieu revoque des établissemens, dès qu'un homme en pourra souffrir Je vois venir à moi un très-grand parleur & grand diseur de rien ; je suis assuré qu'il m'importunera, voudrois-je qu'en ma faveur, Dieu détruisît pour toûjours, ou du moins pour ce moment, la liberté de ce grand parleur, & Mr. Pope a raison de dire, *Doit-on croire que la cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renversera ses Loix pour quelques legers favoris*. Cette période ne doit pourtant pas être reçûë absolument. Le devoir de la Priere, que Dieu nous permet, & qu'il nous fait même la grace de nous ordonner, prouve qu'il y a des cas, où il veut bien agir par des volontés particulieres, mais toûjours convient-il de le prier avec des sentimens de résignation.

Dans la page 58. je trouve que M. Pope avance de grands Paradoxes. *Supposons*, dit-il, *un Royaume de Justes. Considerons d'abord comment ces justes s'accorderont*. Je répons hardiment, très-bien, par-là même qu'ils sont justes: *Mais*, ajoûte Mr. Pope, *qui d'autre que Dieu peut dire quels sont les hommes de bien ?* C'est-là s'écarter de la question proposée, pour en faire une toute autre. On suppose un Royaume de justes. Dieu les connoît donc tels, puisqu'ils le sont. Si vous me demandez, mais eux se connoissent-ils les uns les autres surement ? La réponse est très-aisée, car par là même qu'ils sont justes, l'un ne soupçonne point l'autre de ne l'être pas, & il se conduit à son égard comme un homme juste.

Mais, continuë Mr. POPE, *l'un pense que l'Esprit céleste est descendu dans* CALVIN, *un autre croit qu'il a été un instrument de l'Enfer,* nous voilà encore beaucoup plus loin de la supposition qu'il a si promptement abandonnée, il nous avoit fait esperer de nous tracer le tableau d'un Royaume de justes, il le pouvoit aisément, car il sait peindre tout ce qu'il veut; mais au lieu de cela, il nous transporte dans un Royaume de Partis, d'intolerans, d'Inquisiteurs.

Un seul Sistéme, dit-il dans la page 58., *ne peut pas satisfaire tous les hommes:* Et pourquoi non, s'ils vouloient tous être raisonnables. *Si d'un autre côté chacun a le sien, tout ne sera que débat*, je l'avouë, au cas que la Societé où il s'éleve de différens Sistêmes, soit composée de broüillons, d'emportés, d'hommes sans charité, qui ne savent pas, parce qu'ils ne le veulent pas, conferer tranquillement & se supporter le moins du monde.

Le meilleur Sistème de tous, fait sur nous des impressions différentes, & ce qui recompense votre vertu punit la mienne, tout ce qui est est bien. Ici je n'entends plus Mr. POPE, & il lui arrive encore de m'échapper, dès que je crois avoir saisi sa pensée, il semble revenir à son Sistème, ou du moins à celui dont on l'accuse. Dans la premiere, dans la troisiéme & la quatriéme Epitre, quoique les Titres en soient différens, le Sistême revient, & paroît en faire le Capital. Voilà ce qui me fait de tems en tems, de la peine; mais dans la suite il me fournira encore de quoi le justifier.

Mais direz-vous (pag. 59.) *la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de biens. Que s'ensuit-il ? le pain est-il la recompense de la vertu ?* Ce n'est pas répondre à la difficulté, ni dissiper ce sujet d'étonnement ; c'est plûtôt répondre en Stoïcien, dont Mr. POPE a ci-devant condamné l'erreur en ces termes, (pag. 20.) *que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable.* Mr. POPE a-t'il changé ce sentiment ? & prétend-il avec le Stoïque que la vertu se suffit à elle-même, qu'elle est à elle-même sa recompense, & que le vertueux est heureux en mourant de faim.

La solution de cette difficulté n'est pas aisée dans le Sistême *Leibnicien*, où Dieu fait tout. La vertu de l'homme de bien qui languit dans la misere, tout comme la dureté du riche qui triomphe dans l'abondance. Dira-t'on, pour soutenir le sistème que, comme la Cause universelle, *il voit de même œil tomber le Heros & le passereau*, elle voit aussi du même œil, l'orguëil & l'inflexibilité de l'un, qui vit dans l'abondance, & la la vertu de l'autre qui périt dans la misere.

C'est éluder la question de dire que le *Pain est le fruit du travail*, car le travail est aussi l'effet de la vertu qui condamne l'oisiveté.

Disons donc que souvent un homme a des vertus, & se distingue par-là : mais il ne les a pas toutes, l'humilité lui manque ; il ne peut se résoudre à descendre d'un état, dont sa vanité se repaît. Un homme vertueux se resoudra, quand les circonstances le deman-

dent, à travailler de ses mains, ou à enseigner. Il se mettra au service d'un homme qui le payera de ses peines.

Dans quelque état que la Providence le reduise & l'appelle, il s'assure qu'il en est approuvé & qu'il en est aimé, lorsqu'il remplit son poste, & que loin de se décourager, il en remplit les devoirs avec allégresse.

Mr. POPE nous avoit d'abord fait espérer, que son Poëme alloit justifier les voyes de Dieu; mais il ne nous donne pas tout ce qu'il nous fait attendre. Cela pourtant ne lui auroit pas été difficile dans le sistême opposé à celui, dont il me paroît avoir entrepris d'exposer finement le ridicule.

La chûte de l'homme n'est point un effet que Dieu ait produit, dans le dessein de faire naître ensuite ce que nous voyons aujourdhui sur la Terre. Il en faut imputer toute la cause, & à l'homme qui pouvoit se soûtenir dans son innocence, & à cet Esprit superbe & ennemi de Dieu, (dont parle M. POPE *pag.* 5.) qui l'a séduit.

Les Esprits bienheureux ont vû naître par là un ordre de Créatures qui servent Dieu dans les ténèbres, dans les foiblesses, & au milieu de diverses calamités. Dans cet état elles ne laissent pas de chercher Dieu & se trouvent heureuses de le trouver quoique comme en tâtonnant. Divers tristes évenemens prouvent, que Dieu a sujet d'être indigné contre le genre humain. Mais d'un autre côté une suite constante de bénedictions nous assûre qu'il veut nous faire grace.

Si la vertu étoit incessamment récompensée,

& le vice toûjours puni avec la même ponctualité, il n'y auroit rien que de Physique dans l'observation de nos devoirs, l'intérêt des sens suffiroit pour nous y ranger.

Tout ce que nous sommes de bon, nous le tenons uniquement de Dieu. La conséquence naturelle de ce principe, c'est que nous devons nous dévouër tout entier à notre Créateur, ne vivre, ne penser, n'agir que pour lui plaire & pour lui obéïr. Ce dévouëment, en lui-même, est très délicieux, car qu'y a t'il de plus glorieux & de plus ravissant que l'assûrance d'une Bonté Toute puissante qui veut bien agréer le don que nous lui faisons de nous-mêmes, & qui nous en accorde le pouvoir, pour se plaire à le recompenser.

C'est de l'adversité & des événemens qui font souffrir notre sensibilité naturelle, que ce dévouëment tire son prix, lorsque les hommes, nonobstant leur imperfection, ne laissent pas de glorifier leur Créateur, d'une maniére qui fait l'admiration des Intelligences parfaites.

En particulier les miseres de la faim servent aux desseins du Grand Maître juste & bon qui par là punit, corrige, fait passer les habitans d'une Contrée à une autre, leur procure des délivrances où son doigt paroît manifestement, retire les enfans des mains de leurs Peres, qui les auroient rendus aussi vicieux qu'eux, par une mauvaise éducation qui seroit dévenuë une obstacle à parvenir à l'heureuse immortalité.

Tout le reste de la page 59. me paroît excellent & d'une élégance tout à fait digne de

la plume de ſon Auteur. On ne peut faire ſentir plus vivement le ridicule d'un homme qui ſe hâteroit de demander, pour recompenſe de ſes vertus, des entaſſemens de biens temporels.

Dans ce vaſte, dans cet immenſe univers, né de la Toute puiſſance du Créateur & le temple de ſa gloire, j'ai l'honneur d'être auſſi ſon ouvrage, & l'objet de ſon attention : Pénétré, comblé de ſatisfaction à cette penſée, peu me ſuffit, & quoique ce ſoit que j'en reçoive, il n'eſt plus petit à mes yeux, dès qu'il tire ſon prix de la main qui m'en honore.

Il eſt des recompanſes, (dit-il dans la page 60.) *qui ne plairoient point à la Vertu, ou qui le détruiroient.*

Quand je lis ce qui ſuit ſur l'inſuffiſance des Richeſſes pour rendre heureux, ſur les dignités qui n'honorent que par le bon uſage qu'on en fait, & par la convenance de la conduite que l'on tient, avec le rang où l'on ſe trouve, je reſpire, je me trouve au large, je n'ai que faire d'efforts pour ſuivre mon Auteur dans l'immenſité des mondes, & je me ſens débarraſſé du riſque de brouiller ma cervelle, par l'aſſemblage de ces reſſorts ſans nombre qui tiennent l'un à l'autre, dont les uns ont pour effets l'éclat de la vertu, & les autres les horreurs du vice; mais tous également néceſſaires à la conſervation de l'Univers. Une vertu de plus, un crime de moins feroient l'effet d'un reſſort caſſé, ou d'une chaîne interrompuë ; dès là, de partie en partie, le déſordre ſe multiplieroit, & l'Univers riſqueroit d'être boulever-

sé. Mr. POPE me fait la grace de me ramener à la contemplation de Dieu sur cette Terre, & sous ce Soleil où il m'a placé. Il me permet de composer l'idée de moi-même, de ce que je sens en moi de mes idées, que je dois consulter, de ma liberté que je dois déterminer à suivre celles qui sont évidentes, & empêcher de choisir, avec précipitation, quand cette évidence ne m'éclaire pas.

Sur ces principes sont fondées & la vérité des réflexions de Mr. POPE, & la sagesse de ses conseils, & la justesse de ses censures: Détruisés ces fondemens, tout ce qu'on lit dans les dernieres pages de son Livre se reduit à de grands mots, à des périodes pompeuses, mais d'une parfaite inutilité sur des machines. La Théorie des Principes & la morale dont elle est suivie me fait souvenir d'un Prédicateur, qui après s'être essoufflé à prouver qu'on ne peut rien, respire enfin, reprend une vigueur nouvelle, & s'anime à censurer, à menacer, à faire craindre les plus redoutables châtimens à ceux qui négligeront de remplir ce qui n'est pas seulement en leur puissance de commencer.

Examine ensuite la grandeur (page 61.) *où se trouve-t'elle?* Il prouve parfaitement bien que la véritable grandeur ne se trouve pas là où le Vulgaire l'admire, non plus que dans ce où la plus grande partie de ceux qui se croyent Grands la font consister. Mr. POPE fait sentir combien il y a d'illusion & de petitesse dans leurs idées; & il me paroît certain qu'un homme raisonnable ne voudroit pas être Grand à ce prix là, il auroit

trop

trop des reproches a se faire : Mais il ne s'ensuit pas delà que tous ceux qui se sont infatués des grandeurs de cette nature, se les fassent ces reproches, & troublent par là leur contentement : Le vice n'est pas toûjours accompagné de mal-aise, & il s'en faut beaucoup que dans cette vie, il ne soit puni autant qu'il le mérite. Il est des hommes qui se plaisent dans le tumulte, & qui, dans les dangers, se trouvent dans leur élement. Ils ont tort, mais ils n'ont garde d'en convenir, & leur grandeur ne laisse à personne la liberté de le leur dire. Il en est qui se plaisent dans les ruses & dans les bouleversemens.

Reduisez les à vivre dans la tranquilité & l'innocence, au moins extérieure, éloignez d'eux les occasions de tromper & d'exciter de broüilleries, c'est alors que vous les punissez & que vous leur enlevez ce qu'ils connoissoient de félicité.

Les hommes se font des idées de fermeté & de courage, suivant leur humeur, & ces idées sont souvent ridicules. Il s'est trouvé un Pere qui méprisa, comme un poltron, celui de ses Fils qui ne voulut pas se battre contre son Frere, simplement pour faire preuve de courage ; & un Frere aîné traitoit son cadet de poltron, parce qu'il apprehendoit de prendre du mal dans un lieu de débauche.

Socrate (page 63.) a vêcu en grand Homme, & paroît même plus grand quand il meurt ; mais il auroit été plus agréable pour lui de vivre écouté de ses Citoyens, que de se voir condamné à mourir empoisonné.

Qu'est-ce que la renommée ? Cette vie imaginaire qui respire dans les autres. Il est certain que le désir de se faire un nom, inquiéte & dérange la tranquillité, à proportion qu'il est véhement : les disputes, ou plûtôt les querelles d'une partie des gens de lettres ne le prouvent que trop : Un homme raisonnable borne ses soins à cultiver ses talens & à se rendre utile aux autres, quand on le lui conseille & qu'il en a les occasions. Le succès ne l'agite pas, il aime la vérité, il ne néglige rien pour la faire régner chez lui, & s'il se peut chez les autres, il aime tous ceux qui l'aident dans ce dessein, il respecte en eux les dons du Créateur, & il leur sait bon gré de l'usage qu'ils en font. S'il tient le premier, le second, ou le 10me. & le 100me. rang, dans ceux qui travaillent au même dessein, ce sont des comparaisons où il n'a garde d'entrer, & on ne lui fait pas plaisir de l'en entretenir.

Une heure (page 64.) *d'une approbation intérieure, l'emporte sur des années d'exclamations d'une Populace sottement éprise.* Cela est très-vrai de l'homme raisonnable ; mais si l'on prétend que chez bien des gens, la joye de se voir applaudir, par une multitude de personnes, peu connoisseurs même, n'égale jamais, bien loin de surpasser en vivacité, le contentement d'un homme sage, il se pourroit qu'on se trompât, pendant que la folie dure, & il en est qu'elle ne quitte point, ses accès sont plus vifs que la satisfaction d'un sage. Voyez une troupe de débauchés qui chantent & se livrent à tout ce qui peut

enflammer leurs désirs, vous ne voudriez pas leur ressembler, mais si vous préferez à leurs regals une table frugale & une conversation tranquille, c'est parce que le devoir ne vous permet pas de goûter les plaisirs les plus vifs de la sensualité; si ces plaisirs étoient effectivement moindres, il n'y auroit aucun mérite à se les refuser. *Fabrice* ne préferoit pas ses raves aux mets exquis de la table de *Pyrrhus*, parce qu'il les trouvoit de meilleur goût, mais parce qu'il préferoit son devoir aux plaisirs de sa bouche: Les Courtisans de *Pyrrhus*, au contraire, préferoient de beaucoup le plaisir & l'honneur de manger à sa table. Pour ce qui est de la préference de *Fabrice*, ils n'en avoient pas même l'idée.

La préference de l'un étoit de beaucoup plus estimable que la préference des autres: mais de sçavoir qui des deux se livroit à son choix avec plus de satisfaction, c'est ce que je ne sçaurois décider.

Pour sçavoir encore si *Marcellus exilé, ressentoit de plus vives joyes, que César suivi de tout le Sénat*, il faudroit avoir été tour à tour *Marcellus & César*, ou avoir pû lire dans leurs ames, & peser les dégrés de leur satisfaction. Cela dépend de la maniere dont on envisage les choses. Un homme est sensible au devoir: un autre ne s'en met point en peine: l'un est défiant, l'autre ne sçait rien craindre, & les contentemens de celui-ci ne sçauroient être troublés par des appréhensions: Tel étoit *César*, & sa tranquillité fut une des causes de sa perte.

Quels avantages résultent des talens su-

périeurs ? Dites-nous, MYLORD, *car vous le pouvez &c.* M. POPE a appris d'HORACE à loüer finement le Seigneur qui l'honore de son amitié.

Les talens peuvent être une grande source de satisfaction. Premierement ils contribuënt à nous éclairer, & la connoissance de la vérité est un bien des plus conformes à notre nature, & des plus dignes de notre attachement. Si de grands talens, si une grande étenduë d'esprit nous fait prévoir que nous avons encore beaucoup à apprendre, elle ne nous instruit pas moins surement sur la certitude de ce que nous avons appris, autrement que serviroit-il d'étudier ? que serviroit-il de faire des Livres ? Le grand talent de Mr. POPE à s'exprimer en Vers, s'est-il réduit à lui apprendre combien peu il s'y entendoit ? si tel avoit été l'effet de ce talent, il n'auroit abouti qu'à le tromper lui-même, & à priver sa Nation du plaisir de lire ses Poësies.

Rien n'est mieux pensé que la remarque de Mr. *de Reaumur*, III. Vol. de l'H. des Ins. *Parce qu'il ne nous a pas été accordé de tout sçavoir, qu'il ne nous a même été accordé que de très-peu sçavoir, nous condamnerons-nous à une ignorance complette ? Nos yeux ne peuvent mettre à notre portée les parties de ces grands objets qui sont l'ornement du Ciel, ni même les parties qui sont sur la terre, à une distance assez médiocre de nous ; nous ne laissons pas de joüir du plaisir que nos yeux nous procurent, en nous montrant mieux au moins les corps qui nous environnent.*

Quand Mr. POPE insinuë comme un effet des talens, *d'appercevoir toutes les fautes des autres*, il confond l'abus avec l'usage, & ce qui se fait avec ce qui se doit. C'est un mauvais caractère que de prendre plaisir à relever les fautes des autres. Quand on est de cette humeur, on prend de travers ce qu'on lit, afin d'y trouver à reprendre, & si on a le malheureux talent de s'exprimer avec élégance, soit en Vers, soit en Prose, sur les défauts d'autrui, & de les exagerer, on verse le poison de sa malignité dans le cœur de ceux dont on est écouté ou lû. On leur apprend à fermer les yeux sur les obligations qu'on a aux autres hommes, & à méconnoître le prix des graces que Dieu leur a faites. Il est des hommes aux yeux de qui tout se reduit à rien. On lit leurs Ouvrages avec plaisir, parce qu'ils flâtent la malignité & l'ingratitude du cœur humain, mais leur commerce est incommode. Auteurs amusans, voisins désagréables.

En second lieu, plus nos talens nous éclairent & nous donnent de force d'esprit, mieux ils nous apprennent à nous bien conduire.

Enfin si nous nous appercevons que l'usage de ces talens puisse nous rendre utiles aux autres, nous les leur destinons, & si le succès n'y répond pas, ces talens nous restent avec le contentement que donne le souvenir d'un pur zéle & d'innocentes & désintereffées intentions.

Si pendant la vie de quelqu'un des successeurs d'*Auguste*, des amis de l'ancienne liberté, avoient formé le dessein de rétablir

l'autorité du Peuple & du Sénat, & que le succès n'eût pas répondu à leurs talens, moyennant qu'ils en eussent été quittes pour un exil de peu de durée la satisfaction d'avoir si légitimement pensé & osé, leur auroit tenu lieu de succès.

Mais si, au contraire, après la liberté rétablie, un habile homme d'un esprit entreprenant, rusé, ennemi du repos, ami des intrigues, eût formé le dessein de retenir le despotisme, qui lui auroit paru plus conforme à ses intérêts, & que son projet n'eût tourné qu'à sa confusion, cette confusion prouveroit-elle contre l'usage, ou contre l'abus des talens.

Quand Mr. Pope, pour prouver que les grands talens même contribuënt peu à notre félicité, présente son Héros & son Ami qui n'a pas tiré des siens un fruit qui répondît à leur étenduë; cette preuve a un grand défaut, c'est de prouver trop; si on la reçoit pour solide, il faut l'étendre à la vertu. Le premier *Brutus* avoit une extrême aversion pour la tyrannie & un grand zéle pour la liberté de ses Concitoyens: Ce sont des vertus très-estimables. Que lui en revint-il? De voir expirer ses deux fils sous les verges & la hâche, & de perdre lui-même la vie, dans le premier combat qui se donna pour la liberté contre la tyrannie. Et le dernier *Brutus* se plaignit en mourant que la vertu qu'il avoit toûjours adorée, n'étoit qu'une belle chimere sans réalité. On est trompé dans son attente quand on ne s'y attache qu'en vûë des fruits qu'on en tirera dans cette vie: il faut aller

plus loin si l'on veut lui donner de la fermeté.

Qu'on examine donc à fonds tous ces differens avantages &c. (page 64.) Si l'on se fait une loi d'éviter également de faire tort à un Historien, ou de faire tort à quelqu'un des personnages dont il écrit la vie, il est tout à fait nécessaire d'être instruit à fonds des motifs & des circonstances, en un mot des raisons de part & d'autre : Voilà pourquoi cette loi m'impose silence sur la page 64. & les 2. suivantes : Je me bornerai à une remarque sur les paroles qu'on va lire : *On découvre la fausseté du bonheur dans les richesses, les dignités, la réputation & la grandeur, Biens sur lesquels on fonde les divers dégrés de bonheur, à l'union desquels on attache l'idée d'un bonheur complet.* Il n'y a aucun de ces biens, qui ne puisse contribuër à notre contentement, la réputation même ; Car *si l'on fait abstraction* (dit Mr. POPE page 51.) *de ce que les autres pensent, tous les plaisirs deviendront languissans, & ceux qui prétendent le plus de fuïr ou d'haïr le genre-humain, cherchent un admirateur.*

Mais l'erreur commune à tous ceux qui se flâtent de tirer du fruit de ces avantages, c'est d'y chercher une félicité complette. C'est une des premieres remarques que je vous ai faites sur le sujet de la félicité.

Connoissons donc (page 67.) *cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme*, QU'IL N'Y A D'AUTRES BONHEURS ICI BAS QUE LA VERTU. On ne peut paraphraser cette vérité avec plus d'élégance, Mr. POPE le fait dans toute cette Période, il y a seulement quelque

exagération poëtique dans ces 4. lignes, *sans besoin elle ne peut former aucun souhait, puisque par rapport à la vertu en souhaiter davantage c'est l'obtenir.* Aspirer à un plus grand dégré de vertu, c'est déja un effet de vertu; cela est certain: mais on n'est pas parvenu à ce dégré de vertu dès le moment qu'on le souhaite, il faut travailler à l'acquérir, & des efforts sont souvent nécessaires pour surmonter les obstacles qui s'y opposent. *Ce bonheur échappe à l'homme méchant*, cela est très-vrai. *L'homme de bien au contraire le trouve sans recherche*; C'est trop dire, & il me faudroit bien de l'effort pour suivre M. Pope, dans la *chaîne qui lie le grand systême & pour apprendre de l'union de ce grand tout, le premier & le dernier but de l'ame humaine, la foi, les loix & la morale.*

En vain Mr. Pope ajoûte que dès qu'on est entré dans ce systême, *l'espérance conduit de point en point, qu'elle se développe de plus en plus jusqu'à ce qu'unie à la foi & devenuë sans borne, elle fait goûter un bonheur qui remplit l'ame entiére.*

Je vous avouë, *Monsieur*, que je me sens incapable de suivre Mr. Pope dans le vol qu'il prend, mon imagination voudroit bien se prêter à la pompe de ses paroles, mais mon entendement s'y refuse, & il ne sçait point saisir de justes idées qui y répondent: Je ne puis même, je vous l'avouë encore, me persuader que Mr. Pope ait éprouvé les mouvemens extatiques que sa Poësie nous décrit: autant que ma vûë s'étend, ils ne peuvent être que l'effet ou d'une imagination pésante

& servile ; entêtée pour un systême auquel elle se dévouë, quoiqu'elle ne l'entende pas, ou d'un esprit plus vif, mais ennemi de la contrainte, & ravi de penser que quoiqu'il lui arrive de faire, ce seroit chez lui une foiblesse d'y réfléchir pour s'inquiéter par des reproches. J'ai lû dans un Auteur appellé *Custeler* dans un Livre qui a pour titre, *Essai de l'art de raisonner naturel & artificiel, conduisant comme par la main aux principes de la Connoissance universelle :* Je me souviens d'avoir lû dans ce Livre une description extatique du Ravissement, avec lequel son Auteur se plongeoit dans la substance spinesiste de l'Etre universel, ravi de son systême où son imagination errante & troublée y cherchoit sa félicité.

Il m'est impossible de me persuader que, depuis l'usage du Tabac en poudre & à fumer, parvenu d'Amérique en Europe, une prise de cette poussiere, ou un brin de cette fumée, entre dans la grande chaîne, s'unisse au reste de l'Univers, & influë jusques aux habitans des Planettes de *Syricus*.

Je me crois en droit de faire encore ici une remarque, c'est que tout le plaisir avec lequel on lit ce que Mr. POPE a écrit si élégamment sur la beauté de la vertu, son prix & ses effets, ne plaît que par son accord avec les idées ordinaires du sens commun. Il est difficile de se soutenir continuellement dans des abstractions métaphisiques. De tems en tems on revient à la Nature, on pense & on agit en créatures libres & actives, & on suppose dans ce goût les hommes à qui l'on s'adresse.

Quand Mr. POPE fait confiderer la Vertu comme faifant feule le bonheur de l'homme, ou pour le moins, fon plus grand bonheur, il me paroît que ce feroit témérité, injuftice, affront, de dire qu'il penfe autrement qu'il ne parle. Lors donc qu'il fuppofe que la Caufe univerfelle en donnant la vie à tous, Vertueux ou Vicieux, leur a également partagé le bonheur, & que la préfomption, l'entêtement fuppléent au mérite, dans ceux qui en manquent, pour égaler leur fatisfaction à celle des hommes qui ont de plus grands talens, & qui en font un bon ufage; il s'exprime conféquemment au fyftême, qu'il a en vûë de tourner en ridicule & de l'expofer en Vers, pour le mieux faire fentir ce ridicule, car dans ce fyftême la paix régne chez le vicieux qui en eft perfuadé. Il n'a point de reproches à fe faire, tout ce qu'il a fait eft BIEN, & tellement lié au BIEN de la *Totalité*, que fi cela y avoit manqué, l'Univers n'auroit pas été un Ouvrage affez parfait & affez digne de fon éternel Auteur.

L'amour focial nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre voifin. Eft-ce trop peu pour ton cœur généreufement illimité? Ne fais qu'un fyftême de bienveillance de tout ce qui a vie & fentiment, d'autant plus heureux que le plus haut dégré du bonheur, correfpond au plus haut dégré de charité. (page *69.*)

Ma charité ne fçait pas s'étendre fi loin. *Ignoti nulla Cupido.* Il faut que je connoiffe pour aimer: En étendant ma charité fi loin je craindrois de perdre de vûë ceux à qui elle

doit s'attacher, & d'imiter la faute d'un homme qui zélé pour tous les habitans de sa patrie, laisse en désordre ses fonds & ruïner sa famille par le tems qu'il donne tout entier à former des projets de politique.

Il faut avoüer, que depuis le commencement de sa premiere Epitre, jusques à cette quatriéme, la Vertu de Mr. POPE a fait des progrès bien rapides & bien grands. D'abord sa charité se refuse aux Maîtres même de la Terre, pour se livrer au plaisir peu modeste, de les censurer & de les mépriser: Ils sont pourtant à plaindre, car s'ils ont des défauts, de combien de gens ne sont-ils pas environnés dès leur enfance, qui ne travaillent qu'à les faire naître & à les affermir, les uns tout exprès, & les autres par ignorance? L'intérêt qu'on doit prendre au bonheur de la Societé, sur lequel les vertus des Maîtres influënt si puissamment doit engager tout homme raisonnable, à ne rien négliger de tout ce qui peut contribuër à rectifier leurs idées, & sur-tout à éviter de les cabrer. On écoute difficilement ceux par qui on se croit ou méprisé, ou insulté. Mais cette charité si reservée au commencement, est bien-tôt parvenuë à s'étendre au-delà des Etoiles.

Enfin Mr. POPE revenu des Etoiles, s'humanise avec nous; il avoit compté pour rien la renommée (page 63.) mais dans la derniere page il y fait attention & il lui donne un rang. *O! tandis que ton nom vole à pleines voiles sur le cours du tems, & qu'il accumule la gloire, ma petite Barque pourra-t'elle suivre, courir vers le triomphe, &*

partager le souffle favorable ? &c.

Si j'ai réüssi & si je suis entré dans les véritables idées de Mr. POPE, en le concevant éloigné d'un systême qui me paroît un entassement effroyable de rêvêries, je me promets qu'il m'en sçaura bon gré, & si je me suis trompé dans mes conjectures, & que le systême, que je me suis appliqué à combattre, par zéle pour lui, se trouve effectivement son systême, il ne pourra me sçavoir mauvais gré de ce que j'ai écrit, sans renoncer à ses principes, car enfin, selon lui, tout ce que j'ai pensé & tout ce que j'ai écrit devoit arriver inévitablement. Nos deux Ouvrages entrent tous deux essentiellement dans la grande Chaîne ; l'évenement en est la preuve ; & si l'un de nous deux s'étoit abstenu d'écrire, il y auroit eu un vuide, une interruption dans la chaîne & dans les ressorts, dont il auroit pû survenir de grand malheurs, puisque tout l'Univers s'en seroit ressenti, de sorte que la Charité avec laquelle M. POPE embrasse l'universalité le doit engager à me féliciter, à se féliciter lui-même, & à féliciter tous les Etres de ce que j'ai pris la plume pour écrire mes reflexions sur son Ouvrage.

A la vérité, je me suis bien apperçû de sa libéralité à prodiguer les Epithetes d'orguëilleux, d'aveugle & de fou à ceux qui ne sont pas dans les mêmes idées que lui, mais pour moi je les prends pour des expressions Poëtiques, & quant à lui, il est par son sistême dans l'obligation de regarder mon orgueil, ma folie & mon aveuglement, comme des véritables biens essentiels à l'Univers, puis-

qu'il seroit un ouvrage imparfait, s'il y manquoit quelque chose de ce qu'on y apperçoit.

Mais de quel œil qu'il plaise à Mr. POPE de regarder mon petit Ouvrage, si tant est qu'il parvienne dans ses mains; j'aurai toûjours la satisfaction de me souvenir que je me suis intéressé pour sa gloire, laquelle doit se reduire à rien, chez tous les réels & véritables Disciples du Sistême que j'ai combattu. Aucun d'eux n a été instruit par Mr. POPE. Les yeux, ni les oreilles n'ont rien entendu dans ses Vers, & les ames qui accompagnoient les machines qui les ont lûs, ou dont les oreilles en ont été frappées, n'en ont reçû aucune impression, non plus qu'une pendule, placée près des fenêtres, n'est dirigée par celle qui touche la porte. Des idées & des sentimens de mesures, de rimes, de vers, en un mot, toutes semblables à celles qu'avoit eu auparavant Mr. POPE, sont nées dans les ames des Machines qui ont lû son livre, sans qu'il ait en aucune façon réellement contribué à produire en elles ni sentiment de son, ni idée de vers, ni intelligence de leur signification, un grand nombre de chaînons tous liés à la chaîne universelle, ont déterminé un très-grand nombre d'ames Angloises à devenir Poëtes, par la conformité de leurs idées & de leurs sentimens, avec ce qui s'étoit excité dans l'ame de Mr. POPE, qui outre cela se sont imaginés d'avoir reçû de lui ce qu'elles ont reçû d'une suite innombrable & inévitable de combinaisons.

Vous venez de lire, *Monsieur*, les effets

de ma complaisance pour vous, j'y ajoûterai encore une conversation que j'eus avec un jeune homme, que la lecture de quelques endroits du Siftême, & quelques égards pour un de ses défenseurs avoit un peu embarassé. *Ne convenez-vous pas*, me disoit-il, *que la nuit sert à relever l'éclat du jour*, & *pourquoi la laideur du vice ne seroit-elle pas nécessaire pour rehausser la beauté de la vertu?* Rien, lui répondis-je, n'est plus déraisonnable qu'une comparaison établie sur un prétendu rapport avec des objets tout différens, de ceux qui se trouvent réellement liés; la nuit a ses beautés très-dignes de leur Auteur. Sa fraîcheur est tout-à-fait nécessaire à la Terre, osera-t'on dire, qu'il en est de même des avantages qui reviennent au Genre-humain du vice? En vain vous direz que sa laideur sert à mieux faire connoître la beauté de la vertu, le vice n'est point laid s'il est, aussi bien que la vertu, l'ouvrage de la cause universelle, & c'est l'ignorance des hommes qui lui donne ce nom de laid. Figurez-vous un homme qui revient d'un long voyage, & qui a vêcu quelques années dans un Païs tel que celui des *Illixois*, dont on lit les mœurs & la Religion dans un petit Ouvrage intitulé *Essai sur la Providence*. Il nous rapporte que dans ce païs, trahison, violence, mensonge, débauche sont des choses inconnuës, la bonne foi, la sincérité, les manieres obligeantes, la sobrieté, la continence, la fidélité sont si bien tournées en habitude, que personne ne s'en écarte. Lui répondriez-vous, Hé quel triste païs, la vertu n'y doit être ni

connuë, ni estimée, comment avez-vous pû soûtenir l'ennui d'une vie si uniforme, pour moi je ne sçaurois vivre que dans les grandes Villes, il faut que je voye pendre, il faut que je voye rouër, il faut que j'entende lire des Procès chargés d'infamies, d'abominations, d'empoisonnemens, d'assassinats: Au sortir de là je me rends, avec un tout autre plaisir, c'est un honnête homme, & j'écoute ses discours sur la vertu avec une toute autre attention, les idées que je viens de rouler dans mon esprit & dont mon imagination a été frappée, sous un *intermede* qui reveille mon appétit pour les bonnes choses, c'est dans ce dessein que le Créateur de l'Univers a déployé sa toute puissance, pour peupler la Terre de vices & de vicieux, & pour les y semer en si grand nombre. Voyons donc avec plaisir & avec approbation tout ce qui est, & que notre charité, au lieu de se borner aux vertueux s'étende à aimer & à embrasser & les vicieux & les vices, piéces tout à fait nécessaires à la perfection de l'Univers.

Un Pere fort honnête homme a six Fils dont quatre sont très-vertueux, la cause universelle pour augmenter la satisfaction que la vertu de ces quatre donne à leur Pere, prend soin de créer dans les deux autres de la sceleratesse qui en fait pendre un & rouër l'autre. Y a-t'il au monde de Pere à qui convienne un tel secours & un tel accroissement de satisfaction.

Quiconque a besoin que la vûë du Vice lui rende plus aimable la beauté de la vertu, & la possession plus vive & plus douce, n'a

aucune diſpoſition, ni à connoître, ni à aimer la vertu.

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de plaire à tout le Monde. Quelques perſonnes de mérite qui avoient lû l'Eſſai de Mr. POPE ſont entrés dans mon Cabinet, & après y avoir lû une partie de mon Examen, elles ont paru très-ſcandaliſées de ce que j'avois entrepris l'Apologie de Mr. POPE. Peut-on, diſoient-ils, s'aveugler juſqu'au point de n'être pas convaincu des intentions de Mr. POPE & de ſes égaremens? Je leur ai avoué que je ne m'étois point trouvé forcé à m'imaginer que dans le fonds il penſoit peut-être raiſonnablement, il m'a ſemblé que la Politeſſe me conſeilloit ce parti, mais je n'ai point ſenti qu'elle me l'ordonnât; je l'ai pris parce que j'ai bien voulu le prendre, c'eſt moi qui m'y ſuis déterminé par un choix tout libre, & j'ai fait en cela une expérience très-indubitable de ma liberté.

Je n'aurois pas eu ce pouvoir, m'a répondu cet ami: J'ai lû l'Eſſai de Mr. POPE, & jamais je n'eus plus beſoin de patience: J'ai fait de grands efforts pour y trouver quelque ſens raiſonnable, & je les ai faits inutilement, tantôt j'y ſuis tombé ſur des préciſions ſophiſtiques, tantôt ſur des antitheſes contradictoires, tantôt ſur des déciſions également hardies & ſans preuves; tantôt enfin ſur des longues périodes d'un pompeux galimathias. Je puis dire pourtant que j'ai eſſuyé, ſans me revolter, toutes les fréquentes & obligeantes Epithetes d'orguëilleux, d'aveugle & de fou, qu'il donne à tous ceux qu'il

qu'il ne croit pas dans ses idées. & par lesquelles il veut les inviter & les forcer même à s'instruire & à penser comme lui.

Comme il n'y a rien de plus opposé à son Sistème que celui du Christianisme, si l'on demande aux Disciples qu'il se sera fait, aux proselites qu'il aura persuadés, d'où vient que depuis 18. siécles il y a des Chrétiens sur la Terre? Ils devront répondre, s'ils sont bien affermis dans l'hypothese, que Dieu a été heureusement & inévitablement déterminé par l'excellence de sa Nature à faire un Monde le plus parfait qu'il se pourroit, & que pour lui donner ce haut degré de perfection, il falloit nécessairement que la Cause suprême & universelle créât des Orguëilleux, des aveugles & des fous de toutes les espèces. Si on continuë à leur demander, où sont donc les Modestes, les éclairés & les sages? Parmi nous, répondront-ils: Le Croyant Orguëilleux dit que pour lui, il veut s'en tenir aux connoissances relevées, & dans ces connoissances mêmes, à ce qui est à sa portée, *laissant à Dieu les choses cachées*, dans lesquelles il ne se permet pas de vouloir pénétrer. Mais quant-à-nous, qui sommes véritablement humbles & modestes, nous nous faisons une Loi de sonder les profondeurs de Dieu, l'Etre Infini, pour y trouver la nécessité de donner la naissance universellement à tout ce qui existe, & même de faire présent à tous les hommes de l'orguëil dans une dose proportionnée aux besoins que leur folie en a pour se consoler de son imbécilité. Je l'interrompis dans cet endroit.

N'imputerez-vous point, lui dis-je, *à Modestie le soin qu'il prend de nous mettre de niveau avec les animaux brutes ?* Il s'obstina à croire que c'étoit par un principe de sensualité & par zéle pour l'ancienne Religion commune aux hommes avec les bêtes. Je ne finirois point si je voulois vous écrire, tout ce qu'il continua de me dire, pendant le reste du jour. S'il savoit faire des vers, je crois qu'il composeroit un Antipope comme un très-grand homme a composé un Antilucrece, dont le public a vû quelques morceaux qui font soupirer les connoisseurs pour l'Ouvrage entier.

Non, disoit mon zélateur, à qui il ne manquoit que la Rime pour être vraiement un Poëte, *Non je ne puis* penser sans indignation, qu'on ait pris plaisir à lire les expressions les plus respectables profanées. *La Foi*, un acquiescement & un attachement obstiné à un sistême de révêries & des plus destitué de vraisemblance & de preuves. *L'Espérance*, la persuasion qu'on sera toûjours *Monade*, c'est-à-dire une substance simple, dans laquelle succederont, l'une après l'autre, des imaginations harmoniques avec quelque corps organisé. *La Charité*, une affection pour toutes les Cordes invisibles qui font jouër leurs rolles & aux Vertueux & aux Vicieux.

Mon Ouvrage croît sous la plume : Je m'en apperçois, & je me refuse d'y ajoûter nombre de réflexions qui me sont encore venuës, & qui ne cessent de me venir dans l'esprit. Je les reserve pour un plus grand Ouvrage, où je me propose de venger la

Géometrie, de l'affront qu'on lui a fait en rangeant à la maniere de ses Propositions, Définitions & Theoremes, une longue suite de sophismes.

Je vai donc finir par une remarque ; c'est que de tous les sistêmes, c'est dans celui des *Leibniciens*, où l'on trouve le plus de preuves que l'Univers est fait pour l'homme, présomption dont Mr. POPE paroît si scandalisé.

La Terre de siécle en siécle, & depuis un tems, dont, selon ces *Messieurs*, l'origine nous passe, a été peuplée de machines qu'on appelle, Corps humains, & l'Univers a été dès son origine construit d'une telle maniere, & un tel branle a été imprimé à tout ce qui le compose, qu'en vertu de cette construction & de cette premiere impulsion & de ses suites nécessaires, les machines corps humains, éxecutent ponctuellement toutes les volontés de certaines Monades, ou Ames humaines, quelles qu'elles soient, vicieuses, vertueuses, dans l'ordre ou le désordre, conformes ou contraires à la Nature, raisonnables ou extravagantes, estimables ou criminelles, horribles, infames. En vertu de la constitution de l'Univers & de la liaison de toutes ses parties, les machines corps humains, sont nécessitées à l'exécution de toutes ces volontés, aussi ponctuellement que si elles-mêmes les dirigeoient. Ainsi tout l'Univers est formé pour servir, tantôt aux besoins, tantôt aux extravagances de nous autres Monades, dont la vie se passe dans l'illusion.

On pourroit pousser ce raisonnement, &

un homme traité par Mr. POPE *d'Etre petit*, *aveugle & foible* pourroit repliquer. « Vous » n'y pensez pas, mon Censeur, toutes les » pensées de ma petite Monade sont de chaî- » nons & des ressorts qui servent à entretenir » les mouvemens & l'ordre de la *Totalité*. Si » je m'avisois d'avoir des pensées sages, lors- » que cette *Totalité* demande des pensées fol- » les, tout le jeu de la grande machine en » seroit bouleversé, des anneaux manque- » roient à ces chaînons, de ressorts seroient » hors de leur place. » Fera-t'on taire la *Monade* en lui répondant. *O! Monade orguëilleuse & aveugle, apprens que jamais tu ne t'es déterminée, tu l'as toûjours été par des Causes extérieures, inconnuës de toi, mais auxquelles tu ne laisses pas d'être assujettie inévitablement.* C'est ainsi que le Sistême de la Fatalité & celui de l'Irreligion, se prêtent mutuellement des défenses.

Mais quand on démontre que le Renversement de la Religion est suite naturelle de ce Sistème. » De quoi vous mettez-vous » en peine, disent-ils? N'avez-vous pas lû » dans Mr. BAILE que les hommes se condui- » sent par passion, & non pas par idées? N'a- » vez-vous pas été charmé du Tableau qu'il » fait d'une Societé d'Athées? Vous avez lû, *Monsieur*, sur ce sujet ce que j'ai écrit dans mon *Examen du Pyrronisme*. Je n'ignore pas qu'il suffit d'avoir sincerement de la Religion pour être compté par ces *Messieurs* au nombre des petits génies, je n'en suis point ébranlé, & en vérité, je regarde leur mépris comme un veritable honneur.

FIN.



